



06
Observatorio de Marina
BIBLIOTECA
Núm. 08391
Recor.
Carpeta..... Núm.....
Estante..... Tabla.....
Tomo.....







HISTOIRE
NATURELLE
DES OISEAUX.

Tome Premier.



OBSERVATORIO DE MARINA
DE
SAN FERNANDO.

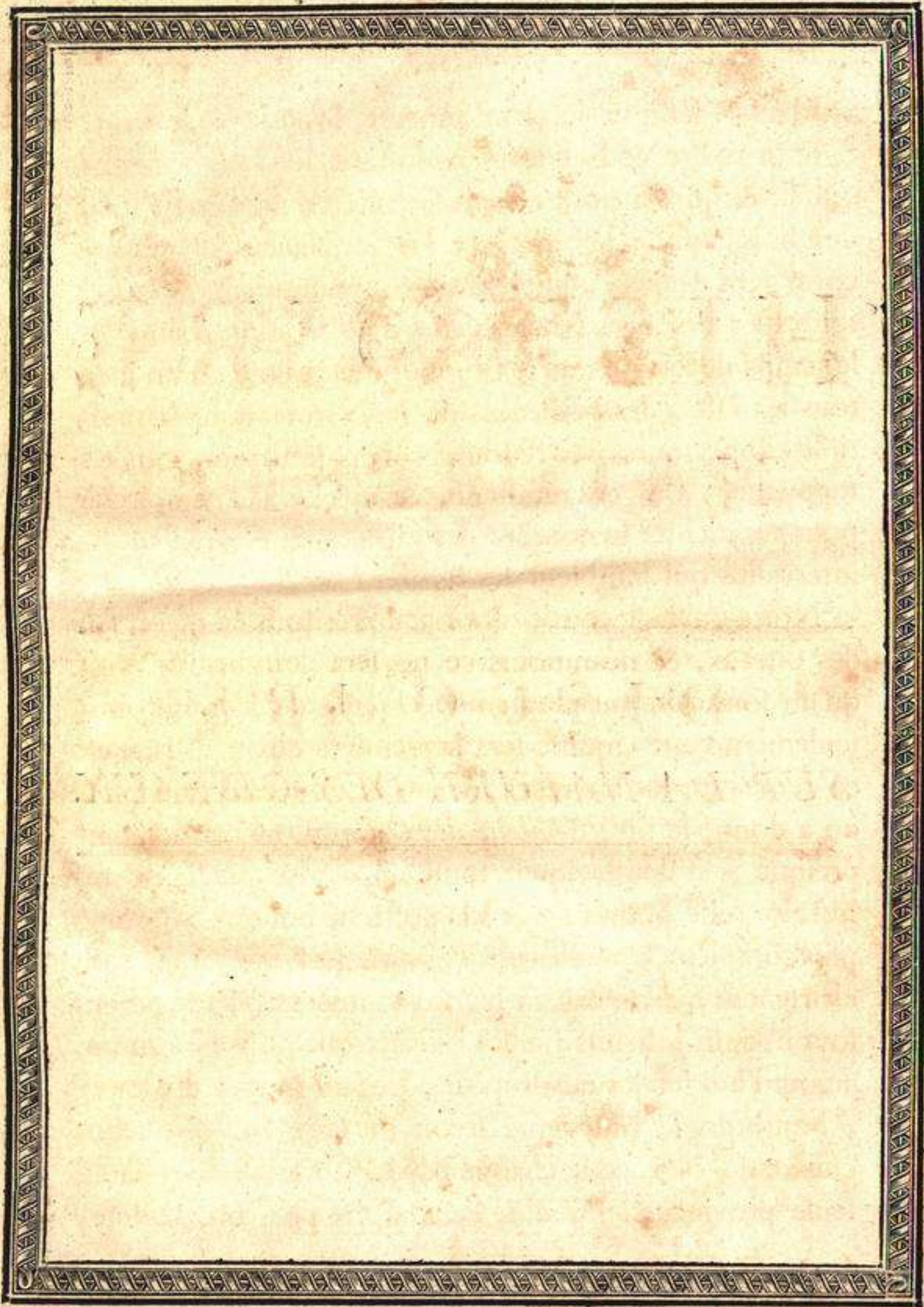
A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.



HISTOIRE
NATURELLE.

DISCOURS
SUR LA NATURE DES OISEAUX.



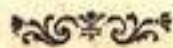
HISTOIRE

volières le ferin & le chardonneret, le tarin & le ferin, le linot rouge & la linotte commune se chercher pour s'unir: & qui fait tout ce qui se passe en amour au fond des bois! qui peut nombrer les jouissances illégitimes entre gens d'espèces différentes! qui pourra jamais séparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, assigner le temps de leur première origine, déterminer en un mot tous les effets des puissances de la Nature pour la multiplication, toutes ses ressources dans le besoin, tous les supplémens qui en résultent, & qu'elle fait employer pour augmenter le nombre des espèces en remplissant les intervalles qui semblent les séparer!

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on fait des oiseaux, & néanmoins ce ne sera comme l'on voit qu'un sommaire ou plutôt une esquisse de leur histoire; seulement cette esquisse sera la première qu'on ait faite en ce genre, car les ouvrages anciens & nouveaux, auxquels on a donné le titre d'*histoire des Oiseaux*, ne contiennent presque rien d'historique; toute imparfaite que sera notre histoire, elle pourra servir à la postérité pour en faire une plus complète & meilleure; je dis à la postérité, car je vois clairement qu'il se passera bien des années avant que nous soyons aussi instruits sur les oiseaux que nous le sommes aujourd'hui sur les quadrupèdes. Le seul moyen d'avancer l'Ornithologie historique seroit de faire l'histoire particulière des oiseaux de chaque pays; d'abord de ceux d'une seule province, ensuite de ceux d'une province voisine,



puis de ceux d'une autre plus éloignée; réunir, après cela, ces histoires particulières pour composer celle de tous les oiseaux d'un même climat; faire la même chose dans tous les pays & dans tous les différens climats; comparer ensuite ces histoires particulières, les combiner pour en tirer les faits & former un corps entier de toutes ces parties séparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du temps! quand y aura-t-il des Observateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal & nos cailles en Barbarie! qui seront ceux qui nous informeront des mœurs des oiseaux de la Chine ou du Monomotapa! & comme je l'ai déjà fait sentir, cela est-il assez important, assez utile pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent! Ce que nous donnons ici servira donc long-temps comme une base ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier & de cultiver l'Histoire naturelle, les faits se multiplieront, les connoissances augmenteront; notre esquisse historique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, se remplira peu-à-peu & prendra plus de corps; c'est tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail, & c'est peut-être trop espérer encore & en même temps trop nous étendre sur son peu de valeur.



T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Volume.

<i>P</i> LAN de l'Ouvrage	page j—xxij
<i>Discours sur la nature des Oiseaux</i>	1
<i>Les Oiseaux de proie</i>	47
<i>Les Aigles</i>	56
<i>Le grand Aigle</i>	60
<i>L'Aigle commun</i>	68
<i>Le petit Aigle</i>	72
<i>Le Pygargue</i>	78
<i>Le Balbuzard</i>	81
<i>L'Orfraie</i>	88
<i>Le Jean-le-blanc</i>	97
<i>Oiseaux étrangers, qui ont rapport aux Aigles & Balbuzards</i>	106
<i>Les Vautours</i>	114
<i>Le Percnoptere</i>	116
<i>Le Griffon</i>	117
<i>Le Vautour ou grand Vautour</i>	123
<i>Le Vautour à aigrettes</i>	124
<i>Le petit Vautour</i>	128

T A B L E.

<i>Oiseaux étrangers, qui ont rapport aux Vantours . .</i>	130
<i>Le Condor</i>	143
<i>Le Milan & les Buses</i>	154
<i>La Buse</i>	161
<i>La Bondrée</i>	163
<i>L'Oiseau Saint-Martin</i>	166
<i>La Soubuse</i>	169
<i>La Harpaye</i>	171
<i>Le Busard</i>	172
<i>Oiseaux étrangers, qui ont rapport au Milan, aux Buses & Soubuses</i>	174
<i>L'Épervier</i>	178
<i>L'Autour</i>	182
<i>Oiseaux étrangers, qui ont rapport à l'Épervier & à l'Autour</i>	187
<i>Le Gersaut</i>	189
<i>Le Lanier</i>	192
<i>Le Sacre</i>	194
<i>Le Faucon</i>	197
<i>Oiseaux étrangers, qui ont rapport au Gersaut & aux Faucons</i>	212
<i>Le Hobreau</i>	219
<i>La Cresserelle</i>	222

T A B L E.

<i>Le Rochier</i>	227
<i>L'Émérillon</i>	228
<i>Les Pie-grièches</i>	233
<i>La Pie-grièche grise</i>	234
<i>La Pie-grièche rousse</i>	239
<i>L'Écorcheur</i>	240
<i>Oiseaux étrangers, qui ont rapport à la Pie-grièche grise & à l'Écorcheur</i>	244
I. <i>Le Fingah</i>	Ibid.
II. <i>Rouge-queue</i>	245
III. <i>Langraien & Tcha-chert</i>	246
IV. <i>Bécardes</i>	Ibid.
V. <i>Bécardes à ventre jaune</i>	247
VI. <i>Le Vanga ou Bécardes à ventre blanc</i>	Ibid.
VII. <i>Le Schet-bé</i>	248
VIII. <i>Le Tcha-chert-bé</i>	Ibid.
IX. <i>Le Gonolek</i>	249
X. <i>Le Cali-Calic & le Bruia</i>	250
XI. <i>Pie-grièche huppée</i>	Ibid.
<i>Les Oiseaux de proie nocturnes</i>	251
<i>Le Duc ou grand Duc</i>	264
<i>Le Hibou ou moyen Duc</i>	272
<i>Le Scops ou petit Duc</i>	281
<i>La Hulotte</i>	285
<i>Le Chat-huant</i>	288

T A B L E.

<i>L'Effraie ou la Fresaie</i>	291
<i>La Chouette ou la grande Chevêche</i>	296
<i>La Chevêche ou petite Chouette</i>	300
<i>Oiseaux étrangers, qui ont rapport aux Hiboux & aux Chouettes</i>	305
I. <i>Le Cabure ou Caboure</i>	Ibid.
II. <i>Le Caparacoch</i>	306
III. <i>Le Harfang</i>	308
IV. <i>Le Chat-huant de Cayenne</i>	311
V. <i>La Chouette ou grande Chevêche du Canada</i>	312
VI. <i>La Chouette ou grande Chevêche de Saint-Domingue</i>	313

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE NATURELLE
DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Nous n'entreprenons pas de donner ici une Histoire des Oiseaux aussi complète, aussi détaillée que l'est celle des Animaux quadrupèdes; cette première tâche, quoique longue & difficile à remplir, n'étoit pas impossible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents espèces, dont plus du tiers se trouve dans nos contrées ou dans les climats voisins, il étoit possible d'abord de donner l'histoire de ceux-ci d'après nos propres observations; que dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a plusieurs de bien connus des Voyageurs, d'après lesquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devions espérer, avec des soins & du temps, de nous les procurer presque tous pour les examiner; & l'on voit que nos espérances ont été remplies, puisqu'à l'exception d'un très-petit nombre d'animaux qui nous sont arrivés depuis, & que nous donnerons par supplément, nous avons fait l'histoire & la description de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage est le fruit de près de vingt ans d'étude & de recherches;

& quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous instruire sur les oiseaux, & pour nous en procurer toutes les espèces rares; que nous ayons même réussi à rendre cette partie du Cabinet du Roi plus nombreuse & plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui soit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un assez grand nombre : à la vérité, la plupart des espèces qui nous manquent, manquent également par-tout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous sommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons rassemblé plus de sept ou huit cents espèces, c'est que souvent il nous arrive de nouveaux oiseaux qui ne sont décrits nulle part, & que d'un autre côté il y en a plusieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologistes modernes, qui nous manquent encore, & que nous n'avons pu nous procurer. Il existe peut-être quinze cents, peut-être deux mille espèces d'oiseaux, pouvons-nous espérer de les rassembler toutes! & cela n'est encore que l'une des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps; il y a plusieurs autres obstacles dont nous avons surmonté quelques-uns, & dont les autres nous paroissent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés; cette exposition est d'autant plus nécessaire, que sans elle on ne concevrait pas les raisons du plan & de la forme de mon ouvrage.

Les espèces dans les oiseaux, sont non-seulement

en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés; c'est une suite nécessaire de la loi des combinaisons où le nombre des résultats augmente en bien plus grande raison que celui des élémens; c'est aussi une règle que la Nature semble s'être prescrite à mesure qu'elle se multiplie, car les grands animaux qui ne produisent que rarement & en petit nombre, n'ont que peu d'espèces voisines, & point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, & sont sujets, dans chaque espèce, à varier beaucoup; & les oiseaux paroissent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oiseaux sont plus nombreux, plus petits, & qu'ils produisent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cause générale, il y en a de particulières pour les variétés dans plusieurs espèces d'oiseaux. Le mâle & la femelle n'ont, dans les quadrupèdes, que des différences assez légères, elles sont bien plus grandes & bien plus apparentes dans les oiseaux; souvent la femelle est si différente du mâle par la grandeur & les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une espèce diverse: plusieurs de nos Naturalistes, deux même des plus habiles, s'y sont mépris, & ont donné le mâle & la femelle d'une même espèce, comme deux espèces distinctes & séparées; aussi le premier trait de la description d'un oiseau doit être l'indication de la ressemblance ou de la différence du mâle & de la femelle.

Ainsi, pour connoître exactement tous les oiseaux, un seul individu de chaque espèce ne suffit pas, il en faut deux, un mâle & une femelle; il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiseaux sont encore très-différens des adultes & des vieux. Qu'on se représente donc que s'il existe deux mille espèces d'oiseaux, il faudroit en rassembler huit mille individus pour les bien connoître, & l'on jugera facilement de l'impossibilité de faire une telle collection qui augmenteroit encore de plus du double, si l'on vouloit la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque espèce, dont quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, se font si fort multipliées, qu'il est même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des espèces; le nombre encore plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur entre les mâles & les femelles, entre les jeunes, les adultes & les vieux; les diversités qui résultent de l'influence du climat & de la nourriture, celles que produit la domesticité, la captivité, le transport, les migrations naturelles & forcées; toutes les causes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en se réunissant ici & se multipliant, multiplient les obstacles & les difficultés de l'Ornithologie, à ne la considérer même que du côté de la nomenclature, c'est-à-dire, de la simple connoissance des objets; & combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore, dès qu'il

s'agit

s'agit d'en donner la description & l'histoire ! Ces deux parties bien plus essentielles que la nomenclature, & que l'on ne doit jamais séparer en Histoire Naturelle, se trouvent ici très-difficiles à réunir, & chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop senties, par le desir que nous avons de les surmonter. L'une des principales est de donner, par le discours, une idée des couleurs, car malheureusement les différences les plus apparentes entre les oiseaux, portent sur les couleurs encore plus que sur les formes; dans les animaux quadrupèdes, un bon dessin rendu par une gravure noire, suffit pour la connoissance distincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes, n'étant qu'en petit nombre & assez uniformes, on peut aisément les dénommer & les indiquer par le discours; mais cela seroit impossible, ou du moins supposeroit une immensité de paroles, & de paroles très-ennuyeuses pour la description des couleurs dans les oiseaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets & les mélanges; & néanmoins les couleurs sont ici des caractères essentiels, & souvent les seuls par lesquels on puisse reconnoître un oiseau & le distinguer de tous les autres. J'ai donc pris le parti de faire non-seulement graver, mais peindre les oiseaux à mesure que j'ai pu me les procurer vivans; & ces portraits d'oiseaux, représentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un seul

coup-d'œil que ne pourroit le faire une longue description aussi fastidieuse que difficile, & toujours très-imparfaite & très-obscur.

Plusieurs personnes ont entrepris, presqu'en même temps, de faire graver & colorier des oiseaux : en Angleterre, on vient de donner, sous le titre de *Zoologie Britannique*, les animaux quadrupèdes & les oiseaux de la grande Bretagne, gravés & coloriés. M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiseaux étrangers; ces deux ouvrages sont ce que nous avons de mieux dans ce genre de mauvaise peinture, que l'on appelle *enluminure*. Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, & qui sont déjà au nombre de près de cinq cents planches, soient de ce même genre de mauvaise peinture, je suis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, & qu'on les trouvera supérieurs à ceux que M. Frisch a fait publier en Allemagne *; nous pouvons même assurer que la collection de nos planches coloriées l'emportera sur

* Je ne parle point ici des planches enluminées qu'on vient de faire à Florence sur une Ornithologie de M. Gerini : ces planches, qui sont en très-grand nombre, ne m'ont pas paru faites d'après nature; elles présentent, pour la plupart, des attitudes forcées, & ne semblent avoir été dessinées & peintes que d'après les descriptions des Auteurs. Les couleurs, dès-lors, en sont très-mal distribuées; il y en a même un grand nombre qui ont été copiées sur les gravures de différens ouvrages, & qu'on reconnoît avoir été calquées sur celles de M.^{rs} Edwards, Brisson, &c. On peut dire, en général, que cet ouvrage bien loin d'éclaircir l'Histoire Naturelle des oiseaux, la rendroit bien plus confuse par le grand nombre d'erreurs de nom, & par la multiplication gratuite des espèces, puisque souvent on y trouve quatre ou cinq variétés de la même espèce, qui toutes sont données pour des oiseaux différens.

toutes les autres par le nombre des espèces, par la fidélité des dessins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la précision des attitudes; on verra que nous n'avons rien négligé pour que chaque portrait donnât l'idée nette & distincte de son original. L'on reconnoitra par-tout la facilité du talent de M. Martinet, qui a dessiné & gravé tous ces oiseaux, & les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune qui, seul, a conduit cette grande entreprise; je dis grande, par le détail immense qu'elle entraîne, & par les soins continuels qu'elle suppose: plus de quatre-vingts artistes & ouvriers ont été employés continuellement, depuis cinq ans, à cet ouvrage, quoique nous l'ayons restreint à un petit nombre d'exemplaires; & c'est bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'Histoire Naturelle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en France, sans compter les éditions étrangères, c'est avec une sorte de peine que nous nous sommes réduits à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'histoire des oiseaux; mais tous les gens d'art sentiront bien l'impossibilité de faire peindre au même nombre des planches, ou de les tirer en simple gravure; & lorsque nous avons vu qu'il n'étoit pas possible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été nécessaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus astreindre au format des animaux

quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouces dans la vue de donner à un plus grand nombre d'oiseaux leur grandeur réelle; tous ceux dont les dimensions n'excèdent pas celles du format des planches, y sont représentés de grandeur naturelle; les oiseaux plus grands ont été réduits sur une échelle ou module tracé au-dessus de la figure: ce module est par-tout la douzième partie de la longueur de l'oiseau, mesuré depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; si le module a trois pouces de longueur, l'oiseau aura trois pieds; s'il n'est que de deux pouces, l'oiseau sera de deux pieds de longueur; & lorsqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiseau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, & la porter ensuite sur la partie de l'oiseau que l'on veut mesurer. Nous avons cru cette petite attention nécessaire pour donner, du premier coup-d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, & pour qu'on puisse les comparer exactement avec ceux qui sont représentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-seulement la représentation exacte d'un très-grand nombre d'oiseaux, mais encore les indications de leur grandeur, & de leur grosseur réelle & relative; nous aurons, au moyen des couleurs, une description aux yeux plus parfaite & plus agréable qu'il ne seroit possible de la faire par le discours, & nous renverrons

souvent

souvent dans tout le cours de cet ouvrage à ces figures coloriées dès qu'il s'agira de description, de variétés & de différences de grandeur, de couleur, &c. Dans le vrai, les planches enluminées sont faites pour cet Ouvrage, & l'ouvrage pour ces planches; mais comme il n'est pas possible d'en multiplier assez les exemplaires; que leur nombre ne suffit pas à beaucoup près à ceux qui se sont procuré les volumes précédens de l'Histoire Naturelle, nous avons pensé que ce plus grand nombre qui fait proprement le Public, nous sauroit gré de faire aussi graver d'autres planches noires, qui pourront se multiplier autant qu'il sera nécessaire; & nous avons choisi pour cela un ou deux oiseaux de chaque genre, afin de donner au moins une idée de leur forme & de leurs principales différences: j'ai fait faire, autant qu'il a été possible, les dessins de ces gravures d'après les oiseaux vivans; ce ne sont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, & je suis persuadé que le Public verra avec plaisir, qu'on a mis autant de soin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens & ces attentions, nous avons surmonté les premières difficultés de la description des oiseaux; nous ne comptons pas donner absolument tous ceux qui nous sont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop considérable; nous avons même supprimé à dessein la plupart des variétés, sans cela ce Recueil deviendroit immense. Nous

avons pensé qu'il falloit nous borner à six ou sept cents planches, qui contiendront près de huit ou neuf cents espèces d'oiseaux différens; ce n'est pas avoir tout fait, mais c'est déjà beaucoup: d'autres, dans d'autres temps pourront nous compléter, ou faire encore plus & peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'exposer sur la nomenclature & sur la description des oiseaux, il s'en présente d'autres encore plus grandes sur leur histoire: nous avons donné celle de chaque espèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le sujet exige; il ne nous est pas possible de faire ici de même: car, quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit sur les oiseaux que sur les animaux quadrupèdes, leur histoire n'en est pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues, ne contiennent que des descriptions, & souvent se réduisent à une simple nomenclature; & dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits historiques à leur description, on ne trouve guère que des choses communes, aisées à observer sur les oiseaux de chasse & de basse-cour. Nous ne connoissons que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiseaux de notre pays, & point du tout celles des oiseaux étrangers: à force d'études & de comparaisons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux & des points fixes, sur lesquels nous nous sommes fondés, pour faire leur histoire particulière:

la division des animaux naturels & propres à chaque continent, a souvent été notre bouffole dans cette mer d'obscurité, qui sembloit environner cette belle & première partie de l'Histoire Naturelle; ensuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de nécessité, & les lieux où ils paroissent constamment attachés, nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, & des renseignements pour être plus instruits: tout cela nous manque dans les oiseaux, ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, & se transportent en si peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques espèces d'oiseaux pesans ou sédentaires, il est à croire que les autres peuvent passer d'un continent à l'autre; de sorte qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnoître les oiseaux propres & naturels à chaque continent, & que la plupart doivent se trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'existe aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède est forcé de subir les loix du climat sous lequel il est né, l'oiseau s'y soustrait & en devient indépendant par la faculté de pouvoir parcourir en peu de temps des espaces très-grands, il n'obéit qu'à la saison; & cette saison qui lui convient se retrouvant successivement la même dans les différens climats, il les parcourt aussi successivement; en sorte que pour savoir leur histoire entière, il faudroit les suivre par-tout,

& commencer par s'affurer des principales circonstances de leurs voyages; connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur séjour dans chaque climat, & les observer dans tous ces endroits éloignés: ce n'est donc qu'avec le temps, & je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des oiseaux aussi complètement que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un seul oiseau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, disparoît en automne, & fait son nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées; nous pourrons, en les observant, rendre un compte fidèle & assez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, & de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou six mois de leur séjour dans notre pays; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur absence, on ne fait ni où elles vont ni d'où elles viennent; il y a des témoignages pour & contre au sujet de leurs migrations; les uns assurent qu'elles voyagent & se transportent dans les pays chauds pour y passer le temps de notre hiver; les autres prétendent qu'elles se jettent dans les marais, & qu'elles y demeurent engourdies jusqu'au retour du printemps; & ces faits, quoique directement opposés, paroissent néanmoins également appuyés par des observations réitérées: comment tirer la vérité du sein de ces contradictions! comment la trouver au milieu de ces incertitudes! j'ai

fait

fait ce que j'ai pu pour la démêler; & l'on jugera par les soins qu'il faudroit se donner & les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce seul fait, combien il seroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit besoin pour faire l'histoire complète d'un seul oiseau de passage, & à plus forte raison l'histoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que dans les quadrupèdes il y a des espèces dont le sang se refroidit & prend à peu près le degré de la température de l'air, & que c'est ce refroidissement de leur sang qui cause l'état de torpeur & d'engourdissement où ils tombent & demeurent pendant l'hiver; je n'ai pas eu de peine à me persuader qu'il devoit aussi se trouver parmi les oiseaux, quelques espèces sujettes à ce même état d'engourdissement causé par le froid, il me paroissoit seulement que cela devoit être plus rare parmi les oiseaux, parce qu'en général, le degré de la chaleur de leur corps est un peu plus grand que celui du corps de l'homme & des animaux quadrupèdes; j'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces espèces sujettes à l'engourdissement; & pour savoir si l'hirondelle étoit du nombre, j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps, elles ne s'y sont point engourdies, la plupart y sont mortes, & aucune n'a repris de mouvement aux rayons du soleil: les autres qui n'avoient souffert le froid de la glacière que pendant

peu de temps, ont conservé leur mouvement & en sont sorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette espèce d'hirondelle n'est point sujette à l'état de torpeur ou d'engourdissement, que suppose néanmoins & très-nécessairement le fait de leur séjour au fond de l'eau pendant l'hiver: d'ailleurs m'étant informé auprès de quelques Voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord sur le passage des hirondelles au-delà de la Méditerranée; & M. Adanson m'a positivement assuré que pendant le séjour assez long qu'il a fait au Sénégal, il avoit vu constamment les hirondelles à longue queue, c'est-à-dire nos hirondelles de cheminée dont il est ici question, arriver au Sénégal dans la saison même où elles partent de France, & quitter les terres du Sénégal au printemps: on ne peut donc guère douter que cette espèce d'hirondelle ne passe en effet d'Europe en Afrique en automne, & d'Afrique en Europe au printemps; par conséquent, elle ne s'engourdit pas ni ne se cache dans des trous, ni ne se jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me suis assuré, qui vient à l'appui des précédens, & prouve encore que cette hirondelle n'est point sujette à l'engourdissement par le froid, & qu'elle en peut supporter la rigueur jusqu'à un certain degré au-delà duquel elle périt; car si l'on observe ces oiseaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle saison voler en famille, le père,

la mère & les petits; ensuite plusieurs familles se réunir & former successivement des troupes d'autant plus nombreuses que le temps du départ est plus prochain, partir enfin presque toutes ensemble en trois ou quatre jours à la fin de septembre ou au commencement d'octobre: mais il en reste quelques-unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois semaines après les autres; & quelques-unes encore qui ne partent point & meurent aux premiers grands froids; ces hirondelles qui retardent leur voyage, sont celles dont les petits ne sont pas encore assez forts pour les suivre. Celles dont on a détruit plusieurs fois les nids après la ponte, & qui ont perdu du temps à les reconstruire & à pondre une seconde ou une troisième fois, demeurent par amour pour leurs petits, & aiment mieux souffrir l'intempérie de la saison que de les abandonner; ainsi elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits, ou même elles restent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée passent successivement & alternativement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci, pour y demeurer pendant l'été, & dans l'autre pour y passer l'hiver; & que par conséquent elles ne s'engourdissent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on opposer aux témoignages assez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper & se jeter dans

les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-seulement les ont vu s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, & même de dessous la glace avec des filets! que répondre à ceux qui les ont vu dans cet état de torpeur, reprendre peu à peu le mouvement & la vie en les mettant dans un lieu chaud, & en les approchant du feu avec précaution! je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits; c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage, que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats & les loirs étoient des animaux aussi fugitifs & aussi difficiles à observer que les hirondelles, & que faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prît les loirs pour des rats, il se trouveroit la même contradiction entre ceux qui assureroient que les rats s'engourdissement & ceux qui soutiendroient qu'ils ne s'engourdissement pas; cette erreur est assez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choses sont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à observer. Je présume donc qu'il y a en effet une espèce d'oiseau, voisine de celle de l'hirondelle, & peut-être aussi ressemblante à l'hirondelle que le loir l'est au rat, qui s'engourdit en effet; & c'est vraisemblablement le petit martinet ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire sur ces espèces, pour reconnoître si leur sang se refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites sur l'hirondelle de cheminée; ces

recherches

recherches ne demandent, à la vérité, que des soins & du temps, mais malheureusement le temps est de toutes les choses celle qui nous appartient le moins & nous manque le plus : quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à observer les oiseaux, & qui se devoit même à ne faire que l'histoire d'un seul genre, seroit forcé d'employer plusieurs années à cette espèce de travail, dont le résultat ne seroit encore qu'une très-petite partie de l'histoire générale des oiseaux : car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, supposons qu'il soit bien certain que l'hirondelle voyageuse passe d'Europe en Afrique; & posons en même temps que nous ayons bien observé tout ce qu'elle fait pendant son séjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui se passent dans le climat éloigné; nous ignorons si ces oiseaux y nichent & pondent comme en Europe; nous ne savons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en sont partis; nous ne connoissons pas quels sont les insectes sur lesquels ils vivent dans cette terre étrangère; les autres circonstances de leur voyage, de leur repos en route, de leur séjour, sont également ignorées, en sorte que l'histoire naturelle des oiseaux, donnée avec autant de détail que nous avons donné l'histoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un seul homme, ni même celui de plusieurs hommes dans le même temps, parce que

non-seulement le nombre des choses qu'on ignore est bien plus grand que celui des choses que l'on fait, mais encore parce que ces mêmes choses qu'on ignore sont presque impossibles ou du moins très-difficiles à savoir; & que, d'ailleurs, comme la plupart sont petites, inutiles ou de peu de conséquence, les bons esprits ne peuvent manquer de les dédaigner, & cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'est par toutes ces considérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'histoire des oiseaux de celui que je me suis proposé, & que j'ai tâché de remplir pour l'histoire des quadrupèdes : au lieu de traiter les oiseaux un à un, c'est-à-dire, par espèces distinctes & séparées, je les réunirai plusieurs ensemble sous un même genre, sans cependant les confondre & renoncer à les distinguer lorsqu'elles pourront l'être; par ce moyen, j'ai beaucoup abrégé, & j'ai réduit à une assez petite étendue cette histoire des oiseaux qui seroit devenue trop volumineuse, si d'un côté j'eusse traité de chaque espèce en particulier en me livrant aux discussions de la nomenclature, & que d'autre côté je n'eusse pas supprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long discours qui eût été nécessaire pour chaque description. Il n'y aura donc guère que les oiseaux domestiques & quelques espèces majeures, ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles séparés. Tous les autres oiseaux, sur-tout

les plus petits, seront réunis avec les espèces voisines, & présentés ensemble, comme étant à peu près du même naturel & de la même famille; le nombre des affinités comme celui des variétés est toujours d'autant plus grand que les espèces sont plus petites. Un moineau, une fauvette ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon; j'entends par le nombre de parens, le nombre des espèces voisines & assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, & présumer que toutes sont originaires de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles; & ces espèces voisines ne se sont probablement séparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, & par la succession du temps qui amène toutes les combinaisons possibles & met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération & de dégénération.

Ce n'est pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement & exclusivement que les espèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons, il faudroit être plus instruits que nous ne le sommes, & que nous ne pouvons l'être, sur les effets du mélange des espèces & sur leur produit dans les oiseaux; car, indépendamment des variétés naturelles &

accidentelles qui, comme nous l'avons dit, sont plus nombreuses, plus multipliées dans les oiseaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cause qui concourt avec ces variétés pour augmenter, en apparence, la quantité des espèces. Les oiseaux sont, en général, plus chauds & plus prolifiques que les animaux quadrupèdes, ils s'unissent plus fréquemment, & lorsqu'ils manquent de femelles de leur espèce, ils se mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les espèces voisines & produisent ordinairement des métis féconds & non pas des mulets stériles : on le voit par les exemples du chardonneret, du tarin & du serin; les métis qu'ils produisent peuvent, en s'unissant, produire d'autres individus semblables à eux, & former par conséquent de nouvelles espèces intermédiaires & plus ou moins ressemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous faisons par art peut se faire, & s'est fait mille & mille fois par la Nature; il est donc souvent arrivé des mélanges fortuits & volontaires entre les animaux, & sur-tout parmi les oiseaux qui, souvent, faute de leur femelle se servent du premier mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiseau qui se présente : le besoin de s'unir est chez eux d'une nécessité si pressante, que la plupart sont malades & meurent lorsqu'on les empêche d'y satisfaire. On voit souvent dans les basse-cours, un coq sevré de poules, se servir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit le faisan se servir de la poule, on voit dans les

volières



HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS sur la nature des Oiseaux.

LE mot Nature a dans notre langue & dans la plupart des autres idiomes anciens & modernes, deux acceptions très-différentes : l'une suppose un sens actif & général ; lorsqu'on nomme la Nature purement & simplement, on en fait une espèce d'être idéal, auquel on a coutume de rapporter, comme cause, tous les effets constans, tous les phénomènes de l'Univers : l'autre acception ne présente qu'un sens passif & particulier, en sorte que lorsqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des animaux, de celle des oiseaux, ce mot signifie, ou plutôt indique & comprend dans sa signification la quantité totale, la somme des qualités dont la Nature, prise dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les oiseaux, &c. Ainsi la Nature active, en produisant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre & passive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur *naturel*, leur *instinct* & toutes leurs autres *habitudes* & *facultés naturelles*. Nous avons déjà traité de la nature de l'homme (a) & de celle des animaux quadrupèdes (b), la nature des oiseaux demande des

(a) Histoire naturelle, générale & particulière, tome II, page 430 & suivantes.

(b) Idem, tome IV, page 1 & suivantes.

confidérations particulières; & quoiqu'à certains égards elle nous soit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en saisir les principaux attributs, & de la présenter sous son véritable aspect, c'est-à-dire, avec les traits caractéristiques & généraux qui la constituent.

Le sentiment ou plutôt la faculté de sentir, l'instinct qui n'est que le résultat de cette faculté, & le naturel qui n'est que l'exercice habituel de l'instinct guidé & même produit par le sentiment, ne sont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres; ces qualités intérieures dépendent de l'organisation en général, & en particulier de celle des sens, & elles sont relatives, non-seulement à leur plus ou moins grand degré de perfection: mais encore à l'ordre de supériorité que met entre les sens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme où tout doit être jugement & raison, le sens du toucher est plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de sentiment, & au contraire l'odorat est plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher est le sens de la connoissance, & que l'odorat ne peut être que celui du sentiment. Mais comme peu de gens distinguent nettement les nuances qui séparent les idées & les sensations, la connoissance & le sentiment, la raison & l'instinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous, *raisonnement, discernement, jugement*, & nous nous bornerons à comparer les différens produits du simple sentiment, & à rechercher les causes de la diversité de l'instinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immense des espèces d'animaux qui tous en sont pourvus, paroît néanmoins être plus constant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins sujet à l'erreur que ne l'est la raison dans la seule espèce qui croit la posséder.

En comparant les sens qui sont les premières puissances motrices de l'instinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le sens de la vue est plus étendu, plus vif, plus net & plus distinct dans les oiseaux en général que dans les quadrupèdes; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiseaux qui, comme les hibous, voient moins qu'aucun des quadrupèdes; mais c'est un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que si ces oiseaux voient mal pendant le jour, ils voient très-bien pendant la nuit, & que ce n'est que par un excès de sensibilité dans l'organe, qu'ils cessent de voir à une grande lumière: cela même vient à l'appui de notre assertion, car la perfection d'un sens dépend principalement du degré de sa sensibilité; & ce qui prouve qu'en effet l'œil est plus parfait dans l'oiseau, c'est que la Nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on fait, deux membranes de plus, l'une extérieure & l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiseaux, qui ne se trouvent pas dans l'homme; la première (c), c'est-à-dire, la plus extérieure de ces membranes est placée dans le grand angle de l'œil, c'est une seconde paupière plus transparente que la première, dont les mouvemens obéissent également à la volonté, dont l'usage est de nettoyer & polir la cornée, & qui leur sert aussi à tempérer l'excès de la lumière, & ménager par conséquent la grande sensibilité de leurs yeux; la seconde (d) est située au fond de l'œil, & paroît être un épanouissement

(c) *Nota.* Cette paupière interne se trouve dans plusieurs animaux quadrupèdes; mais, dans la plupart, elle n'est pas mobile comme dans les oiseaux.

(d) Dans les yeux d'un coq Indien, le nerf optique, qui étoit situé fort à côté, après avoir percé la sclérotique & la choroïde, s'élargissoit & formoit un rond, de la circonférence duquel il partoît plusieurs filets noirs qui s'unissoient pour former une membrane, que nous avons trouvée dans tous les oiseaux. — Dans les yeux de l'autruche, le nerf optique ayant

du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impressions de la lumière, doit dès-lors être plus aisément ébranlé, plus sensible qu'il ne l'est dans les autres animaux, & c'est cette grande sensibilité qui rend la vue des oiseaux bien plus parfaite & beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut, & de vingt fois plus loin une alouette sur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan qui s'élève à une hauteur si grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiseaux, & choisit ceux sur lesquels il veut fondre, & cette plus grande étendue dans le sens de la vue, est accompagnée d'une netteté, d'une précision tout aussi grandes, parce que l'organe étant en même temps très-souple & très-sensible, l'œil se renfle ou s'aplatit, se couvre ou se découvre, se rétrécit ou s'élargit, & prend aisément, promptement & alternativement toutes les formes nécessaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumières & à toutes les distances.

D'ailleurs le sens de la vue étant le seul qui produise les idées du mouvement, le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus; & les oiseaux étant, de tous les animaux, les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils aient en même temps le sens qui le guide plus parfait & plus sûr; ils peuvent parcourir dans un très-petit

percé la sclérotique & la choroïde, se dilatoit & formoit une espèce d'entonnoir d'une substance semblable à la sienne; cet entonnoir n'est pas ordinairement rond aux oiseaux, où nous avons presque toujours trouvé l'extrémité du nerf optique aplatie & comprimée au dedans de l'œil: de cet entonnoir sortoit une membrane plissée, faisant comme une bourse qui aboutissoit en pointe. Cette bourse, qui étoit large de six lignes par le bas, à la sortie du nerf optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit noire, mais d'un autre noir que n'est celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée qui s'attache aux doigts; car c'étoit une membrane pénétrée de la couleur, & dont la surface étoit solide. *Mém. pour servir à l'Hist. des animaux, pages 175 & 303.*

temps un grand espace, il faut donc qu'ils en voient l'étendue & même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires, l'oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légèreté, ni prendre un essor rapide, il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des résistances imprévues. La seule vitesse avec laquelle on voit voler un oiseau, peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative; un oiseau dont le vol est très-vif, direct & soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement & plus obliquement; & si jamais la Nature a produit des oiseaux à vue courte & à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des risques sans nombre, d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court & le plus lent, sont ceux aussi dont la vue est la moins étendue: comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *Paresseux* (l'unau & l'ai) qui ne se meuvent que lentement, avoir les yeux couverts & la vue basse.

L'idée du mouvement & toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vitesses relatives, de la grandeur des espaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs & des inégalités des surfaces, sont donc plus nettes, & tiennent plus de place dans la tête de l'oiseau que dans celle du quadrupède; & il semble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a mise entre la grandeur de l'œil & celle de la tête: car dans les oiseaux, les yeux sont proportionnellement beaucoup plus

grands (e) que dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes; ils sont plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus, ils sont donc plus sensibles; & dès-lors ce sens de la vue plus étendu, plus distinct & plus vif dans l'oiseau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion sur l'organe intérieur du sentiment, en sorte que l'instinct des oiseaux sera par cette première cause modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une seconde cause qui vient à l'appui de la première, & qui doit rendre l'instinct de l'oiseau différent de celui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite & qu'il peut parcourir sans toucher à la terre. L'oiseau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la résistance de l'air, de sa température à différentes hauteurs, de sa pesanteur relative, &c. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres & nos thermomètres les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille & mille fois il a éprouvé ses forces contre celles du vent, & plus souvent encore il s'en est aidé pour voler plus vîte & plus loin. L'aigle en s'élevant au-dessus des nuages (f)

(e) Le globe de l'œil, dans une aigle femelle, avoit, dans la plus grande largeur, un pouce & demi de diamètre; celui du mâle avoit trois lignes de moins. *Mém. pour servir à l'Hist. des animaux, partie II, page 257.* — Le globe de l'œil de l'ibis avoit six lignes de diamètre. L'œil de la cigogne étoit quatre fois plus gros. *Idem, partie III, page 484.* — Le globe de l'œil, dans le casoar, étoit fort gros à proportion de la cornée, ayant un pouce & demi de diamètre, & la cornée n'ayant que trois lignes. *Idem, partie II, page 313.*

(f) *Nota.* On peut démontrer que l'aigle, & les autres oiseaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur supérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, & sans supposer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur servir d'échelons; car, on les voit s'élever si haut qu'ils disparoissent à notre vue. Or, l'on sait qu'un objet éclairé par la lumière du jour ne disparoit à nos yeux qu'à la distance de trois mille quatre cents trente-six fois son diamètre, & que par conséquent si l'on suppose l'oiseau placé perpendicu-

peut passer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel serein & d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre sont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, & planant au-dessus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiseau, qui sont si longs, si difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des surfaces qu'ils représentent: l'oiseau qui a la puissance de se placer dans les vrais points de vue, & de les parcourir promptement & successivement en tout sens, en voit plus, d'un coup d'œil, que nous ne pouvons en estimer, en juger par nos raisonnemens, même appuyés de toutes les combinaisons de notre art; & le quadrupède borné, pour ainsi dire, à la motte de terre sur laquelle il est né, ne connoît que sa vallée, sa montagne ou sa plaine; il n'a nulle idée de l'ensemble des surfaces, nulle notion des grandes distances, nul desir de les parcourir; & c'est par cette raison que les grands voyages & les migrations sont aussi rares parmi les quadrupèdes, qu'elles sont fréquentes dans les oiseaux; c'est ce desir, fondé sur la connoissance des lieux éloignés, sur la puissance qu'ils se sentent de s'y rendre en peu de temps, sur la notion anticipée des changemens de l'atmosphère, & de l'arrivée des saisons, qui les détermine à partir ensemble & d'un commun accord: dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite; d'abord ils semblent se rassembler de concert pour entraîner leurs petits, librement au-dessus de l'homme qui le regarde, & que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiseau soit de cinq pieds, il ne peut disparaître qu'à la distance de dix-sept mille cent quatre-vingts pieds ou deux mille huit cents soixante-trois toises, ce qui fait une hauteur bien plus grande que celles des nuages, sur-tout de ceux qui produisent les orages.

& leur communiquer ce desir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoissance, aucune expérience précédente. Les pères & mères rassemblent leur famille pour la guider pendant la traversée, & toutes les familles se réunissent, non-seulement parce que tous les chefs sont animés du même desir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils se trouvent en force pour résister à leurs ennemis.

Et ce desir de changer de climat, qui communément se renouvelle deux fois par an, c'est-à-dire, en automne & au printemps, est une espèce de besoin si pressant, qu'il se manifeste dans les oiseaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille un détail d'observations à ce sujet, par lesquelles on verra que ce desir est l'une des affections les plus fortes de l'instinct de l'oiseau; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour se mettre en liberté, & que souvent il se donne la mort par les efforts qu'il fait pour sortir de sa captivité; au lieu que dans tous les autres temps il paroît la supporter tranquillement, & même chérir sa prison s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours: lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs femelles & leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, &c. Mais avant d'entrer dans

le détail que ce sujet exige (*g*), continuons nos recherches sur les causes qui constituent l'instinct, & modifient la nature des oiseaux.

L'homme, supérieur à tous les êtres organisés, a le sens du toucher, & peut-être celui du goût, plus parfait qu'aucun des animaux, mais il est inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres sens; & en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiseaux; car quoiqu'on dise de l'odorat du corbeau, du vautour, &c. il est fort inférieur à celui du chien, du renard, &c. on peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe; il y a un grand nombre d'oiseaux qui n'ont point de narines, c'est-à-dire, point de conduits ouverts au-dessus du bec, en sorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui est dans la bouche; & dans ceux qui ont des conduits ouverts au-dessus du bec (*h*), & qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs sont néanmoins bien plus petits proportionnellement, & moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes; aussi l'odorat ne produit dans l'oiseau que quelques effets assez rares, assez peu remarquables, au lieu que dans le chien & dans plusieurs autres quadrupèdes, ce sens paroît être la source & la cause principale de leurs

(*g*) *Nota.* Nous donnerons dans un autre Discours les faits qui ont rapport à la migration des oiseaux.

(*h*) Il y a ordinairement à la partie supérieure du bec, deux petites ouvertures, qui sont les narines de l'oiseau; quelquefois ces ouvertures extérieures de l'oiseau manquent tout-à-fait, en sorte que dans ce cas les odeurs ne pénètrent jusqu'au sens de l'odorat que par la fente intérieure qui est dans la bouche comme dans quelques palettes, les cormorans, l'onocrotal. — Dans le grand vautour, les nerfs olfactifs sont très-petits à proportion.
Hist. de l'Acad. des Sc. tome I, page 430.

déterminations & de leurs mouvemens. Ainsi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède & l'œil dans l'oiseau, sont les premiers sens, c'est-à-dire, ceux qui sont les plus parfaits, ceux qui donnent à ces différens êtres les sensations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le second sens de l'oiseau, c'est-à-dire, le second pour la perfection; l'ouïe est non-seulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiseau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des oiseaux retiennent & répètent des sons & des suites de sons, & même la parole; on le voit par le plaisir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller sans cesse, sur-tout lorsqu'ils sont le plus heureux, c'est-à-dire, dans le temps de leurs amours; ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus souples & plus puissans, ils s'en servent aussi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci sont fort silencieux, & leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, est presque toujours désagréable & rude; dans celle des oiseaux, on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie; il y a quelques espèces dont, à la vérité, la voix paroît insupportable, sur-tout en la comparant à celle des autres, mais ces espèces sont en assez petit nombre, & ce sont les plus gros oiseaux que la Nature semble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un seul ou plusieurs cris qui paroissent d'autant plus rauques, plus perçans & plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, se fait entendre de plus loin; un rossignol peut remplir de ses sons tout autant d'espace qu'une grande voix humaine: cette prodigieuse étendue, cette force de leur voix

dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce sont deux choses qu'il faut considérer à part.

L'oiseau a d'abord les muscles pectoraux beaucoup plus charnus & plus forts que l'homme ou que tout autre animal, & c'est par cette raison qu'il fait agir ses ailes avec beaucoup plus de vitesse & de force que l'homme ne peut remuer ses bras; & en même temps que les puissances qui font mouvoir les ailes sont plus grandes, le volume des ailes est aussi plus étendu, & la masse plus légère, relativement à la grandeur & au poids du corps de l'oiseau; de petits os vides & minces, peu de chair, des tendons fermes & des plumes avec une étendue souvent double, triple & quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'oiseau qui n'a besoin que de la réaction de l'air pour soulever le corps, & de légers mouvemens pour le soutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol, ses différens degrés de rapidité, sa direction même de bas en haut & de haut en bas dépendent de la combinaison de tous les résultats de cette conformation. Les oiseaux dont l'aile & la queue sont plus longues & le corps plus petit, sont ceux qui volent le plus vite & le plus long-temps; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le casoar ou l'autruche, ont les ailes & la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muscles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes & la légèreté des os, sont les causes physiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer si peu la poitrine de l'oiseau, que c'est souvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir sa voix par des cris continus; c'est que dans l'oiseau le

thorax, avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, est plus fort & plus étendu à l'intérieur & à l'extérieur qu'il ne l'est dans les autres animaux; de même que les muscles pectoraux placés à l'extérieur sont plus gros, la trachée-artère est plus grande & plus forte, elle se termine ordinairement au-dessous en une large cavité qui multiplie le volume du son. Les poumons plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont plusieurs appendices qui forment des poches, des espèces de réservoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiseau plus léger, en même temps qu'ils fournissent aisément & abondamment la substance aérienne qui sert d'aliment à la voix. On a vu dans l'histoire de l'ouarine (i), qu'une assez légère différence, une extension de plus dans les parties solides de l'organe, donne à ce quadrupède qui n'est que d'une grandeur médiocre, une voix si facile & si forte qu'il la fait retentir, presque continuellement, à plus d'une lieue de distance, quoique les poumons soient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes; à plus grande raison, ce même effet se trouve dans l'oiseau où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les sons, & où toutes les parties de la poitrine paroissent être formées pour concourir à la force & à la durée de la voix (k). II

(i) Voy. Histoire naturelle, générale & particulière, volume XV, page 6 & suivantes.

(k) Dans la plupart des oiseaux de rivière, qui ont la voix très-forte, la trachée résonne; c'est que la glotte est placée au bas de la trachée, & non pas au haut comme dans l'homme. *Coll. Acad. Part. Fr. tome I, page 496.* — Il en est de même dans le coq. *Hist. de l'Acad. tome II, page 7.* — Dans les oiseaux, & spécialement dans les canards & autres oiseaux de rivière, les organes de la voix consistent en un *larynx interne*, à l'endroit de la bifurcation de la trachée-artère; en deux anches membraneuses, qui communiquent par le bas à l'origine des deux premières branches de la trachée; en plusieurs membranes fénilunaires, disposées les unes au-dessus des autres, dans les principales branches du poumon charnu, & qui ne remplissent que la moitié de leur cavité, laissant à l'air un

Il me semble qu'on peut démontrer, par des faits combinés, que la voix des oiseaux est non-seulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même absolument, & sans y faire entrer ce rapport de grandeur: communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, & ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense, c'est-à-dire, la plus propre à propager le son; au lieu que la voix des oiseaux qui nous parvient du haut des airs, se fait dans un milieu plus rare, & où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On fait par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le son diminue à mesure que l'air devient plus rare; & j'ai reconnu, par une observation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai souvent passé des jours entiers dans les forêts où l'on est obligé de s'appeler de loin, & d'écouter avec attention, pour entendre le son du cors & la voix des chiens ou des hommes; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'est-à-dire, depuis dix heures jusqu'à quatre, on ne peut entendre que d'assez près les mêmes voix, les mêmes sons, que l'on entend de loin le matin, le soir & sur-tout la nuit dont le silence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiseaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus observé qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, on entendoit

libre passage par l'autre demi-cavité; en d'autres membranes disposées en différens sens, soit dans la partie moyenne, soit dans la partie inférieure de la trachée; enfin, en une membrane plus ou moins solide, située presque transversalement entre les deux branches de la lunette, laquelle termine une cavité qui se rencontre constamment à la partie supérieure & interne de la poitrine. *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1753, page 290.*

plus loin en hiver par la gelée que par le plus beau temps de toute autre saison. Tout le monde peut s'assurer de la vérité de cette observation, qui ne demande, pour être bien faite, que la simple attention de choisir les jours sereins & calmes, pour que le vent ne puisse déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du son; il m'a souvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de six cents pas de distance la même voix que j'entendois de douze ou quinze cents à six heures du matin ou du soir, sans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cause qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, & moindre le soir ou le matin; & puisque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié sur la distance à laquelle peut s'étendre le son à la surface de la terre, c'est-à-dire, dans la partie la plus basse & la plus dense de l'atmosphère, qu'on juge de combien doit être la perte du son dans les parties supérieures où l'air devient plus rare à mesure qu'on s'élève, & dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction causée par la chaleur du jour! Les oiseaux dont nous entendons la voix d'en haut, & souvent sans les apercevoir, sont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cents trente-six fois leur diamètre, puisque ce n'est qu'à cette distance que l'œil humain cesse de voir les objets. Supposons donc que l'oiseau avec ses ailes étendues fasse un objet de quatre pieds de diamètre, il ne disparaîtra qu'à la hauteur de treize mille sept cents quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toises; & si nous supposons une troupe de trois ou quatre cents gros oiseaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne soit encore plus

grande, puisque la troupe, pour peu qu'elle soit ferrée, forme un objet dont le diamètre est bien plus grand. Ainsi l'oiseau en se faisant entendre d'une lieue du haut des airs, & produisant des sons dans un milieu qui en diminue l'intensité & en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conséquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut se faire entendre à une demi-lieue sur la surface de la terre; & cette estimation est peut-être plus foible que trop forte, car indépendamment de ce que nous venons d'exposer, il y a encore une considération qui vient à l'appui de nos conclusions, c'est que le son rendu dans le milieu des airs, doit en se propageant remplir une sphère dont l'oiseau est le centre, tandis que le son produit à la surface de la terre, ne remplit qu'une demi-sphère, & que la partie du son qui se réfléchit contre la terre, aide & sert à la propagation de celui qui s'étend en haut & à côté; c'est par cette raison qu'on dit que la voix monte, & que de deux personnes qui se parlent du haut d'une tour en bas, celui qui est au-dessus est forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix & de l'agrément du chant des oiseaux, nous observerons que c'est une qualité en partie naturelle & en partie acquise; la grande facilité qu'ils ont à retenir & répéter les sons, fait que non-seulement, ils en empruntent les uns des autres, mais que souvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine & de nos instrumens. N'est-il pas singulier que dans tous les pays peuplés & policés, la plupart des oiseaux aient la voix charmante & le chant mélodieux, tandis que dans l'immense étendue des déserts de l'Afrique & de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes sauvages,

il n'existe aussi que des oiseaux criards, & qu'à peine on puisse citer quelques espèces dont la voix soit douce & le chant agréable? doit-on attribuer cette différence à la seule influence du climat? l'excès du froid & du chaud produit, à la vérité, des qualités excessives dans la nature des animaux, & se marque souvent à l'extérieur par des caractères durs & par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe est variée & empreinte de couleurs opposées, semée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, sont tous des animaux des climats les plus chauds; presque tous les oiseaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs, au lieu que dans les pays tempérés, les teintes sont plus foibles, plus nuancées, plus douces: sur trois cents espèces d'oiseaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, sont presque les seuls que l'on puisse citer pour la variété des couleurs, tandis que la Nature semble avoir épuisé ses pinceaux sur le plumage des oiseaux de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe est si belle, ces oiseaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même temps la voix dure & sans inflexions, les sons rauques & discordans, le cri désagréable & même effrayant; on ne peut douter que l'influence du climat ne soit la cause principale de ces effets, mais ne doit-on pas y joindre, comme cause secondaire, l'influence de l'homme? Dans tous les animaux retenus en domesticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles & primitives ne s'exaltent jamais, & paroissent ne varier que pour se dégrader, se nuancer & se radoucir; on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en est de même dans les oiseaux domestiques;

les coqs, & les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme sur la Nature s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine; il influe directement & presque immédiatement sur le naturel, sur la grandeur & la couleur des animaux qu'il propage & qu'il s'est soumis; il influe médiatement & de plus loin sur tous les autres qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour sa plus grande utilité, dans chaque pays, la surface de la terre; les animaux qui y sont attachés, & qui sont forcés d'y chercher leur subsistance, qui vivent, en un mot, sous ce même climat & sur cette même terre dont l'homme a changé la nature, ont dû changer aussi & se modifier; ils ont pris par nécessité plusieurs habitudes qui paroissent faire partie de leur nature; ils en ont pris d'autres, par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs, ils en ont pris par imitation; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à mesure qu'ils en étoient plus ou moins susceptibles; le chien s'est prodigieusement perfectionné par le commerce de l'homme, sa férocité naturelle s'est tempérée, & a cédé à la douceur de la reconnoissance & de l'attachement, dès qu'en lui donnant sa subsistance, l'homme a satisfait à ses besoins: dans cet animal les appétits les plus véhéments dérivent de l'odorat & du goût, deux sens qu'on pourroit réunir en un seul, qui produit les sensations dominantes du chien & des autres animaux carnassiers, desquels il ne diffère que par un point de sensibilité que nous avons augmenté; une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout aussi véhéments, s'est néanmoins modifié, ramolli par les impressions douces du commerce des hommes dont l'influence n'est

pas aussi grande sur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revêche, impénétrable aux affections douces; que les autres sont durs, insensibles ou trop défiants ou trop timides; que tous jaloux de leur liberté fuient l'homme, & ne le voient que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée, & qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement & d'obéissance; les oiseaux que nous appelons *domestiques*, ne sont que prisonniers, ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie, ils ne nous sont utiles que par leur propagation, c'est-à-dire, par leur mort; ce sont des victimes que nous multiplions sans peine, & que nous immolons sans regret & avec fruit. Comme leur instinct diffère de celui des quadrupèdes, & n'a nul rapport avec le nôtre, nous ne pouvons leur rien inspirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun sentiment relatif, nous ne pouvons influer que sur la machine, & eux aussi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiseau dont l'oreille est assez délicate, assez précise pour saisir & retenir une suite de sons & même de paroles, & dont la voix est assez flexible pour les répéter distinctement, reçoit ces paroles sans les entendre, & les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, & n'en est qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, & ne représente aucune de ses affections. L'homme a donc modifié dans les oiseaux quelques puissances physiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille & de la voix, mais il a moins influé sur les qualités intérieures.

On en instruit quelques-uns à chasser & même à rapporter leur gibier; on en apprivoise quelques autres assez pour les rendre familiers; à force d'habitude, on les amène au point de s'attacher à leur prison, de reconnoître aussi la personne qui les soigne; mais tous ces sentimens sont bien légers, bien peu profonds en comparaison de ceux que nous transmettons aux animaux quadrupèdes, & que nous leur communiquons avec plus de succès en moins de temps & en plus grande quantité. Quelle comparaison y a-t-il entre l'attachement d'un chien & la familiarité d'un serin, entre l'intelligence d'un éléphant & celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiseaux, soit parce que l'autruche est en effet l'éléphant des oiseaux par la taille, & que le privilège de l'air sensé est, dans les animaux, attaché à la grandeur, soit qu'étant moins oiseau qu'aucun autre, & ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes!

Maintenant, si l'on considère la voix des oiseaux, indépendamment de l'influence de l'homme; que l'on sépare dans le perroquet, le serin, le fanfonnet, le merle, les sons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur sont naturels; que sur-tout on observe les oiseaux libres & solitaires, on reconnoitra que non-seulement leur voix se modifie suivant leurs affections, mais même qu'elle s'étend, se fortifie, s'altère, se change, s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances & le temps: comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, & dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser, & ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abusent le plus de cet organe: elles sont, dans les oiseaux, bien plus silencieuses que les mâles; elles jettent, comme eux, des cris

de douleur ou de crainte; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude, sur-tout pour leurs petits, mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles, tandis que dans le mâle, c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion, c'est l'expression agréable d'un desir tendre, qui n'est qu'à demi satisfait: le serin dans sa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits sons de pur consentement; dans quelques espèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un semblable chant, mais toujours moins fort & moins plein; le rossignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore, il garde le silence jusqu'à ce qu'il soit apparié; son chant est d'abord assez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore sûr de sa conquête, & sa voix ne devient pleine, éclatante & soutenue jour & nuit, que quand il voit déjà sa femelle chargée du fruit de ses amours, s'occuper d'avance des soins maternels; il s'empresse à les partager, il l'aide à construire le nid, jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation; non-seulement il pourvoit à sa subsistance pendant tout ce temps, mais il cherche à le rendre plus court, en multipliant ses caresses, en redoublant ses accens amoureux; & ce qui prouve que le chant dépend en effet & en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles: dès que la femelle couve, elle ne chante plus, & vers la fin de juin, le mâle se tait aussi, ou ne se fait entendre que par quelques sons rauques, semblables au coassement d'un reptile, & si différens

des premiers, qu'on a de la peine à se persuader que ces sons viennent du rossignol, ni même d'un autre oiseau.

Ce chant qui cesse & se renouvelle tous les ans, & qui ne dure que deux ou trois mois; cette voix dont les beaux sons n'éclatent que dans la saison de l'amour, qui s'altère ensuite & s'éteint comme la flamme de ce feu satisfait, indique un rapport physique entre les organes de la génération & ceux de la voix; rapport qui paroît avoir une correspondance plus précise, & des effets encore plus étendus dans l'oiseau. On fait que dans l'homme, la voix ne devient pleine qu'après la puberté; que dans les quadrupèdes, elle se renforce & devient effrayante dans le temps du rut: la réplétion des vaisseaux spermatiques, la surabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge & de la voix paroissent se ressentir plus ou moins de cette chaleur irritante, la croissance de la barbe, la force de la voix, l'extension de la partie génitale dans le mâle, l'accroissement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent assez la correspondance des parties de la génération, avec celles de la gorge & de la voix. Dans les oiseaux, les changemens sont encore plus grands; non-seulement ces parties sont irritées, altérées ou changées par ces mêmes causes, mais elles paroissent même se détruire en entier pour se renouveler: les testicules, qui, dans l'homme & dans la plupart des quadrupèdes, sont à peu près les mêmes en tout temps, se flétrissent dans les oiseaux, & se trouvent pour ainsi dire réduits à rien après la saison des amours, au retour de laquelle ils renaissent, prennent une vie végétative, & grossissent au-delà de ce que semble permettre la proportion du corps: le

chant qui cesse & renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le gosier de l'oiseau; & il seroit bon d'observer s'il ne se fait pas alors dans les organes de la voix quelque production nouvelle, quelque extension considérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reste, l'homme paroît encore avoir influé sur ce sentiment d'amour le plus profond de la Nature, il semble au moins qu'il en ait étendu la durée & multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes & dans les oiseaux qu'il retient en domesticité; les oiseaux de basse-cour & les quadrupèdes domestiques, ne sont pas bornés comme ceux qui sont libres, à une seule saison, à un seul temps de rut; le coq, le pigeon, le canard, peuvent comme le cheval, le bœuf & le chien, s'unir & produire presque en toute saison, au lieu que les quadrupèdes & les oiseaux sauvages, qui n'ont reçu que la seule influence de la Nature, sont bornés à une ou deux saisons, & ne cherchent à s'unir que dans ces seuls temps de l'année.

Nous venons d'exposer quelques-unes des principales qualités dont la Nature a doué les oiseaux, nous avons tâché de reconnaître les influences de l'homme sur leurs facultés, nous avons vu qu'ils l'emportent sur lui & sur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue & la vivacité du sens de la vue, par la précision, la sensibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix, & nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puissances de la génération, & par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos; il y en a, comme les oiseaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, &c. qui semblent être toujours en mouvement & ne

se reposer que par instans; plusieurs se joignent, se choquent, semblent s'unir dans l'air; tous saisissent leur proie en volant sans se détourner, sans s'arrêter; au lieu que le quadrupède est forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour se joindre, & que l'instant où il atteint sa proie est la fin de sa course: l'oiseau peut donc faire dans l'état de mouvement plusieurs choses qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos; il peut aussi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il se meut avec plus de vitesse, plus de continuité, plus de durée: toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'oiseau, & rendent encore son instinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiseaux, & aussi de la proportion du temps & des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vitesse avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées; le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour; le renne, attelé à un traîneau, en fait trente (1), & peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite: le chameau peut faire trois cents lieues en huit jours (m); le cheval élevé pour la course & choisi parmi les plus légers & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en six ou sept minutes, mais bientôt sa vitesse se ralentit, & il seroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité: nous avons cité l'exemple de la course d'un Anglois (n), qui fit en onze heures trente-deux minutes, soixante-douze lieues en changeant vingt-une fois de

(1) Histoire naturelle, générale & particulière, tome XII.

(m) Idem, tome II, page 223.

(n) Idem, tome IV, page 233.

cheval; ainsi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or, la vitesse des oiseaux est bien plus grande; car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiseau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève & qui présente une étendue dont le diamètre est de plus de quatre pieds; d'où l'on doit inférer que l'oiseau parcourt plus de sept cents cinquante toises par minute, & qu'il peut se transporter à vingt lieues dans une heure: il pourra donc aisément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce qui suppose plusieurs intervalles dans le jour, & la nuit entière de repos. Nos hirondelles & nos autres oiseaux voyageurs, peuvent donc se rendre de notre climat sous la Ligne en moins de sept ou huit jours. M. Adanson (o) a vu & tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit, qu'en Perse (p), le pigeon messager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connoît l'histoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit; celle du faucon des Canaries (q), envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalousie à l'île de Ténériffe en seize heures, ce qui fait un trajet de deux cents cinquante lieues. Hans Sloane (r) assure qu'à la Barbade, les mouettes vont se promener en troupes à plus de deux cents milles de distance, &

(o) Voyage au Sénégal, par M. Adanson.

(p) Voyage de Pietro della Valle, tome I, page 416.

(q) Observ. de Sir Edmund Scoty. Voy. Purchass. pag. 785.

(r) A voyage to the islands..... With the natural History by Sir Hans Sloane. London, tome I, page 27.

qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues, indique assez la possibilité d'un voyage de deux cents; & je crois qu'on peut conclure de la combinaison de tous ces faits, qu'un oiseau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oiseau, d'abord les plumes dont la substance est très-légère, la surface très-grande, & dont les tuyaux sont creux; ensuite l'arrangement (*f*) de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexe en dessus & concave en dessous, leur fermeté, leur grande étendue & la force des muscles qui les font mouvoir; enfin la légèreté même du corps, dont les parties les plus massives, telles que les os, sont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes; car les cavités dans les os des oiseaux sont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les quadrupèdes, & les os plats qui n'ont point de cavités sont plus minces & ont moins de poids. « Le squelette (*t*) de l'onocrotale, disent les Anatomistes de l'Académie, est extrêmement léger, il ne pesoit que vingt-trois onces quoiqu'il soit très-grand ». Cette légèreté des os diminue considérablement le poids du corps de l'oiseau, & l'on reconnoitra, en pesant à la balance hydrostatique, le squelette d'un quadrupède & celui d'un oiseau, que le premier est spécifiquement bien plus pesant que l'autre.

Un second effet très-remarquable, & que l'on doit rapporter à la nature des os, est la durée de la vie des oiseaux, qui en

(*f*) Voyez sur la structure & l'arrangement des plumes, les remarques & observations de M.^{rs} de l'Académie des Sciences dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, à l'article de l'Autruche.

(*t*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, article du Pélican.

général est plus longue & ne suit pas les mêmes règles, les mêmes proportions que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que dans l'homme & dans ces animaux, la durée de la vie est toujours proportionnelle au temps employé à l'accroissement du corps, & en même temps nous avons observé qu'en général, ils ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement. Dans les oiseaux l'accroissement est plus prompt, & la reproduction plus précoce; un jeune oiseau peut se servir de ses pieds en sortant de la coque, & de ses ailes peu de temps après; il peut marcher en naissant & voler un mois ou cinq semaines après sa naissance; un coq est en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, & ne prend son entier accroissement qu'en un an; les oiseaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croissent donc plus vite & produisent bien plus tôt que les animaux quadrupèdes, & néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement; car, la durée totale de la vie étant dans l'homme & dans les quadrupèdes, six ou sept fois plus grande que celle de leur entier accroissement; il s'en suivroit que le coq ou le perroquet qui ne sont qu'un an à croître ne devraient vivre que six ou sept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens; des linottes prisonnières & néanmoins âgées de quatorze & quinze ans, des coqs de vingt ans & des perroquets âgés de plus de trente; je suis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer (u), & je suis persuadé qu'on ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans

(u) Un homme digne de foi m'a assuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans, avoit pondu sans le concours d'aucun mâle, au moins de son espèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans; une oie, quatre-vingts; un onocrotale autant. L'aigle & le corbeau passent pour vivre très-long-temps. *Encyclopédie*, à l'article *Oiseau*. — Aldrovande

des êtres aussi délicats, & que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os dont la substance moins solide, plus légère que celle des os des quadrupèdes, reste plus long temps poreuse; en sorte que l'os ne se durcit, ne se remplit, ne s'obstrue pas aussi vite à beaucoup près que dans les quadrupèdes; cet endurcissement de la substance des os est, comme nous l'avons dit, la cause générale de la mort naturelle: le terme en est d'autant plus éloigné que les os sont moins solides, c'est par cette raison qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieillesse extrême; c'est par cette même raison que les oiseaux vivent plus long-temps que les quadrupèdes, & les poissons plus long-temps que les oiseaux, parce que les os des poissons sont d'une substance encore plus légère, & qui conserve sa ductilité plus long-temps que celle des os des oiseaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiseaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trouverons plusieurs rapports particuliers, qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la Nature; il y a dans les oiseaux, comme dans les quadrupèdes, des espèces carnassières, & d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes suffisent pour se nourrir. La même cause physique qui produit dans l'homme & dans les animaux la nécessité de vivre de chair & d'alimens très-substantiels, se retrouve dans les oiseaux; ceux qui sont carnassiers n'ont qu'un estomac & des intestins moins étendus que ceux qui se nourrissent de grains ou de fruits (*x*); le jabot dans ceux-ci, &

rappelle qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, & qu'il n'avoit cessé d'engendrer que les six dernières années de sa vie. — Willughby dit que les linottes vivent quatorze ans, & les chardonnerets vingt-trois, &c.

(*x*) En général, aux oiseaux qui se nourrissent de chair, les intestins sont courts, &

qui manque ordinairement aux premiers, correspond à la panse des animaux ruminans; ils peuvent vivre d'alimens légers & maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en remplissant leur jabot, & compenser ainsi la qualité par la quantité; ils ont deux *cæcum* & un gésier qui est un estomac très-musculeux, très-ferme, qui leur sert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent; au lieu que les oiseaux de proie ont les intestins bien moins étendus, & n'ont ordinairement ni gésier, ni jabot, ni double *cæcum*.

Le naturel & les mœurs dépendent beaucoup des appétits, en comparant donc à cet égard les oiseaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble & généreux est le lion; que le vautour, cruel, insatiable, est le tigre; le milan, la buse, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges & les chairs corrompues, sont les hyènes, les loups & les chacals; les faucons, les éperviers, les autours & les autres oiseaux chasseurs, sont les chiens, les renards, les onces & les lynxs; les chouettes qui ne voient & ne chassent que la nuit, seront les chats; les hérons, les cormorans qui vivent de poissons, seront les castors & les loutres; les pics seront les fourmillers, puisqu'ils se nourrissent de même en tirant également la langue pour la charger de fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiseaux à jabot représentent les bœufs, les brebis, les chèvres & les autres animaux ruminans; de manière qu'en établissant une échelle des appétits, & présentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiseaux les mêmes rapports & les mêmes

ils n'ont que très-peu de *cæcum*. Dans les oiseaux granivores, les intestins sont beaucoup plus étendus, & ils forment de longs replis; il y a aussi souvent plusieurs *cæcum*. Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, aux articles des Oiseaux.

différences que nous avons observées dans les quadrupèdes, & même les nuances en seront peut-être plus variées; par exemple, les oiseaux paroissent avoir un fonds particulier de subsistance, la Nature leur a livré, pour nourriture, tous les insectes que les quadrupèdes dédaignent: la chair, le poisson, les amphibies, les reptiles, les insectes, les fruits, les grains, les semences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végète devient leur pâture; & nous verrons qu'ils sont assez indifférens sur le choix, & que souvent ils suppléent à l'une des nourritures par une autre. Le sens du goût dans la plupart des oiseaux est presque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes; ceux-ci, dont le palais & la langue, sont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus sensibles & moins durs que les oiseaux dont la langue est presque cartilagineuse; car, de tous les oiseaux, il n'y a guère que ceux qui se nourrissent de chair dont la langue soit molle & assez semblable, pour la substance, à celle des quadrupèdes. Ces oiseaux auront donc le sens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroissent aussi avoir plus d'odorat, & que la finesse de l'odorat supplée à la grossièreté du goût; mais, comme l'odorat est plus foible & le tact du goût plus obtus dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des saveurs; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avalier, sans jamais savourer; la mastication qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque; ils sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir (y).

(y) Nota. Le persil, le café, les amandes amères, &c. sont un poison pour les poules, les perroquets & plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

C'est donc sans connoissance & sans réflexion, que quelques Naturalistes (2) ont divisé les genres des oiseaux par leur manière de vivre; cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif & plus sensible, leurs appétits sont plus décidés, quoique l'on puisse dire avec raison des quadrupèdes comme des oiseaux, que la plupart de ceux qui se nourrissent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient aussi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons & les autres oiseaux qu'on appelle *granivores*, rechercher les vers, les insectes, les parcelles de viande, encore plus soigneusement qu'ils ne cherchent les graines; on nourrit avec de la chair hachée le rossignol qui ne vit que d'insectes; les chouettes qui sont

(2) *Nota.* M. Frisch, dont l'ouvrage est d'ailleurs très-recommandable à beaucoup d'égards *, divise tous les oiseaux en douze classes, dont la première comprend les petits oiseaux à bec court & épais, ouvrant les graines en deux parties égales; la seconde contient les petits oiseaux à bec menu, mangeant des mouches & des vers; la troisième, les merles & les grives; la quatrième, les pics, coucous, huppés & perroquets; la cinquième, les geais & les pies; la sixième, les corbeaux & corneilles; la septième, les oiseaux de proie diurnes; la huitième, les oiseaux de proie nocturnes; la neuvième, les poules domestiques & sauvages; la dixième, les pigeons domestiques & sauvages; la onzième, les oies, canards & autres animaux nageans; la douzième, les oiseaux qui aiment les eaux & les terrains aquatiques. On voit bien que l'habitude d'ouvrir les graines en deux parties égales ne doit pas faire un caractère, puisque dans cette même classe il y a des oiseaux, comme les mélanges, qui ne les ouvrent pas en deux, mais qui les percent & les déchirent; que d'ailleurs tous les oiseaux de cette première classe, qui sont supposés ne se nourrir que de graines, mangent aussi des insectes & des vers comme ceux de la seconde: il valoit donc mieux réunir ces deux classes en une, comme l'a fait M. Linnæus *; ou bien, M. Frisch, qui prend pour caractère de la première classe cette manière de manger les graines, auroit dû faire en conséquence une classe particulière des mélanges & des autres oiseaux qui les percent ou les déchirent, & en même temps il n'auroit dû faire qu'une seule classe des poules & des pigeons qui les avalent également sans les percer ni les ouvrir en deux; & néanmoins il fait des poules & des pigeons deux classes séparées.

* Histoire des Oiseaux, avec des planches coloriées, par M. Frisch, en Allemand, deux volumes in-folio, imprimés à Berlin en 1736.

* Linn. Syst. nat. edit. x, tome I, page 85.

naturellement carnassières, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes qui volent aussi dans l'obscurité : le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des causes finales, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, puisque les perroquets & plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits & les graines à la chair; ceux qui sont les plus voraces, les plus carnassiers, mangent du poisson, des crapauds, des reptiles lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paroissent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères & mères avec des insectes. Ainsi rien n'est plus gratuit & moins fondé que cette division des oiseaux, tirée de leur manière de vivre, ou de la différence de leur nourriture; jamais on ne déterminera la nature d'un être par un seul caractère ou par une seule habitude naturelle, il faut au moins en réunir plusieurs, car plus les caractères seront nombreux, & moins la méthode aura d'imperfection; mais, comme nous l'avons tant dit & répété, rien ne peut la rendre complète que l'histoire & la description de chaque espèce en particulier.

Comme la mastication manque aux oiseaux, que le bec ne représente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes; que même il ne peut suppléer que très-imparfaitement à l'office des dents (a), qu'ils sont forcés d'avaler les graines entières ou à demi-concassées, & qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les digérer, ni par conséquent se nourrir, si leur estomac eût été conformé comme celui des animaux qui

(a) Dans les perroquets & dans beaucoup d'autres oiseaux, la partie supérieure du bec est mobile comme l'inférieure; au lieu que dans les animaux quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure qui soit mobile.

ont des dents; les oiseaux gravinores ont des gésiers, c'est-à-dire, des estomacs d'une substance assez ferme & assez solide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent; c'est comme s'ils portoient & plaçoient à chaque fois des dents dans leur estomac où l'action du broyement & de la trituration par le frottement (b) est bien plus grande que dans les quadrupèdes & même dans les animaux carnassiers qui n'ont point de gésier, mais un estomac souple & assez semblable à celui des autres animaux: on a observé que ce seul frottement dans le gésier, avoit rayé profondément, & usé presque aux trois quarts plusieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche (c).

(b) De tous les animaux il n'y en a point dont la digestion soit plus favorable au système de la trituration, que celle des oiseaux; leur gésier a toute la force & la direction de fibres nécessaires, & les oiseaux voraces qui ne se donnent pas le loisir de séparer l'écorce dure des graines qu'ils prennent pour nourriture, avalent en même temps de petites pierres par le moyen desquelles leur gésier, en se contractant fortement, casse ces écorces; c'est-là une vraie trituration, mais ce n'est que celle qui dans les autres animaux appartient aux dents; seulement elle est transposée dans ceux-ci & remise à leur estomac, ce qui n'empêche pas les liqueurs de dissoudre les graines dépouillées de leur écorce par le broyement ou frottement des petites pierres: avant cet estomac il y a encore une espèce de poche qui doit y verser une grande quantité de suc blanchâtre, puisque même après la mort de l'animal on peut l'en exprimer en la pressant légèrement. M. Helvetius ajoute qu'on trouve quelquefois dans l'œsophage du cormoran des poissons à demi-digérés. *Histoire de l'Académie des Sciences, année 1719, p. 37.*

(c) On trouva dans l'estomac d'une autruche jusqu'à soixante-dix doubles, la plupart consumés presque des trois quarts, & rayés par le frottement mutuel & par celui des cailloux, & non pas par aucune dissolution, parce que quelques-uns de ces doubles qui étoient creux d'un côté & bossus de l'autre étoient tellement usés & luisans du côté de la bosse, qu'il n'y paroïssoit plus rien de la figure de la monnoie qui étoit demi-usée & entière de l'autre côté que la cavité avoit défendu du frottement; il est certain que cette cavité n'eût pas garanti le côté où elle étoit de l'action d'un esprit dissolvant. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, tome I, pages 139 & 140.* — Une pistole d'or d'Espagne avalée par un canard, avoit perdu seize grains de son poids lorsqu'il la rendue. *Collec. Acad. partie étrangère, tome V, page 105.*

De la même manière que la Nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure & des poils plus ferrés, plus épais; de même tous les oiseaux aquatiques & ceux des terres du nord, sont pourvus d'une grande quantité de plumes & d'un duvet très-fin, en sorte qu'on peut juger, par cet indice, de leur pays natal, & de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiseaux d'eau sont à peu-près également garnis de plumes, & ils ont près de la queue des grosses glandes, des espèces de réservoirs d'une matière huileuse dont ils se servent pour lustrer & vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaisseur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que glisser sur leur surface; les oiseaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiseaux presque nus, tels que l'autruche, le casoar, le dronte, ne se trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids sont bien fourrés & bien couverts; les oiseaux de haut vol ont besoin de toutes leurs plumes pour résister au froid de la moyenne région de l'air. Lorsqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut, & de se perdre à nos yeux, il ne faut que lui dégarnir le ventre, il devient dès-lors trop sensible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiseaux, en général, sont sujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent & se renouvellent tous les ans, & même les effets de ce changement sont bien plus sensibles que dans les quadrupèdes; la plupart des oiseaux sont souffrants & malades dans la mue, quelques-uns en meurent, aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie cesse alors de pondre, la nourriture organique qui

auparavant étoit employée à la reproduction, se trouve consommée, absorbée & au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles, & cette même nourriture organique ne redevient surabondante que quand elles ont pris leur entière croissance. Communément, c'est vers la fin de l'été & en automne que les oiseaux muent (*d*); les plumes renaissent en même temps, la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison, est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles, & ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire, à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour; alors toutes les plantes renaissent, les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe, la terre semble fourmiller de vie; cette chère nouvelle qui ne paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie, qui se répand par l'amour, & se réalise par la reproduction.

On croiroit qu'il est aussi essentiel à l'oiseau de voler, qu'au poisson de nager, & au quadrupède de marcher; cependant il y a, dans tous ces genres, des exceptions à ce fait général; & de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les rouffettes, les rougettes & les chauve-souris, qui volent & ne marchent pas; d'autres qui, comme les phoques, les morfes & les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les castors & les loutres,

(*d*) Les oiseaux domestiques, comme les poules, muent ordinairement en automne; & c'est avant la fin de l'été que les faisans & les perdrix entrent dans la mue: ceux qu'on garde en parquet dans les faisanderies muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'est vers la fin de juillet que les perdrix & les faisans subissent ce changement; seulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de juillet. *Ces remarques m'ont été données par M. le Roy, Lieutenant des Chasses à Versailles.*

marchent plus difficilement qu'ils ne nagent; d'autres enfin qui, comme le paresseux, peuvent à peine se traîner. De même dans les oiseaux on trouve l'autruche, le casoar, le dronte, le thouyou, &c. qui ne peuvent voler, & sont réduits à marcher; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, &c. qui volent & nagent, mais ne peuvent marcher; d'autres qui, comme les oiseaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, & ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement, il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux quadrupèdes; car, à l'exception d'un petit nombre d'espèces, tous les animaux terrestres fuient l'eau, & ne nagent que quand ils y sont forcés par la crainte ou par le besoin de nourriture; au lieu que dans les oiseaux, il y a une grande tribu d'espèces qui ne se plaisent que sur l'eau, & semblent n'aller à terre que par nécessité & pour des besoins particuliers, comme celui de déposer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, &c. & ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux animaux terrestres, c'est qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiseaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs, la légèreté de leurs plumes & de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité; l'homme est peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement; dans les quadrupèdes, ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros & longs intestins nagent, comme plus légers, plus aisément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps spécifiquement moins pesant; les oiseaux dont

les pieds sont des espèces de rames, dont la forme du corps est oblongue, arrondie comme celle d'un navire, & dont le volume est si léger, qu'il n'enfoncé qu'autant qu'il faut pour se soutenir, font, par toutes ces causes, presque aussi propres à nager qu'à voler; & même cette faculté de nager se développe la première, car on voit les petits canards s'exercer sur les eaux, long-temps avant que de prendre leur effort dans les airs.

Dans les quadrupèdes, sur-tout dans ceux qui ne peuvent rien saisir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le sens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule; comme c'est la seule partie qui soit divisée, & par laquelle ils puissent saisir les corps & en connoître la forme, en appliquant à leur surface la langue, le palais & les dents, cette partie est le principal siège de leur toucher, ainsi que de leur goût. Dans les oiseaux, le toucher de cette partie est donc au moins aussi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue & leur palais sont moins sensibles; mais il paroît qu'ils l'emportent sur ceux-ci par le toucher des doigts, & que le principal siège de ce sens y réside; car, en général, ils se servent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, soit pour saisir (e), soit pour palper les corps; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiseaux toujours revêtu d'une peau dure & calleuse, le tact ne peut en être délicat, & les sensations qu'il produit doivent être assez peu distinctes.

(e) *Nota.* Nous avons vu dans l'Histoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui se servent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des oiseaux se servent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec; quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puisque n'ayant que deux pieds ils sont obligés de se soutenir avec effort sur un seul pendant que l'autre agit; au lieu que le quadrupède est alors appuyé sur les trois autres pieds ou assis sur les parties postérieures de son corps.

Voici donc l'ordre des sens, tels que la Nature paroît l'avoir établi pour les différens êtres que nous considérons. Dans l'homme, le toucher est le premier, c'est-à-dire, le plus parfait; le goût est le second, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, & l'odorat le dernier des sens. Dans le quadrupède, l'odorat est le premier, le goût le second, ou plutôt ces deux sens n'en font qu'un, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, & le toucher le dernier. Dans l'oiseau, la vue est le premier, l'ouïe est le second, le toucher le troisième, le goût & l'odorat les derniers. Les sensations dominantes, dans chacun de ces êtres, suivront le même ordre; l'homme sera plus ému par les impressions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, & l'oiseau par celles de la vue; la plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces sensations dominantes; celles des autres sens étant moins fortes & moins nombreuses, seront subordonnées aux premières, & n'influeront qu'en second sur la nature de l'être. L'homme sera aussi réfléchi que le sens du toucher paroît grave & profond: le quadrupède aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, & l'oiseau des sensations plus légères & aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui, quoiqu'intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, & produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens, & les affections les plus intimes; c'est le sens de l'amour: rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes, rien n'est plus pressant que leurs besoins, rien de plus fougueux que leurs desirs; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif, & s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les oiseaux il y a plus de tendresse, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique

le fonds physique en soit encore plus grand que dans les quadrupèdes; à peine peut-on citer, dans ceux-ci, quelques exemples de chasteté conjugale, & encore moins du soin des pères pour leur progéniture; au lieu que dans les oiseaux, ce sont les exemples contraires qui sont rares, puisqu'à l'exception de ceux de nos basse-cours & de quelques autres espèces, tous paroissent s'unir par un pacte constant, & qui dure au moins aussi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'est qu'indépendamment du besoin de s'unir, tout mariage suppose une nécessité d'arrangement pour soi-même & pour ce qui doit en résulter; les oiseaux qui sont forcés, pour déposer leurs œufs, de construire un nid que la femelle commence par nécessité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaisance, s'occupant ensemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre; les soins multipliés, les secours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce sentiment qui augmente encore & qui devient plus durable par une seconde nécessité, c'est, de ne pas laisser refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de soins; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte sa subsistance; quelquefois même il la remplace, ou se réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid, & partager les ennuis de sa situation; l'attachement qui vient de succéder à l'amour, subsiste dans toute sa force, pendant le temps de l'incubation, & il paroît s'accroître encore & s'épanouir davantage à la naissance des petits; c'est une autre jouissance, mais en même temps ce sont de nouveaux liens; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le père & la mère doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête; de l'amour suivi

d'un attachement sans partage, & qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables & de travaux communs; & ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe, les hommes de la première pouvant s'en dispenser, l'indifférence & l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées?

Dans les animaux quadrupèdes, il n'y a que de l'amour physique & point d'attachement, c'est-à-dire nul sentiment durable entre le mâle & la femelle, parce que leur union ne suppose aucun arrangement précédent, & n'exige ni travaux communs ni soins subséquens; dès-lors point de mariage. Le mâle dès qu'il a joui, se sépare de la femelle, soit pour passer à d'autres, soit pour se refaire; il n'est ni mari, ni père de famille, car il méconnoît & la femme & ses enfans; elle-même s'étant livrée à plusieurs, n'attend de soins ni de secours d'aucun, elle reste seule chargée du poids de sa progéniture & des peines de l'éducation; elle n'a d'attachement que pour ses petits, & ce sentiment dure souvent plus long-temps que dans l'oiseau, comme il paroît dépendre du besoin que les petits ont de leur mère, qu'elle les nourrit de sa propre substance, & que les secours sont plus long-temps nécessaires dans la plupart des quadrupèdes qui croissent plus lentement que les oiseaux, l'attachement dure aussi plus long-temps; il y a même plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes, où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours, & où l'on voit la mère conduire également, & soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a aussi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle & de la femelle, dure & subsiste pendant le temps de l'éducation des petits; on

le voit dans les loups & les renards; le chevreuil, sur-tout, peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale: il y a, au contraire, quelques espèces d'oiseaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les besoins de l'amour (*f*); mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général, la Nature n'ait donné plus de constance en amour aux oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage & ce moral d'amour, n'est produit dans les oiseaux que par la nécessité d'un travail commun, c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point, & se mêlent indifféremment: on le voit par l'exemple *familier* de nos oiseaux de basse-cour, le mâle paroît seulement avoir quelques attentions de plus pour ses femelles, que n'en ont les quadrupèdes; parce qu'ici la saison des amours n'est pas limitée, qu'il peut se servir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes est plus long, qu'elles sont plus fréquentes; qu'enfin comme on enlève les œufs, les temps d'incubation sont moins pressés, & que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puissances pour la génération se trouvent amorties & presque épuisées: ajoutez à toutes ces causes, le peu de besoin que ces oiseaux domestiques ont de construire un nid pour se mettre en sûreté & se soustraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui dispensent ces oiseaux des travaux, des soins & des inquiétudes que les autres ressentent & partagent en commun; & vous

(*f*) Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle l'abandonne & la laisse chargée seule de l'éducation des petits; les mâles qui ont servi leurs femelles se rassemblent en compagnies & ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. Cette remarque m'a été donnée par M. le Roy, Lieutenant des Chasses de Sa Majesté, à Versailles.

retrouvez chez eux, les premiers effets du luxe & les maux de l'opulence, *libertinage & paresse*.

Au reste, dans ces oiseaux dont nous avons gâté les mœurs en les servant, comme dans ceux qui les ont conservées parce qu'ils sont forcés de travailler ensemble & de se servir eux-mêmes, le fonds de l'amour physique (c'est-à-dire, l'étoffe, la substance qui produit cette sensation, & en réalise les effets) est bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq suffit aisément à douze ou quinze poules, & féconde par un seul acte, tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours (*g*); il pourroit donc absolument parlant devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une seule saison, depuis le printemps jusqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds! il semble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment à ces oiseaux, se convertissant en liqueur féminale, ne serve qu'à leurs plaisirs, & tourne toute entière au profit de la propagation; ce sont des espèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication; nous en augmentons prodigieusement le nombre en les tenant ensemble, en les nourrissant largement & en les dispensant de tout travail, de tous soins, de toute inquiétude pour les besoins de la vie; car, le coq & la poule sauvages ne produisent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix & nos cailles: & quoique de tous les oiseaux, les gallinacés soient les plus féconds, leur produit se réduit à dix-huit ou vingt œufs, & leurs amours à une seule saison lorsqu'ils sont dans l'état de nature: à la vérité, il pourroit y avoir deux saisons & deux pontes dans des climats plus heureux; comme

(g) Hist. nat. gén. & part. tome II, pages 375 & 376.

l'on voit dans celui-ci, plusieurs espèces d'oiseaux, pondre deux & même trois fois dans un été, mais aussi le nombre des œufs est moins grand dans toutes ces espèces, & le temps de l'incubation est plus court dans quelques-unes. Ainsi, quoique les oiseaux soient en *puissance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le sont pas beaucoup plus par *l'effet*; les pigeons, les tourterelles, &c. ne pondent que deux œufs; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six; & il n'y a que les poules & les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix & les cailles qui produisent en grand nombre.

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puissances & les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, & on le voit encore plus évidemment dans les oiseaux; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris, plus choyés, mieux servis; & si nous ne considérons que ceux qui sont livrés à eux-mêmes, & exposés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de besoins, d'inquiétudes & de crainte, ils n'usent pas, à beaucoup près, autant qu'il se pourroit, de toutes leurs puissances pour la génération; ils semblent même en ménager les effets, & les proportionner aux circonstances de leur situation. Un oiseau après avoir construit son nid & fait sa ponte que je suppose de cinq œufs, cesse de pondre, & ne s'occupe que de leur conservation; tout le reste de la saison sera employé à l'incubation & à l'éducation des petits, & il n'y aura point d'autre ponte; mais si par hasard on brise les œufs, on renverse le nid, il en construit bientôt un autre, & pond encore trois ou quatre œufs, & si on détruit ce

second ouvrage comme le premier, l'oiseau travaillera de nouveau, & pondra encore deux ou trois œufs; cette seconde & cette troisième ponte dépendent donc en quelque sorte de la volonté de l'oiseau: lorsque la première réussit, & tant qu'elle subsiste, il ne se livre pas aux émotions d'amour & aux autres affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative nécessaire à leur accroissement & à leur exclusion au dehors; mais si la mort a moissonné sa famille naissante ou prête à naître, il se livre bientôt à ces affections, & démontre par un nouveau produit, que ses puissances pour la génération n'étoient que suspendues & point épuisées, & qu'il ne se privoit des plaisirs qui la précèdent, que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion, & l'attachement sur l'amour; l'oiseau paroît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence; ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, & c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même manière que dans les oiseaux, les mœurs sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes; ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler (*h*), au lieu que nous avons vu, dans les quadrupèdes, des exemples de toutes les situations (*i*); seulement il y a des espèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaisse

(*h*) *Genus avium omne eodem illo ac simplici more conjungitur, nempe, feminam mare supergrediente. Aristot. Hist. anim. lib. V, cap. VIII.*

(*i*) *Nota.* La famille du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant se renverse sur le dos. Les hérissons s'accouplent face à face, debouts ou couchés; & les singes de toutes les façons.

en pliant les jambes; & d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à sa position ordinaire, & demeure droite sur ses pieds (*k*). Dans tous, le temps de l'accouplement est très-court, & plus court encore dans ceux qui se tiennent debout que dans ceux qui s'abaissent. La forme extérieure (*l*) & la structure intérieure des parties de la génération sont fort différentes de celles des quadrupèdes; & la grandeur, la position, le nombre, l'action & le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux (*m*). Aussi paroît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, & qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression, ou même un simple attouchement; mais nous réservons ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

En rassemblant sous un seul point de vue les idées & les faits que nous venons d'exposer, nous trouverons que le sens intérieur, le *sensorium* de l'oiseau est principalement rempli d'images produites par le sens de la vue; que ces images sont superficielles, mais très-tendues, & la plupart relatives au mouvement, aux

(*k*) *Coitus avibus duobus modis, femina humili confidente ut in gallinâ, aut stante ut in gruibus; & quæ ita coeunt rem quamcelerrime peragunt ut passeres.* Aristot. *Hist. anim.* lib. V, cap. 11.

(*l*) *Nota.* La plupart des oiseaux ont deux verges ou une verge fourchue, & c'est par l'anais que sort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques espèces, cette partie est d'une grandeur très-remarquable, & dans d'autres elle est à peine sensible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-dessous de l'anais, elle le porte au-dessus; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de simples ovaires, &c.

(*m*) Voyez sur cela l'histoire de l'Académie des Sciences, année 1715, page 11. — Les Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, partie I, page 230; partie II, pages 108, 134, 164; partie III, page 71. — La Collection Académique, partie étrangère, tome IV, pages 520, 522, 525; & tome V, page 489.

distances, aux espaces; que voyant une province entière aussi aisément que nous voyons notre horizon, il porte dans son cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, est l'une des causes déterminantes de ses fréquentes promenades & de ses migrations. Nous reconnoissons qu'étant très-susceptible d'être ébranlé par le sens de l'ouïe, les bruits soudains doivent le remuer violemment, lui donner de la crainte & le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des sons doux, & le leurrer par des appeaux; que les organes de la voix étant très-forts & très-flexibles, l'oiseau ne peut manquer de s'en servir pour exprimer ses sensations, transmettre ses affections & se faire entendre de très-loin; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire, plus d'inflexions dans la voix; que pouvant recevoir facilement & conserver long-temps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner; mais que ces sons communiqués, & qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites, il n'a que des notions peu distinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voye très-clairement la surface; que c'est par le sens de la vue & non par celui de l'odorat, qu'il est averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture; qu'il a plus de besoin que d'appétit, plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme, & se mettre même hors de la portée de sa vue, les oiseaux ont dû conserver un naturel sauvage, & trop d'indépendance pour être réduits en vraie domesticité; qu'étant plus

libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils sont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles; que c'est par cette raison qu'ils se rassemblent plus volontiers, & que la plupart ont un instinct décidé pour la société; qu'étant forcés de s'occuper en commun des soins de leur famille, & même de travailler d'avance à la construction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, & se répand ensuite sur leurs petits; que ce sentiment doux tempère les passions violentes, modère même celle de l'amour, & fait la chasteté, la pureté de leurs mœurs & la douceur de leur naturel; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépensent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, & savent subordonner leurs plaisirs à leurs devoirs; qu'enfin cette classe d'êtres légers que la Nature paroît avoir produits dans sa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux, honnête, dont on a eu raison de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.



L E S

OISEAUX DE PROIE.

ON pourroit dire, absolument parlant, que presque tous les oiseaux vivent de proie, puisque presque tous recherchent & prennent les insectes, les vers & les autres petits animaux vivans; mais je n'entends ici par oiseaux de proie, que ceux qui se nourrissent de chair & font la guerre aux autres oiseaux; & en les comparant aux quadrupèdes carnassiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, ocelots, servals, margais, chats sauvages ou domestiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, ifatis; celle des hyènes, civettes, zibets, genettes & fossanes; les tribus plus nombreuses encore des fouines, martes, putois, mouffettes, furets, vansirs, hermines, belettes, zibelines, mangoustes, surikates, gloutons, pékans, visons, souffliques; & des sarigues, marmoses, cayopollins, tarsiers, phalangers; celle des rouffettes, rougettes, chauve-fouris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres se dévorent eux-mêmes: tout cela forme un nombre bien plus considérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buses, crefferelles, émerillons, ducs, hiboux, chouettes, pie-grièches & corbeaux, qui font les seuls oiseaux dont l'appétit pour la chair soit bien décidé; & encore y en a-t-il plusieurs, tels que les milans, les buses & les corbeaux, qui se nourrissent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; en sorte qu'il n'y a pas une quinzième partie

du nombre total des oiseaux qui soient carnassiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiseaux de proie étant moins puissans, moins forts & beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers, font aussi beaucoup moins de dégât sur la terre; mais en revanche, comme si la tyrannie ne perdoit jamais ses droits, il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les castors, les loutres, les phoques & les morfes qui vivent de poisson; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiseaux qui n'ont pas d'autre subsistance. Nous séparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, & ne parlerons pas dans cet article de ces oiseaux qui ne sont que pêcheurs & piscivores; ils sont pour la plupart d'une forme très-différente, & d'une nature assez éloignée des oiseaux carnassiers; ceux-ci saisissent leur proie avec les serres, ils ont tous le bec court & crochu, les doigts bien séparés & dénués de membranes, les jambes fortes & ordinairement recouvertes par les plumes des cuisses, les ongles grands & crochus, tandis que les autres prennent le poisson avec le bec qu'ils ont droit & pointu, & qu'ils ont aussi les doigts réunis par des membranes, les ongles foibles & les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiseaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, & séparant encore pour un instant les oiseaux de nuit des oiseaux de jour, nous les présenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel; nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buses; nous continuerons par les éperviers, les gerfauts, les faucons; & nous finirons par les émérillons & les pie-grièches: plusieurs de ces articles contiennent un assez grand nombre d'espèces & de races constantes, produites

par l'influence du climat; & nous joindrons à chacun les oiseaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-seulement tous les oiseaux du pays, mais encore tous les oiseaux étrangers dont parlent les Auteurs, & toutes les espèces nouvelles que nos correspondances nous ont procurées, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands & moins forts que les femelles, tandis que dans les quadrupèdes & dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on fait, les mâles qui ont le plus de grandeur & de force: à la vérité, dans les insectes & même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, & l'on en voit clairement la raison; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmentent le volume apparent; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur mâle; tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans & des buses, qui n'en produisent que trois ou quatre, sont d'un tiers plus grosses que les mâles; c'est par cette raison qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les espèces d'oiseaux de proie: ce mot est un nom générique & non pas spécifique, comme quelques Auteurs l'ont écrit; & ce nom générique

indique seulement que le mâle ou tiercelet est d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle & commune le goût de la chasse & l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile & la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple & membraneux, les intestins moins amples & plus courts que les autres oiseaux; ils habitent de préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, & font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les plus hauts arbres; l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continents, quelques-uns même ne paroissent pas avoir de climat fixe & bien déterminé; enfin ils ont encore pour caractères généraux & commun le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés; mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue & garnie d'un simple duvet, & on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans & faucons par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir, c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles & des vautours commence par une partie droite, & ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres oiseaux; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiseaux produisoient environ quatre œufs (a). Il y en a qui, comme le grand aigle & l'orfraie, ne donnent que deux œufs, & d'autres, comme la cresserelle & l'émerillon, qui en

(a) Linn. Syst. nat. edit. x, tome I, page 81.

font jusqu'à sept; il en est, à cet égard, des oiseaux comme des quadrupèdes, le nombre de la multiplication par la génération est en raison inverse de leur grandeur; les grands oiseaux produisent moins que les petits, & en raison de ce qu'ils sont plus petits, ils produisent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la Nature vivante; cependant on pourroit m'opposer ici les exemples des pigeons qui, quoique petits, c'est-à-dire, d'une grandeur médiocre, ne produisent que deux œufs, & des plus petits oiseaux qui n'en produisent ordinairement que cinq; mais il faut considérer le produit absolu d'une année, & ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux & quelquefois trois œufs pour une seule couvée, fait souvent deux, trois & quatre pontes du printemps à l'automne; & que dans les petits oiseaux, il y en a aussi plusieurs qui pondent plusieurs fois pendant le temps de ces mêmes saisons; de manière qu'à tout prendre & tout considérer, il est toujours vrai de dire que toutes choses égales d'ailleurs, le nombre, dans le produit de la génération, est proportionnel à la petitesse de l'animal dans les oiseaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiseaux de proie ont plus de dureté dans le naturel & plus de férocité que les autres oiseaux; non-seulement ils sont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore presque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chasser leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, & dans le temps qu'ils leur devoient encore des soins & des secours pour leur subsistance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'est produite que par un sentiment encore plus dur, qui est le besoin pour soi-même & la nécessité. Tous

les animaux qui, par la conformation de leur estomac & de leurs intestins, sont forcés de se nourrir de chair & de vivre de proie, quand même ils seroient nés doux, deviennent bientôt offensifs & méchans par le seul usage de leurs armes, & prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats; comme ce n'est qu'en détruisant les autres qu'ils peuvent satisfaire à leurs besoins, & qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faisant continuellement la guerre, ils portent une ame de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentimens doux, & affoiblit même la tendresse maternelle; trop pressé de son propre besoin, l'oiseau de proie n'entend qu'impatiemment & sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands; si la chasse se trouve difficile, & que la proie vienne à manquer, il les expulse, les frappe, & quelquefois les tue dans un accès de fureur causée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle & acquise est l'infociabilité; les oiseaux de proie, ainsi que les quadrupèdes carnassiers, ne se réunissent jamais les uns avec les autres, ils mènent, comme les voleurs, une vie errante & solitaire; le besoin de l'amour, apparemment le plus puissant de tous après celui de la nécessité de subsister, réunit le mâle & la femelle; & comme tous deux sont en état de se pourvoir, & qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne se quittent guère, & ne se séparent pas, même après la saison des amours. On trouve presque toujours une paire de ces oiseaux dans le même lieu; mais presque jamais on ne les voit s'attrouper ni même se réunir en famille, & ceux qui, comme les aigles, sont les plus grands, & ont par cette raison besoin de plus de subsistance, ne souffrent pas même que leurs

petits devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voisins de ceux qu'ils habitent, tandis que tous les oiseaux & tous les quadrupèdes, qui n'ont besoin pour se nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la société de leurs semblables, & se mettent en bandes & en troupes nombreuses, & n'ont d'autre querelle, d'autre cause de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits; car, dans presque tous les animaux même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, & les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques, qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie; nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces espèces, & les distinguer les unes des autres: les couleurs, leur distribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, servent de fondement dans ces méthodes à la distinction des espèces: & un Méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a, d'après un plan donné & toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage & de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent; lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut sans hésiter que ce sont des indices certains de la différence des espèces; & en conséquence, on constitue autant d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs: cependant rien n'est plus fautif & plus incertain; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles & triples emplois d'espèces faites par nos Nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous suffira

de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique, & de remonter en même temps à la source qui produit ces erreurs.

Tous les oiseaux en général muent dans la première année de leur âge, & les couleurs de leur plumage sont presque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant; ce changement de couleur après le premier âge est assez général dans la Nature, & s'étend jusqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée*, & qui perdent cette livrée, c'est-à-dire les premières couleurs de leur pelage à la première mue. Dans les oiseaux de proie, l'effet de cette première mue change si fort les couleurs, leur distribution, leur position, qu'il n'est pas étonnant que les Nomenclateurs, qui presque tous ont négligé l'histoire des oiseaux, aient donné comme des espèces diverses le même oiseau, dans ces deux états différens dont l'un a précédé & l'autre suivi la mue: après ce premier changement, il s'en fait un second assez considérable à la seconde, & souvent encore un à la troisième mue; en sorte que par cette seule première cause, l'oiseau de six mois, celui de dix-huit mois & celui de deux ans & demi, quoique le même, paroît être trois oiseaux différens, sur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur histoire, & qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées sur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent souvent du tout au tout, non-seulement par la cause générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières; la différence des sexes est souvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur; il y a d'ailleurs des espèces qui dans le même climat

varient indépendamment même de l'âge & du sexe; il y en a, & en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent absolument par l'influence des différens climats. Rien n'est donc plus incertain que la connoissance des oiseaux, & sur-tout de ceux de proie dont il est ici question, par les couleurs & leur distribution; rien de plus fautif que la distinction de leurs espèces fondées sur des caractères aussi inconstans qu'accidentels.



LES AIGLES.

IL y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigle*; nos Nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Bresil, une d'Afrique & la dernière des grandes Indes. Ces onze espèces sont, 1.^o l'aigle commun, 2.^o l'aigle à tête blanche, 3.^o l'aigle blanc, 4.^o l'aigle tacheté, 5.^o l'aigle à queue blanche, 6.^o le petit aigle à queue blanche, 7.^o l'aigle doré, 8.^o l'aigle noir, 9.^o le grand aigle de mer, 10.^o l'aigle de mer, 11.^o le jean-le-blanc; mais, comme nous l'avons déjà dit, nos Nomenclateurs modernes paroissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre & réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un Naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile, & par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans: car la réduction des espèces suppose beaucoup de connoissances, de réflexions & de comparaisons; au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que d'en augmenter la quantité; il suffit pour cela de parcourir les livres & les cabinets d'Histoire Naturelle, & d'admettre, comme caractères spécifiques, toutes les différences, soit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, & de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle soit, faire une espèce nouvelle & séparée de toutes les autres; mais malheureusement, en augmentant ainsi très-gratuitement le nombre nominal des espèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'Histoire Naturelle, dont l'obscurité ne vient que de ces nuages répandus

par une nomenclature arbitraire, souvent fautive, toujours particulière, & qui ne fait jamais l'ensemble des caractères; tandis que c'est de la réunion de tous ces caractères, & sur-tout de la différence ou de la ressemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, & aussi de celles du naturel & des mœurs, qu'on doit conclure la diversité ou l'unité des espèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, & rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, & que dans ces six espèces il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1.^o l'aigle doré, que j'appellerai le *grand aigle*; 2.^o l'aigle commun ou moyen; 3.^o l'aigle tacheté que j'appellerai le *petit aigle*; les trois autres sont l'aigle à queue blanche que j'appellerai *pygargue*, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer que j'appellerai *balbuzard*, de son nom anglois, parce que ce n'est point un véritable aigle; & enfin le grand aigle de mer qui s'éloigne encore plus de l'espèce, & que par cette raison j'appellerai *orfraie*, de son vieux nom françois.

Le grand & le petit aigle, sont chacun d'une espèce isolée, mais l'aigle commun & le pygargue, sont sujets à varier. L'espèce de l'aigle commun est composée de deux variétés; savoir, l'aigle brun & l'aigle noir, & l'espèce du pygargue en contient trois; savoir, le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à

queue blanche & l'aigle à tête blanche : je n'ajouterai pas à ces espèces celle de l'aigle blanc, car je ne pense pas que ce soit une espèce particulière, ni même une race constante & qui appartienne à une espèce déterminée; ce n'est à mon avis qu'une variété accidentelle produite par le froid du climat, & plus souvent encore par la vieillesse de l'animal : on verra dans l'histoire particulière des oiseaux, que plusieurs d'entr'eux, & les aigles surtout, blanchissent par la vieillesse & même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même, que l'aigle noir n'est qu'une variété dans l'espèce de l'aigle brun ou aigle commun : que l'aigle à tête blanche & le petit aigle à queue blanche, ne sont aussi que des variétés dans l'espèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche; & que l'aigle blanc n'est qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les espèces; ainsi des onze prétendues espèces d'aigles, il ne nous en reste plus que trois, qui sont le grand aigle, l'aigle moyen & le petit aigle; les quatre autres; savoir le pygargue, le balbuzard, l'orfraie & le jean-le-blanc, étant des oiseaux assez différens des aigles pour être considérés chacun séparément, & porter par conséquent un nom particulier. Je me suis déterminé à cette réduction d'espèces, avec d'autant plus de fondement & de raison, qu'il étoit connu dès le temps des Anciens, que les aigles de races différentes se mêlent volontiers & produisent ensemble, & que d'ailleurs cette division ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Aristote, qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos Nomenclateurs, les vrais caractères & les différences réelles qui séparent les espèces : il dit qu'il y en a six dans le genre des aigles; mais dans ces six espèces, il comprend un oiseau qu'il

avoue lui-même être du genre des vautours (a), & qu'il faut par conséquent en séparer, puisque c'est en effet celui que l'on connoît sous le nom de *vautour des Alpes*: ainsi reste à cinq espèces qui correspondent d'abord aux trois espèces d'aigles que je viens d'établir; & ensuite à la quatrième & à la cinquième, qui sont le pygargue & l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand Philosophe, devoir séparer des aigles proprement dits, ces deux derniers oiseaux, & c'est en cela seul que ma réduction diffère de la sienne; car, du reste je me trouve entièrement d'accord avec ses idées, & je pense comme lui, que l'orfraie, *offifraga* ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiseau appelé *jean-le-blanc*, duquel il ne fait pas mention, & qui est si différent des aigles qu'on ne lui en a jamais donné le nom. Tout ceci sera développé avec avantage & plus de clarté pour le Lecteur dans les articles suivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des espèces que nous venons d'indiquer.

(a) *Quartum genus (aquilæ) percnopterus ab alarum notis appellatum; capite albicante; corpore majore quam cæteræ adhuc dictæ (PYGARGOS MORPHNOS ET MELÆNAETOS) hæc est: sed brevioribus alis; caudâ longiore. VULTURIS speciem hæc refert, subaquila & montana ciconia cognominatur: incolit lucos degener, nec vitiiis cæterarum caret, & bonorum quæ illa obtinent expers est; quippe quæ a corvo, cæterisque id genus alitibus verberetur, fugetur, capiatur: gravis est enim, victu iners; exanimata fert corpora; famelica semper est, & querula clamat & clangit. Arist. Hist. anim. lib. IX, cap. XXXII.*



L E

GRAND AIGLE (a).

Voyez les planches enluminées, n.º 410.

LA première espèce est le grand Aigle que Belon, après Athénée, a nommé l'aigle royal ou le roi des oiseaux; c'est en effet l'aigle d'espèce franche & de race noble, appelé par cette raison *Αἰτὸς γνήσιος* par Aristote (b), & connu de nos Nomenclateurs sous le nom d'aigle doré (c); c'est le plus grand de tous les aigles, la femelle a jusqu'à trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité

(a) En Grec, *Αἰτὸς γνήσιος*; Aristot. *Χρυσάετος*, Oppian. En Arabe, *Zummach*, selon plusieurs Auteurs; *Nesir*, selon Léon-l'Africain. Guillaume Tardif, dans son petit Traité de la Fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *Meapan*, en langue Syriaque; *Philadelphie*, en langue grecque; & *Milion*, en langue latine; mais cette dernière dénomination est françoise, & n'a jamais été appliquée à l'aigle: c'est le milan, que par corruption quelques-uns de nos vieux Écrivains ont appelé *Milion*. Gesner & Aldrovande disent que les Hébreux appellent l'aigle, *Neser*; les Chaldéens, *Nisra*; les Arabes, *Neser*, *Achal gagila*, *Zummach*, *Aukeb*, *Haukeb*; les Syriens, *Napan* (ce qui ne s'éloigne pas du *Meapan* de Guillaume Tardif); les Persans, *An si muger*; en Latin, *Aquila fulva*; en Espagnol, *Aquila coronada*; en Allemand, *Adeler quasi Adel*, *Aar*; en Polonois, *Orzelprzedni*; en Anglois, *Golden Eagle*; en François, le grand Aigle, l'Aigle royal, l'Aigle noble, l'Aigle doré, l'Aigle roux, l'Aigle fauve.

(b) *Sextum genus (aquilæ) gnesum, id est verum, germanumque appellant. Unum hoc, ex omni avium genere, esse veri incorruptique ortus creditur. Cætera enim genera & aquilarum & accipitrum, & minutarum etiam avium promiscua adulterinaque invicem procreant. Maxima aquilarum omnium hæc est, major etiam quam ossifraga. Sed cæteras aquilas vel sesqui-altera portione excedit. Colore est rufa, conspectu rara. Aristot. Hist. anim. lib. IX, cap. xxxii.*

(c) Voyez la planche de la Zoologie Britannique. L'aigle doré. Briffon, tome I, page 431.

des pieds, & plus de huit pieds & demi de vol ou d'envergure; elle pèse seize (*d*) & même dix-huit livres (*e*), le mâle est plus petit & ne pèse guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort & assez semblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs & pointus dont le plus grand, qui est celui de derrière, a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur; les yeux sont grands, mais paroissent enfoncés dans une cavité profonde que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé; l'iris de l'œil est d'un beau jaune clair, & brille d'un feu très-vif; l'humeur vitrée est de couleur de topaze; le crystallin qui est sec & solide, a le brillant & l'éclat du diamant; l'œsophage se dilate en une large poche qui peut contenir une pinte de liqueur; l'estomac qui est au-dessous n'est pas, à beaucoup près, aussi grand que cette première poche, mais il est à peu-près également souple & membraneux. Cet oiseau est gras, sur-tout en hiver, sa graisse est blanche, & sa chair, quoique dure & fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie (*f*).

(*d*) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.

(*e*) *Nota*. Voici ce que m'a écrit un de mes amis (M. Hébert, Receveur général à Dijon), qui a fait de très-bonnes observations sur les oiseaux, qu'il m'a communiquées, & que j'aurai quelquefois occasion de citer avec reconnaissance. J'ai vu, dit-il, dans le pays de Bugey de deux espèces d'aigles: le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant; il pesoit dix-huit livres, il étoit de couleur fauve (c'est le grand aigle, le même qui est représenté dans la Zoologie Britannique, *planche A*); il étoit très-fort & très-méchant, & blessa cruellement au sein une femme qui avoit soin de la faïanderie: l'autre étoit presque noir. J'ai encore vu l'une & l'autre espèce de ces aigles à Genève, où on les nourrissoit dans des cages séparées; ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes jusqu'à la naissance des doigts, & les plumes de leurs cuisses sont si longues & si touffues qu'on croiroit, en voyant ces oiseaux d'un peu loin, qu'ils sont posés sur quelque petite éminence. On croit qu'ils sont de passage en Bugey; car, on ne les y voit guère qu'au printemps & en automne.

(*f*) Schwenckfeld, *Avi. fil.* pag. 216.

On trouve cette espèce en Grèce (*g*), en France dans les montagnes du Bugey, en Allemagne dans les montagnes de Silésie (*h*), dans les forêts de Dantzic (*i*) & dans les monts Carpatiens (*k*), dans les Pyrénées (*l*) & dans les montagnes d'Irlande (*m*). On le trouve aussi dans l'Asie mineure & en Perse, car les anciens Perses avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enseigne de guerre; & c'étoit ce grand aigle, cet aigle doré, *aquila fulva* qui étoit dédié à Jupiter (*n*). On voit aussi par le témoignage des Voyageurs qu'on le trouve en Arabie (*o*), en Mauritanie & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie jusques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu-près de même en Europe, car cette espèce, qui est par-tout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, & on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55.^{me} degré de latitude : aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés & chauds de l'ancien continent comme tous

(*g*) Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(*h*) Schwenckfeld, *Avi. sil.* pag. 214.

(*i*) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.

(*k*) Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 360 & 361.

(*l*) Barrère, *Ornithol. Class.* III, gen. IV, sp. 1.

(*m*) *Britisch. Zoology*, pag. 61.

(*n*) *Fulvam aquilam Jovis nuntiam.* Cicero. *de Legibus*, lib. II. — *Grata Jovis fulvæ rostra videbis avis.* Ovid. lib. V. — *Fulvusque tonantis armiger.* Claudian.

(*o*) *Majores (aquilæ) Arabico nomine Nesir vocantur. Aquilas docent Afri vulpibus & lupis insidiari quibuscum prælium ineunt; verum edocæ aquilæ unguibus dorsum & caput rostro comprehendunt ut dentibus morderi nequeant. Cæterum si animal dorsum volvat aquila non desistit donec vel interimat vel oculos illi effodiat.* Léon Afr. part. II, pag. 767.

les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, & qui par cette raison n'ont pu passer dans le nouveau.

L'aigle a plusieurs convenances physiques & morales avec le lion; la force, & par conséquent l'empire sur les autres oiseaux comme le lion sur les quadrupèdes; la magnanimité, ils méprisent également les petits animaux & méprisent leurs insultes; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, & il laisse comme le lion les débris & les restes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée & l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance; ils ne comptent la valeur & l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelans & à peu-près de la même couleur (*p*) que le lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant (*q*). Nés tous deux

(*p*) *Oculi charopi. Charopus color qui dilutam habet viriditatem igneo quodam splendore intermicantem; qualem in leonum oculis conspicimus. Calepin. Diction.*

(*q*) *Nota.* Nous avons comparé l'aigle au lion, & le vautour au tigre; or, l'on fait que le lion a la tête & le cou couverts d'une belle crinière, & que le tigre les a, pour ainsi dire, nus en comparaison du lion: il en est de même du vautour, il a la tête & le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis & couverts de plumes.

pour le combat & la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers & difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience & d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force & de l'âge. Nous voyons par le témoignage des Auteurs, qu'anciennement on s'en servoit en Orient pour la chasse du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il est trop lourd pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing; jamais assez privé, assez doux, assez sûr pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître; il a le bec & les ongles crochus & formidables; sa figure répond à son naturel, indépendamment de ses armes, il a le corps robuste & compacte, les jambes & les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes (*r*), l'attitude fière & droite, les mouvemens brusques & le vol très-rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, & c'est par cette raison que les Anciens ont appelé l'aigle, *l'oiseau céleste*, & qu'ils le regardoient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour; il ne chasse donc qu'à vue; & lorsqu'il a saisi sa proie il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, & la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, sur-tout lorsqu'il est chargé; il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lièvres & même les petits agneaux,

(*r*) On prétend que les plumes de l'aigle sont si rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiseaux, elles les usent par le frottement.

les chevreaux; & lorsqu'il attaque les faons & les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang & de leur chair, & en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire*; c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat & non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu sec & inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie; c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, & assez solide pour durer long-temps; il est construit à peu-près comme un plancher avec des petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts & traversés par des branches souples recouvertes de plusieurs lits de joncs & de bruyères; ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds & assez ferme, non-seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle & ses petits, mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres; il n'est point couvert par le haut & n'est abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours; mais dans ces œufs il s'en trouve souvent d'inféconds, & il est rare de trouver trois aiglons dans un nid (f), ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On

(f) Un ami m'a assuré avoir trouvé en Auvergne un nid d'aigle, suspendu entre deux rochers, où il y avoit trois aiglons déjà forts. *Ornithologie de Salerne, page 4. Nota.* M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs; mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particulièrement, & ce n'est qu'en général qu'il a dit que les oiseaux de proie produisoient environ quatre œufs. *Accipitres, nidus in altis, ova circiter quatuor.* Linn. Syst. nat. edit. x, tome I, page 81. Il est donc très-probable que cet aigle d'Auvergne qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'espèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte est en effet de trois ou quatre œufs.

prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ses petits; la disette seule peut produire ce sentiment dénaturé, les père & mère n'ayant pas assez pour eux-mêmes cherchent à réduire leur famille, & dès que les petits commencent à être assez forts pour voler & se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, & deviennent enfin d'un fauve assez vif. La vieillesse, ainsi que les trop grandes diettes, les maladies & la trop longue captivité les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus d'un siècle, & l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture; leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile: cependant on a vu sur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguissent leur bec, & que l'accroissement n'en étoit pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvoit les nourrir avec toute sorte de chair, même avec celle des autres aigles, & que faute de chair ils mangent très-bien du pain, des serpens, des lézards, &c. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant & lamentable, & d'un son soutenu. L'aigle boit très-rarement & peut-être point du tout lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif. Ses excréments sont toujours mous & plus humides que ceux des autres oiseaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'est à cette grande espèce qu'on doit rapporter le passage

de Léon-l'Africain que nous avons cité, & tous les autres témoignages des Voyageurs en Afrique & en Asie, qui s'accordent à dire que cet oiseau enlève non-seulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque aussi, lorsqu'il est dressé, les renards & les loups (1).

(1) L'Empereur (du Thibet) a plusieurs aigles privées qui sont si âpres & si ardentes qu'elles arrêtent & prennent les lièvres, chevreuils, daims & renards; même il y en a d'aucunes de si grande hardiesse & témérité qu'elles osent bien assaillir & se ruer impétueusement sur le loup, auquel elles font tant de vexation & molestation qu'il peut être pris plus facilement. Marc Paul, *liv. II, page 56.*



L'AIGLE COMMUN (a).

Voyez les planches enluminées, n.º 409.

L'ESPÈCE de l'Aigle commun est moins pure, & la race en paroît moins noble que celle du grand aigle; elle est composée de deux variétés, l'aigle brun (b) & l'aigle noir (c): Aristote ne les a pas distingués nommément, & il paroît les avoir réunis sous le nom de *Μελαίναιος*, aigle noir ou noirâtre (d), & il a eu raison de séparer cette espèce de la précédente, parce qu'elle en diffère; 1.º par la grandeur, l'aigle commun, noir ou brun, étant

(a) En Grec, *Ἄετος*, *Μελαίναιος*; en Espagnol, *Aquila conocida*; en Allemand, *Adler*, *Arn*, *Aar*; en Suède, *Orn*; en Anglois, *Eagle*.

(b) Voyez la planche enluminée de M. Edwards, tome I, planche 1. — L'aigle. Briffon, *Ornith.* tom. I, pag. 419. — *Aquila fulva seu chrysetos caudâ annulo albo cinctâ*. Ray, *Synops. avi.* page 6, n.º 2. — *Chrysetos caudâ annulo albo cinctâ*. Willulghby, *Ornithol.* page 28. *Nota*. Ces deux Auteurs Anglois ont donné mal-à-propos l'épithète de *fulva* ou de *chrysetos* à cet aigle qui est brun-noirâtre, & non pas jaune ou doré. — Aigle à queue blanche. *Voyage de la baie de Hudson*, tome I, page 54. — Aigle à la queue blanche. Edwards, tome I, page 1. *Nota*. Ces deux Auteurs n'auroient pas dû indiquer cet aigle par le caractère de la queue blanche, parce que cela fait confusion avec le *Pygargue*, qui est le véritable aigle à queue blanche, ayant en effet la queue entièrement blanche, au lieu que l'aigle dont il s'agit ici ne l'a blanche qu'en partie. — Aigle. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux*, tome III, page 89.

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch, numéro LXIX. — L'aigle noir. Briffon, tome I, page 434. — Voyez aussi la description de cet oiseau dans Schwenckfeld, page 218. — Aigle noir. Belon, *Histoire des oiseaux*, page 92.

(d) *Tertium genus (aquilæ) colore nigricans unde nomen accepit, ut pulla & fulvia vocetur. Magnitudine minima (minor) sed viribus omnium præstantissima (præstantior) colit montes ac silvas & leporaria cognominatur. Una hæc sætus suos alit atque educit: pernix, concinna, polita, apta, intrepida, strenua, liberalis, non invida est; modesta etiam nec petulans, quippe quæ non clangat neque lippiat aut murmuret. Aristot. Hist. anim. lib. IX, cap. XXXII.*

toujours plus petit que le grand aigle; 2.^o par les couleurs qui sont constantes dans le grand aigle, & varient comme l'on voit dans l'aigle commun; 3.^o par la voix, le grand aigle poussant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement; 4.^o enfin par les habitudes naturelles, l'aigle commun nourrit tous ses petits dans son nid, les élève & les conduit ensuite dans leur jeunesse; au lieu que le grand aigle les chasse hors du nid, & les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils sont en état de voler.

Il me paroît qu'il est aisé de prouver que l'aigle brun & l'aigle noir, que je réunis tous deux sous une même espèce, ne forment pas en effet deux espèces différentes; il suffit pour cela de les comparer ensemble, même par les caractères donnés par nos Nomenclateurs dans la vue de les séparer; ils sont tous deux à peu près de la même grandeur; ils sont de la même couleur brune, seulement plus ou moins foncée: tous deux ont peu de roux sur les parties supérieures de la tête ou du cou, & du blanc à l'origine des grandes plumes; les jambes & les pieds également couverts & garnis; tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noisette, la peau qui couvre la base du bec d'un jaune vif, le bec couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes & les ongles noirs; en sorte qu'il n'y a de diversité que dans les teintes & dans la distribution de la couleur des plumes, ce qui ne suffit pas à beaucoup près pour constituer deux espèces diverses, sur-tout lorsque le nombre des ressemblances excède aussi évidemment celui des différences; c'est donc sans aucun scrupule que j'ai réduit ces deux espèces à une seule, que j'ai appelée l'aigle commun, parce qu'en effet c'est de tous les aigles le moins rare. Aristote, comme je viens de le dire,

a fait la même réduction sans l'indiquer; mais il me paroît que son traducteur, Théodore Gaza, l'avoit senti, car, il n'a pas traduit le mot *Μελαινέτος* par *aquila nigra*, mais par *aquila nigricans*, *pulla fulvia*, ce qui comprend les deux variétés de cette espèce qui toutes deux sont noirâtres, mais dont l'une est mêlée de plus de jaune que l'autre. Aristote, dont j'admire souvent l'exactitude, donne les noms & les surnoms des choses qu'il indique. Le surnom de cette espèce d'oiseau, dit-il, est *Ἄετος λευκοφόνος*: l'aigle aux lièvres; & en effet, quoique les autres aigles prennent aussi des lièvres, celui-ci en prend plus qu'aucun autre; c'est sa chasse habituelle, & la proie qu'il recherche de préférence: les Latins, avant Pline, ont appelé cet aigle *Valeria*, *quasi valens viribus* (e), à cause de sa force qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse & plus répandue que celle du grand aigle: celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds & tempérés de l'ancien continent: l'aigle commun au contraire, préfère les pays froids, & se trouve également dans les deux continens. On le voit en France (f), en Savoie, en Suisse (g), en Allemagne (h), en Pologne (i)

(e) *Melanaetos a grecis dicta, eademque Valeria*. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

(f) Dans les montagnes de Bugey, du Dauphiné & de l'Auvergne; voyez les notes ci-dessus.

(g) *Aquila alpina saxatilis*. Gazoph. *Rup. Best.* tab. XVI.

(h) *Aquila nigra melanaetos, aquila pulla, fulva, valeria, leporaria*. *Colit silvas & montes. Hieme apud nos (in Silesiâ) maxime apparet*. Schwenckfeld, *Avi. sil.* page 218 & 219. — Voyez aussi Klein, *Ordo Avi.* pag. 42.

(i) Rzaczynski, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 42.

& en Écosse (k); on le retrouve en Amérique à la baie de Hudson (l).

(k) Sibbald. *Scot. illustr.* part. III, pag. 14.

(l) Il y a en ce pays (c'est-à-dire dans les terres voisines de la baie de Hudson), plusieurs autres oiseaux très-curieux quant à leurs forme & force : tel est, entr'autres, l'aigle à queue blanche qui est à peu près de la grosseur d'un coq d'inde; sa couronne est aplatie, & il a le cou court, l'estomac large, les cuisses fortes, & les ailes fort longues & larges à proportion du corps; elles sont noirâtres sur le derrière, mais plus claires aux côtés : l'estomac est marqueté de blanc, les plumes des ailes noires; la queue étant fermée est blanche en haut & en bas, à l'exception des pointes même des plumes qui sont noires ou brunes: les cuisses sont couvertes de plumes brunes-noirâtres, par lesquelles on voit en certains endroits un duvet blanc : les jambes sont couvertes jusqu'aux pieds d'un duvet brun un peu rougeâtre; chaque pied a quatre doigts gros & forts, dont trois vont en avant & un en arrière; ils sont couverts d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus qui sont d'un beau noir luisant. *Voyage de la baie de Hudson, par Ellis; Paris, 1749, in-12, tome I, pages 54 & 55, avec une bonne figure. Nota.* On voit bien clairement, par cette description, que cet oiseau est l'aigle brun commun & non pas le pygargue, & que par conséquent l'Auteur ne devoit pas l'appeler aigle à queue blanche: au reste, je trouve que presque tous les Naturalistes Anglois sont tombés dans cette petite méprise, en prenant pour principal caractère de cet aigle la blancheur de la queue. Ray & Willulghby l'ont appelé *aquila fulva chrysetos caudâ annulo albo cinctâ*. Ray, *Synops. avi.* page 6. Willulghby, *Ornithol.* page 28; & ils ont été suivis par les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui indiquent cet aigle par ce même caractère (*Ringtail Eagle*), tandis qu'il n'est ni jaune (*fulvus*), ni doré (*chrysetos*), & que le caractère de la queue blanche appartient au pygargue bien plus légitimement & plus anciennement, & dès le temps d'Aristote.



L E

P E T I T A I G L E (a).

LA troisième espèce est l'Aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle* (b), & dont Aristote donne une notion exacte en disant (c), que c'est un oiseau plaintif dont le plumage est tacheté, & qui est plus petit & moins fort que les autres aigles; & en effet, il n'a pas deux pieds & demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & ses ailes sont encore plus courtes à proportion, car, elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure: on l'a appelé *aquila planga*, *aquila clanga*, aigle plaintif, aigle criard; & ces noms ont été bien appliqués, car il pousse continuellement des plaintes ou des cris lamentables; on l'a surnommé *anataria*, parce qu'il attaque les canards de préférence; & *morphna*, parce que son plumage qui est d'un brun obscur est marqueté sur les jambes & sous les ailes de plusieurs taches blanches, & qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre: c'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le

(a) En Grec, Πλάγγρος, Κλάγγρος, Μόρφνος; en Latin, *Aquila nævia*; en Allemand, *Stein adler*, *Gause aar*; en Anglois, *Roughfooted Eagle*.

(b) Voyez les planches enluminées de Frisch, *planche LXXI*. — L'aigle tacheté. Brisson, *tome I, page 426*. — *Morphno Congener*. Aldrovand. *Avi. tome I, page 214*. — *Nota*. Cet Auteur, & après lui Jonston, Willulghby, Ray & Charleton ont donné à cet oiseau la dénomination de *Morphno Congener*; & il me paroît que c'est mal-à-propos, puisque ce même oiseau est le vrai *Morphnos* des Grecs.

(c) *Alterum genus (aquilæ) magnitudine secundum & viribus; planga aut clanga nomine, saltus & convalles & lacus incolere solitum, cognomine anataria & morphna a maculâ pennæ quasi næviam dixeris: cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami. Aristote, Hist. anim. lib. IX, cap. XXXII.*

plus aisément (*d*) ; il est plus foible, moins fier & moins courageux que les autres ; c'est celui que les Arabes ont appelé *zimiech* (*e*), pour le distinguer du grand aigle qu'ils appellent *zumach*. La grue est sa plus forte proie ; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiseaux & des rats (*f*). L'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue par-tout, tant en Europe (*g*) qu'en Asie (*h*), en Afrique où on la trouve jusqu'au cap de Bonne-espérance (*i*) dans ce continent ; mais il ne paroît pas qu'elle soit en Amérique : car, après avoir comparé les indications des Voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent l'*aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente : si ce petit aigle qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que

(*d*) *Ultra tres annos mihi familiaris, hæc aquila clanga. Quoties veniam dederam, mensæ in plures horas insidebat mihi a sinistrâ, observans motum manûs dextræ litteras perarantis ; permulcens aliquando suo capite mitram meam si titillabam sub mento, tintinnabat clarâ voce : familiaris fuit aliis avibus in horto in specie lavis, non nisi recenti carni bovina assuesacta.* Klein, *Ordo. avi.* pag. 41 & 42.

(*e*) Il y a de deux espèces d'aigles ; l'une est absolument appelée *zumach* ; l'autre est nommée *zemiech*. . . . L'aigle *zumach* prend le lièvre, le renard, la gazelle ; l'aigle *zemiech* prend la grue & oiseaux plus moindres. *Fauconnerie de Guillaume Tardif*, liv. II, cap. II.

(*f*) *Mures ut gratum cibum devorare solet ; aviculas etiam, anates & columbas venatur.* Schwenckfeld, *Avi. sil.* pag. 220.

(*g*) On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzick : on le trouve aussi, quoique rarement, dans les montagnes de Silésie. *Voyez Schwenckfeld*, page 220.

(*h*) On le trouve en Grèce, puisqu'Aristote en fait mention : en Perse, comme on le voit par le témoignage de Chardin ; & en Arabie où il porte le nom de *zimiech*, ou aigle foible.

(*i*) On le trouve au cap de Bonne-espérance, car il me paroît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière*, qui se jette principalement sur les canards. Kolbe, *partie III, page 139.*

les deux autres, & qui est aussi moins lourd sur le poing, & moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse, mais il est aussi lâche que plaintif & criard. Un épervier bien dressé suffit pour le vaincre & l'abattre (k) : d'ailleurs on voit par les témoignages de nos Auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dressé, du moins en France, que les deux premières espèces d'aigles; savoir le grand aigle ou aigle fauve, & l'aigle brun ou noirâtre, qui est l'aigle commun. Pour les instruire, il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte est non-seulement indocile, mais indomptable; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie; nous donnerons le précis de cet art à l'article du faucon. Je rapporterai seulement ici quelques particularités que l'on a observées sur les aigles, tant dans leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, est plus grande que le mâle, & semble être aussi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuse & plus fine, ne paroît pas conserver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chasse; & l'on remarque qu'au printemps lorsque commence la

(k) C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi » des aigles dans les montagnes voisines de Tauris (en Perse); j'en ai vu vendre un cinq sous » par des payfans. Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'épervier; ce vol est tout-à-fait » quelque chose de curieux & de fort admirable: la façon dont l'épervier abat l'aigle, c'est » qu'il vole au-dessus fort haut, fond sur lui avec beaucoup de vitesse, lui enfonce les » serres dans les flancs, & de ses ailes lui bat la tête en volant toujours: il arrive pourtant quelquefois que l'aigle & l'épervier tombent tous deux ensemble ». *Voyage de Chardin, Londres, 1686, pages 292 & 293.*

faïson des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en sorte que si l'on veut les exercer à la chasse dans cette faïson, on risque de les perdre à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs desirs en les purgeant assez violemment : on a aussi observé que quand l'aigle en partant du poing vole contre terre, & s'élève ensuite en ligne droite, c'est signe qu'il médite sa fuite; il faut alors le rappeler promptement en lui jetant son past; mais s'il vole en tournoyant au-dessus de son maître, sans se trop éloigner, c'est signe d'attachement & qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dressé à la chasse, se jette souvent sur les autours & autres moindres oiseaux de proie, ce qui ne lui arrive pas lorsqu'il ne fuit que son instinct; car, alors il ne les attaque pas comme proie, mais seulement pour leur en disputer ou enlever une autre.

Dans l'état de Nature, l'aigle ne chasse seul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ses œufs ou ses petits; comme c'est la faïson où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiseaux, il pourvoit aisément à sa propre subsistance & à celle de sa femelle; mais dans tous les autres temps de l'année le mâle & la femelle paroissent s'entendre pour la chasse; on les voit presque toujours ensemble ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui sont à portée de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelque arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage : ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande qu'on les perd de vue, & malgré ce grand éloignement leur voix se fait encore entendre très-distinctement, & leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgré sa grande voracité, l'aigle peut se passer

long-temps de nourriture, sur-tout dans l'état de captivité lorsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiseaux de l'espèce commune, pris dans un piège à renard, avoit passé cinq semaines entières sans aucun aliment, & n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout desquels on le tua pour ne pas le laisser languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déserts & les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne sont pas d'une grande étendue; ils habitent la terre-ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes, ils regardèrent comme un prodige, que dans le temps où l'empereur Tibère se trouva dans cette île, un aigle vint se poser sur le toit de la maison où il étoit logé. Les aigles ne sont en effet que passer dans les îles sans s'y habituer, sans y faire leur ponte; & lorsque les Voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids sur le bord des eaux & dans les îles, ce ne sont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards & les orfraies qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui sont des oiseaux d'un naturel différent, & qui vivent plutôt de poisson que de gibier.

C'est ici le lieu de rapporter les observations anatomiques que l'on a faites sur les parties intérieures des aigles, & je ne peux les puiser dans une meilleure source que dans les Mémoires de M.^{rs} de l'Académie des Sciences, qui ont disséqué deux aigles, l'un mâle & l'autre femelle de l'espèce commune (1). Après avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés,

(1) Nota. Que quoique M.^{rs} de l'Académie aient pensé que ces deux aigles qu'ils ont

qu'ils avoient une couleur isabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupières très-grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier; ils ont observé sur les parties intérieures, que la langue étoit cartilagineuse par le bout & charnue par le milieu; que le larynx étoit carré & non pas en pointe, comme il l'est à la plupart des oiseaux qui ont le bec droit; que l'œsophage qui étoit fort large, s'élargissoit encore davantage au-dessous pour former le ventricule ou estomac; que cet estomac n'étoit point un gésier dur, qu'il étoit souple & membraneux comme l'œsophage, & qu'il étoit seulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œsophage que du ventricule, étoient fort amples & proportionnées à la voracité de l'animal; que les intestins étoient petits comme dans les autres animaux qui se nourrissent de chair; qu'il n'y avoit point de *cæcum* dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux assez amples & de plus de deux pouces de longueur; que le foie étoit grand & d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit; que la vésicule du fiel étoit grande, & de la grosseur d'une grosse châtaigne ou marron; que les reins étoient petits à proportion, & en comparaison de ceux des autres oiseaux; que les testicules du mâle n'étoient que de la grosseur d'un pois & de couleur de chair tirant sur le jaune, & que l'ovaire & le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiseaux (*m*).

décrits & disséqués étoient de l'espèce du grand aigle (*chrysetos*), il est aisé de reconnoître par leur propre description & en comparant leurs indications avec les miennes, que ces deux aigles n'étoient pas de la grande espèce, mais de l'espèce moyenne ou commune.

(*m*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II*, article de l'aigle.



LE PYGARGUE (a).

Voyez les planches enluminées, n.º 411.

L'ESPÈCE du Pygargue me paroît être composée de trois variétés; savoir, le *grand Pygargue* (b), le *petit Pygargue* (c) & le *Pygargue à tête blanche* (d). Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, & le dernier ne diffère presque en rien du premier, la grandeur étant la même, & n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête & le cou. Aristote ne fait mention que de l'espèce (e), & ne dit rien des variétés; ce n'est même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puisqu'il lui donne pour surnom le mot *hinularia*, qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons (*hinulos*), c'est-à-dire des jeunes cerfs, des daims & chevreuils; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'aussi grands animaux.

Les différences entre les pygargues & les aigles sont, 1.º la nudité des jambes; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon; les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure; 2.º la

(a) En Grec, Πύγαργος; en Latin, *Aquila albicilla*, *hinularia*.

(b) *Aquila albicilla*. L'aigle à queue blanche. Brisson, tome I, page 427. — *Pygargus* seu *albicilla*, quibusdam *hinularia*. Willughby, *Ornithol.* pag. 31. — La grande bondrée blanche. *Ornithol. de Salerne*, pag. 8.

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch, planche LXX. — Le petit aigle à queue blanche. Brisson, tome I, page 429.

(d) Voyez la planche enluminée de Catesby, tome I, page 1, planche 1. — L'aigle à tête blanche. Brisson, tome I, page 422.

(e) *Aquilarum plura sunt genera. Unam quod pygargus ab albicante caudâ dicitur, ac si albicillam nomines. Gaudet hæc planis & lucis & oppidis. Hinularia à nonnullis vocata cognomine est. Montes etiam sylvasque suis freta viribus petit; reliqua genera raro plana & lucos adeunt. Aristot. Hist. anim. lib. IX, cap. xxxii.*

couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc; 3.^o la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'il a en effet la queue blanche en dessus & en dessous dans toute son étendue : ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles, ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe (*f*). Le grand pygargue est à peu près de la même grosseur & de la même force, si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun : il est au moins plus carnassier, plus féroce & moins attaché à ses petits; car, il ne les nourrit pas long-temps; il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir, & l'on prétend que sans le secours de l'orfraie (*g*), qui les prend alors sous sa protection, la plupart périroient : il produit ordinairement deux ou trois petits, & fait son nid sur de gros arbres. On trouve la description d'un de ces nids dans Willulghby, & dans plusieurs autres Auteurs qui l'ont traduit ou copié; c'est une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres, & qui est composé de petites perches & de

(*f*) M. Linnæus dit que cet oiseau se trouve dans toutes les forêts de la Suède. qu'il est de la grandeur d'une oie, & que la femelle est plus blanchâtre que le mâle.

(*g*) *Quæ ossifraga appellatur nutrit bene & suos pullos & aquila; cum enim illa suos nido egerit, hæc recipit eos ac educat; mittit namque suos aquila antequam tempus sit, adhuc parentis operam desiderantes, nec volandi adeptos facultatem. pulli a parente ejiciuntur & pulsantur. Dejecli vociferantur, periclitanturque; sed ossifraga recipit eos benignè, & tuetur & alit dum, quantum satis sit, adolecant. Aristot. Hist. anim. lib. IX, cap. XXXIV.*

branches, qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyères & d'autres herbes : ce sentiment contre Nature, qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance, & qui est commun à l'espèce du pygargue, & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois espèces sont plus voraces & plus paresseuses à la chasse, que celle de l'aigle commun qui soigne & nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, & ne les oblige à s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se passer de tous secours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parents; les aiglons de l'espèce commune sont doux & assez tranquilles; au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre & de se disputer la nourriture & la place dans le nid; en sorte que souvent le père & la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat: on peut encore ajouter que comme le grand aigle & le pygargue ne chassent ordinairement que de gros animaux, ils se rassasient souvent sur le lieu, sans pouvoir les emporter; que par conséquent les proies qu'ils enlèvent sont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid ils sont souvent au dépourvu; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lièvres & des oiseaux, fournit plus aisément & plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits. On a aussi remarqué, sur-tout dans l'espèce des pygargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chassent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, & qu'ils se reposent le matin, le soir & la nuit; au lieu que l'aigle commun (*aquila valeria*) est en effet plus valeureux, plus diligent & plus infatigable.

L E

B A L B U Z A R D (a).

LE Balbuzard (*pl. 414*), est l'oiseau que nos Nomenclateurs appellent *Aigle de mer (b)*, & que nous appelons en Bourgogne *Craupêcherot*, mot qui signifie *corbeau-pêcheur*. Crau ou *craw* est le cri du corbeau; c'est aussi son nom dans quelques langues, & particulièrement en Anglois, & ce mot est resté en Bourgogne parmi les paysans, comme quantité d'autres termes anglois que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du séjour des Anglois dans cette province, sous les règnes de Charles V, Charles VI, &c. Gesner, qui le premier a dit que cet oiseau étoit appelé *crospescherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom faute d'entendre le jargon de Bourgogne; le vrai mot est *crau* & non pas *cros*, & la prononciation n'est ni *cros*, ni *crau*, mais *craw*, ou simplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout considérer, on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle, quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit (*c*), il n'a ni le port,

(a) En Grec, *Ἀλιέτος*; en Latin, *Aquila marina*; en Italien, *Anguista piombina*; en Allemand, *Fisch-adler* ou *Fisch-ahr*; en Polonois, *Orzelmarsky*; en Anglois, *Baldbuzard*; en Bourgogne, *Craupêcherot*.

(b) Voyez la planche enluminée *A1* de la Zoologie Britannique L'aigle de mer. Brisson, *tom. I, pag. 440, pl. xxxiv.* — *Balbulardus anglorum*. Willulghby, *Ornithol. pag. 37.*

(c) *Nota.* Qu'il y a une différence plus grande encore que dans les aigles entre la femelle & le mâle balbuzard: celui que M. Brisson a décrit, & qui sans doute étoit mâle, n'avoit

ni la figure, ni le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles sont aussi très-différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur (d); & ce qui prouve que le poisson est en effet sa nourriture la plus ordinaire, c'est que sa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiseau demeurer pendant plus d'une heure perché sur un arbre à portée d'un étang jusqu'à ce qu'il aperçût un gros poisson sur lequel il pût fondre & l'emporter ensuite dans ses serres. Il a les jambes nues &

qu'un pied sept pouces de longueur jusqu'aux ongles, & cinq pieds trois pouces de vol; & un autre que l'on m'a apporté n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, & cinq pieds sept pouces de vol: au lieu que la femelle décrite par M.^{rs} de l'Académie des Sciences, sous le nom d'*haliaetus*, à l'article de l'aigle que nous avons cité, avoit deux pieds neuf pouces de longueur de corps, y compris la queue, ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps seul, & sept pieds & demi de vol; cette différence est si grande qu'on pourroit douter que cet oiseau décrit par M.^{rs} de l'Académie fût le balbuzard ou *crâupécherot*, si l'on n'en étoit assuré par les autres indications.

(d) *Nota.* Malgré toutes ces différences, Aristote a mis le balbuzard au nombre des aigles, & voici qu'il en dit: *Quintum (aquilæ) genus est quod haliaetus, hoc est marina vocatur, cervice magnâ & crassâ, alis curvantibus, caudâ latâ; moratur hæc in littoribus & oris. Accidit huic sapius ut cum ferre quod ceperit nequeat in gurgitem demergatur.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII. Mais il faut observer que les Grecs comprennoient tous les oiseaux de proie qui volent de jour sous les noms génériques de *aëtos*, *gyps* & *hierax*, c'est-à-dire, *aquila*, *vultur* & *accipiter*; aigle, vautour & épervier, & que dans ces trois genres ils en distinguoient peu par des noms spécifiques; & c'est sans doute par cette raison qu'Aristote a mis le balbuzard au nombre des aigles. Je ne conçois pas pourquoi M. Ray, qui d'ailleurs est un Écrivain savant & exact, assure que l'*haliaetus* & l'*ossifraga* ne sont que le même oiseau, puisqu'Aristote les distingue si nettement tous deux & qu'il en traite dans deux chapitres séparés; la seule raison que Ray donne de son opinion, c'est que le balbuzard étant trop petit pour être mis au nombre des aigles, il n'est pas l'*haliaetus*; mais il n'a pas fait attention que le *morphus* ou petit aigle auquel on peut faire le même reproche, a cependant été compté parmi les aigles comme l'*haliaetus*, par Aristote; & qu'il n'est pas possible que l'*haliaetus* soit l'*ossifraga*, puisqu'il en assigne toutes les différences. Je fais cette remarque, parce que cette erreur de Ray a été adoptée & répétée par plusieurs Auteurs, & sur-tout par les Anglois.

ordinairement de couleur bleuâtre; cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes & les pieds jaunâtres, les ongles noirs très-grands & très-aigus, les pieds & les doigts si roides qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large & la tête grosse & épaisse. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds & le bas des jambes dégarnis de plumes, & que l'ongle de derrière est le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derrière est le plus long de tous; il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, & que les pieds, les doigts & la peau qui recouvre la base du bec sont ordinairement bleus, au lieu que dans les aigles toutes ces parties sont jaunes. Au reste, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche comme le dit M. Linnæus (*e*), car les doigts des deux pieds sont également séparés & dénués de membranes. C'est une erreur populaire que cet oiseau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poisson avec l'autre, & c'est cette erreur populaire qui a produit la méprise de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même chose de l'orfraie ou grand aigle de mer, & il s'est également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied gauche. La source commune de ces erreurs est dans Albert le grand, qui a écrit que cet oiseau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, & l'autre semblable à celui d'une oie, ce qui est non-seulement faux, mais absurde & contre toute analogie; en sorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Gesner, Aldrovande, Klein & Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fausseté l'aient accréditée, & qu'Aldrovande nous

(*e*) *Haliæetus Visitat piscibus, majoribus anatibus, pes sinister subpalmatus.* Linn. Syst. nat. edit. x, tome I, page 91.

dise froidement que cela n'est pas contre toute vraisemblance, puisque je fais, ajoute-t-il très-positivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes & moitié fissipèdes, ce qui est encore un autre fait tout aussi faux que le premier.

Au reste, je ne fais pas surpris qu'Aristote ait appelé cet oiseau *haliaetos*, aigle de mer; mais je suis encore étonné que tous les Naturalistes anciens & modernes, aient copié cette dénomination sans scrupule, & j'ose dire sans réflexion; car l'*haliaetus* ou *balbuzard*, ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus souvent dans les terres méditerranées voisines des rivières, des étangs & des autres eaux douces; il est peut-être plus commun en Bourgogne, qui est au centre de la France, que sur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce est un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, & que les terres en sont traversées & environnées par la mer à d'assez petites distances, Aristote a observé dans son pays que ces oiseaux pêcheurs cherchoient leur proie sur les rivages de la mer, & par cette raison les a nommés *aigles de mer*: mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne (f), la Suisse (g) & les autres pays éloignés de la mer où ils sont très-communs, il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces*. Je fais cette remarque afin de faire sentir que j'ai eu d'autant plus de raison de ne pas adopter cette dénomination *aigle de*

(f) *Hanc aquillam (haliaetum) nuper accepi a nobili Dom. Nicolas Zedlitz in schildau quam servitor ejus bombardæ globulo, dum in Bobero pisces venaretur interfecerat. Miræ pinguedinis avis quæ tota piscium odorem spirabat non solum circa mare moratur, verum etiam ad flumina & stagna Silesiæ nostræ degit & arboribus insidens piscibus insidiatur. Schwenckfeld, Avi Sil. pag. 217.*

(g) Gesner dit que cet oiseau se trouve en Suisse en plusieurs endroits, & qu'il fait son nid dans certains rochers près des eaux ou dans des vallées profondes: il ajoute qu'on peut l'appivoiser & s'en servir dans la fauconnerie.

mer, & d'y substituer le nom spécifique *balbuzard*, qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles (*h*). Aristote assure que cet oiseau a la vue très-perçante (*i*); il force, dit-il, ses petits à regarder le soleil, & il tue ceux dont les yeux ne peuvent en supporter l'éclat; ce fait, que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt répété par plusieurs autres Auteurs, & qu'on l'ait même généralisé en l'attribuant à tous les aigles qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le soleil; cette observation me paroît bien difficile à faire, & d'ailleurs il me semble qu'Aristote, sur le témoignage duquel seul le fait est fondé, n'étoit pas trop bien informé au sujet des petits de cet oiseau; il dit qu'il n'en élève que deux, & qu'il tue celui qui ne peut regarder le soleil. Or nous sommes assurés qu'il pond souvent quatre œufs & rarement moins de trois; que de plus il élève tous ses petits. Au lieu d'habiter les rochers escarpés & les hautes montagnes comme les aigles, il se tient plus volontiers dans les terres basses & marécageuses, à portée des étangs & des lacs poissonneux; & il me paroît encore que c'est à l'*orfraie* ou *ossifrage*, & non pas au *balbuzard* ou *haliaëtus* qu'il faut attribuer ce que dit Aristote de sa chasse aux oiseaux de mer (*k*), car le balbuzard

(*h*) M. Salerne a fait une méprise en disant que l'oiseau appelé en Bourgogne *Craupécherot*, est l'ossifrage ou le grand aigle de mer; c'est au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais*, qui est le *craupécherot*. Voyez l'*Ornithologie de M. Salerne*, in-4° Paris, 1767, pages 6 & 7, & corrigez cette erreur.

(*i*) *At vero marina illa (aquila) clarissimâ oculorum acie est ac pullos adhuc implumes cogit adversos intueri solem, percutit eum qui renitet & vertit ad solem; tum cujus oculi lacrymârint hunc occidit, reliquum educat.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

(*k*) *Vagatur hæc (aquila) per mare, littora, unde nomen accepit. Vivitque avium marinarum venatu. Aggreditur singulas.* Aristot. lib. IX, cap. XXXIV.

pêche bien plus qu'il ne chasse, & je n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la poursuite des mouettes ou des autres oiseaux de mer; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poisson. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiseau n'ont trouvé que du poisson dans son estomac, & sa chair qui, comme je l'ai dit, a une très-forte odeur de poisson, est un indice certain qu'il en fait au moins sa nourriture habituelle; il est ordinairement très-gras, & il peut, comme les aigles, se passer d'alimens pendant plusieurs jours sans en être incommodé ni paroître affoibli (1). Il est aussi moins fier & moins féroce que l'aigle ou le pygargue; & l'on prétend qu'on peut assez aisément le dresser pour la pêche, comme l'on dresse les autres oiseaux pour la chasse.

Après avoir comparé les témoignages des Auteurs, il m'a paru que l'espèce du balbuzard, est l'une des plus nombreuses des grands oiseaux de proie, & qu'elle est répandue assez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède jusqu'en Grèce, & que même on la retrouve dans des pays plus chauds comme en Égypte & jusqu'en Nigritie (m).

J'ai dit dans une des notes de cet article, que M.^{rs} de l'Académie des Sciences, avoient décrit un *balbuzard* ou *haliaetus*

(1) *Captus aliquando haliaetus a doctissimo quodam medico, moribus satis placidus visus fuit ac tractabilis & famis patientissimus. Vixit dies septem absque omni cibo & quidem in altâ quiete Carnem oblatam recusavit, pisces sine dubio voraturus, si exhibiti fuissent, cum certò constaret eum hisce vivere.* Aldrov. *Ornithol.* tom. I, lib. II, pag. 195.

(m) Il me paroît que c'est au balbuzard qu'on doit rapporter le passage suivant: « on nous fit remarquer quantité d'oiseaux en Nigritie, entr'autres des aigles de deux sortes, dont l'une vit de proie de terre & l'autre de poisson; nous appelons celle-ci *nonnette*, parce qu'elle a le plumage de couleur de l'habit d'une carmélite avec son scapulaire blanc. Leur vue surpasse en clarté celle de l'homme ». *Relation de la Nigritie, par Gaby. Paris, 1689.*

femelle (*n*), & qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue; & sept pieds & demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres Naturalistes, ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps jusqu'au bout de la queue, & cinq pieds & demi de vol; cette grande différence pourroit faire croire que ce n'est pas le balbuzard, mais un oiseau plus grand que M.^{rs} de l'Académie ont décrit: néanmoins, après avoir comparé leur description avec la nôtre, on ne peut guère en douter: car de tous les oiseaux de ce genre, le balbuzard est le seul qui puisse être mis avec les aigles: le seul qui ait le bas des jambes & les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues & les pieds petits à proportion du corps; je pense donc, avec M.^{rs} de l'Académie, que leur oiseau est le vrai *haliaëtus* d'Aristote, c'est-à-dire notre balbuzard, & que c'étoit une des plus grandes femelles de cette espèce qu'ils ont décrite & disséquée.

Les parties intérieures du balbuzard, diffèrent peu de celles des aigles. M.^{rs} de l'Académie n'ont remarqué des différences considérables que dans le foie qui est bien plus petit dans le balbuzard; dans les deux *cæcum* de la femelle qui sont aussi moins grands; dans la position de la rate qui est immédiatement adhérente au côté droit de l'estomac dans l'aigle; au lieu que dans le balbuzard, elle étoit située sous le lobe droit du foie; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à peu près comme les autres oiseaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, & l'aigle les ayant au contraire plus petits.

(*n*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, article de l'Aigle.



L'ORFRAIE (a).

L'ORFRAIE, *Offifraga* (pl. 112 & 415), a été appelé par nos Nomenclateurs le *grand aigle de mer* (b). Il est en effet à peu près aussi grand que le grand aigle; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion, mais il a les ailes plus courtes; car, l'orfraie a jusqu'à trois pieds & demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a guère que sept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & jusqu'à neuf pieds de vol. Cet oiseau est d'abord très-remarquable par sa grandeur, & il est reconnoissable, 1.° par la couleur & la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2.° par les jambes qui sont nues à la partie inférieure, & dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3.° par une barbe de plumes qui pend sous le menton, ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie se tient volontiers près des bords de la mer, & assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivières poissonneuses; il n'enlève que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas

(a) En Grec, *Φίρνς*; en Latin, *Offifraga*; en Italien, *Aquilastro anguista barbata*; en Allemand, *Grosser hafen ahr*; en Silésie, *Skast*; en Polonois, *Orzel-Lomignat*; en Anglois, *Osprey*; en vieux François, *Orfraye, Offraie, Freneau, Bris-os, Osfrague, Orfraie*. Les Anciens lui ont donné le nom d'*offifrague*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oiseau cassoit avec son bec les os des animaux dont il fait sa proie.

(b) Le grand aigle de mer. Brisson, tome I, page 437. — Orfraie ou ossifrague. Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 140.

qu'il ne prenne aussi du gibier; & comme il est très-grand & très-fort, il ravit & emporte aisément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les chevreaux. Aristote assure que non-seulement l'orfraie femelle soigne ses petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chassés par leurs père & mère, & qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient: je ne trouve pas que ce fait qui est assez singulier, qui a été répété par tous les Naturalistes, ait été vérifié par aucun, & ce qui m'en feroit douter, c'est que cet oiseau ne pond que deux œufs, & n'élève ordinairement qu'un petit; & que par conséquent on doit présumer qu'il se trouveroit très-embarrassé, s'il avoit à soigner & nourrir une nombreuse famille; cependant, il n'y a guère de faits dans l'histoire des animaux d'Aristote qui ne soient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité; j'en ai vérifié moi-même plusieurs, qui me paroissent aussi suspects que celui-ci, & c'est ce qui me porte à recommander à ceux qui se trouveront à portée d'observer cet oiseau, de tâcher de s'assurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve, sans aller chercher plus loin, qu'Aristote voyoit bien & disoit vrai presque en tout, c'est un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, & qui demandoit également à être constaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux lésés & obscurcis par une espèce de nuage (c): en conséquence, il paroît que c'est la principale raison qui a déterminé Aristote à séparer l'orfraie des aigles, & à le mettre avec la chouette & les autres oiseaux qui ne voient pas pendant le jour: à juger de ce fait par les résultats, on le croiroit non-seulement

(c) *Parum offisraga oculis valet; nubeculâ enim oculos habet laesos. Aristot. Hist. anim. lib. IX, cap. xxxiv.*

suspect, mais faux; car tous ceux qui ont observé les alures de l'orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit assez pendant la nuit pour prendre du gibier & même du poisson, mais ils ne se sont pas aperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour: au contraire, il vise d'assez loin le poisson sur lequel il veut fondre; il poursuit vivement les oiseaux dont il veut faire sa proie, & quoiqu'il vole moins vite que les aigles, c'est plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles: cependant le respect qu'on doit à l'autorité du grand Philosophe que je viens de citer, a engagé le célèbre Aldrovande, à examiner scrupuleusement les yeux de l'orfraie; & il a reconnu que l'ouverture de la pupille (*d*), qui d'ordinaire n'est recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiseau par une membrane extrêmement mince, & qui forme en effet l'apparence d'une petite taie sur le milieu de l'ouverture de la pupille; il a de plus observé que l'inconvénient de cette conformation paroît être compensé par la transparence parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiseaux est opaque & de couleur obscure. Ainsi l'observation d'Aristote est bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle voie beaucoup moins que les autres, puisque la lumière peut passer aisément & abondamment par le petit cercle,

(*d*) *Sed in oculo dignum observatione est quod vœa quæ homini in pupillâ perforatur tenuissimam quandam membranulam pupillæ prætensam habeat: atqui hoc est quod philosophus dicere voluit subtilissimam illam membranam, nubeculam vocans. Istæ tamen ne prorsus visionem præpediret, quod retro & ad lateribus nigro, ut homini, colore imbuta & substantiâ paulò crassior sit; itaque partem quæ iridis ambitu clauditur, subtilissimam omnisque coloris expertem & exactè pellucidam natura fabricata est; hoc ipsum visûs detrimentum non nihil refarcire potest superciliarum aut supernæ orbitæ oculorum partis prominentia quæ seu tectum oculos supernè operit. Aldrov. Avi. tome I, page 226.*

parfaitement transparent, qui environne la pupille. Il doit seulement résulter de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obscur, & qu'il voit mieux de côté que de face: cependant, comme je viens de le dire, on ne s'aperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide; qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin: ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette, ni aussi perçante que les aigles; mais il est sûr en même temps qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche & ravit sa proie aussi-bien le jour que la nuit (e), & principalement le matin & le soir; d'ailleurs en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie, avec celle des yeux de la chouette ou des autres oiseaux de nuit, on verra qu'elle n'est pas la même; & que les résultats doivent en être différens. Ces oiseaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux sont trop sensibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir: leur pupille est parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille dans tous les oiseaux de nuit, dans les chats & quelques autres quadrupèdes qui voient dans l'obscurité, est ronde & d'un grand diamètre, lorsqu'elle ne reçoit l'impression que d'une lumière foible comme celle du crépuscule; elle devient

(e) J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poisson pendant la nuit, & qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaissant sur les eaux. M. Salerne dit aussi que quand l'orfraie s'abat sur un étang pour saisir sa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, sur-tout la nuit. *Ornithol. page 6.*

au contraire, perpendiculairement longue dans les chats, & reste ronde en se rétrécissant concentriquement dans les oiseaux de nuit, dès que l'œil est frappé d'une forte lumière; cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal, que parce qu'ils voient trop bien, puisqu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière; au lieu que les autres ont besoin de tout l'éclat du jour, & voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière: à plus forte raison l'orfraie avec sa taie sur la pupille auroit besoin de plus de lumière qu'aucun autre, s'il n'y avoit pas de compensation à ce défaut; mais ce qui excuse entièrement Aristote, d'avoir placé cet oiseau avec les oiseaux de nuit; c'est qu'en effet, il pêche & chasse la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière, il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation singulière de ses yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui est aussi différente de celle des yeux des oiseaux de nuit, que des oiseaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Aristote, dans son histoire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans son *Traité de Mirabilibus*; souvent même on y trouve énoncés des faits absolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ses autres ouvrages; en sorte que je suis porté à croire que ce *Traité de Mirabilibus*, n'est point de ce Philosophe, & qu'on ne le lui auroit pas attribué, si l'on se fût donné la peine d'en comparer les opinions, & sur-tout les faits avec ceux de son histoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage sur l'Histoire Naturelle, est en entier tiré d'Aristote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parce qu'il les a indifféremment puisés dans les différens Traités attribués à Aristote, & qu'il a réuni

les opinions des Auteurs subséquens, la plupart fondés sur des préjugés populaires : nous pouvons en donner un exemple sans sortir du sujet que nous traitons. L'on voit qu'Aristote désigne & spécifie parfaitement l'espèce de l'*haliætus* ou *balbuzard*, dans son histoire des animaux, puisqu'il en fait la cinquième espèce de ses aigles, à laquelle il donne des caractères très-distinctifs; & l'on trouve en même temps dans le *Traité de Mirabilibus*, que l'*haliætus* n'est d'aucune espèce, ou plutôt ne fait pas une espèce: & Pline, amplifiant cette opinion, dit non-seulement que les balbuzards (*haliæti*) n'ont point d'espèce, & qu'ils proviennent des mélanges des aigles de différentes espèces; mais encore que ce qui naît des balbuzards ne sont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *desquels orfraies naissent, dit-il, des petits vautours, lesquels, ajoute-t-il encore, produisent des grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer (f)*. Que de faits incroyables sont compris dans ce passage! que de choses absurdes & contre toute analogie! car en étendant autant qu'il est permis ou possible, les limites des variations de la Nature, & en donnant à ce passage l'explication la moins défavorable, supposons, pour un instant, que les balbuzards ne soient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes espèces d'aigles, ils seront feconds, comme le sont les métis de quelques autres oiseaux, & produiront entr'eux des feconds métis qui pourront remonter à l'espèce de l'orfraie, si le premier mélange a été de l'orfraie avec un autre aigle: jusque-là les loix de la Nature ne se trouvent pas entièrement violées; mais dire ensuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient

(f) *Haliæti suum genus non habent, sed ex diverso aquilarum coitu nascuntur: id quidem, quod ex iis natum est, in ossifragis genus habet, e quibus vultures progenerantur minores, & ex iis magni qui omnino non generant. Plin. Hist. nat. lib. X, cap. III.*

des petits vautours qui en produisent de grands, lesquels ne peuvent plus rien produire, c'est ajouter trois faits absolument incroyables, à deux qui sont déjà difficiles à croire; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions, & j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en soit, il est très-certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produisent plus rien. Chaque espèce, chaque race de vautour engendre son semblable: il en est de même de chaque espèce d'aigle, & encore de même du balbuzard & de l'orfraie; & les espèces intermédiaires qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races constantes qui se soutiennent & se perpétuent comme les autres par la génération. Nous sommes particulièrement très-assurés que le mâle balbuzard produit avec la femelle des petits semblables à lui, & que si les balbuzards produisent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie: il en seroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle, comme de celle du bouc avec la brebis; il en résulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération, & il résulteroit de l'autre mélange une orfraie; parce qu'en général ce sont les femelles qui dominent, & que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'espèce de la mère, & que même les vrais mulets, c'est-à-dire les métis inféconds, représentent plus l'espèce de la femelle que celle du mâle.

Ce qui rend croyable cette possibilité du mélange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'est la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiseaux; car quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant près d'une

moitié plus grosse que le balbuzard, ils se ressemblent assez par les proportions, ayant tous deux les ailes & les jambes courtes, en comparaison de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé, moins rapide que les aigles : tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, & ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs & des eaux abondantes en poisson : tous deux sont assez communs en France & dans les autres pays tempérés ; mais à la vérité l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, & le balbuzard en produit quatre (*g*) ; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec & les pieds ordinairement bleus ; au lieu que dans l'orfraie, cette peau de la base du bec & les écailles du bas des jambes & des pieds sont ordinairement d'un jaune vif & foncé. Il y a aussi quelque diversité dans la distribution des couleurs sur le plumage ; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiseaux ne soient d'espèces assez voisines pour pouvoir se mêler ; & des raisons d'analogie me persuadent que le mélange est fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies ; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant

(*g*) L'aigle de mer, dite *orfraie*, fait son nid sur les plus hauts chênes, & un nid extrêmement large, où elle ne pond que deux œufs fort gros, tout ronds & très-pesants, d'un blanc-sale. Il y a quelques années qu'on en trouva un dans le parc de Chambord : j'envoyai les deux œufs à M. de Reaumur ; mais on ne put détacher le nid. L'année dernière on en dénicha un nid à Saint-Laurent-des-eaux, dans le bois de Briou, où il n'y avoit qu'un aiglon, que le maître de poste du lieu a fait élever. On a tué à Bellegarde, dans la forêt d'Orléans, une orfraie qui pendant la nuit pêchoit tous les plus gros brochets d'un étang qui appartenoit ci-devant à M. le duc d'Antin. Une autre a été tuée depuis peu à Seneley en Sologne, dans le moment qu'elle emportoit une grosse carpe en plein jour... Le faucon de marais (*balbuzard*) habite parmi les roseaux, le long des eaux ; il pond à chaque fois quatre œufs blancs, elliptiques ou ovales ; il se nourrit de poisson. *Ornithologie de Salerne, pages 5 & 7.*

presque tout de la nature de leurs mères, ne conservent que quelques caractères de celle de leurs pères, par lesquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, & des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux espèces: de même on trouve des balbuzards, tels que celui qu'ont décrit M.^{rs} de l'Académie, qui sont beaucoup plus grands & plus gros que les autres; & en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, & dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge, & ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce, c'est-à-dire, du balbuzard avec l'orfraie.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, & que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais elle est assez répandue: on la trouve presque partout en Europe, & il paroît même qu'elle est commune aux deux continens, & que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale (h).

(h) Nota. Il me paroît que c'est à l'orfraie qu'il faut rapporter le passage suivant: « il y a encore quantité d'aigles qu'ils appellent en leur langue *sondaqua*; elles font ordinairement leurs nids sur le bord des eaux ou de quelqu'autre précipice, tout au-dessus des plus hauts arbres ou rochers, de sorte qu'elles sont fort difficiles à avoir: nous en dénichames néanmoins plusieurs nids; mais nous n'y trouvames pas plus d'un ou deux aiglons: j'en pensois nourrir quelques-uns lorsque nous étions sur le chemin des Hurons à Québec; mais tant pour être trop lourds à porter, que pour ne pouvoir fournir au poisson qu'il leur falloit, n'ayant autre chose à leur donner, nous en fimes chaudière & nous les trouvames fort bons; car ils étoient encore jeunes & tendres ». *Voyage au pays des Hurons, par Sagar Théodat, page 297.*

L E

JEAN-LE-BLANC (a).

J'AI eu cet oiseau vivant (*planche 413*), & je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, & il paroissoit au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue étoit de deux pieds, & jusqu'au bout des ongles d'un pied huit pouces; le bec, depuis le crochet jusqu'au coin de l'ouverture, avoit dix-sept lignes de longueur; la queue étoit longue de dix pouces; il avoit cinq pieds un pouce de vol ou d'envergure; ses ailes lorsqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrémité de la queue : la tête, le dessus du cou, le dos & le croupion étoient d'un brun-cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reste de leur étendue; en sorte que le brun recouvroit le blanc, de manière qu'on ne l'apercevoit qu'en relevant les plumes : la gorge, la poitrine, le ventre & les côtés étoient blancs, variés de taches

(a) Jean-le-Blanc ou premier oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Ois.* pag. 103; fig. pag. 104. — Le jean-le-blanc. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 443. — Quelques-uns ont nommé le jean-le-blanc, *Chevalier blanche-queue*, peut-être parce qu'il est un peu haut monté sur ses jambes. *Ornithol. de Salerne*, page 24. Le mâle est plus léger & plus blanc que la femelle, sur-tout au croupion; sa queue est fort longue, & ses jambes sont fines & d'un jaune agréable. *Idem, ibidem, &c.* *Nota.* Belon & quelques autres Naturalistes après lui ont cru que cet oiseau étoit le pygargue; mais ils se sont trompés, comme on peut s'en assurer, en comparant ce que nous avons dit du pygargue avec ce que nous disons du jean-le-blanc.

longues, & de couleur d'un brun-roux; il y avoit des bandes transversales plus brunes sur la queue; la membrane qui couvre la base du bec est d'un bleu sale; c'est-là que sont placées les narines. L'iris des yeux est d'un beau jaune-citron ou de couleur de topaze d'orient; les pieds étoient couleur de chair livide, & terne dans sa jeunesse, & sont devenus jaunes, ainsi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes, paroissoit rougeâtre; en sorte que l'apparence du tout, vu de loin, sembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiseau pesoit trois livres sept onces après avoir mangé; & trois livres quatre onces, lorsqu'il étoit à jeun.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, & il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes dénuées de plumes, & par la blancheur de celles du croupion & de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné, & beaucoup plus gros, relativement à la grandeur, que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue: il n'a, comme je l'ai dit, que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps presque aussi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de deux pieds & demi de longueur, & plus de sept pieds de vol. Par ces proportions, le jean-le-blanc se rapproche du balbuzard, qui a les ailes courtes à proportion du corps, mais il n'a pas comme celui-ci les pieds bleus; il a aussi les jambes bien plus menues, & plus longues à proportion qu'aucun des aigles; ainsi quoiqu'il paroisse tenir quelque chose des aigles, du pygargue & du balbuzard, il n'est pas moins d'une espèce particulière, & très-différente des uns & des autres. Il tient aussi de la buse par la disposition des couleurs

du plumage, & par un caractère qui m'a souvent frappé; c'est que dans de certaines attitudes, & sur-tout, vu de face, il ressembloit à l'aigle; & que vu de côté & dans d'autres attitudes, il ressembloit à la buse. Cette même remarque a été faite par mon Dessinateur, & par quelques autres personnes; & il est singulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de son naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buse; en sorte qu'on doit à certains égards regarder le jean-le-blanc, comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiseaux.

Il m'a paru que cet oiseau voyoit très-clair pendant le jour, & ne craignoit pas la plus forte lumière, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand jour, & même vis-à-vis le soleil: il couroit assez vite lorsqu'on l'effrayoit, & s'aidoit de ses ailes en courant; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu, mais cependant le froid ne lui étoit pas absolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant plusieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, sans qu'il en ait paru incommodé. On le nourrissoit avec de la viande crue & saignante; mais en le faisant jeûner, il mangeoit aussi de la viande cuite: il déchiroit avec son bec la chair qu'on lui présentoit, & il en avaloit d'assez gros morceaux; il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il apercevoit quelqu'un; mais en se mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire & prendre pour cela plus de précaution qu'un acte aussi simple ne paroît en exiger. On laissoit à sa portée un vase rempli d'eau: il commençoit par regarder de tous côtés fixement & long-temps, comme pour s'assurer s'il étoit seul, ensuite il s'approchoit du vase, & regardoit encore autour de lui; enfin, après bien des hésitations, il plongeait

son bec jusqu'aux yeux, & à plusieurs reprises dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiseaux de proie se cachent de même pour boire. Cela vient vraisemblablement de ce que ces oiseaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête jusqu'au-delà de l'ouverture du bec, & jusqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raison de crainte: cependant, le jean-le-blanc ne montrait de défiance que sur cela seul, car, pour tout le reste, il paroïssoit indifférent & même assez stupide. Il n'étoit point méchant, & se laissoit toucher sans s'irriter; il avoit même une petite expression de contentement Cö.... Cö, lorsqu'on lui donnoit à manger; mais il n'a pas paru s'attacher à personne de préférence. Il devient gras en automne, & prend en tout temps plus de chair & d'embonpoint que la plupart des autres oiseaux de proie (b).

Il est

(b) *Nota.* Voici la note que m'a donnée sur cet oiseau l'homme que j'ai chargé du soin de mes volières. « Ayant présenté au jean-le-blanc différens alimens, comme du pain, du » fromage, des raisins, de la pomme, &c. . . . il n'a voulu manger d'aucun, quoiqu'il » jeûnât depuis vingt-quatre heures: j'ai continué à le faire jeûner trois jours de plus, & » au bout de ce temps il a également refusé ces alimens; en sorte qu'on peut assurer qu'il » ne mange rien de tout cela, quelque faim qu'il ressente: je lui ai aussi présenté des vers » qu'il a constamment refusés; car lui en ayant mis un dans le bec, il l'a rejeté, quoiqu'il » eût déjà avalé presque à moitié: il se jetoit avec avidité sur les mulots & les souris que » je lui donnois, il les avaloit sans leur donner un seul coup de bec; je me suis aperçu » que lorsqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou seulement une grosse, il paroïssoit avoir » un air plus inquiet, comme s'il eût ressenti quelque douleur; il avoit alors la tête moins » libre & plus enfoncée qu'à l'ordinaire; il restoit cinq ou six minutes dans cet état, » sans s'occuper d'autre chose; car il ne regardoit pas de tous côtés comme il fait ordinai- » rement, & je crois même qu'on auroit pu l'approcher sans qu'il se fût retourné, tant il » étoit sérieusement occupé de la digestion des souris qu'il venoit d'avalé: je lui ai présenté » des grenouilles & des petits poissons; il a toujours refusé les poissons & mangé les gre- » nouilles par demi-douzaines, & quelquefois davantage; mais il ne les avale pas tout » entières comme les souris, il les saisit d'abord avec ses ongles & les dépèce avant de les

Il est très-commun en France, & comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connoissent, & ne le redoutent pour leurs poules. Ce sont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc* (c), parce qu'il est en effet remarquable par la blancheur du ventre, du dessous des ailes, du croupion & de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères; car la femelle est presque toute grise, & n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion; elle est, comme dans les autres oiseaux de proie, plus grande, plus grosse & plus pesante que le mâle: elle fait son nid presque à terre, dans les terrains couverts de bruyères, de fougère, de genêt & de joncs; quelquefois aussi sur des sapins & sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs, qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise (d): le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, & même pendant le temps qu'elle soigne & élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, & sur-tout les

manger: je l'ai fait jeûner pendant trois jours, en ne lui donnant que du poisson crud; « il l'a toujours refusé: j'ai observé qu'il rendoit les peaux des souris en petites pelotes « longues d'environ un pouce; & en les faisant tremper dans de l'eau chaude, j'ai reconnu « qu'il n'y avoit que le poil & la peau de la souris, sans aucun os, & j'ai trouvé dans « quelques-unes de ces pelotes des grains de fer fondu & quelques autres parcelles de « charbon ».

(c) Les habitans des villages connoissent un oiseau de proie, à leur grand dommage, qu'ils nomment *jean-le-blanc*; car il mange leur volaille plus hardiment que le milan. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 103.

..... Ce *jean-le-blanc* assaut les poules des villages & prend les oiseaux & connins; car aussi est-il hardi: il fait grande destruction des perdrix & mange les petits oiseaux; car il vole à la dérobée le long des haies & de l'orée des forêts, comme qu'il n'y a païsan qui ne le connoisse. *Idem, ibidem.*

(d) *Ornithologie de Salerne, pages 23 & 24.*

hameaux & les fermes : il saisit & enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés ; & lorsque la volaille lui manque, il prend des lapreaux, des perdrix, des cailles & d'autres moindres oiseaux : il ne dédaigne pas même les mulots & les lézards. Comme ces oiseaux & sur-tout la femelle, ont les ailes courtes & le corps gros, leur vol est pesant, & ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur : on les voit toujours voler bas (e), & saisir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement : ils ne chassent guère que le matin & le soir, & ils se reposent dans le milieu du jour.

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette espèce, car Belon donne la description d'un second oiseau « qui est, dit-il (f), » encore une autre espèce d'oiseau saint-martin, semblablement » nommé *blanche-queue*, de même espèce que le susdit jean-le-blanc, & qui ressemble au milan royal, de si près, qu'on » n'y trouveroit aucune différence, si ce n'étoit qu'il est plus » petit & plus blanc dessous le ventre, ayant les plumes qui » touchent le croupion en la queue, tant dessus que dessous de couleur blanche ». Ces ressemblances auxquelles on doit en ajouter encore une plus essentielle, qui est d'avoir les jambes longues, indiquent seulement que cette espèce est voisine de celle du jean-le-blanc ; mais comme elle en diffère considérablement par la grandeur & par d'autres caractères, on ne peut pas dire que ce soit une variété du jean-le-blanc ; &

(e) Quiconque le regarde voler, advise en lui la semblance d'un héron en l'air ; car il bat des ailes & ne s'élève pas en amont comme plusieurs autres oiseaux de proie, mais vole le plus souvent bas contre terre, & principalement soir & matin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 103.

(f) *Idem, Ibidem*, page 104.

nous avons reconnu que c'est le même oiseau que nos Nomenclateurs ont appelé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la suite sous le nom d'oiseau *saint-martin*, parce qu'il ne ressemble en rien au lanier.

Au reste, le jean-le-blanc qui est très-commun en France, est néanmoins assez rare par-tout ailleurs, puisqu'aucun des Naturalistes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne & du Nord, n'en ont fait mention que d'après Belon; & c'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre sur les faits particuliers de l'histoire de cet oiseau. Je dois aussi observer que M. Salerne a fait une forte méprise (*g*), en disant que cet oiseau étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche des Anglois*, dont ils appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'est-à-dire, *ravisseur de poules*: c'est ce caractère de la queue blanche, & cette habitude naturelle de prendre les poules, communs au *ringtail* & au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, & lui ont fait croire que c'étoit le même oiseau; mais il auroit dû comparer les descriptions des Auteurs précédens, & il auroit aisément reconnu que ce sont des oiseaux d'espèces différentes: d'autres Naturalistes ont pris l'oiseau appelé par

(*g*) 5.° Jean-le-blanc, *pygargus accipiter subbuteo Turneri*; *Raii, synopsis* en Anglois, *the ringtail*, c'est-à-dire, *queue blanche*; & le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'est-à-dire, *ravisseur de poules*; il diffère des autres oiseaux de ce genre par son croupion blanc, d'où lui vient le nom de *pygargus* en Grec, & par un collier de plumes redressées autour des oreilles, qui lui ceint la tête comme une couronne. M. Linnæus ne parle point de cet oiseau; apparemment qu'il ne se trouve point en Suède: il est assez commun dans ce pays-ci, & sur-tout en Sologne où il fait son nid par terre entre les bruyères à balais, que l'on appelle vulgairement des *brémailles*. *Ornithol. de Salerne*, page 23. *Nota*. Que si M. Salerne eût seulement vu cet oiseau, il n'auroit pas dit qu'il avoit une couronne ou collier de plumes redressées autour de la tête; car le jean-le-blanc n'a point ce caractère qui n'appartient qu'à l'oiseau que Turner a nommé *subbuteo*, & que M. Brisson appelle *faucon à collier*.

M. Edwards, *Blue-hawk*, épervier ou faucon bleu pour le *henharrier* (h), ou déchireur de poules, quoique ce soient encore des oiseaux d'espèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui est un des plus obscurs de l'Histoire Naturelle des oiseaux de proie.

On fait qu'on peut les diviser en deux ordres, dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers, nobles & courageux, tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, &c. Et le second contient les oiseaux lâches, ignobles & gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses, &c. Entre ces deux ordres si différens par le naturel & les mœurs, il se trouve, comme par-tout ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques espèces qui tiennent aux deux ordres ensemble, & qui participent au naturel des oiseaux nobles & des oiseaux ignobles; ces espèces intermédiaires sont, 1.^o celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'histoire, & qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle & de la buse; 2.^o celle de l'oiseau saint-martin, que M.^{rs} Brisson & Frisch ont appelé le *lanier cendré*, & que M. Edwards a nommé *faucon bleu*, mais qui tient plus du jean-le-blanc & de la buse, que du faucon ou du lanier; 3.^o celle de la soubuse, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'espèce, ayant pris un autre oiseau pour le mâle de la soubuse dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), & le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules): ce sont les mêmes oiseaux que M. Brisson a nommés *faucons à collier*, mais ils tiennent plus de la buse que du faucon ou de l'aigle. Ces trois espèces, & sur-tout la dernière, ont donc été ou

(h) *Britisch. Zoology.* pag. 67.

méconnues ou confondues, ou très-mal nommées; car le jean-le-blanc ne doit point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le disent M.^{rs} Frisch & Brisson, puisqu'il est d'un naturel différent & de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse, qui n'est ni un aigle ni un faucon, puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres: on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'espèce du jean-le-blanc, qui nous est bien connue, un oiseau que nous ne connoissons que par les indications d'Aldrovande (*i*), sous le nom de *lanarius*, & de Schwenckfeld (*k*), sous celui de *milvus albus*. Cet oiseau que M. Brisson a aussi appelé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier que l'oiseau saint-martin. Aldrovande décrit deux de ces oiseaux, dont l'un est bien plus grand, & a deux pieds depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, c'est la même grandeur que celle du jean-le-blanc; & si l'on compare la description d'Aldrovande, avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je suis persuadé qu'on y trouvera assez de caractères pour présumer que ce *lanarius* d'Aldrovande, pourroit bien être le jean-le-blanc, d'autant que cet Auteur dont l'ornithologie est bonne & très-complète, sur-tout pour les oiseaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puisqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon (*l*), duquel il a emprunté jusqu'à la figure de cet oiseau.

(i) *Laniarius*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 380. *Icones*, pag. 381 & 382.

(k) *Milvus albus*, Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 304. — Le Lanier blanc. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 367.

(l) *Pygargi secundum genus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 208.

OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport aux AIGLES &
BALBUZARDS.

I.

L'OISEAU des grandes Indes (*pl. 416*), dont M. Brisson a donné une description exacte (*a*), sous le nom d'aigle de Pondichéry. Nous observerons seulement que par sa seule petitesse, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puisqu'il est de moitié moins grand que le plus petit des aigles : il ressemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la base du bec, & qui est d'une couleur bleuâtre, mais il n'a pas comme lui les pieds bleus, il les a jaunes comme le pygargue : son bec cendré à son origine, & d'un jaune pâle à son bout, semble participer pour les couleurs du bec des aigles & des pygargues ; & ces différences indiquent assez que cet oiseau est d'une espèce particulière : c'est vraisemblablement l'oiseau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puisque les Malabares en ont fait une idole, & lui rendent un culte (*b*) ;

(*a*) L'aigle de Pondichéry. Voyez planche xxxv. Brisson. *Ornith.* tom. I, pag. 450.

(*b*) L'aigle Malabare est également beau & rare, sa tête, son cou & toute sa poitrine, sont couverts de plumes très-blanches, plus longues que larges, dont la tige & la côte sont d'un beau noir de jais ; le reste du corps est couleur de marron lustré, moins foncé sous les ailes que dessus ; les six premières plumes de l'aile sont noires au bout, la peau autour du bec est bleuâtre, le bout du bec est jaune, tirant sur le vert ; les pieds sont jaunes, les ongles noirs : cet animal a le regard perçant, il est de la grosseur d'un faucon : c'est une espèce de divinité adorée par les Malabares ; on en trouve aussi dans le royaume de Visapour & sur les terres du grand Mogol. *Ornith. de Salerne*, page 8.

mais c'est plutôt par la beauté de son plumage, que par sa grandeur ou sa force, qu'il a mérité cet honneur : on peut dire en effet que c'est l'un des plus beaux oiseaux du genre des oiseaux de proie.

I I.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale (c), que Marcgrave a décrit sous le nom *urutaurana* (ouroutaran) (d) que lui donnent les Indiens du Brésil, & que Fernandès a indiqué par le nom *ysquauthli* (e), qu'il porte au Mexique : c'est celui que nos voyageurs François ont appelé *aigle d'Orénoque* (f) : les Anglois ont adopté cette dénomination (g), & l'appellent *arenoko-eagle* : il est un peu plus petit que l'aigle commun, & approche de l'aigle tacheté ou petit aigle par la variété de

(c) L'aigle hupé du Brésil. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 446.

(d) *Urutaurana* (Brasiliensibus), & *urutari-cuquichu-caririri*. Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 203.

(e) *Ysquauthli*. Fernandès, *Hist. nat. nov. Hisp.* pag. 34.

(f) Il passe assez souvent de la terre-ferme aux îles Antilles une sorte de gros oiseau, qui doit tenir le premier rang entre les oiseaux de proie de l'Amérique : les premiers habitans du Tabago l'ont nommé l'*aigle d'Orénoque*, à cause qu'il est de la grosseur & de la figure d'un aigle, & qu'on tient que cet oiseau, qui n'est que passager en cette île, se voit communément en cette partie de l'Amérique méridionale, qui est arrosée de la grande rivière d'Orénoque; tout son plumage est d'un gris-clair marqueté de taches noires, hormis que les extrémités de ses ailes & de sa queue sont bordées de jaune: il a les yeux vifs & perçans; les ailes fort longues, le vol rapide & prompt, vu la pesanteur de son corps: il se repaît d'autres oiseaux sur lesquels il fond avec furie, & après les avoir atterrés, il les déchire en pièces & les avale. il attaque les arras, les perroquets, on a remarqué qu'il ne se jette pas sur son gibier tandis qu'il est à terre ou qu'il est posé sur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'essor pour le combattre en l'air. Du Tertre, *Hist. nat. des Antilles*, page 159. *Nota.* Rochefort a copié ceci mot pour mot dans la Relation de l'île de Tabago, pages 30 & 31.

(g) Voyez Browne, *Hist. nat. of Jamaica*, pag. 471.

son plumage; mais il a pour caractères propres & spécifiques, les extrémités des ailes & de la queue bordées d'un jaune blanchâtre, deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, & deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées sur le sommet de la tête, & qu'il peut baisser ou relever à sa volonté; les jambes couvertes jusqu'aux pieds de plumes blanches & noires, posées comme des écailles; l'iris de l'œil d'un jaune vif, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds jaunes comme les aigles, mais le bec plus noir & les ongles moins noirs: ces différences sont suffisantes pour séparer cet oiseau des aigles, & de tous les autres dont nous avons fait mention dans les articles précédens; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce, l'oiseau que Garcillasso appelle *aigle du Pérou* (*h*), qu'il dit être plus petit que les aigles d'Espagne.

Il en est de même de l'oiseau des côtes occidentales de l'Afrique (*i*), dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée, avec une excellente description sous le nom d'*eagle-crowned*, *aigle hupé*, qui me paroît être de la même espèce, ou d'une espèce très-voisine de celui-ci. Je crois devoir rapporter en entier la description de M. Edwards, pour mettre le Lecteur à portée d'en juger (*k*).

La

(*h*) Histoire naturelle des Incas, tome II, page 274.

(*i*) L'aigle hupé d'Afrique. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 448.

(*k*) Cet oiseau, dit M. Edwards, est d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui se voient en Europe, & il paroît fort & hardi comme les autres aigles; le bec avec la peau qui couvre le haut du bec, & où les ouvertures des narines sont placées, est d'un brun obscur; les coins de l'ouverture du bec sont fendus assez avant jusque sous les yeux, & sont jaunâtres; l'iris des yeux est d'une couleur d'orange rougeâtre; le devant de la tête, le tour des yeux & la gorge sont couverts de plumes blanches, parsemées de petites taches noires; le derrière du cou & de la tête, le dos & les ailes, sont d'un brun

La distance entre l'Afrique & le Bresil, qui n'est guère que de quatre cents lieues, n'est pas assez grande pour que des oiseaux de haut vol ne puissent la parcourir; & dès-lors il est très-possible que celui-ci se trouve également aux côtes du Bresil & sur les côtes occidentales de l'Afrique; & il suffit de comparer les caractères qui leur sont particuliers, & par lesquels ils se ressemblent, pour être persuadé qu'ils sont de la même espèce; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redressent à volonté, tous deux sont à peu près de la même grandeur; ils ont aussi tous deux le plumage varié, & marqueté dans les mêmes endroits; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre, les jambes jusqu'aux pieds, également couvertes de plumes marquetées de noir & de blanc; les doigts jaunes & les ongles bruns ou noirs, & il n'y a de différence que dans la distribution & dans les teintes des couleurs du plumage, ce qui

foncé, tirant sur le noir, mais les bords extérieurs des plumes sont d'un brun clair. Les pennes* sont plus foncées que les autres plumes des ailes; les côtés des ailes vers le haut, & les extrémités de quelques-unes des couvertures des ailes sont blancs, la queue est d'un gris foncé, croisée de barres noires, & le dessous en paroît être d'un gris de cendre obscur & léger; la poitrine est d'un brun rougeâtre avec de grandes taches noires transversales sur les côtés; le ventre est blanc, aussi-bien que le dessous de la queue qui est marqueté de taches noires; les cuisses & les jambes, jusqu'aux ongles, sont couvertes de plumes blanches, joliment marquetées de taches rondes & noires; les ongles sont noirs & très-forts, les doigts sont couverts d'écailles d'un jaune vif; il élève ses plumes du dessus de la tête en forme de crête ou de hupe, d'où il tire son nom. J'ai dessiné cet oiseau vivant à Londres, en 1752; son maître m'assura qu'il venoit des côtes d'Afrique, & je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même espèce exactement chez une autre personne, & qui venoient de la côte de Guinée; Barbot a indiqué cet oiseau sous le nom d'*aigle couronné*, dans sa description de la Guinée; il en donne une mauvaise figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées sur la tête d'une manière très-peu différente de celle dont elles sont représentées dans ma figure. Edwards, *Glanures*, part. 1, pag. 31 & 32, planche enluminée 224.

* *Pennes* est un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des ailes des Oiseaux de proie.

ne peut être mis en comparaison, avec toutes les ressemblances que nous venons d'indiquer; ainsi, je crois être bien fondé à regarder cet oiseau des côtes d'Afrique, comme étant de la même espèce que celui du Brésil; en sorte que l'aigle hupé du Brésil, l'Aigle d'Orénoque, l'aigle du Pérou, & l'aigle hupé de Guinée, ne sont qu'une seule & même espèce d'oiseau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

I I I.

L'OISEAU du Brésil (1), indiqué par Marcgrave sous le nom *urubitinga* (m), qui vraisemblablement est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays; & en effet il en diffère, 1.° par la grandeur, étant de moitié plus petit; 2.° par la couleur, celui-ci est d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre est d'un beau gris; 3.° parce qu'il n'a point de plumes droites sur la tête; 4.° parce qu'il a le bas des jambes & des pieds nus comme le pygargue; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes jusqu'au talon.

I V.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique* (pl. 417), qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste, & qui se trouve à Cayenne & dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guère que seize à dix-huit pouces de longueur; & il est remarquable, même au premier coup d'œil, par une large plaque d'un rouge pourpré qu'il a sous la gorge & sous le cou: on pourroit croire à cause de sa petitesse qu'il

(1) L'aigle du Brésil. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 445.

(m) *Urubitinga Brasiliensibus.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 214.

feroit du genre des éperviers ou des faucons; mais la forme de son bec, qui est droit à son insertion, & qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque distance de son origine, nous a déterminé à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample description, parce que la planche enluminée représente assez ses autres caractères.

V.

L'OISEAU des Antilles appelé le *pêcheur*, par le P. du Tertre (*n*), & qui est très-vraisemblablement le même que celui qui nous est indiqué par Catesby sous le nom de *fishing-hawk* (*o*), épervier-pêcheur de la Caroline; il est, dit-il, de la grosseur d'un autour, avec le corps plus alongé: ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue. Il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure; il a l'iris des yeux jaune; la peau qui couvre la base du bec bleue, le bec noir, les pieds d'un bleu pâle & les ongles noirs, & presque tous aussi longs les uns que les autres: tout le dessus du corps, des ailes & de la queue est d'un brun foncé; tout le dessous du corps, des ailes & de la queue est blanc; les plumes des jambes sont blanches, courtes & appliquées de très-près sur la peau. « Le pêcheur, dit le P. du Tertre, est tout semblable au mansfeni, hormis qu'il a les plumes du ventre blanches, & celles du dessus de la tête noires; ses griffes sont un peu plus petites: ce pêcheur est un vrai voleur de mer, qui n'en veut non plus aux animaux de la terre qu'aux oiseaux de l'air, mais seulement aux poissons »

(*n*) Hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, tome II, page 253.

(*o*) *Fishing-Hawk*. Catesby, tome I, page 2, planche 11, avec une figure coloriée.

» qu'il épie de dessus une branche ou une pointe de roc; &
 » les voyant à fleur d'eau, il fond promptement dessus, les
 » enlevant avec ses griffes, & les va manger sur un rocher:
 » quoiqu'il ne fasse pas la guerre aux oiseaux, ils ne laissent
 » pas de le poursuivre & de s'attrouper, & de le becqueter
 » jusqu'à ce qu'il change de quartier. Les enfans des Sauvages
 » les élèvent étant petits, & s'en servent à la pêche par plaisir
 » seulement, car ils ne rapportent jamais leur pêche ». Cette
 indication du P. du Tertre, n'est ni assez précise, ni assez
 détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il
 parle est le même que celui de Catesby, & nous ne le disons
 que comme une présomption: mais ce qu'il y a ici de bien
 plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique donné par
 Catesby, ressemble si fort à notre balbuzard d'Europe, qu'on
 pourroit croire avec fondement, que c'est absolument le même
 ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard; il
 est de la même grosseur, de la même forme, à très-peu près
 de la même couleur, & il a, comme lui l'habitude de pêcher
 & de se nourrir de poisson. Tous ces caractères se réunissent
 pour n'en faire qu'une seule & même espèce avec celle du
 balbuzard.

V I.

L'OISEAU des îles Antilles, appelé par nos Voyageurs
Mansfeni, & qu'ils ont regardé comme une espèce de petit
 aigle (*nifus*): le *mansfeni*, dit le P. du Tertre, est un puissant
 oiseau de proie, qui en sa forme & en son plumage, a tant de
 ressemblance avec l'aigle, que la seule petiteffe peut l'en distin-
 guer; car il n'est guère plus gros qu'un faucon; mais il a les
 griffes deux fois plus grandes & plus fortes: quoiqu'il soit si

bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux qui n'ont point de défense, comme aux grives, alouettes de mer, & tout au plus aux ramiers & tourterelles; il vit aussi de serpens & de petits lézards : il se perche ordinairement sur les arbres les plus élevés : les plumes sont si fortes & si ferrées, que si en le tirant on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de prise pour pénétrer; la chair en est un peu plus noire, mais elle ne laisse pas d'être excellente. *Histoire des Antilles, tome II, page 252.*



LES VAUTOURS.

L'ON a donné aux Aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts & plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les vautours au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise & de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit; les vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, & sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car dans ce genre il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre & plusieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres au point de les déchiqueter jusqu'aux os; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser: les éperviers, les faucons & jusqu'aux plus petits oiseaux montrent plus de courage, car ils chassent seuls, & presque tous dédaignent la chair morte, & refusent celle qui est corrompue: dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force & la cruauté du tigre, avec la lâcheté & la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes & déterrer les cadavres; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité & la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, & on les reconnoitra à la simple inspection en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite; la tête nue, le cou aussi presque nu, couvert d'un simple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant presque demi-circulaires, parce qu'ils se tiennent rarement à terre, & ceux des vautours étant plus courts & moins courbés; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs ailes, & qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie; à la partie du dessous de la gorge qui est plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui se tient fièrement droit, & presque perpendiculairement sur ses pieds; au lieu que le vautour dont la situation est à demi-horizontale, semble marquer la bassesse de son caractère par la position inclinée de son corps: on reconnoitra même les vautours de loin, en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre, c'est-à-dire plus de deux ensemble; & aussi parce qu'ils ont le vol pesant, & qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer & de s'efforcer à trois ou quatre reprises, avant de pouvoir prendre leur plein effor (a).

(a) Nota. M. Ray & M. Salerne, qui n'a fait presque par-tout que le copier mot pour mot, donnent encore pour différences caractéristiques entre les vautours & les aigles, la forme du bec qui ne se recourbe pas immédiatement à sa naissance & se maintient droit jusqu'à deux pouces de distance de son origine; mais je dois observer que ce caractère n'est pas bien indiqué, car le bec des aigles ne se recourbe pas non plus dès la naissance, il se maintient d'abord droit, & la seule différence est que dans le vautour cette partie droite du bec est plus longue que dans l'aigle; d'autres Naturalistes donnent aussi comme différence caractéristique la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles, mais ce

Nous avons composé le genre des aigles de trois espèces; savoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, & le petit aigle: nous y avons ajouté les oiseaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie, le jean-le-blanc & les six oiseaux étrangers qui y ont rapport; savoir, 1.° le bel oiseau de Malabar; 2.° l'oiseau du Bresil, de l'Orénoque, du Pérou & de Guinée, appelé par les Indiens du Bresil, *urutaurana*; 3.° l'oiseau appelé dans ce même pays, *urubitinga*; 4.° celui que nous avons appelé le *petit aigle de l'Amérique*; 5.° l'oiseau pêcheur des Antilles; 6.° le mansfeni qui paroît être une espèce de petit aigle, ce qui fait en tout treize espèces, dont l'une que nous avons appelée *petit aigle de l'Amérique*, n'a été indiquée par aucun Naturaliste. Nous allons faire de même l'énumération & la réduction des espèces de vautours, & nous parlerons d'abord d'un oiseau qui a été mis au nombre des aigles par Aristote, & après lui par la plupart des Auteurs; quoique ce soit réellement un vautour & non pas un aigle.

caractère est équivoque & n'appartient pas à toutes les espèces de vautours; le griffon qui est l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a si rentré en dedans, qu'il y a au-dessous de son cou & à la place du jabot, un creux assez grand pour y mettre le poing.

L E

PERCNOPTÈRE (a).

J'AI adopté ce nom, tiré du Grec pour distinguer cet oiseau (*pl. 426*), de tous les autres; ce n'est point du tout un aigle, & ce n'est certainement qu'un vautour, ou si l'on veut suivre

(a) Cet oiseau s'appelle en Catalogne, *Trencalos*. — Le Vautour des Alpes. Brisson, *Ornithol.* tom. 1, pag. 464.

le sentiment des Anciens, il fera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Aristote (*b*), qui l'a placé parmi les aigles, avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses bonnes qualités; se laissant chasser & battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé & cherchant les cadavres: il a aussi les ailes plus courtes & la queue plus longue que les aigles; la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'est-à-dire, couvert comme la tête d'un simple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-dessous du cou en forme de fraise; l'iris des yeux est d'un jaune rougeâtre; le bec & la peau nue qui en recouvre la base sont noirs, l'extrémité crochue du bec est blanchâtre; le bas des jambes & les pieds sont nus & de couleur plombée; les ongles sont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles: il est de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte sur la poitrine au-dessous de sa fraise, & cette tache brune paroît entourée ou plutôt lisérée d'une ligne étroite & blanche: en général, cet oiseau est d'une vilaine figure & mal proportionnée; il est même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui sort de ses narines, & de deux autres trous qui se trouvent dans son bec par lesquels s'écoule la salive: il a le jabot proéminent; &

(*b*) Nota. Aristote en fait la quatrième espèce de ses aigles, sous le nom de Περυόπιεος; & il lui donne ensuite pour surnom Υπάετος, que Théodore Gaza a bien rendu par *subaquila*; mais d'autres Auteurs, & particulièrement Aldrovande ont pensé qu'on devoit lire Γυπάετος au lieu de Υπάετος, c'est-à-dire, *Vulturina aquila* au lieu de *subaquila*: ce qu'il y a de vrai, c'est que l'une & l'autre de ces deux dénominations conviennent également à cet oiseau.

lorsqu'il est à terre, il tient toujours les ailes étendues (c) : enfin il ne ressemble à l'aigle que par la grandeur, car il surpasse l'aigle commun, & il approche du grand aigle pour la grosseur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'espèce du percnoptère paroît être plus rare que celle des autres vautours ; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en assez petit nombre.

(c) *Nota.* Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non-seulement à cette espèce, mais encore à la plupart des Vautours & à quelques autres oiseaux de proie.

LE GRIFFON.

C'EST le nom que M.^{rs} de l'Académie des Sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours (a). D'autres Naturalistes l'ont appelé le *vautour rouge* (b), le *vautour jaune* (c), le *vautour fauve* (d) ; & comme aucune de ces dénominations n'est univoque ni exacte, nous avons préféré le nom simple de griffon. Cet oiseau est encore plus grand que le percnoptère ; il a huit pieds de vol ou d'envergure ; le corps plus gros & plus long que le grand aigle, sur-tout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, & le

(a) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, page 209, avec une assez bonne figure.

(b) *Vultur ruber seu lateritii coloris, magnitudinis mediæ, interdum comparet in Prussia.* Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.

(c) *Vultur fulvus nosfer, Bastico Bellonii congener.* Willugh. *Ornith.* pag. 36 ; & Ray, *Synops. avium*, pag. 10, n.° 7.

(d) Le Vautour fauve. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 462.

cou qui a sept pouces de longueur ; il a , comme le percnoptère , au bas du cou un collier de plumes blanches ; sa tête est couverte de pareilles plumes qui font une petite aigrette par-derrière , au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles ; le cou est presque entièrement dénué de plumes ; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupières , toutes deux également mobiles & garnies de cils , & l'iris d'un bel orangé ; le bec long & crochu , noirâtre à son extrémité ainsi qu'à son origine , & bleuâtre dans son milieu ; il est encore remarquable par son jabot rentré , c'est-à-dire par un grand creux qui est au haut de l'estomac , & dont toute la cavité est garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux est la place du jabot qui n'est ni proéminent ni pendant , comme celui du percnoptère ; la peau du corps qui paroît à nu sur le cou & autour des yeux , des oreilles , &c. est d'un gris brun & bleuâtre ; les plus grandes plumes de l'aile ont jusqu'à deux pieds de longueur , & le tuyau plus d'un pouce de circonférence : les ongles sont noirâtres , mais moins grands & moins courbés que ceux des aigles.

Je crois , comme l'ont dit M.^{rs} de l'Académie des Sciences , que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote (*e*) ; mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard , & que d'abord il paroîtroit qu'Aristote ne faisant que deux espèces ou plutôt deux genres de vautours , le petit plus blanchâtre que le grand qui varie pour la forme (*f*) ; il paroîtroit ,

(*e*) Il se peut faire que l'oiseau que nous décrivons , qui est le grand vautour d'Aristote , est vulgairement appelé griffon , parce que c'est un oiseau fort grand , &c. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux , partie III , page 59.*

(*f*) *Vulturum duo genera sunt alterum parvum & albicantius , alterum majus , ac multiformius. Arist. Hist. anim. lib. VIII , cap. 3.*

dis-je, que ce genre de vautour est composé de plus d'une espèce, que l'on peut également y rapporter; car, il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'espèce en particulier, & comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raison, que le griffon fût le même que son grand vautour; le vautour commun, qui est tout aussi grand & peut-être moins rare que le griffon, pourroit être également pris pour ce grand vautour; en sorte qu'on doit penser que M.^{rs} de l'Académie des Sciences ont eu tort d'affirmer, comme certaine, une chose aussi équivoque & aussi douteuse, sans avoir même indiqué la raison ou le fondement de leur assertion, qui ne peut se trouver vraie que par hasard, & ne peut être prouvée que par des réflexions & des comparaisons qu'ils n'avoient pas faites: j'ai tâché d'y suppléer, & voici les raisons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon est en effet le grand vautour des Anciens.

Il me paroît que l'espèce du griffon est composée de deux variétés; la première, qui a été appelée *vautour fauve* (g); & la seconde, *vautour doré* par les Naturalistes (h). Les différences entre ces deux oiseaux dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes & séparées, car, tous deux sont de la même grandeur, & en général à peu près de la même couleur: tous deux ont la queue courte relativement aux ailes qui sont très-longues (i), & par ce caractère
qui

(g) Le Vautour fauve. Brisson, tome I, page 462.

(h) *Vultur aureus Alberti magni, Gesneri, Raii, Willulghbei*. Klein, *Ord. avium*. pag. 43. n.° 1. — *Vultur bæticus sive castaneus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 273. — Le Vautour doré. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 458.

(i) Nota. M. Brisson donne à son vautour doré une queue de deux pieds trois pouces

qui leur est commun, ils diffèrent des autres vautours : ces ressemblances ont même frappé d'autres Naturalistes avant moi (k), au point qu'ils ont appelé le vautour fauve, *congener* du vautour doré : je suis même très-porté à croire que l'oiseau indiqué par Belon, sous le nom de *vautour noir*, est encore de la même espèce que le griffon & le vautour doré ; car ce vautour noir est de la même grandeur, & a le dos & les ailes de la même couleur que le vautour doré. Or en réunissant en une seule espèce ces trois variétés, le griffon sera le moins rare des grands vautours, & celui par conséquent qu'Aristote aura principalement indiqué : & ce qui rend cette présomption encore plus vraisemblable, c'est que, selon Belon, ce grand vautour noir se trouve fréquemment en Égypte, en Arabie & dans les îles de l'Archipel ; & que dès-lors il doit être assez commun en Grèce. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on peut réduire les grands vautours qui se trouvent en Europe à quatre espèces ; savoir, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, dont nous parlerons dans l'article suivant, & le vautour hupé, qui diffèrent assez les uns des autres pour faire des espèces distinctes & séparées.

M.^{rs} de l'Académie des Sciences, qui ont disséqué deux griffons femelles, ont très-bien observé que le bec est plus long à proportion qu'aux aigles & moins recourbé ; qu'il n'est noir qu'au commencement & à la pointe, le milieu étant d'un gris bleuâtre ; que la mandibule supérieure du bec a en dedans comme une rainure de chaque côté ; que ces rainures retiennent les

de longueur, & trois pieds à la plus grande plume de l'aile, ce qui me feroit douter que ce soit le même oiseau que le vautour doré des autres Auteurs, qui a la queue courte en comparaison des ailes.

(k) *Vultur fulvus bætico congener*. Ray, *Synops. avi.* pag. 10, n.° 7 ; & Willulghby, *Ornithol.* page 36.

bords tranchans de la mandibule inférieure lorsque le bec est fermé; que vers le bout du bec il y a une petite éminence ronde aux côtés de laquelle sont deux petits trous par où les canaux salivaires se déchargent; que dans la base du bec sont les trous des narines, longs de six lignes sur deux de large, en allant du haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiseau; que la langue est dure & cartilagineuse, faisant par le bout comme un demi-canal, & ses deux côtés étant relevés en haut; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reste de la langue, qui fait comme une scie composée de pointes tournées vers le gosier; que l'œsophage se dilate vers le bas, & forme une grosse bosse qui prend un peu au-dessous du rétrécissement de l'œsophage; que cette bosse n'est différente du jabot des poules, qu'en ce qu'elle est parsemée d'une grande quantité de vaisseaux fort visibles, à cause que la membrane de cette poche est fort blanche & fort transparente (1); que le gésier n'est ni aussi dur, ni aussi épais qu'il l'est dans les gallinacées, & que sa partie charnue n'est pas rouge comme aux gésiers des autres oiseaux, mais blanche comme sont les autres ventricules; que les intestins & les *cæcum* sont petits comme dans les autres oiseaux de proie; qu'enfin l'ovaire est à l'ordinaire, & l'*oviductus* un peu anfractueux comme celui des poules, & qu'il ne forme pas un conduit droit & égal, ainsi qu'il l'est dans plusieurs autres oiseaux (m).

(1) *Nota.* Il paroîtroit par ce que disent ici M.^{rs} de l'Académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors; cependant je me suis assuré par mes yeux du contraire, il n'y a qu'un grand creux à la place du jabot, à l'extérieur; mais cela n'empêche pas qu'à l'intérieur il n'y ait une bosse & un grand élargissement dans cette partie de l'œsophage qui soulève la peau du creux & le remplit lorsque l'animal est bien repu.

(m) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, article du Griffon.

Si nous comparons ces observations sur les parties intérieures des vautours, avec celles que les mêmes Anatomistes de l'Académie ont faites sur les aigles, nous remarquerons aisément que quoique les vautours se nourrissent de chair comme les aigles, ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui servent à la digestion, & qu'ils sont à cet égard beaucoup plus près des poules & des autres oiseaux qui se nourrissent de grain, puisqu'ils ont un jabot & un estomac qu'on peut regarder comme un demi-gésier, par son épaisseur à la partie du fond: en sorte que les vautours paroissent être conformés non-seulement pour être carnivores, mais granivores & même omnivores.

LE VAUTOUR

OU

GRAND VAUTOUR (a).

LE Vautour simplement dit ou le grand Vautour, (*pl. 425*) est l'oiseau que Belon a improprement appelé le *grand vautour cendré* (b), & que la plupart des Naturalistes après lui, ont aussi nommé *vautour cendré* (c), quoiqu'il soit beaucoup plus noir que cendré: il est plus gros & plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'est pas difficile de le

(a) Vautour, en Arabe, *Racham* ou *Rocham*; en Grec, Γύψ; en Latin, *Vultur*; en Espagnol, *Buyetre*; en Italien, *Avoltorio*; en Allemand, *Gyr* ou *Geir* ou *Geier*; en Polonois, *Sep*; en Anglois, *Geir* ou *Vulture*. — Le Vautour. Briffon, tome I, page 453.

(b) Le grand Vautour cendré. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 83, avec une figure.

(c) *Vultur cireneus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 235 & 271. — Ray, *Synops. avi.* pag. 9, n.° 1. — Willughby, *Ornithol.* pag. 35, n.° 1. — Klein, *Ord. avi.* pag. 44, n.° 4. — Charleton, *Onomaet.* pag. 64, n.° 2. — Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.

distinguer, 1.^o par le cou qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long & plus fourni, qui est de la même couleur que celle des plumes du dos; 2.^o par une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, & borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, & au-dessous duquel il se trouve un collier étroit & blanc; 3.^o par les pieds qui sont dans le vautour couverts de plumes brunes, tandis que dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres; & enfin par les doigts qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.

L E V A U T O U R À A I G R E T T E S (a).

CE Vautour qui est moins grand que les trois premiers, l'est cependant encore assez pour être mis au nombre des grands vautours : nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Gesner (b), qui de tous les Naturalistes est le seul qui ait vu plusieurs de ces oiseaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *hasengeier* (vautour aux lièvres), a le bec noir & crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand & fort, les ailes larges, la queue longue & droite; le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorsqu'il est en repos, à terre ou perché, il redresse les plumes de la tête qui lui font alors comme deux cornes, que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure; il marche bien &

(a) Le vautour hupé. Brisson, *Ornith.* tome I, page 460.

(b) Gesner. *Avi.* pag. 782.

fait des pas de quinze pouces d'étendue : il poursuit les oiseaux de toute espèce, & il en fait sa proie; il chasse aussi les lièvres, les lapins, les jeunes renards & les petits faons, & n'épargne pas même le poisson : il est d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiser; non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la course; il vole avec grand bruit : il niche dans les forêts épaisses & désertes sur les arbres les plus élevés; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, & même les cadavres : quoique très-vorace, il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiseaux en Alsace au mois de janvier 1513, & l'année suivante on en trouva d'autres dans un nid qui étoit construit sur un gros chêne très-élevé, à quelque distance de la ville de Misen.

Tous les grands vautours, c'est-à-dire le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, & le vautour à aigrettes, ne produisent qu'en petit nombre & une seule fois l'année. Aristote dit qu'ordinairement ils ne pondent qu'un œuf ou deux (c) : ils font leurs nids dans des lieux si hauts & d'un accès si difficile, qu'il est très-rare d'en trouver : ce n'est que dans les montagnes élevées & désertes que l'on doit les chercher (d); les vautours

(c) *Rupibus inaccessis parit, neque locorum plurium incola avis hæc est, edit non plus quam unum aut duo complurimum.* Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. 11.

(d) *Nota.* En général, les vautours & les aigles qui habitent les îles & les autres terres voisines de la mer, ne bâtissent pas leurs nids sur des arbres, mais contre des rochers escarpés & dans des lieux inaccessibles, de sorte qu'on ne peut les voir que de la mer lorsqu'on est sur un vaisseau. Voyez les *Observations de Belon*, depuis la page 10 jusqu'à 14.—Dapper dit la même chose, & ajoute, que quand on veut prendre leurs petits ou leurs œufs, on attache une longue corde à un gros pieu, profondément enfoncé & bien affermi en terre au haut de la montagne, & qu'un homme se laisse glisser le long de la corde, en descendant jusqu'au nid de l'oiseau, dans une corbeille où il met les petits & les œufs, & qu'ensuite on

habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, & ce n'est que quand les neiges & les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, & voyager en hiver du côté des pays chauds; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles; ils sont moins communs dans le nord; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au-delà; puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède (*e*), ne fait aucune mention des vautours: cependant nous parlerons dans l'article suivant d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège, mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient plus nombreux dans les climats chauds, en Égypte (*f*), en Arabie, dans les îles de l'Archipel, & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie: on y fait même grand usage de la peau des vautours, le cuir en est presque aussi épais que celui d'un chevreau, il est recouvert d'un duvet très-fin, très-serré & très-chaud; & l'on en fait d'excellentes fourrures (*g*).

le tire en haut avec sa prise. Voyez *Description des îles de l'Archipel*, par Dapper, page 460.

(*e*) Linn. *Fauna Suecica*, pag. 16 & seq. usque ad pag. 24.

(*f*) Étant en Égypte & ès plaines de l'Arabie déserte, avons observé que les vautours y sont fréquens & grands. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 84.

(*g*) Les paisans de Crète & les autres qui habitent les montagnes de divers pays, en Égypte & dans l'Arabie déserte, s'étudient de prendre les vautours en diverses manières; ils les écorchent & vendent les peaux aux pelletiers. Leur peau est quasi aussi épaisse que celle d'un chevreau. Les pelletiers savent tirer les plus grosses plumes de la peau des vautours, laissant le duvet qui est au-dessous, & ainsi la conroyent, faisant pelices qui valent grand'somme d'argent; mais en France s'en servent le plus à faire pièces à mettre sur l'estomac. Qui seroit au Caire & iroit voir les marchandises qui sont exposées en vente, trouveroit des vêtements de fine soie fourrés de peaux de vautours, tant de noirs que de blancs. *Id. ibid.* pag. 83 & 84.—Il y a une grande quantité de vautours dans l'île de Chypre; ces oiseaux sont de la grosseur d'un cygne, fort semblables à l'aigle en ce que

Au reste, il me paroît que le vautour noir que Belon dit être commun en Égypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, & qu'on ne doit pas les séparer comme l'ont fait quelques Naturalistes (h), puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqués, ne les sépare pas, & parle des cendrés & des noirs, comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs, tels que celui qui est représenté dans les planches enluminées, n.º 425, & d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en est du vautour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux font de l'espèce commune du vautour ou de l'aigle. Aristote a eu raison de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puisque ce genre est en effet composé des trois espèces du griffon, du grand vautour & du vautour à aigrettes, sans y comprendre le percnoptère, qu'Aristote avoit cru devoir séparer des vautours, & associer aux aigles. Il n'en est pas de même du petit vautour dont nous allons parler, & qui ne me paroît faire qu'une seule espèce en Europe; ainsi, ce Philosophe a eu encore raison de dire que le genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'est-à-dire contenoit plus d'espèces que celui du petit vautour.

leurs ailes & leur dos sont couverts de mêmes plumes; leur cou est plein de duvet, doux comme la plus fine fourrure, & toute leur peau en est si couverte que les Insulaires la portent sur la poitrine & devant leur estomac pour aider à la digestion: ces oiseaux ont une touffe de plumes au-dessous du cou; leurs jambes sont grosses & fortes. . . . Ils ne vivent que de charognes & ils s'en remplissent si fort qu'ils en dévorent en une fois autant qu'il leur en faut pour quinze jours. . . . Et lorsqu'ils sont ainsi remplis ils ne peuvent s'élever de terre facilement; c'est alors qu'on les tire & tue fort à l'aise; ils sont même alors quelquefois si pesans qu'on les prend avec des chiens ou qu'on les tue à coups de pierres & de bâtons.

Description de l'Archipel, par Dapper, page 50.

(h) Le Vautour noir. Briffon, tome I, page 457.

L E

P E T I T V A U T O U R (a).

I L nous reste maintenant à parler des petits vautours (*planche 449*), qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, & *vautour à aigrettes*, non-seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, & nos Nomenclateurs en comptent trois; savoir, le vautour brun, le vautour d'Égypte & le vautour à tête blanche. Ce dernier qui est un des plus petits (*b*), & dont nous donnons ici la représentation, paroît être en effet d'une espèce différente des deux premiers, car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes & les pieds nus; tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche, est vraisemblablement le petit vautour blanc des Anciens, qui se trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne & jusqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé: on peut remarquer qu'il a la tête & le dessous du cou dégarnis de plumes & d'une couleur rougeâtre, & qu'il est blanc presque entier, à l'exception des grandes plumes des ailes qui sont noires (*c*): ces caractères sont plus que suffisans pour le faire reconnoître.

(a) *Nota.* Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour de Norvège*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvège.

(b) *Vultur leucocephalos.* Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 375.—Le Vautour à tête blanche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 466.

(c) Cet oiseau, dit M. Schwenckfeld, qui se nomme en Silésie *Grimmer*, a la langue assez large, l'estomac épais & ridé, la vésicule du fiel grande. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 376.

Des autres espèces de petits vautours indiqués par M. Briffon, sous les noms de *vautour brun* & de *vautour d'Égypte*, il me paroît qu'il faut en retrancher ou plutôt séparer le second, c'est-à-dire, le vautour d'Égypte, qui, par la description que Belon seul en a donnée (*d*), n'est point un vautour, mais un oiseau d'un autre genre, & auquel il a cru devoir donner le nom de *sacre Égyptien*; il ne nous reste donc plus que le vautour brun, au sujet duquel je remarquerai seulement, que je ne vois pas les raisons qui ont déterminé M. Briffon à rapporter cet oiseau à l'*aquila heteropode* de Gesner; il me paroît au contraire, qu'au lieu de faire de cet aigle hétéropode un vautour, on devoit le supprimer de la liste des oiseaux; car son existence n'est nullement prouvée; aucun des Naturalistes ne l'a vu; Gesner (*e*), qui seul en a parlé, & que tous les autres n'ont fait que copier (*f*), n'en avoit eu qu'un dessin qu'il a fait graver, & dont il a rapporté la figure au genre des aigles, & non pas à celui des vautours; & la dénomination d'*aigle hétéropode* qu'il lui donne, est prise du dessin dans lequel l'une des jambes de cet oiseau étoit bleue, & l'autre d'un brun blanchâtre; & il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain sur cette espèce, & qu'il n'en parle & ne lui donne ce nom d'*aigle hétéropode*, qu'en supposant la vérité de ce même dessin. Or un oiseau dessiné par un homme inconnu, nommé d'après un dessin incorrect, & que la seule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle; un oiseau qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux

(*d*) Sacre Égyptien. *Hierax*, en Grec; *Accipiter Ægyptius*, en Latin; *Sacre d'Égypte*, en François. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, pages 110 & 111.

(*e*) *Aquila Heteropode*. Gesner, *Avi.* pag. 207.

(*f*) *Aquila Heteropos*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 232.—*Heteropos*. Gesner, Charleton, *Exerc.* pag. 71.—*Falco capite nudo fuscus*. Linn. *Syst. nat.* edit. v1, gen. 36, sp. 2.

qui en ont voulu parler, est-il un vautour ou un aigle? est-il même un oiseau réellement existant? Il me paroît donc que c'est très-gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reste, l'oiseau qui existe réellement, & qui ne doit point être rapporté à l'aigle hétéropode qui n'existe pas, est représenté dans la planche n.º 427; & comme il nous a été envoyé d'Afrique aussi-bien que de l'île de Malte (g), nous le renvoyons à l'article suivant, où nous traiterons des oiseaux qui ont rapport aux vautours.

(g) Le Vautour brun. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 455.

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Vautours.

I.

L'OISEAU envoyé d'Afrique & de l'île de Malte (*planche 427*), sous le nom de *Vautour brun*, dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui est une espèce ou une variété particulière dans le genre des vautours, & qui, ne se trouvant point en Europe, doit être regardée comme appartenante au climat de l'Afrique, & sur-tout aux terres voisines de la mer méditerranée.

II.

L'OISEAU appelé par Belon, le *sacre d'Égypte*, & que le docteur Shaw indique sous le nom *Achbobba*; cet oiseau se voit par troupes dans les terres stériles & sablonneuses qui avoisinent les pyramides d'Égypte; il se tient presque toujours à terre & se repaît comme les vautours de toute viande & de chair

corrompue. « Il est (dit Belon) oiseau fordide & non gentil, & quiconque feindra voir un oiseau, ayant la corpulence d'un milan, le bec entre le corbeau & l'oiseau de proie, crochu par le fin bout, & les jambes & pieds, & marcher comme le corbeau, aura l'idée de cet oiseau, qui est fréquent en Égypte, mais rare ailleurs, quoiqu'il y en ait quelques-uns en Syrie, & que j'en aye (ajoute-t-il) vu quelqu'uns dans la Caramanie ». Au reste, cet oiseau varie pour les couleurs; c'est, à ce que croit Belon, l'*hierax* ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui, comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, parce que tous deux tuent & mangent les serpens & autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte (a). « Auprès du Caire, dit le docteur Shaw, nous rencontrames plusieurs troupes d'achbobbas, qui, comme nos corbeaux, vivent de charogne . . . c'est peut-être l'épervier d'Égypte, dont Strabon dit, que contre le naturel de ces sortes d'oiseaux, il n'est pas fort sauvage, car l'achbobba est un oiseau qui ne fait point de mal, & que les Mahométans regardent comme sacré; c'est pourquoi le Bacha donne tous les jours deux bœufs pour les nourrir, ce qui paroît être un reste de l'ancienne superstition des Égyptiens ». (b). C'est de ce même oiseau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Égypte, dit-il, de ces éperviers à qui on rendoit, ainsi qu'à l'ibis, un

(a) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, pages 110 & 111, avec figure, dans laquelle on peut remarquer que le bec ressemble beaucoup plus à celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour; mais on doit présumer que cette partie est mal représentée dans la figure, puisque l'Auteur dit dans sa description, que le bec est entre celui du corbeau & celui d'un oiseau de proie, & crochu par l'extrémité, ce qui exprime assez bien la forme du bec d'un vautour.

(b) Voyage de M. Shaw. D. M. tome II, pages 9 & 92.

» autre culte religieux; c'est un oiseau de proie de la grosseur
 » d'un corbeau, dont la tête ressemble à celle d'un vautour, &
 » les plumes à celles d'un faucon; les prêtres de ce pays repré-
 » sentoient de grands mystères sous le symbole de cet oiseau;
 » ils le faisoient graver sur leurs obélisques & sur les murailles
 » de leurs temples pour représenter le soleil; la vivacité de ses
 » yeux qu'il tourne incessamment vers cet astre, la rapidité de
 » son vol, sa longue vie, tout leur parut propre à marquer la
 nature du soleil, &c. » (c). Au reste, cet oiseau, qui, comme
 l'on voit, n'est pas assez décrit, pourroit bien être le même que
 le *galinache* ou *marchand*, dont nous ferons mention, *art. IV.*

I I I.

L'OISEAU (d) de l'Amérique méridionale (*planche 428*),
 que les Européens qui habitent les Colonies, ont appelé *Roi
 des Vautours* (e), & qui est en effet le plus bel oiseau de
 ce genre: c'est d'après celui qui est au cabinet du Roi que
 M. Briffon en a donné une bonne & ample description. M.
 Edwards, qui a vu plusieurs de ces oiseaux à Londres, l'a aussi
 très-bien décrit & dessiné: nous réunirons ici les remarques de
 ces deux Auteurs & de ceux qui les ont précédés, avec celles
 que nous avons faites nous-mêmes sur la forme & la nature de
 cet oiseau; c'est certainement un vautour, car il a la tête & le

(c) Voyage de Paul Lucas, *tome III*, page 204.

(d) *Coscauhtli*, ut *Mexicani* vocant; sive *aura*. De Laët, *Hist. nov. orbis*, pag. 232.
 — *Coscauhtli*. *Regina aurarum*. Hernandès, *Hist. Mex.* pag. 319. — *Coscauhtli*.
 Fernandès, *Hist. nov. Hisp.* p. 20. — *Regina aurarum*. Euf. Nieremberg, p. 224.
 — Vautour des Indes. Albin, *tome II*, p. 2, avec une figure coloriée, *planche IV.*

(e) *Roi des Vautours*. Edwards, *Hist. des Oiseaux*, *tome I*, page 2, avec une bonne
 figure bien enluminée, *planche II.* — *Le Roi des Vautours*. Briffon, *Ornithol.* *tome I*,
 page 470, avec une bonne figure, *planche XXXVI.*

cou dénué de plumes , ce qui est le caractère le plus distinctif de ce genre ; mais il n'est pas des plus grands , n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps , depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds ou de la queue ; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle , & n'ayant pas les ailes à proportion si grandes que les autres vautours , quoiqu'elles s'étendent , lorsqu'elles sont pliées , jusqu'à l'extrémité de la queue , qui n'a pas huit pouces de longueur ; le bec qui est assez fort & épais , est d'abord droit & direct & ne devient crochu qu'au bout ; dans quelques-uns il est entièrement rouge , & dans d'autres il ne l'est qu'à son extrémité , & noir dans son milieu ; la base du bec est environnée & couverte d'une peau de couleur orangée , large & s'élevant de chaque côté jusqu'au haut de la tête , & c'est dans cette peau que sont placées les narines , de forme oblongue , & entre lesquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée & mobile , & qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre , selon le mouvement de tête que fait l'oiseau ; les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate , & l'iris a la couleur & l'éclat des perles ; la tête & le cou sont dénués de plumes & couverts d'une peau de couleur de chair sur le haut de la tête , & d'un rouge plus vif sur le derrière & plus terne sur le devant ; au-dessous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir , de laquelle fort & s'étend de chaque côté sous la gorge , une peau ridée , de couleur brunâtre , mêlée de bleu & de rouge dans sa partie postérieure : cette peau est rayée de petites lignes de duvet noir , les joues ou côtés de la tête sont couvertes d'un duvet noir , & entre le bec & les yeux , derrière les coins du bec , il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun ; à la partie

supérieure du haut du cou il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de duvet noir, & l'espace contenu entre ces deux lignes est d'un jaune terne; les côtés du haut du cou sont d'une couleur rouge, qui se change en descendant par nuances en jaune; au-dessous de la partie nue du cou est une espèce de collier ou de fraise, formée par des plumes douces assez longues, & d'un cendré foncé; ce collier qui entoure le cou entier & descend sur la poitrine, est assez ample pour que l'oiseau puisse, en se refferant, y cacher son cou & partie de sa tête, comme dans un capuchon, & c'est ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de *moine* (f) par quelques Naturalistes; les plumes de la poitrine, du ventre, des cuisses, des jambes, & celles du dessous de la queue sont blanches & teintes d'un peu d'aurore; celles du croupion & du dessus de la queue varient, étant noires dans quelques individus & blanches dans d'autres; les autres plumes de la queue sont toujours noires, aussi-bien que les grandes plumes des ailes, lesquelles sont ordinairement bordées de gris; la couleur des pieds & des ongles n'est pas la même dans tous ces oiseaux, les uns ont les pieds d'un blanc sale ou jaunâtre & les ongles noirâtres; d'autres ont les pieds & les ongles rougeâtres, les ongles sont fort courts & peu crochus.

Cet oiseau est de l'Amérique méridionale & non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit (g);

(f) *Vultur monachus*. Monck. *Rex Warwarum*. *Avem Moritzburgi* vidit cujus figura in aviario picto Bareithano. *Calvitium quasi rasum habet. Collum nudum in vaginâ cutaneâ, plumis cinereis lanatis fimbriatâ recondere potest.* Klein, *Ordo Avi.* pag. 46.

(g) Albin dit que celui qu'il a dessiné étoit venu des Indes orientales par un vaisseau Hollandois appelé le *Pallampank*, *part. III, page 2, n.º 4*. M. Edwards dit aussi que les gens qui montraient ces oiseaux à la foire de Londres, affuroient qu'ils venoient des Indes orientales; mais que néanmoins il croit qu'ils sont de l'Amérique.

celui que nous avons au cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne : Navarette en parlant de cet oiseau, dit (h) « j'ai vu à Acapulco le roi des *zopilotes* ou *vautours*, c'est un des plus beaux oiseaux qu'on puisse voir, &c. » Le sieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a assuré à M. Edwards que cet oiseau vient uniquement de l'Amérique : Hernandès, dans son *Histoire de la nouvelle Espagne*, le décrit de manière à ne pouvoir s'y méprendre : Fernandès, Nieremberg & de Laët (i) qui tous ont copié la description de Hernandès, s'accordent à dire, que cet oiseau est commun dans les terres du Mexique & de la nouvelle Espagne ; & comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légère indication de cet oiseau dans ceux de l'Afrique & de l'Asie, je pense qu'on peut assurer qu'il est propre & particulier aux terres méridionales du nouveau continent, & qu'il ne se trouve pas dans l'ancien ; on pourroit m'objecter, que, puisque l'ouroutaran ou aigle du Bresil se trouve de mon aveu, également en Afrique

(h) Voyez le Recueil des Voyageurs, par Purchaff, page 753.

(i) Il y a dans la nouvelle Espagne une incroyable abondance & variété de beaux oiseaux, entre lesquels on estime exceller le *Cosquauhtli* ou *Aura*, comme les Mexicains le nomment, de la grandeur d'une poule d'Égypte, qui a les plumes noires par-tout le corps, excepté au cou & autour de la poitrine où elles sont d'un noir rougissant ; les ailes sont noires & mêlées de couleur cendrée, pourpre & fauve au reste ; les ongles sont recourbés ; le bec semblable au papagais, rouge au bout ; les trous des narines ouverts ; les yeux noirs, les prunelles fauves ; les paupières de couleur rouge, & le front d'un rouge de sang & rempli de plusieurs rides, lesquelles il fronce & ouvre à la façon des coqs d'inde, où il y a quelque peu de poil crépu comme celui des Nègres ; la queue est semblable à celle d'un aigle, noire dessus & cendrée dessous Il y a un autre oiseau de même espèce, que les Mexicains nomment *Tzopilotl*. De Laët, *Hist. du nouveau Monde*, liv. V, chap. IV, p. 143 & 144. *Nota.* Ce second oiseau, appelé *Tzopilotl* par les Mexicains, est un vautour, car celui qu'on appelle *roi des Vautours* a été aussi nommé *roi des Zopilotes*.

& en Amérique, je ne dois pas assurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas aussi; la distance entre les deux continens est égale pour ces deux oiseaux, mais probablement la puissance du vol est inégale (*k*), & les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours; quoi qu'il en soit, il paroît que celui-ci est confiné dans les terres où il est né, & qui s'étendent du Bresil à la nouvelle Espagne, car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds, il craint le froid; ainsi ne pouvant traverser la mer au vol entre le Bresil & la Guinée, & ne pouvant passer par les terres du nord, cette espèce est demeurée en propre au nouveau monde, & doit être ajoutée à la liste de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reste, ce bel oiseau n'est ni propre, ni noble, ni généreux; il n'attaque que les animaux les plus foibles, & ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens & même des excréments des animaux & des hommes; aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, & les sauvages mêmes ne peuvent manger de sa chair.

I V.

L'OISEAU (*planche 187*) appelé *ouroua* (*l*) ou *aura* (*m*),
par

(*k*) Hernandès dit néanmoins que cet oiseau s'élève fort haut, en tenant les ailes très-étendues, & que son vol est si ferme qu'il résiste aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appelé *regina aurarum*, parce qu'il surmonte la force du vent par celle de son vol; mais ce nom *aura* n'est pas dérivé du Latin, il vient par contraction d'*ouroua* qui est le nom Indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article suivant.

(*l*) *Nota.* Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour du Bresil*, parce qu'il nous a été envoyé de cette contrée.

(*m*) Cet oiseau a été nommé *urubu* (ouroubou) par les Indiens du Bresil. *Urubu Brasiliensibus.* Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 208. — *Ouroua*, par les Indiens de Cayenne. *Meleagris Guianensis torquatus; duplici ingluvie foras propendente.* Ouroua. Barrère, *Ornithol.* pag. 76. — *Corvus calvus, torquatus duplici ingluvie foras propendente.* Cormoran

par les Indiens de Cayenne, *urubu* (*n*) (ouroubou) par ceux du Brésil, *zopilott* par ceux du Mexique, & auquel nos François de Saint-Domingue & nos Voyageurs, ont donné le surnom de *marchand*: c'est encore une espèce qu'on doit rapporter au genre des vautours (*o*), parce qu'il est du même naturel, & qu'il a, comme eux, le bec crochu, & la tête & le cou dénués de plumes; quoique par d'autres caractères il ressemble au dindon (*p*), ce qui lui a fait donner par les Espagnols & les Portugais, le nom de *gallinaça* ou *gallinaço*: il n'est guère que de la grandeur d'une oie sauvage; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'est couverte, ainsi que le cou, que de la peau nue, & semée seulement de quelques poils noirs assez rares; cette peau est raboteuse & variée de bleu, de blanc & de rougeâtre: les ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant est elle-même assez longue: le bec est d'un blanc jaunâtre & n'est crochu qu'à l'extrémité; la peau nue qui en recouvre la base s'étend presque au milieu du bec, & elle est d'un jaune rougeâtre; l'iris de l'œil est orangé, & les

des Amazonès. Barrère, *Hist. de la France équinoxiale*, page 129. — *Aura*; *gallinaça* aut *gallinaço* alius. Euf. Nieremberg, page 224. — *Zopilot* sive *aura*. Hernandès, page 331; Fernandès, page 37. — *Zamuro*, sur les côtes de l'Amérique méridionale; & *Suyuntu* au Pérou. Nieremberg, *ibid.* pag. 224. Galinache ou Marchand. *Voyage de Desmarchais*, tome III, page 329. — Marchand. *Hist. des Aventuriers*, par Oexmelin, tome II, page 13. — Les Anglois de la Jamaïque l'ont nommé *Cavion Crow*, & les Anglois d'Europe *Turkey Buzzard*. Buse à figure de paon. Catesby, tome I, page 6, avec une figure coloriée. Nota. *Turkey Buzzard*, en Anglois, ne signifie pas Buse à figure de paon en François; c'est une faute du Traducteur. *Turkey Buzzard* signifie dindon buse.

(*n*) Nota. On a mis par méprise le nom d'*urubu* à la planche n.° 428 du roi des vautours; mais c'est à l'oiseau dont il est ici question que ce nom appartient.

(*o*) *Vultur pullus, capite implumi, cute crassâ rugosâ, ultra aperturas nasales laxatâ, tecto.* Browne, *Hist. nat. of Jamaïc.* pag. 471. — Le Vautour du Brésil. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 468.

(*p*) *Vultur gallinæ Africanæ facie.* Sloane, *Of Jamaïc.* 294, avec une figure.

paupières font blanches; les plumes de tout le corps font brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert & de pourpre obscurs; les pieds font d'une couleur livide, & les ongles font noirs: cet oiseau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours (*q*); il est aussi plus lâche, plus sale & plus vorace qu'aucun d'eux, se nourrissant plutôt de chair morte & de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé & assez rapide, pour poursuivre une proie s'il en avoit le courage, mais il n'attaque guère que les cadavres; & s'il chasse quelquefois, c'est, en se réunissant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre sur quelqu'animal endormi ou blessé.

Le marchand est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du cap*; il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique & dans celui de l'Amérique méridionale, & comme on ne le voit pas fréquenter les terres du nord, il paroît qu'il a traversé la mer entre le Brésil & la Guinée. Hans Sloane, qui a vu & observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol & de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux & même d'excrémens humains; qu'ils se rassemblent sur de grands arbres d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes; il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair du corbeau. Nieremberg dit aussi

(*q*) *Nota.* J'ai cru devoir donner une courte description de cet oiseau, parce que j'ai trouvé que celles des autres Auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu; cependant comme il n'y a que de légères différences, il est à présumer que ce sont des variétés individuelles, & par conséquent leurs descriptions peuvent être aussi bonnes que la mienne.

qu'ils volent très-haut & en grandes troupes; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités; qu'ils ont la vue très-perçante, & qu'ils voient de haut & de très-loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture; qu'ils sont très-silencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, & qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, & que leurs petits sont blancs dans le premier âge, & deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux &, pour ainsi dire, couleur de rubis; la langue en gouttière & en scie sur les côtés. Ximenès assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes troupes & toujours très-haut; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie qu'ils dévorent jusqu'aux os & sans aucun débat entr'eux, & qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol: ce sont de ces mêmes oiseaux dont Acosta fait mention sous le nom de *poullazes* (r), « qui sont, dit-il, d'une admirable légèreté, ont la vue très-perçante, & qui sont fort « propres pour nétoyer les cités, d'autant qu'ils n'y laissent « aucunes charognes ni choses mortes; ils passent la nuit sur « les arbres ou sur les rochers, & au matin viennent aux cités, « se mettent sur le sommet des plus hauts édifices, d'où ils « épient & attendent leur prise; leurs petits ont le plumage « blanc, qui change ensuite en noir avec l'âge ». « Je crois, dit Desmarchais, que ces oiseaux appelés *gallinaches* par « les Portugais, & *marchands* par les François de Saint-«

(r) Histoire des Indes, par Joseph Acosta, page 196.

» Domingue, font une espèce de coq-d'inde (*f*), qui au lieu de
 » vivre de grains, de fruits & d'herbes comme les autres, se
 » sont accoutumés à être nourris de corps morts & de cha-
 » rogues; ils suivent les chasseurs, sur-tout ceux qui ne vont à
 » la chasse que pour la peau des bêtes; ces gens abandonnent
 » les chairs, qui pourriroient sur les lieux & infecteroient l'air
 » sans le secours de ces oiseaux qui ne voient pas plutôt un
 » corps écorché, qu'ils s'appellent les uns les autres, & fondent
 » dessus comme des vautours, & en moins de rien en dévorent
 » la chair & laissent les os aussi nets que s'ils avoient été raclés
 » avec un couteau. Les Espagnols des grandes îles & de la
 » terre-ferme, aussi-bien que les Portugais, habitans des lieux
 » où l'on fait des cuirs, ont un soin tout particulier de ces
 » oiseaux, à cause du service qu'ils leur rendent, en dévorant
 » les corps morts & empêchant ainsi qu'ils ne corrompent l'air;
 » ils condamnent à une amende les chasseurs qui tombent dans
 » cette méprise; cette protection a extrêmement multiplié cette
 » vilaine espèce de coq-d'inde; on en trouve en bien des
 » endroits de la Guiane, aussi-bien que du Bresil, de la
 » nouvelle Espagne & des grandes îles; ils ont une odeur de
 » charogne que rien ne peut ôter; on a beau leur arracher le
 » croupion dès qu'on les a tués, leur ôter les entrailles, tous
 » ces soins sont inutiles; leur chair dure, coriace, filasseuse,
 » a contracté une mauvaise odeur insupportable ».

« Ces oiseaux (dit Kolbe) se nourrissent d'animaux morts;
 » j'ai moi-même vu plusieurs fois des squelettes de vaches, de

(*f*) *Nota.* Que quoique cet oiseau ressemble au coq-d'inde par la tête, le cou & la grandeur du corps, il n'est pas de ce genre; mais de celui du vautour dont il a non-seulement le naturel & les mœurs, mais encore le bec crochu & les serres.

bœufs & d'animaux sauvages qu'ils avoient dévorés; j'appelle « ces restes des squelettes, & ce n'est pas sans fondement, « puisque ces oiseaux séparent avec tant d'art les chairs d'avec « les os & la peau, que ce qui reste est un squelette parfait, « couvert encore de la peau, sans qu'il y ait rien de dérangé; « on ne sauroit même s'apercevoir que ce cadavre est vide « que lorsqu'on en est tout près: pour cela, voici comme ils « s'y prennent; d'abord ils font une ouverture au ventre de « l'animal, d'où ils arrachent les entrailles qu'ils mangent, & « entrant dans le vide qu'ils viennent de faire ils séparent les « chairs; les Hollandois du Cap appellent ces aigles, *stront- « vogels* ou *stront-jagers* (1), c'est-à-dire, *oiseaux de fiente*, « ou qui vont à la chasse de la fiente; il arrive souvent qu'un « bœuf qu'on laisse retourner seul à son étable, après l'avoir « ôté de la charue, se couche sur le chemin pour se reposer; « si ces aigles l'aperçoivent elles tombent inmanquablement sur « lui & le dévorent; lorsqu'elles veulent attaquer une vache ou « un bœuf, elles se rassemblent & viennent fondre dessus au « nombre de cent & quelquefois même davantage; elles ont « l'œil si excellent qu'elles découvrent leur proie à une extrême « hauteur, & dans le temps qu'elles-mêmes échappent à la vue « la plus perçante, & aussitôt qu'elles voient le moment favo- « rable elles tombent perpendiculairement sur l'animal qu'elles « guettent; ces aigles sont un peu plus grosses que les « oies sauvages, leurs plumes sont en partie noires, & en « partie d'un gris clair, mais la partie noire est la plus grande; «

(1) Cette espèce d'aigle est appelée *turkey buzzard*, *dindon buse*, par Catelby. *Hist. nat. Carol.* Tab. VI; & par Hans Sloane, *Hist. nat. of Jamaïc. &c.* Note de l'Éditeur de Kolbe.

» elles ont le bec gros, crochu & fort pointu; leurs serres sont grosses & aiguës (u) ».

» Cet oiseau (dit Catesby) pèse quatre livres & demie,
 » il a la tête & une partie du cou rouge, chauve & charnu
 » comme celui d'un dindon, clairement semés de poils noirs;
 » le bec de deux pouces & demi de long, moitié couvert
 » de chair, & dont le bout qui est blanc est crochu comme
 » celui d'un faucon; mais il n'a point de crochets aux côtés
 » de la mandibule supérieure; les narines sont très-grandes &
 » très-ouvertes, placées en avant à une distance extraordinaire
 » des yeux; les plumes de tout le corps ont un mélange de
 » pourpre foncé & de vert; ses jambes sont courtes & de couleur
 » de chair, ses doigts longs comme ceux des coqs domestiques,
 » & ses ongles qui sont noirs ne sont pas si crochus que ceux
 » des faucons: ils se nourrissent de charognes & volent sans
 » cesse pour tâcher d'en découvrir; ils se tiennent long-temps
 » sur l'aile & montent & descendent d'un vol aisé, sans qu'on
 » puisse s'apercevoir du mouvement de leurs ailes; une charogne
 » attire un grand nombre de ces oiseaux, & il y a du plaisir
 » à être présent aux disputes qu'il ont entr'eux en mangeant (x):
 » un aigle préside souvent au festin & les fait tenir à l'écart
 » pendant qu'il se repaît; ces oiseaux ont un odorat merveilleux;
 » il n'y a pas plutôt une charogne, qu'on les voit venir de
 » toutes parts en tournant toujours, & descendant peu à peu
 » jusqu'à ce qu'ils tombent sur leur proie; on croit générale-
 » ment qu'ils ne mangent rien qui ait vie, mais je fais qu'il y

(u) Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe; tome III, pages 158 & 159.

(x) Nota. Ce fait est contraire à ce que disent Nieremberg, Marcgrave & Desmarchais du silence & de la concorde de ces oiseaux en mangeant.

en a qui ont tué des agneaux, & que les serpens font leur « nourriture ordinaire. La coutume de ces oiseaux est de se « jucher plusieurs ensemble sur des vieux pins & des cypres, « où ils restent le matin pendant plusieurs heures, les ailes dé- « ployées (y) : ils ne craignent guère le danger & se laissent « approcher de près, sur-tout lorsqu'ils mangent ».

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on fait d'historique au sujet de cet oiseau, parce que c'est souvent des pays étrangers, & sur-tout des déserts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature; nos animaux, & même nos oiseaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles, & c'est dans celles de ce vautour des déserts de l'Amérique, que nous devons voir ce que seroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier & se nourrir en si grand nombre; ce font-là leurs mœurs primitives; par-tout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, & comme les loups, aussi nuisibles pendant leur vie, qu'inutiles après leur mort.

V.

L E C O N D O R (z).

SI la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le Condor doit être regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le casoar, le dronte, dont les ailes & les plumes ne font

(y) *Nota.* Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiseaux sont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorsqu'ils sont posés.

(z) Le Condor. *Cuntur*, au Pérou & au Chili. *Ouyrad - Ovassou*. (*Ouyra-ouassou*), chez les peuples du Maragnon, ce qui signifie grand *Ouara* ou grand *Aura*, grand oiseau de proie; car de Léry observe que le mot *Ouara*, *Ouyra*, *Aura*, chez les Topinamboux, est

pas conformées pour le vol, & qui par cette raison ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiseaux & les quadrupèdes dans un sens, tandis que les rouffettes, les rougettes & les chauve-souris font une semblable nuance, mais en sens contraire, entre les quadrupèdes & les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puissances que la Nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec & les serres à proportion aussi grandes & aussi fortes, le courage égal à la force, &c. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée juste de la forme & des proportions de son corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le seul de tous les Naturalistes & Voyageurs qui en ait donné une description détaillée. « Le condor est un oiseau de proie de la vallée » d'Ylo au Pérou.... J'en découvris un qui étoit perché sur » un grand rocher, je l'approchai à portée de fusil & le » tirai; mais comme mon fusil n'étoit chargé que de gros plomb, » le coup ne put entièrement percer la plume de son parement; » je m'aperçus cependant à son vol qu'il étoit blessé, car s'étant » levé fort lourdement, il eut assez de peine à arriver sur un » autre grand rocher à cinq cents pas de là, sur le bord de la

un nom générique pour tous les oiseaux de proie. — *Cuntur*, par les Péruviens; *Condor*, par les Espagnols; *Histoire du nouveau Monde*, par de Laët, page 330. — *Ouyrad-Ouassou*; *idem*, page 553. — Oiseau de proie nommé *Condor*. *Journal des Voyages du P. Feuillée*, page 640. — *Condor*. Frézier, *Voyage de la mer du Sud*, page 111. — La Condamine, *Voyage de la rivière des Amazones*, page 175. — Oiseau d'une grandeur prodigieuse, appelé *Contour* ou *Condur*; *Voyage de Desmarchais*, tome III, page 320.

mer, c'est pourquoi je chargeai de nouveau mon fusil d'une «
 balle & perçai l'oiseau au-dessous de la gorge; je men vis «
 pour lors le maître & courus pour l'enlever, cependant il «
 disputoit encore avec la mort, & s'étant mis sur son dos «
 il se défendoit contre moi avec ses serres toutes ouvertes, «
 en sorte que je ne savois de quel côté le saisir; je crois même «
 que s'il n'eût pas été blessé à mort, j'aurois eu beaucoup «
 de peine à en venir à bout; enfin je le traînai du haut du «
 rocher en bas, & avec le secours d'un matelot je le portai dans «
 ma tente pour le dessiner & mettre le dessin en couleur. «

Les ailes du condor, que je mesurai fort exactement, «
 avoient d'une extrémité à l'autre onze pieds quatre pouces, «
 & les grandes plumes, qui étoient d'un beau noir luisant, «
 avoient deux pieds deux pouces de longueur; la grosseur «
 de son bec étoit proportionnée à celle de son corps, la lon- «
 gueur du bec étoit de trois pouces & sept lignes, sa partie «
 supérieure étoit pointue, crochue & blanche à son extrémité, «
 & tout le reste étoit noir; un petit duvet court, de couleur «
 minime, couvroit toute la tête de cet oiseau; ses yeux étoient «
 noirs & entourés d'un cercle brun-rouge; tout son parement, «
 & le dessous du ventre, jusqu'à l'extrémité de la queue, étoit «
 d'un brun-clair, son manteau de la même couleur étoit un «
 peu plus obscur; les cuisses étoient couvertes jusqu'au genou «
 de plumes brunes, ainsi que celles du parement; le fémur «
 avoit dix pouces & une ligne de longueur, & le tibia cinq «
 pouces & deux lignes; le pied étoit composé de trois serres «
 antérieures & d'une postérieure; celle-ci avoit un pouce & «
 demi de longueur & une seule articulation, cette serre étoit «
 terminée par un ongle noir & long de neuf lignes; la serre «

» antérieure du milieu du pied, ou la grande ferre, avoit
 » cinq pouces huit lignes & trois articulations, & l'ongle
 » qui la terminoit avoit un pouce neuf lignes & étoit noir
 » comme font les autres : la ferre intérieure avoit trois pouces
 » deux lignes & deux articulations, & étoit terminée par un
 » ongle de la même grandeur que celui de la grande ferre ;
 » la ferre extérieure avoit trois pouces & quatre articulations,
 » & l'ongle étoit d'un pouce ; le tibia étoit couvert de petites
 » écailles noires, les ferres étoient de même, mais les écailles
 » en étoient plus grandes.

» Ces animaux gîtent ordinairement sur les montagnes où
 » ils trouvent de quoi se nourrir ; ils ne descendent sur le
 » rivage que dans la saison des pluies ; sensibles au froid, ils y
 » viennent chercher la chaleur. Au reste, quoique ces mon-
 » tagnes soient situées sous la zone torride, le froid ne laisse
 » pas de s'y faire sentir ; elles sont presque toute l'année cou-
 » vertes de neiges, mais beaucoup plus en hiver où nous
 » étions entrés depuis le 21 de ce mois.

» Le peu de nourriture que ces animaux trouvent sur le
 » bord de la mer, excepté lorsque quelques tempêtes y jettent
 » quelques gros poissons, les oblige à n'y pas faire de longs
 » séjours ; ils y viennent ordinairement le soir, y passent toute
 la nuit & s'en retournent le matin ».

Frézier, dans son voyage de la mer du Sud, parle de cet
 oiseau dans les termes suivans : « nous tuames un jour un oiseau
 » de proie, appelé *condor*, qui avoit neuf pieds de vol & une
 » crête brune qui n'est point déchiquetée comme celle du coq ;
 » il a le devant du gosier rouge, sans plumes, comme le coq-
 » d'inde ; il est ordinairement gros & fort à pouvoir emporter

un agneau. Garcilasso dit qu'il s'en est trouvé au Pérou, qui « avoient seize pieds d'envergure ».

En effet, il paroît que ces deux condors indiqués par Feuillée & par Frésier, étoient des plus petits & des jeunes de l'espèce; car tous les autres Voyageurs leur donnent plus de grandeur (a). Le P. d'Abbeville & de Laët, assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle, & qu'il est d'une telle force, qu'il ravit & dévore une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, & qu'il renverse aisément un homme (b). Il s'en est vu, disent Acosta (c) & Garcilasso (d), qui ayant les ailes étendues, avoient quinze & même seize pieds d'un bout de l'aile à l'autre; ils ont le bec si fort qu'ils percent la peau d'une vache, & deux de ces oiseaux en peuvent tuer & manger une, & même ils ne s'abstiennent pas des hommes; heureusement il y en a peu, car, s'ils étoient en grande quantité, ils

(a) *Ad oram (inquit D. STRONG) maritimam Chilensem non procul a Mochâ insulâ alitem hanc (cuntur) offendimus, clivo maritimo excelso prope litus insidentem. Glande plumbeâ trajectâ & occisâ spatium & magnitudinem socii navales attoniti, mirabantur: quippe ab extremo ad extremum alarum extensarum commensurata tredecim pedes latitudine æquabat. Hispani regionis istius incolæ interrogati affirmabant se ab illis valde timere ne liberos suos raperent & dilaniarent. Ray, Synops. Avi. pag. 11.*

(b) Hist. du nouveau Monde, par de Laët, page 553.

(c) Les oiseaux que les habitans du Pérou appellent *Condors*; sont d'une grandeur extrême & d'une telle force, que non-seulement ils ouvrent & dépècent un mouton, mais aussi un veau tout entier. *Hist. des Indes, par Jos. Acosta, page 197.*

(d) Ceux qui ont mesuré la grandeur des conturs, que les Espagnols appellent *Condors*, ont trouvé seize pieds de la pointe d'une aile à l'autre. . . . ils ont le bec si fort & si dur qu'ils percent aisément le cuir des bœufs. Deux de ces oiseaux attaquent une vache ou un taureau, & en viennent à bout: ils ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage est semblable à celui des pies; ils ont une crête sur le front, différente de celle des coqs, en ce qu'elle n'est point dentelée; leur vol au reste, est effroyable, & quand ils fondent à terre, ils étourdissent par leur grand bruit. *Histoire des Incas, tome II, page 201.*

détruiraient tout le bétail (e). Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les ferres grosses, fortes & crochues, & que les Indiens de l'Amérique assurent qu'ils empoignent & emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin; qu'ils font de la grosseur d'un mouton; que leur chair est coriace & sent la charogne; qu'ils ont la vue perçante, le regard assuré & même cruel; qu'ils ne fréquentent guère les forêts; qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer & des rivières, dans les savanes ou prairies naturelles (f).

M. Ray (g), & presque tous les Naturalistes après lui (h), ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête & de son cou dénués de plumes: cependant on pourroit

(e) Hist. du nouveau Monde, par de Laët, page 330.

(f) Voyage de Desmarchais, tome III, pages 321 & 322. — C'est aussi au condor qu'il faut rapporter les passages suivans. Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'île de Loubet, aux côtes du Pérou, deux oiseaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes & des griffes comme en ont les aigles; un cou comme celui d'une brebis, & une tête comme celle d'un coq, si bien que leur figure étoit aussi extraordinaire que leur grandeur. *Recueil des voyages de la compagnie des Indes de Hollande*, tome IV, page 528. — Il y avoit, dit Ant. de Solis, dans la ménagerie de l'Empereur du Mexique, des oiseaux d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissent des monstres... d'une taille surprenante & d'une prodigieuse voracité, jusque-là, qu'on trouve un auteur qui avance, qu'un de ces oiseaux mangeoit un mouton à chaque repas. *Hist. de la conquête du Mexique*, tome I, page 5.

(g) *Hujus generis (vulturini) esse videtur avis illa ingens Chilensis contur dicta; aves ista ex descriptione rudi qualem extorquere potui, quin vultur fuerit ex aurarum dictarum genere minime dubito; à nautis ob caput calvum seu implume pro gallopavone per errorem initio habita est, ut & aurā a primis nostræ gentis (Anglicæ) Americae colonis.* Ray, *Synops. Avi.* pag 11 & 12.

(h) *Vultur Grips, Gryphus, Greif-Geier, Klein, Ord. avi.* pag. 45. — Le condor. Brisson, *Ornith.* tome I, page 473.

en douter encore, parce qu'il paroît que son naturel tient plus de celui des aigles ; il est , disent les Voyageurs , courageux & très-fier ; il attaque seul un homme , & tue aisément un enfant de dix ou douze ans (i) ; il arrête un troupeau de moutons , & choisit à son aise celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils , tue les biches & les vaches , & prend aussi de gros poissons : il vit donc comme les aigles du produit de sa chasse , il se nourrit de proies vivantes & non pas de cadavres ; toutes ces habitudes sont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en soit , il me paroît que cet oiseau qui est encore peu connu , parce qu'il est rare par-tout , n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique , je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique , en Asie & peut-être même en Europe. Garcilasso a eu raison de dire que le condor du Pérou & du Chili (k) , est le même oiseau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux , si fameux dans les contes Arabes , & dont Marc Paul a parlé ; & il a eu encore raison de citer Marc Paul avec les contes Arabes , parce qu'il y a dans sa relation presque autant d'exagération. « Il se trouve (dit-il) dans l'île de Madagascar , une merveilleuse « espèce d'oiseau qu'ils appellent *roc* , qui a la ressemblance «

(i) Il est souvent arrivé qu'un seul de ces oiseaux a tué & mangé des enfans de dix ou douze ans. *Transf. Philos.* n.º 208. Sloane. — Le fameux oiseau , appelé au Pérou *Cuntur* , & par corruption *condor* , que j'ai vu en plusieurs endroits des montagnes de la province de Quito , se trouve aussi , si ce qu'on m'a assuré est vrai , dans les pays-bas des bords du Maragnon : j'en ai vu planer au-dessus d'un troupeau de moutons ; il y apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre ; c'est une opinion universellement répandue , que cet oiseau enlève un chevreuil , & qu'il a quelquefois fait sa proie d'un enfant : on prétend que les Indiens lui présentent pour appât une figure d'enfant d'une argile très-visqueuse , sur laquelle il fond d'un vol rapide , & qu'il y engage ses serres , de manière qu'il ne lui est plus possible de s'en dépitier. *Voyage de la rivière des Amazones , par M. de la Condamine* , page 172.

(k) *Hist. des Incas* , tome I , page 27.

» de l'aigle, mais qui est sans comparaison beaucoup plus
 » grand... les plumes des ailes étant de six toises de longueur
 » & le corps grand à proportion; il est de telle force &
 » puissance, que seul & sans aucune aide, il prend & arrête
 » un éléphant qu'il enlève en l'air & laisse tomber à terre pour
 le tuer, & se repaître ensuite de sa chair (l). Il n'est pas
 nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques, il suffit d'y
 opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de pré-
 céder & ceux qui vont suivre. Il me paroît que l'oiseau, presque
 grand comme une autruche, dont il est parlé dans l'histoire des
 Navigations aux terres Australes (m), ouvrage que M. le Pré-
 sident de Brosses a rédigé, avec autant de discernement que de
 soin, doit être le même que le condor des Américains & le
 roc des Orientaux; de même, il me paroît que l'oiseau de
 proie des environs de Tarnasar (n), ville des Indes orientales,
 qui est bien plus grand que l'aigle, & dont le bec sert à faire
 une poignée d'épée, est encore le condor, ainsi que le vautour
 du Sénégal (o), qui ravit & enlève des enfans; que l'oiseau

(l) Description géographique, &c. par Marc Paul, livre III, chapitre 40.

(m) Aux branches de l'arbre qui produit les fruits appelés *Pains de Singe*, étoient sus-
 pendus des nids qui ressembloient à de grands paniers ovales, ouverts par en bas & tissus
 confusément de branches d'arbres assez grosses; je n'eus pas la satisfaction de voir les oiseaux
 qui les avoient construits; mais les habitans du voisinage m'assurèrent qu'ils avoient assez la
 figure de cette espèce d'aigle qu'ils appellent *Ntann*. A juger de la grandeur de ces oiseaux
 par celle de leurs nids, elle ne devoit pas être beaucoup inférieure à celle de l'autruche.
Hist. des Navigations aux terres australes, tome II, page 104.

(n) *In regione circa Tarnasar urbem Indiae complura avium genera sunt, raptu praesertim
 viventia, longè aquilis proceriora; nam ex superiore rostri parte ensium capuli fabricantur. Id
 rostri fulvum caeruleo colore distinctum. . . . Aliti vero colos est niger & item purpureus inter-
 cursantibus pennis nonnullis.* Lud. patritius apud Gesnerum, *Avi.* pag. 206.

(o) Il y a au Sénégal des vautours aussi gros que des aigles, qui dévorent les petits
 enfans quand ils en peuvent attraper à l'écart. *Voyage de le Maire*, page 106.

fauvage de Lapponie (*p*), gros & grand comme un mouton, dont parle Regnard & la Martinière, & dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien encore être le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin, à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands ! ce vautour des agneaux ou des moutons, qui a souvent été vu en Allemagne & en Suisse en différens temps, & qui est beaucoup plus grand que l'aigle, ne peut être que le condor. Gesner rapporte, d'après un Auteur digne de foi (George Fabricius), les faits suivans. Des païsans d'entre Miesen & Brisa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, aperçurent un très-grand nid posé sur trois chênes, construit de perches & de branches d'arbres, & si étendu qu'un char pouvoit être à l'abri dessous; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiseaux déjà si grands que leurs ailes étendues avoient sept aunes d'envergure; leurs jambes étoient plus grosses que celles d'un lion, leurs ongles aussi grands & aussi gros que les doigts d'un homme; il y avoit dans ce nid plusieurs peaux de veaux & de brebis (*q*). M. Valmont de Bomare & M. Salerne, ont pensé comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes, devoit être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare,

(*p*) Il se trouve aussi dans la Lapponie Moscovite, un oiseau sauvage de couleur d'un gris-de-perle, gros & grand comme un mouton, ayant la tête faite comme un chat, les yeux fort étincelans & rouges; le bec comme un aigle, les pieds & les griffes de même. *Voyage des pays septentrionaux, par la Martinière, page 76, avec une figure.* — Il n'y a guère moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie; les aigles s'y rencontrent en abondance; il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse, qu'elles peuvent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, emporter des faons de rennes lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au sommet des plus hauts arbres; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. Regnard, *Voyage de Lapponie, page 181.*

(*q*) Diction. d'Hist. nat. par M. Valmont de Bomare, article de l'*Aigle*.

quatorze pieds de vol, & fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres & aux marmottes. M. Salerne rapporte aussi un fait très-positif à ce sujet, & qui est assez important pour le citer ici tout au long. « En 1719, » M. Déradin, beau-père de M. du Lac, tua à son château de » Mylourdin, paroisse de Saint-Martin d'Abat, un oiseau qui » pesoit dix-huit livres, & qui avoit dix-huit pieds de vol; il » voloit depuis quelques jours autour d'un étang; il fut percé » de deux balles sous l'aile. Il avoit le dessus du corps bigarré » de noir, de gris & de blanc, & le dessus du ventre rouge » comme de l'écarlate, & ses plumes étoient frisées; on le » mangea tant au château de Mylourdin qu'à Château-neuf- » sur-Loire; il fut trouvé dur, & sa chair sentoit un peu le » marécage; j'ai vu & examiné une des moindres plumes de » ses ailes; elle est plus grosse que la plus grosse plume de » cygne. Cet oiseau singulier sembleroit être le contur ou condor (*r*); » en effet, l'attribut de grandeur excessive doit être regardé comme un caractère décisif, & quoique le *laemmer geier* des Alpes, diffère du condor du Pérou, par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même espèce, du moins jusqu'à ce que l'on ait une description plus exacte de l'un & de l'autre.

Il paroît par les indications des Voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'est-à-dire, mêlé de blanc & de noir; & ce grand oiseau tué en France, au château de Mylourdin, lui ressemble donc, non-seulement par la grandeur, puisqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure, & qu'il pesoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant aussi mêlé de noir &

(*r*) Ornithol. de Salerne, page 10.

de blanc : on peut donc croire avec toute apparence de raison, que cette espèce principale, & première dans les oiseaux, quoique très-peu nombreuse, est néanmoins répandue dans les deux continens, & que pouvant se nourrir de toute espèce de proie (f), & n'ayant à craindre que les hommes, ces oiseaux fuient les lieux habités & ne se trouvent que dans les grands déserts ou les hautes montagnes.

(f) Les déserts de la province de Pachacamac, au Pérou, inspirent une secrète horreur ; on n'y entend le chant d'aucun oiseau, & dans toutes ces montagnes je n'en vis qu'un, nommé *condur*, qui est de la grosseur d'un mouton, & qui se perche sur les montagnes les plus arides, & se nourrit des vers qui naissent dans ces sables. *Nouveau voyage autour du monde, par le Gentil, tome I, page 129.*



LE MILAN ET LES BUSES.

LES Milans & les Buses, oiseaux ignobles, immondes & lâches, doivent suivre les vautours auxquels ils ressemblent par le naturel & les mœurs: ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent par leur grandeur & leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiseaux. Les milans & les buses qui n'ont pas ce même avantage, & qui leur sont inférieurs en grandeur, y suppléent & les surpassent par le nombre; partout ils sont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours; ils fréquentent plus souvent & de plus près les lieux habités; ils font leur nid dans des endroits plus accessibles; ils restent rarement dans les déserts; ils préfèrent les plaines & les collines fertiles aux montagnes stériles: comme toute proie leur est bonne, que toute nourriture leur convient; & que plus la terre produit de végétaux, plus elle est en même temps peuplée d'insectes, de reptiles, d'oiseaux & de petits animaux; ils établissent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poisson; sans être courageux ils ne sont pas timides, ils ont une sorte de stupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille, & semble leur ôter la connoissance du danger: on les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles ou les vautours; détenus en captivité, ils sont encore moins susceptibles d'éducation: de tout temps on les a proscrits, rayés de la liste des oiseaux nobles, & rejetés de l'école de la Fauconnerie: de tout temps on a comparé l'homme grossièrement impudent au milan, & la femme tristement bête à la buse.

Quoique ces oiseaux se ressembtent par le naturel, par la grandeur du corps (a), par la forme du bec, & par plusieurs autres attributs, le milan est néanmoins aisé à distinguer, non-seulement des buses, mais de tous les autres oiseaux de proie, par un seul caractère facile à saisir; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laissent paroître un intervalle qui s'aperçoit de loin, & lui a fait improprement donner le surnom d'aigle à queue fourchue: il a aussi les ailes proportionnellement plus longues que les buses, & le vol bien plus aisé: aussi passe-t-il sa vie dans l'air; il ne se repose presque jamais, & parcourt chaque jour des espaces immenses; & ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas; mais il semble que le vol soit son état naturel, sa situation favorite: l'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute, ses ailes longues & étroites paroissent immobiles; c'est la queue qui semble diriger toutes ses évolutions, & elle agit sans cesse; il s'élève sans effort, il s'abaisse comme s'il glissoit sur un plan incliné; il semble plutôt nager que voler; il précipite sa course, il la ralentit; s'arrête & reste comme suspendu ou fixé à la même place pendant des heures entières, sans qu'on puisse s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

Il n'y a dans notre climat, qu'une seule espèce de milan (pl. 422), que nos François ont appelé *milan royal* (b), parce

(a) *Milvus regalis magnitudine & habitu buteonis conformis est. . . . crura illi crocea sunt humiliora, buteonis ultra poplites propendentibus plumis similiter ferrugineis dilatis obtiguntur.* Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 303.

(b) Milan royal. En Grec, Ἰκνίς; en latin, *Milvus*; en Italien, *Milvio*, *Nibbio*, *Poyana*; en Espagnol, *Milano*; en Allemand, *Weihe* ou *Weiher*; en Hollandois, *Wowe*; en Anglois,

qu'il servoit au plaisir des Princes qui lui faisoient donner la chasse, & livrer combat par le faucon ou l'épervier; on voit en effet, avec plaisir, cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant, comme pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres & de bec, & le ramène à terre moins blessé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Le milan dont le corps entier ne pèse guère que deux livres & demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure: la peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi-bien que l'iris des yeux & les pieds: le bec est de couleur de corne & noirâtre vers le bout, & les ongles sont noirs: sa vue est aussi perçante que son vol est rapide; il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, & c'est de-là qu'il vise & découvre sa proie ou sa pâture, & se laisse tomber sur

Kite ou *Glead*; en Polonois, *Kenia*; en Suédois, *Glada*; en vieux François, *Écouffe*, *Écouffe*, *Huau*, *Milion*. — Milan royal. Belon, *Hist. natur. des Oiseaux*, page 129. — Milan royal, Albin. tom. I, pag. 4, pl. coloriée — *The Kite*, *Milvus regalis*, Brit. Zoology, pl. A 2 avec une figure coloriée. — Le Milan royal. Brisson, *Ornith.* tome I, page 414, pl. 33. *Nota.* Les Grecs appeloient *Γκῆς* le putois; & il est probable qu'ils ont donné au milan le même nom, parce que le milan attaque & tue les volailles, comme le putois. — Les latins l'ont appelé *Milvus*, quasi *mollis avis*, oiseau lâche; les noms *Huau* ou *Huo* en vieux françois, & *Wowe* en Hollandois, semblent être des dénominations empruntées de son cri *hu-o*. — *Glead* en Anglois & *Glada* en Suédois, sont tirés de ce qu'il paroît glisser en volant. — *Milion* est un mot corrompu de Milan.

tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance : il n'attaque que les plus petits animaux & les oiseaux les plus foibles ; c'est sur-tout aux jeunes poussins qu'il en veut ; mais la seule colère de la mère-poule suffit pour le repousser & l'éloigner. « Les milans font des animaux tout-à-fait lâches, m'écrivit un de mes amis (c), « je les ai vu poursuivre à deux un oiseau de proie pour lui « dérober celle qu'il tenoit, plutôt que de fondre sur lui, & « encore ne purent-ils y réussir : les corbeaux les insultent & « les chassent ; ils sont aussi voraces, aussi gourmands que « lâches : je les ai vu prendre à la superficie de l'eau, des petits « poissons morts & à demi corrompus ; j'en ai vu emporter « une longue couleuvre dans leurs serres ; d'autres se poser sur « des cadavres de chevaux & de bœufs : j'en ai vu fondre « sur des tripailles que des femmes lavoient le long d'un petit « ruisseau, & les enlever presque à côté d'elles : je m'avisai une « fois de présenter à un jeune milan que des enfans nourrissoient « dans la maison que j'habitois, un assez gros pigeonneau, il « l'avalait tout entier avec les plumes ».

Cette espèce de milan est commune en France, sur-tout dans les provinces de Franche-comté, du Dauphiné, de Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes : ce ne sont pas des oiseaux de passage, car ils font leur nid dans le pays, & l'établissent dans des creux de rochers. Les Auteurs de la Zoologie Britannique (d), disent de même qu'ils nichent en Angleterre, & qu'ils y restent pendant toute

(c) M. Hébert, que j'ai déjà cité comme ayant bien observé plusieurs faits relatifs à l'histoire des oiseaux.

(d) Some have supposed these to be birds of passage ; but in England they certainly continue the whole year. British Zoology. Species VI, the kite.

l'année : la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule : ceux de milan sont blanchâtres avec des taches d'un jaune sale. Quelques Auteurs ont dit qu'il faisoit son nid dans les forêts sur de vieux chênes ou de vieux sapins ; sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'espèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal (e), mais je ne fais si elle se trouve aussi dans le nouveau, car les relations d'Amérique n'en font aucune mention : il y a seulement un oiseau qu'on dit être naturel au Pérou, & qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui ressemble au milan à quelques égards, & qui a, comme lui, la queue fourchue. M. Catesby en a donné la description & la figure (f), sous le nom d'épervier à queue d'hirondelle, & M. Brisson l'a appelé *milan de la Caroline* (g). Je serois

(e) Il paroît que le milan royal se trouve dans le nord, puisque M. Linnæus l'a compris dans la liste des oiseaux de Suède, sous la dénomination de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ; corpore ferrugineo, capite albidiore*. *Faun. Suec.* n.° 59; & l'on voit aussi par les témoignages des Voyageurs, qu'il se trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique; on rencontre encore ici (en Guinée), dit Bosman, une espèce d'oiseau de proie; ce sont les milans : ils enlèvent, outre les poulets dont ils tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent découvrir & attraper, soit viande, soit poisson, & cela avec tant de hardiesse, qu'ils arrachent aux femmes nègres les poissons qu'elles portent vendre au marché, ou qu'elles crient dans les rues. *Voyage de Guinée*, page 278. Près du désert, au long du Sénégal, dit un autre Voyageur, on trouve un oiseau de proie de l'espèce du milan, auquel les François ont donné le nom d'*écouffe*. . . . toute nourriture convient à la fin dévorante; il n'est point épouventé des armes à feu; la chair cuite ou crue le tente si vivement, qu'il enlève aux matelots leurs morceaux dans le temps qu'ils les portent à leur bouche. *Histoire générale des Voyages*, par M. l'abbé Prevost, tome III, page 306.

(f) *Hist. nat. de la Caroline*, par Catesby, tome I, page 4, pl. IV, avec une bonne figure coloriée.

(g) Le milan de la Caroline. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 418.

assez porté à croire que c'est une espèce voisine de celle de notre milan, & qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre espèce encore plus voisine & qui se trouve dans nos climats, comme oiseau de passage, que l'on a appelé le *milan noir* (*planche 472*). Aristote distingue cet oiseau du précédent, qu'il appelle simplement *milan*, & il donne à celui-ci l'épithète de milan Étolien (*h*), parce que probablement il étoit de son temps plus commun en Étolie qu'ailleurs; Belon (*i*) fait aussi mention de ces deux milans; mais il se trompe lorsqu'il dit que le premier, qui est le milan royal, est plus noir que le second, qu'il appelle néanmoins *milan noir*; ce n'est peut-être qu'une faute d'impression; car il est certain que le milan royal est moins noir que l'autre: Au reste, aucun des Naturalistes, anciens & modernes, n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiseaux, & qui consiste, en ce que le milan royal a la queue fourchue, & que le milan noir l'a égale ou presque égale dans toute sa largeur, ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiseaux ne soient d'espèce très-voisine, puisqu'à l'exception de cette forme de la queue, ils se ressemblent par tous les autres caractères, car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit & plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage distribuées de même, les ailes proportionnellement aussi étroites & aussi longues, le bec de la même forme, les plumes aussi étroites & aussi alongées, & les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

(*h*) *Pariunt milvi ova bina magnâ ex parte, interdum tamen & terna, totidemque excludunt pullos; sed qui Etolius nuncupatur, vel quaternos aliquandò excludit.* Arist. *Hist. anim.* lib. vi, cap. 6.

(*i*) Milan noir. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 131.

Aldrovande dit que les Hollandois appellent ce milan *kukenduf*; que quoiqu'il soit plus petit que le milan royal, il est néanmoins plus fort & plus agile; Schwenckfeld assure au contraire qu'il est plus foible & encore plus lâche, & qu'il ne chasse que les mulots, les fauterelles & les petits oiseaux qui sortent de leurs nids; il ajoute que l'espèce en est très-commune en Allemagne; cela peut être, mais nous sommes certains qu'en France & en Angleterre elle est beaucoup plus rare que celle du milan royal; celui-ci est un oiseau du pays, & qui y demeure toute l'année; l'autre au contraire est un oiseau de passage qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds: Belon a été témoin oculaire de leur passage d'Europe en Égypte; ils s'attroupent & passent en files nombreuses sur le pont Euxin, en automne, & repassent dans le même ordre au commencement d'Avril; ils restent pendant tout l'hiver en Égypte, & sont si familiers qu'ils viennent dans les villes & se tiennent sur les fenêtres des maisons; ils ont la vue & le vol si sûrs qu'ils saisissent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.



L A B U S E (a).

LA Buse (*pl. 419*) est un oiseau assez commun, assez connu pour n'avoir pas besoin d'une ample description; elle n'a guère que quatre pieds & demi de vol sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces, & ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de son extrémité; l'iris de ses yeux est d'un jaune pâle & presque blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi-bien que la membrane qui couvre la base du bec, & les ongles sont noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts; il paroît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté; il est assez sédentaire & même paresseux; il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre; son nid est construit avec de petites branches, & garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers & mollets; la buse pond deux ou trois œufs qui sont blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève & soigne ses petits plus long-temps que les autres oiseaux de proie, qui presque tous les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément; M. Ray (*b*)

(a) En Grec, *Τελορυξ*, parce qu'on a cru fausement que cet oiseau avoit trois testicules; en Latin, *Buteo*; en Italien, *Burza*, *Bucciario*; en Allemand, *Busz-hen*, *Buzant*, *Buzge*, *Bushard*; en Anglois, *Buzzard*, *Common-Buzzard*, *Puttok*. — *Buteo*. Gesner, *Avi.* pag. 45. — *Buteo seu triorchis*. Aldrov. *Avi.* tom. I. pag. 362. — *Buteo vulgaris*. Willughby, *Ornith.* page 38. — *Buse* ou *Busard*, ou *Cassard*. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 100. — *Buzard*. Albin, *tome I*, page 1, *pl. 1*, *figure coloriée*. — *La buse*. Brisson, *Ornith.* tome I, page 406. — *The Common Buzzard*. British Zoology, *pl. XLIII*, avec une figure coloriée.

(b) *Ray's Letters* 53. Voyez aussi *British Zoology*. Species VII.

assure même que le mâle de la buse nourrit & soigne ses petits lorsqu'on a tué la mère.

Cet oiseau de rapine ne fait pas sa proie au vol, il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre, & de-là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée; il prend les levreaux & les jeunes lapins, aussi-bien que les perdrix & les cailles; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux; il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpens, de fauterelles, &c. lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses ensemble, on en trouve à peine deux bien semblables. Il y en a de presque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun & de blanc: ces différences dépendent principalement de l'âge & du sexe, car on les trouve toutes dans notre climat.



L A B O N D R É E (a).

COMME la Bondrée (*pl. 420*), diffère peu de la Buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces, qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes & séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse, & pèse environ deux livres; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, & dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds; ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure: son bec est un peu plus long que celui de la buse; la peau nue qui en couvre la base, est jaune (b), épaisse & inégale; les narines sont longues & courbées; lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large & de couleur jaune: l'iris des yeux est d'un beau jaune; les jambes & les pieds sont de la même couleur, & les ongles qui ne sont pas fort crochus, sont forts & noirâtres: le sommet de la tête paroît large & aplati;

(a) *Goiran* ou *Bondrée*. Belon, *Hist. naturelle des Oiseaux*, page 101, fig. page 102. — *Buteo apivorus* seu *Vespivorus*. Willughby, *Ornithol.* pag. 39, fig. tab 3. — *Bondrée*. Albin, *tome I*, page 3, fig. colorée, pl. 11. — *Falco pedibus seminudis, flavis; cerâ nigra; capite cinereo, caudæ fasciâ cinereâ, apice albo*. Linn. *Faun. Suec.* n.º 66. — *Buteo apivorus*. La bondrée. Brisson, *tome I*, page 410.

(b) Quelques Naturalistes ont dit que cette peau de la base du bec étoit noire; mais on peut présumer que cette différence vient de l'âge, puisque cette peau qui couvre la base du bec est blanche dans le premier âge de ces oiseaux: elle peut passer par le jaune, & devenir enfin brune & noirâtre.

il est d'un gris cendré. On trouve une ample description de cet oiseau dans l'ouvrage de M. Briffon & dans celui d'Albin: ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buse; & il ajoute qu'on a trouvé dans l'estomac d'une bondrée, plusieurs chenilles vertes, comme aussi plusieurs chenilles communes & autres insectes.

Ces oiseaux, ainsi que les buses, composent leur nid avec des bûchettes, & le tapissent de laine à l'intérieur, sur laquelle ils déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée & marquée de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, & particulièrement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes & des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées: elles sont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, & la peau qui est sur la base du bec, blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, qui est fort large, des grenouilles & des lézards entiers. La femelle est dans cette espèce, comme dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle: & tous deux piettent & courent, sans s'aider de leurs ailes, aussi vite que nos coqs de basse-cours.

Quoique Belon dise qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne sache connoître la bondrée, & la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois aussi aux gluaux, & souvent au lacet, il est cependant très-vrai qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buse commune. Dans plus de vingt buses qu'on m'a apportées

en différens temps, en Bourgogne, il ne s'est pas trouvé une seule bondrée; & je ne fais de quelle province est venue celle que nous avons au cabinet du Roi. M. Salerne dit que dans le pays d'Orléans, c'est la buse ordinaire qu'on appelle *bondrée*; mais cela n'empêche pas que ce ne soient deux oiseaux différens.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles & les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre & de buissons en buissons, toujours bas sans s'élever comme le milan, auquel du reste elle ressemble assez par le naturel, mais dont on pourra toujours la distinguer de loin & de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des pièges à la bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse & assez bonne à manger.



L'OISEAU

SAINT-MARTIN (a).

LES Naturalistes modernes ont donné à cet oiseau le nom de *Faucon-lanier* ou *Lanier cendré* (planche 459); mais il nous paroît être non-seulement d'une espèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon & du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, & il a proportionnellement le corps plus mince & plus dégagé; il a les jambes longues & menues, en quoi il diffère des faucons qui les ont robustes & courtes, & encore du lanier que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon, mais par ce caractère des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc & à la soubuse; il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il fait & qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie: il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la classe des faucons à longues

(a) Autre oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 104. — *Laniarius cinereus sive falco cinereo albus*. Frisch, planche LXXIX, avec une figure coloriée. — *The blue Hawk*. Le faucon bleu. Edwards, *Glanures*, pl. CCXXV, avec une figure bien coloriée. — Le lanier cendré. Brisson, *Ornith.* tome I, page 365.

Nota. Belon n'hésite pas à dire qu'il est de la même espèce que le jean-le-blanc, & en même-temps il convient qu'il approche beaucoup du milan: « il est, dit-il, encore une » autre espèce de jean-le-blanc ou oiseau saint-martin, semblablement nommée *blanche* » *queue*, de même espèce que le susdit; mais il ressemble beaucoup mieux à la couleur d'un » milan royal, n'étoit qu'il est de moindre corpulence. . . . Il ressemble au milan royal » de si près, qu'on n'y trouveroit différence, n'étoit qu'il est plus petit & plus blanc sous » le ventre, ayant les plumes qui touchent le croupion en la queue, tant dessus que » dessous de couleur blanche; aussi est-ce de cela qu'il est nommé *queue blanche* ». *Hist. nat. des Oiseaux*, page 104.

ailes : ce feroit à, mon avis, plutôt avec les buses qu'avec les faucons, que cet oiseau devoit être rangé, ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères, & par les habitudes naturelles.

Au reste, cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi-bien qu'en Allemagne & en Angleterre : celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Frisch a donné deux planches de ce même oiseau, n.^{os} 79 & 80, qui ne diffèrent pas assez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'espèce différente ; car les variétés qu'il remarque entre ces deux oiseaux sont trop légères, pour ne les pas attribuer au sexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a aussi donné la figure de cet oiseau, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres, & il ajoute que quand on l'aperçut, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres, dont il paroissoit quelquefois frapper le tronc avec le bec & les ferres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué & ouvert ; car on lui trouva, dans l'estomac, une vingtaine de petits lézards, déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiseau, avec ce que dit Belon, de son second oiseau saint-martin, on ne pourra douter que ce ne soit le même, & indépendamment des rapports de grandeur, de figure & de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, & de chercher avec avidité & constance les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons & aux autres oiseaux nobles, qu'à la buse, à l'harpaye & aux autres oiseaux de ce genre, dont les mœurs sont plus ignobles, & approchent de celles des milans.

Cet oiseau bien décrit & très-bien représenté par M. Edwards (*planche 225*), n'est pas, comme le disent les Auteurs de la Zoologie Britannique, le *henharrier*, dont ils ont donné la figure. Ce sont des oiseaux différens, dont le premier, que nous appelons d'après Belon, l'*oiseau saint-martin*, a, comme je l'ai dit, été indiqué par M.^{rs} Frisch & Brisson, sous le nom de *faucon-lanier* & *lanier cendré*; le second de ces oiseaux qui est le *subbuteo* de Gesner, & que nous appelons *soubuse*, a été nommé *aigle à queue blanche* par Albin, & *faucon à collier* par M. Brisson. Au reste, les Fauconniers nomment cet oiseau saint-martin, *la harpaye-épervier*. *Harpaye* est parmi eux un nom générique, qu'ils donnent non-seulement à l'oiseau saint-martin, mais encore à la *soubuse* & au *bufard-roux* ou *rousseau*, dont nous parlerons dans la suite.



LA SOUBUSE (a).

LA Soubuse (*planches 443 & 480*), ressemble à l'oiseau saint-martin par le naturel & les mœurs; tous deux volent bas pour saisir des mulots & des reptiles; tous deux entrent dans les basse-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets; tous deux sont oiseaux ignobles, qui n'attaquent que les foibles, & dès-lors on ne doit les appeler ni faucons ni laniers comme l'ont fait nos Nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liste des faucons, ce faucon à collier, & ne lui laisser que le nom de *soubuse*, comme au lanier cendré, celui d'*oiseau saint-martin*.

Le mâle dans la soubuse, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer en les comparant, qu'il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou: cette différence qui paroît être un caractère spécifique, nous portoit à croire que l'oiseau représenté (*planche 480*) n'étoit pas le mâle de la soubuse femelle, représenté n.° 443; mais de très-habiles Fauconniers nous ont assuré la chose comme certaine, & en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue & les ailes, la même

(a) *Subbuteo*. Gesner, *Avi.* pag. 48. — *Pygargus accipiter*. Willughby, *Ornith.* pag. 40. — Aigle à queue blanche. Albin, *tome II*, page 3, *planche V*, avec une figure coloriée du mâle Perturbateur des poules. Albin, *tome III*, page 2, *planche III*, avec une figure coloriée de la femelle. — Les Anglois appellent le mâle, *Henharow* ou *Henharrier*, c'est-à-dire, *Déchireur de Poules*. — *Falco torquatus*; le Faucon à collier. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 345. — *The Henharrier; the male*, pl. A 6. *The Ringtail; the female*, pl. A 7. *British Zoology*

distribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête & de bec, &c... en sorte que nous n'avons pu résister à leur avis: ce qui sur cela nous rendoit plus difficiles, c'est que presque tous les Naturalistes ont donné à la soubuse un mâle tout différent, & qui est celui que nous avons appelé oiseau *saint-martin*; & ce n'est qu'après mille & mille comparaisons, que nous avons cru pouvoir nous déterminer avec fondement contre leur autorité. Nous observerons que la soubuse se trouve en France, aussi-bien qu'en Angleterre; qu'elle a les jambes longues & menues comme l'oiseau *saint-martin*; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais; qu'enfin ces deux oiseaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article suivant, sous le nom de *harpaye*, semblent former un petit genre à part plus voisin de celui des milans & des buses, que de celui des faucons.



LA HARPAYE (a).

HARPAYE (*planche 460*), est un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiseaux du genre des busards ou busards de marais & à quelques autres espèces voisines, telles que la soubuse & l'oiseau saint-martin, qu'on appeloit *harpaye-épervier* : nous avons rendu ce nom spécifique, en l'appliquant à l'espèce dont il est ici question, à laquelle les Fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rousseau* : nos Nomenclateurs l'ont nommé *buzard-roux*, & M. Frisch l'a appelé improprement *vautour lanier moyen*, comme il a de même & tout aussi improprement appelé le busard de marais, *grand vautour lanier* : nous avons préféré le nom simple de *harpaye*, parce qu'il est certain que cet oiseau n'est ni un vautour ni un busard : il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiseaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens : il prend le poisson comme le jean-le-blanc, & le tire vivant hors de l'eau ; il paroît, dit M. Frisch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiseaux de rapine, ayant les sourcils plus avancés sur les yeux. Il se trouve en France comme en Allemagne, & fréquente de préférence les lieux bas & les bords des fleuves & des étangs ; & comme pour le reste de ses habitudes naturelles, il ressemble aux précédens, nous n'entrerons pas à son sujet dans un plus grand détail.

(a) Frisch, tome I, planche LXXVIII. — Le Busard roux. Brisson, tome I, page 404.



L E B U S A R D (a).

ON appelle communément cet oiseau, le *Bufard de marais*, (*planche 424*) ; mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de bufard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appeloit autrefois *fau-perdrieux*, & quelques Fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche* ; cet oiseau est plus vorace & moins paresseux que la buse, & c'est peut-être par cette seule raison qu'il paroît moins stupide & plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, & il est aussi avide de poisson que de gibier ; au lieu d'habiter, comme la buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les joncs, & à portée des étangs, des marais & des rivières poissonneuses : il niche dans les terres basses, & fait son nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons, ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses : il pond trois œufs, quelquefois quatre ; & quoiqu'il paroisse produire en plus grand nombre que la buse, qu'il soit comme elle oiseau sédentaire & naturel en France, & qu'il y demeure toute l'année, il est néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le bufard avec le milan noir, quoiqu'il lui ressemble à plusieurs égards, parce que le bufard a comme

(a) En Grec, Κίρκος; en Latin, *Circus*. — Le Fau-perdrieux. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 114. — *Circus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 351 *Milvus aruginosus*. Aldrov. tom. I, pag. 396. — Bufard de marais. Albin, tome I, page 4, planche III, avec une figure coloriée. — *Vultur fuscus*, sive *Laniarius*. Frisch, pl. LXXVII, avec une bonne figure coloriée. — Le bufard de marais. Brisson, *Ornith.* tome I, page 401. — *The moor Buzzard*. *British Zoology*, pl. A 5, avec une figure coloriée.

la buse, la bondrée, &c. . . le cou gros & court; au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long, & on distingue aisément le busard de la buse, 1.^o par les lieux qu'il habite; 2.^o par le vol qu'il a plus rapide & plus ferme; 3.^o parce qu'il ne se perche pas sur de grands arbres, & que communément il se tient à terre ou dans des buissons; 4.^o on le reconnoît à la longueur de ses jambes qui, comme celles de l'oiseau saint-martin & de la soubuse, sont à proportion plus hautes & plus menues que celles des autres oiseaux de rapine.

Le busard chasse de préférence les poules d'eau, les plongeurs, les canards & les autres oiseaux d'eau; il prend les poissons vivans & les enlève dans ses serres: au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles & d'insectes aquatiques: quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une plus ample pâture, & c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif, & qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avoit élevés à chasser & prendre des lapins, des perdrix & des cailles; il vole plus pesamment que le milan; & lorsqu'on veut le faire chasser par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement: un seul faucon ne suffit pas pour le prendre, il fauroit s'en débarrasser & même l'abattre; il descend au duc comme le milan, mais il se défend mieux, & il a plus de force & de courage; en sorte qu'au lieu d'un seul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobreaux & les crefferelles le redoutent, évitent sa rencontre, & même fuient lorsqu'il les approche.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport au MILAN, aux BUSES
& SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appelé par Catesby (a), l'Épervier à queue d'hirondelle ; & par M. Brisson, le Milan de la Caroline.
 « Cet oiseau, dit Catesby, pèse quatorze onces : il a le bec noir
 » & crochu ; mais il n'a point de crochets aux côtés de la
 » mandibule supérieure comme les autres éperviers : il a les
 » yeux fort grands & noirs, & l'iris rouge ; la tête, le cou,
 » la poitrine & le ventre sont blancs, le haut de l'aile & le
 » dos d'un pourpre foncé, mais plus brunâtre vers le bas, avec
 » une teinture de vert ; les ailes sont longues à proportion du
 » corps, & ont quatre pieds lorsqu'elles sont déployées ; la
 » queue est d'un pourpre foncé, mêlé de vert & très-fourchue ;
 » la plus longue plume des côtés ayant huit pouces de long
 » de plus que la plus courte du milieu : ces oiseaux volent long-
 » temps, comme les hirondelles, & prennent en volant les
 » escarbots, les mouches & autres insectes sur les arbres & sur
 » les buissons : on dit qu'ils font leur proie de lézards & de
 » serpens, ce qui fait que quelques-uns les ont appelés éperviers
 » à serpens. Je crois, ajoute M. Catesby, que ce sont des
 » oiseaux de passage (en Caroline), n'en ayant jamais vu aucuns
 pendant l'hiver ».

Nous remarquerons, au sujet de ce que dit ici cet Auteur,

(a) Hist. nat. de la Caroline, tome I, page 4, planche IV, avec une bonne figure coloriée.

que l'oiseau dont il est question n'est point un épervier, n'en ayant ni la forme, ni les mœurs; il approche beaucoup plus, par les deux caractères, de l'espèce du milan; & si on ne veut pas le regarder comme une variété de l'espèce du milan d'Europe, on peut au moins assurer que c'est le genre dont il approche le plus, & que son espèce est infiniment plus voisine de celle du milan que de celle de l'épervier.

I I.

L'OISEAU appelé *Caracara*, par les Indiens du Bresil, & dont Marcgrave a donné la figure & une assez courte indication (b), puisqu'il se contente de dire que le *caracara* du Bresil, nommé *gavion* par les Portugais, est une espèce d'épervier ou de petit aigle (*nifus*) de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les ailes de quatorze, qui ne s'étendent pas, lorsqu'elles sont pliées jusqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux & taché de points blancs & jaunes; la queue variée de blanc & de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu & médiocrement grand; les pieds jaunes, les serres semblables à celles des éperviers, avec des ongles semi-lunaires, longs, noirs & très-aigus, & les yeux d'un beau jaune; il ajoute que cet oiseau est le grand ennemi des poules, & qu'il varie dans son espèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine & le ventre étoient blancs.

I I I.

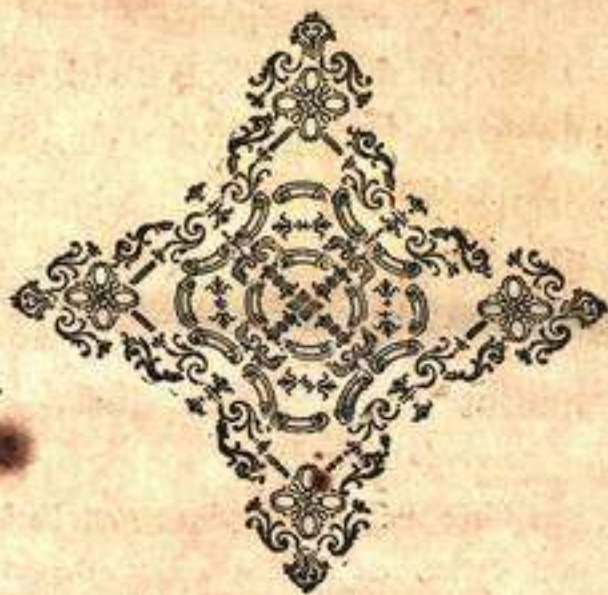
L'OISEAU des terres de la baie de Hudson, auquel M. Edwards a donné le nom de *buse cendrée* (c), & qu'il décrit

(b) Marcgrave, *Hist. nat. Brasl.* pag. 211.

(c) *The ash coloured Buzzard.* Edwards, *Hist. of Birds*, tome II, page 53, pl. LIII, avec une figure bien coloriée.

à peu près dans les termes suivans. Cet oiseau est de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne grosseur : il ressemble par la figure, & en partie par les couleurs, à la buse commune; le bec & la peau qui en couvre la base, sont d'une couleur plombée bleuâtre; la tête & la partie supérieure du cou, sont couvertes de plumes blanches, tachées de brun-foncé dans leur milieu : la poitrine est blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes : le ventre & les côtés sont couverts de plumes brunes, marquées de taches blanches, rondes ou ovales; les jambes sont couvertes de plumes douces & blanches, irrégulièrement tachées de brun; les couvertures du dessous de la queue sont rayées transversalement de blanc & de noir : toutes les parties supérieures du cou, du dos, des ailes & de la queue sont couvertes de plumes d'un brun cendré plus foncé dans leur milieu, & plus clair sur les bords; les couvertures du dessous des ailes sont d'un brun sombre avec des taches blanches; les plumes de la queue sont croisées par-dessus de lignes étroites & de couleur obscure, & par-dessous croisées de lignes blanches; les jambes & les pieds sont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles sont noirs, & les jambes sont couvertes, jusqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obscure : cet oiseau, ajoute M. Edwards, qui se trouve dans les terres de la baie de Hudson, fait principalement sa proie des gelinotes blanches. Après avoir comparé cet oiseau, décrit par M. Edwards, avec les buses, soubuses, harpayés & busards, il nous a paru différer de tous par la forme de son corps & par ses jambes courtes : il a le port de l'aigle & les jambes courtes comme le faucon, & bleues comme le lanier; il semble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au

genre de la buse. Mais comme M. Edwards est un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiseaux, & qu'il a rapporté celui-ci aux buses; nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion & suivre la sienne : c'est par cette raison que nous plaçons ici cet oiseau à la suite des buses.



L'ÉPÉRVIER (a).

QUOIQUE les Nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers (*planches 466, 467 & 412*), nous croyons qu'on doit les réduire à une seule. M. Briffon fait mention de quatre espèces ou variétés; savoir, l'Épervier commun, l'Épervier tacheté, le petit Épervier & l'Épervier des Alouettes; mais nous avons reconnu que cet épervier des alouettes n'est que la crefferelle femelle. Nous avons trouvé de même, que le petit épervier n'est que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun; en sorte qu'il ne reste plus que l'épervier tacheté, qui n'est qu'une variété accidentelle de l'espèce commune de l'épervier. M. Klein (b) est le premier qui ait indiqué cette variété, il dit que cet oiseau lui fut envoyé du pays de Mariembourg; il

(a) En Grec, Σπιζίας; en Grec moderne, Σπυριεας; en Latin, *accipiter fringillarius*, quod *fringillas & minores aves rapiat*; en Italien, *Sparviero*; en Allemand, *Sperber* ou *Sperwen*; en Polonois, *Croguler*; en Suède, *Spacshoek*; en Anglois, *Spar-hawk* ou *Sparrow-hawk*; en France, on appelle le mâle *Émouchet* ou *Mouchet*. — *Accipiter fringillarius*. Gesner, *Avi*, pag. 51. — *Accipiter minor*, idem, pag. 52..... *Nifus recentiorum*. Gesner, *Icon. Avium*, pag. 7. *Nifus à conatu, nifu, quod aves multò se majores rapere nitatur*. — Épervier ou Éparvier. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 121. *Fringillarius accipiter vulgò nifus dictus*. Aldrov. *Avi*, tom. I, pag. 344. — Épervier. Albin, tome I, page 6, planche v, avec une figure coloriée de la femelle; & tome III, page 2, pl. IV, avec une figure coloriée du mâle. — *Nifus sagittatus, sive accipiter fringillarius*. Frisch, planche XC, avec une figure coloriée de l'épervier hagard ou vieux..... *Nifus sagittatus alter idem*, planche XCII, avec une figure coloriée de l'épervier-fors ou jeune. *Nota*. Ces deux planches ne représentent pas deux oiseaux différens.... *Nifus striatus, idem*, planche XC, avec une figure coloriée du mâle. — L'Épervier. Briffon, *Ornithol.* tome I, page 310. — *The Sparrow-hawk*. *Britisch Zoology*, planche A 10, *The male*; planche A 12, *The female*.

(b) Klein, *Ordo Avium*, pag. 53.

faut donc réduire à l'espèce commune le petit épervier, aussi-bien que l'épervier tacheté, & séparer de cette espèce l'épervier des alouettes qui n'est que la femelle de la crefferelle.

On observera que le tiercelet-fors d'épervier (*planche 466*), diffère du tiercelet-hagard (*planche 467*), en ce que le fors a la poitrine & le ventre beaucoup plus blancs, & avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet hagard, qui a ces parties presque entièrement rouffes & traversées de bandes brunes; au lieu que l'autre n'a sur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulières. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les Fauconniers, il est d'autant plus brun sur le dos, qu'il est plus âgé; & les bandes transversales de la poitrine ne sont bien régulières que quand il a passé sa première ou sa seconde mue: il en est de même de la femelle (*planche 412*), qui n'a des bandes régulières que lorsqu'elle a passé sa seconde mue; & pour donner une idée plus détaillée de ces différences & de ces changemens dans la distribution des couleurs, nous remarquerons que sur le tiercelet-fors, ces taches de la poitrine & du ventre sont presque toutes séparées les unes des autres, & qu'elles présentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émouffé, qu'une suite continue & uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes transversales de la poitrine & du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'est-à-dire, du tiercelet qui a subi ses deux premières mues; les mêmes changemens arrivent dans la femelle: ces bandes transversales brunes, telles qu'on les voit représentées dans la planche, ne sont dans la première année que des taches séparées; & l'on verra dans l'article de l'autour, que ce changement est encore plus considérable que dans l'épervier: rien ne

prouve mieux combien sont fautives les indications que nos Nomenclateurs ont voulu tirer de la distribution des couleurs, que de voir le même oiseau porter la première année des taches ou des bandes longitudinales brunes, descendant du haut en bas, & présenter au contraire, dans la seconde année, des bandes transversales de la même couleur: ce changement, quoique très-singulier, est plus sensible dans l'autour & dans les éperviers, mais il se trouve aussi plus ou moins dans plusieurs autres espèces d'oiseaux; de sorte que toutes les méthodes fondées sur l'énonciation des différences de couleur & de la distribution des taches, se trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays: l'espèce en est assez nombreuse: on m'en a apporté plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois; ils sont alors très-maigres, & ne pèsent que six onces: le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie; la femelle est beaucoup plus grosse que le mâle; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés de jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste, l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile: on l'apprivoise aisément, & l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux & des cailles; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, & fait une prodigieuse destruction des pinçons & des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver: il faut que l'espèce de l'épervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paroît, car indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines saisons, il en passe en

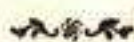
grande quantité dans d'autres pays (c), & qu'en général l'espèce se trouve répandue dans l'ancien continent (d), depuis la Suède (e) jusqu'au cap de Bonne-espérance (f).

(c) *Nota.* Je crois devoir rapporter ici en entier un assez long récit de Belon, qui prouve le passage des oiseaux, & indique en même temps la manière dont on les prend. « Nous étions, dit-il, à la bouche du Pont-Euxin; où commence le détroit du Propon- « tide; nous étions montés sur la plus haute montagne, nous trouvâmes un Oiseleur qui « prenoit des éperviers de belle manière; & comme c'étoit vers la fin d'Avril, lorsque « tous oiseaux sont empêchés à faire leurs nids, il nous sembloit étrange voir tant de milans « & d'éperviers de venir de-là par de devers le côté dextre de la mer majeure: l'Oiseleur « les prenoit avec grande industrie, & n'en failloit pas un; il en prenoit plus d'une « douzaine à chaque heure, il étoit caché derrière un buisson, au-devant duquel il avoit « fait une aire unie & carrée, qui avoit deux pas en diamètre, distante environ de deux « ou trois pas du buisson; il y avoit six bâtons fichés autour de l'aire, qui étoient de la « grosseur d'un pouce & de la hauteur d'un homme, trois de chaque côté, à la summité « desquels il y avoit en chacun une coche entaillée du côté de la place, tenant un rets de « fil vert fort délié, qui étoit attaché aux coches des bâtons, tendus à la hauteur d'un « homme, & au milieu de la place il y avoit un piquet de la hauteur d'une coudée, au « faite duquel il y avoit une cordelette attachée qui répondoit à l'homme caché derrière « le buisson; il y avoit aussi plusieurs oiseaux attachés à la cordelette qui passoient le « grain dedans l'aire, lesquels l'Oiseleur faisoit voler lorsqu'il avoit advisé l'épervier de loin, « venant du côté de la mer; & l'épervier ayant si bonne vue, dès qu'il les voyoit d'une « demi-lieue, lors prenoit son vol à ailes déployées, & venoit si roidement donner dans « le filet, pensant prendre les petits oiseaux, qu'il demouroit encre leans enséveli dans les rets; « alors l'Oiseleur le prenoit & lui fichoit les ailes jusqu'au pli dedans un linge qui étoit « là tout prêt expressément cousu; duquel il lui lioit le bas des ailes avec les cuisses & la « queue, & l'ayant, laissoit l'épervier contre terre qui ne pouvoit ne se remuer ne se débattre: « Nul ne sauroit penser de quelle part venoient tant d'éperviers, car étant arrêté deux heures, » il en print plus de trente, tellement qu'en un jour un homme seul en prendroit bien « près d'une centaine. Les milans & les éperviers venoient à la file qu'on advisoit d'aussi « loin que la vue se pouvoit étendre. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 121. »

(d) Les Éperviers sont communs au Japon, de même que par-tout ailleurs dans les Indes orientales. Kœmpfer, *Hist. du Japon*, tome I, page 113.

(e) Linnæus, *Fauna Suecica*, n.º 68.

(f) Kolbe, *Descript. du cap de Bonne-espérance*, tome III, pages 167 & 168.



L'AUTOUR (a).

L'AUTOUR (*planches 461 & 418*), est un bel oiseau beaucoup plus grand que l'Épervier, auquel il ressemble néanmoins par les habitudes naturelles, & par un caractère qui leur est commun, & qui dans les oiseaux de proie n'appartient qu'à eux & aux pie-grièches; c'est d'avoir les ailes courtes; en sorte que quand elles sont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue: il ressemble encore à l'épervier, parce qu'il a, comme lui, la première plume de l'aile courte, arrondie par son extrémité; & que la quatrième plume de l'aile est la plus longue de toutes. Les Fauconniers distinguent les oiseaux de chasse en deux classes; savoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, & ceux qu'ils appellent de l'autourserie; & dans cette seconde classe, ils comprennent non-seulement l'autour, mais encore l'épervier, les harpayes, les buses, &c.

L'autour avant sa première mue, c'est-à-dire, pendant la première année de son âge, porte sur la poitrine & sur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales;

(a) En Grec, Ἀετός, *Accipiter stellaris*; en Latin moderne, *Astur*; en Italien, *Astore*; en Allemand, *Habich*, *Grosser-Habich*; en Polonois, *Jastrzabwielki* ou *Jastrzab-golebiow*; en Anglois, *Staf-hawk*, ou *Gof-hawk*, ou *Egret*. *Accipiter major firmico & recentioribus astur*. Gesner, *Icon. Avi.* pag. 7 Gesner, *Avium*, pag. 3 *Accipiter palumbarius*. Gesner, *Avi.* pag. 51. — Aldrov. *tome I*, page 342 . . . *Asterias*. Aldrov. *tome I*, page 336. — Autour. Albin, *tome II*, page 5, planche VIII, avec une figure coloriée. . . . *Milvus*, sive *astur*. Autour. Frisch, *pl. LXXII*, avec une figure coloriée. — Nota. C'est l'autour blond-fors *Accipiter stellaris sive guttatus milan*. Frisch, *pl. LXXXIII*. Nota. C'est une variété de l'autour blond-fors *Falco sagittatus*. Frisch, *pl. LXXXI*, avec la figure coloriée de la femelle après sa première mue . . . *Falco*. Frisch, *pl. LXXXII*, avec la figure de la même femelle, mais plus vieille. — L'Autour. Brisson, *tome I*, page 317.

mais lorsqu'il a subi ses deux premières mues, ces taches longitudinales disparaissent, & il s'en forme de transversales qui durent ensuite pour tout le reste de la vie; en sorte qu'il est très-facile de se tromper sur la connoissance de cet oiseau qui, dans deux âges différens, est marqué si différemment; & c'est ce que nous avons voulu prévenir & faire connoître, en le représentant dans ses deux âges: la *planche 461* est le jeune autour, & la *planche 418* l'autour plus âgé.

Au reste, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiseaux qu'on pourroit lui comparer & prendre pour lui (*b*), comme le gerfaut, qui est à très-peu près de sa grandeur: le mâle autour, est comme la plupart des oiseaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle: tous deux sont des oiseaux de poing & non de leurre; ils ne volent pas aussi haut que ceux qui ont les ailes plus longues à proportion du corps; ils ont, comme je l'ai dit, plusieurs habitudes communes avec l'épervier: jamais ils ne tombent à plomb sur leur proie; ils la prennent de côté. On a vu par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers; on peut prendre les autours de la même manière; on met un pigeon blanc, pour qu'il soit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, & qui renferment autour du pigeon qui est au centre, un espace de neuf ou dix pieds de longueur sur autant de largeur; l'autour arrive obliquement, & la manière dont il s'empêtre dans les filets, indique qu'ils ne se précipitent point sur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en saisir: les entraves du filet ne

(*b*) *Nota.* M. Linnæus a pris le gerfaut pour l'autour, *Gyr. falco*. Linn. *Histor. nat. edit. VI, gen. 36, sp. 10.* Il est néanmoins très-aisé de les distinguer, car ordinairement l'autour a les pieds d'un beau jaune, & le gerfaut les a pâles & bleuâtres.

l'empêchent pas de dévorer le pigeon, & il ne fait de grands efforts pour s'en débarrasser, que quand il est repu.

L'autour se trouve dans les montagnes de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, & même dans les forêts de la province de Bourgogne & aux environs de Paris; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France, & l'espèce paroît s'être répandue dans les pays du Nord jusqu'en Suède; & dans ceux de l'Orient & du midi, jusqu'en Perse & en Barbarie; ceux de Grèce sont les meilleurs de tous pour la fauconnerie, selon Belon; « ils ont, dit-il, la tête grande, le cou gros & beaucoup de » plumes; ceux d'Arménie, ajoute-t-il, ont les yeux verts; ceux » de Perse les ont clairs, concaves & enfoncés; ceux d'Afrique, » qui sont les moins estimés, ont les yeux noirs dans le premier âge, & rouges après la première mue; » mais ce caractère n'est pas particulier aux autours d'Afrique; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges qu'ils sont plus âgés; il y a même dans les autours de France, une différence ou variété de plumage & de couleur qui a induit les Naturalistes en une espèce d'erreur (c); on a appelé *busard* (planche 423), un autour dont le plumage est blond, & dont le naturel plus lâche que celui de l'autour brun, & moins susceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une espèce de buse ou busard, & lui en a fait donner le nom: c'est néanmoins très-certainement un autour, mais que les Fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété assez légère dans cet autour

(c) Nota. M. Brisson a donné sous le nom de *gros busard* (tome I, page 398), cet autour blond, dont il fait une espèce particulière, non-seulement différente de celle de l'autour, mais encore de toutes les autres espèces de busards; cependant il est très-certain que ce n'est qu'une variété, même légère dans l'espèce de l'autour, car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

blond, qui consiste en ce qu'il s'en trouve dont les ailes sont tachées de blanc, & ce caractère lui a fait donner le nom de *busard varié*; mais cet oiseau varié, aussi-bien que celui qui est blond, sont également des autours, & non pas des busards.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle & une femelle de l'espèce de l'autour brun; la femelle étoit au moins d'un tiers plus grosse que le mâle; il s'en falloit plus de six pouces que les ailes, lorsqu'elles étoient pliées, ne s'étendissent jusqu'à l'extrémité de la queue: elle étoit plus grosse qu'un gros chapon, dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroissement de ces oiseaux. Dans le premier âge jusqu'à cinq ou six semaines, ces oiseaux sont d'un gris blanc; ils prennent ensuite du brun sur tout le dos, le cou & les ailes; le ventre & le dessous de la gorge changent moins, & sont ordinairement blancs ou blancs jaunâtres, avec des taches longitudinales brunes dans la première année, & des bandes transversales brunes dans les années suivantes. Le bec est d'un bleu sale, & la membrane qui en couvre la base est d'un bleu livide: les jambes sont dénuées de plumes, & les doigts des pieds sont d'un jaune foncé: les ongles sont noirâtres, & les plumes de la queue qui sont brunes, sont marquées par des raies transversales fort larges, de couleur d'un gris sale. Le mâle a sous la gorge, dans cette première année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur rouffâtre, ce que n'a pas la femelle, à laquelle il ressemble par tout le reste, à l'exception de la grosseur, qui, comme nous l'avons dit, est de plus d'un tiers au-dessous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce & plus méchant: ils sont tous deux assez difficiles à priver; ils se battoient souvent,

mais plus des griffes que du bec, dont ils ne se servent guère que pour dépecer les oiseaux ou autres petits animaux, ou pour bleffer & mordre ceux qui les veulent saisir : ils commencent par se défendre de la griffe, se renversent sur le dos, en ouvrant le bec, & en cherchant beaucoup plus à déchirer avec les serres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'est aperçu que ces oiseaux, quoique seuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre; ils y ont cependant passé la saison entière de l'été, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre, où la femelle dans un accès de fureur, tua le mâle dans le silence de la nuit, à neuf ou dix heures du soir, tandis que tous les autres oiseaux étoient endormis : leur naturel est si sanguinaire, que quand on laisse un autour en liberté avec plusieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres; cependant il semble manger de préférence les souris, les mulots & les petits oiseaux : il se jette avidement sur la chair saignante, & refuse assez constamment la viande cuite; mais en le faisant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir : il plume les oiseaux fort proprement, & ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Ses excréments sont blanchâtres & humides : il rejette souvent par le vomissement les peaux roulées des souris qu'il a avalées. Son cri est fort rauque, & finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète plus souvent; il marque aussi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, & semble s'effaroucher de tout; en sorte qu'on ne peut passer auprès de la volière où il est détenu, sans le voir s'agiter violemment, & l'entendre jeter plusieurs cris répétés.

—*—

OISEAUX ÉTRANGERS,
Qui ont rapport à l'Épervier & à l'Autour.

I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne sans aucun nom, & que nous avons fait représenter (*planche 464*), sous la dénomination d'*Épervier à gros bec de Cayenne*, parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiseau de proie; il est seulement un peu plus gros, & d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier; il a aussi le bec plus gros & plus long, les jambes un peu plus courtes; le dessous de la gorge d'une couleur uniforme & vineuse; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blanchâtre, mais du reste, il ressemble assez à l'épervier d'Europe, pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce voisine, & qui peut-être ne doit son origine qu'à l'influence du climat.

II.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne sans nom, & auquel nous avons cru devoir donner celui de petit *autour de Cayenne*, parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles Fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec l'autour; car il a les jambes fort courtes & de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier, mais peut-être n'est-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiseaux ou des animaux étrangers aux espèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent

pas, & il est très-possible que cet oiseau de Cayenne que nous présentons ici (*planche 473*), soit d'une espèce particulière & différente de celles de l'autour & du lanier.

III.

L'OISEAU de la Caroline, donné par Catesby (*a*), sous le nom d'*épervier des pigeons*, qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainsi que la peau qui couvre la base du bec, les pieds de la même couleur; le bec blanchâtre à son origine, & noir vers son crochet; le dessus de la tête, du cou, du dos, du croupion, des ailes & de la queue, couvert de plumes blanches mêlées de quelques plumes brunes: les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une teinte rouge, & variées de taches longitudinales brunes.... Les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes transversales blanches.

(*a*) Pigeon hawk. *Hist. nat. of Carol. by Marc. Catesby, tome I, page 3, planche III, avec une figure coloriée.*



L E G E R F A U T (a).

LE Gerfaut (*planches 210, 462 & 446*), tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie; car il les surpasse de beaucoup en grandeur: il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux & constans, qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobreaux, les émerillons & les crefferelles: ils ont tous les ailes presqu'aussi longues que la queue; la première plume de l'aile appelée *le cerceau*, presqu'aussi longue que celle qui la suit, le bout de cette plume en penne ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, sur une longueur d'environ un pouce à son extrémité; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans & les buses, qui ne sont pas oiseaux aussi nobles ni propres aux mêmes exercices, la queue est plus longue que les ailes, & cette première plume de l'aile est beaucoup plus courte & arrondie par son extrémité; & ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile est dans ces derniers oiseaux la plus

(a) En Italien, *Zerifalco* ou *Girifalco* ou *Gerifalco*: en Allemand, *Gierfalck* ou *Girfalck* ou *Mittelfalck*; en Polonois, *Bialozor*; en Moscovie, *Kretzel* ou *Kiczot*; en Anglois, *Gyrfalcon* ou *Gerfalcon*; les Anglois appellent le mâle *Jerkin*. *Nota.* Ce mot *Gerfaut* ou *Gyrfalco*, signifie *Faucon - vautour*, *Gyr* ou *Gyer*, signifiant *Vautour* en Allemand. Gerfaut. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 94. — *Gyrfalco*. Aldrov. tome I, page 471. — *Morphos Belonii*. Aldrov. *Avi.* tome I, pag. 212. — Faucon d'Islande. *Hist. d'Islande*, par Anderson, tome I, page 80. — Le Gerfaut, *planche xxx, fig. 2.* Brisson. *Ornith.* tome I, page 370; & page 373, *planche xxxi.*

longue, au lieu que c'est la seconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère spécifiquement de l'autour par le bec & les pieds qu'il a bleuâtres, & par son plumage qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise, traversée de lignes brunes (*planche 210.*) Cet oiseau se trouve assez communément en Islande, & il paroît qu'il y a variété dans l'espèce; car il nous a été envoyé de Norvège, un gerfaut qui se trouve également dans les pays les plus septentrionaux (*planche 462*), qui diffère un peu de l'autre par les nuances & par la distribution des couleurs, & qui est plus estimé des Fauconniers que celui d'Islande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité & plus de docilité; & indépendamment de cette première variété, qui paroît être variété de l'espèce, il y en a une seconde qu'on pourroit attribuer au climat, si tous n'étoient pas également des pays froids; cette seconde variété est le gerfaut blanc (*planche 446*), qui diffère beaucoup des deux premiers, & nous présumons que dans ceux de Norvège, aussi-bien que dans ceux d'Islande, il s'en trouve de blancs; en sorte qu'il est probable que c'est une seconde variété commune aux deux premières, & qu'il existe en effet dans l'espèce du gerfaut trois races constantes & distinctes, dont la première est le gerfaut d'Islande, la seconde le gerfaut de Norvège, & la troisième le gerfaut blanc; car d'habiles Fauconniers nous ont assuré que ces derniers étoient blancs dès la première année, & conservoient leur blancheur dans les années suivantes, en sorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieillesse de l'animal ou au climat plus froid, les bruns se trouvant également dans le même climat. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du nord de l'Europe

& de l'Asie; ils habitent en Russie, en Norvège, en Islande, en Tartarie, & ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie: ce sont aussi les plus chers & les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie: on les transporte d'Islande & de Russie en France (b), en Italie & jusqu'en Perse & en Turquie (c); & il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de leur force & de leur vivacité; ils attaquent les plus grands oiseaux, & font aisément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus: la femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle: on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron & les corneilles.

(b) Nous ne verrions point le gerfaut, s'il ne nous étoit apporté d'étrange pays; on dit qu'il vient de Russie où il fait son aire, & qu'il ne hante ni l'Italie ni la France, & qu'il est oiseau passager en Allemagne.... C'est un oiseau bon à tous vols; car il ne refuse jamais rien, & il est plus hardi que nul autre oiseau de proie. Belon, *Hist. natur. des Oiseaux*, pages 94 & 95.

(c) *Nota.* C'est au gerfaut qu'il faut rapporter le passage suivant: « Il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiseau de proie qui vient de Moscovie, d'où on le transporte en Perse, & qui est presque aussi gros qu'un aigle; ces oiseaux sont rares, & il n'y a que le Roi seul qui puisse en avoir. Comme c'est la coutume en Perse d'évaluer les présents que l'on fait au Roi, sans en rien excepter, ces oiseaux sont mis à cent tomans la pièce, qui font quinze cents écus; & s'il en meurt quelques-uns en chemin, l'Ambassadeur en apporte à Sa Majesté la tête & les ailes, & on lui tient compte de l'oiseau, comme s'il étoit vivant: on dit que cet oiseau fait son nid dans la neige, qu'il perce jusqu'à terre par la chaleur de son corps, & quelquefois jusqu'à une toise de hauteur, &c.... » *Voyage de Chardin*, tome II, page 31.

LE LANIER (a).

CET oiseau qu'Aldrovande appelle *Laniarius gallorum*, & que Belon dit être naturel en France, & plus employé par les Fauconniers qu'aucun autre, est devenu si rare que nous n'avons pu nous le procurer; il n'est dans aucun de nos cabinets, ni dans les suites d'oiseaux coloriés par M.^{rs} Edwards, Frisch & les Auteurs de la Zoologie Britannique; Belon lui-même, qui en fait une description assez détaillée, n'en donne pas la figure; il en est de même de Gesner, d'Aldrovande & des autres Naturalistes modernes. M.^{rs} Brisson & Salerne avouent ne l'avoir jamais vu: la seule représentation qu'on en ait est dans Albin, dont on fait que les planches sont très-mal coloriées. Il paroît donc que le lanier qui est aujourd'hui si rare en France, l'a également & toujours été en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie, puisqu'aucun des Auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon: cependant il se retrouve en Suède, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux de ce pays, mais il n'en donne qu'une légère description, & point du tout l'histoire: ne le connoissant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de

(a) En Italien, *Laniero*; en Allemand, *Swimere* ou *Schmeymer*; en Anglois & en François, on appelle le mâle *Lanneret*. — Lanier. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 123. *Nota.* Lanier vient du latin *laniare*, déchirer, parce que cet oiseau déchire cruellement les poules & les autres animaux dont il fait sa proie. Lanneret est le diminutif de lanier, & c'est pour cela qu'on appelle le mâle *Lanneret*, qui est considérablement plus petit que la femelle. — *Laniarius gallorum*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 488. — Petit Lanier. Albin, tome II, page 4, planche VII, avec une figure coloriée. — *Falco pedibus rostroque cæruleis, maculis albis nigrisque longitudinalibus*. Linn. *Faun. Suec.* n.º 61. Le Lanier. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 363.

les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-lanier, dit-il, fait ordinairement son aire en France, sur les plus hauts arbres des forêts ou dans les rochers les plus élevés : comme il est d'un naturel plus doux & de mœurs plus faciles que les faucons ordinaires, on s'en sert communément à tous propos. Il est de plus petite corpulence que le faucon-gentil, & de plus beau plumage que le sacre, sur-tout après la mue; il est aussi plus court empiété que nul des autres faucons. Les Fauconniers choisissent le lanier ayant grosse tête, les pieds bleus & orés; le lanier vole tant pour rivière que pour les champs; il supporte mieux la nourriture de grosses viandes qu'aucun autre faucon; on le reconnoît sans pouvoir s'y méprendre, car il a le bec & les pieds bleus; les plumes de devant mêlées de noir sur le blanc, avec des taches droites le long des plumes, & non pas traversées comme au faucon. . . . quand il étend ses ailes, & qu'on les regarde par-dessous, les taches paroissent différentes de celles des autres oiseaux de proie; car elles sont semées & rondes comme petits deniers. Son cou est court & assez gros, aussi-bien que son bec; on appelle la femelle lanier, elle est plus grosse que le mâle qu'on nomme lanneret : tous deux sont assez semblables par les couleurs du plumage; il n'est aucun oiseau de proie qui tienne plus constamment sa perche, & il reste au pays pendant toute l'année; on l'instruit aisément à voler & prendre la grue : la saison où il chasse le mieux est après la mue, depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre; mais en hiver il n'est pas bon à l'exercice de la chasse ».



L E S A C R E (a).

JE crois devoir séparer cet oiseau de la liste des faucons, & le mettre à la suite du lanier, quoique quelques-uns de nos Nomenclateurs (b), ne regardent le Sacre que comme une variété de l'espèce du faucon, parce qu'en le considérant comme variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'espèce du lanier qu'à celle du faucon : en effet, le sacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère qui paroît spécifique, pourroit même faire croire que le sacre ne seroit réellement qu'une variété du lanier; mais il en diffère beaucoup par les couleurs, & constamment par la grandeur; il paroît que ce sont deux espèces distinctes & voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons : ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau; sans lui, les Naturalistes ne connoitroient que peu ou point du tout le sacre & le lanier : tous deux sont devenus également rares, & c'est ce qui doit faire présumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, & que par conséquent ils sont d'espèces très-voisines. Mais Belon les ayant décrits, comme les ayant vus tous deux, & les donnant comme des oiseaux réellement différens l'un de l'autre, il est juste de s'en rapporter à lui, & de citer ce qu'il dit du sacre, comme

(a) *Sacre*, la femelle; *Sacret*, le mâle. . . . Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 108, avec la fig. page 109. En Latin moderne, *Falco-sacer*; en Italien, *Sacro*; en Allemand, *Sacker*; en Anglois, *Sacre*.

(b) *Falco-sacer*. Le Sacre. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 337. *Nota*. Cet Auteur en fait la douzième variété de l'espèce du faucon.

nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le sacre est de plus laid pennage que nul des oiseaux de fauconnerie ; car il est « de couleur comme entre roux & enfumé, semblable à un « milan ; il est court empiété, ayant les jambes & les doigts « bleus, ressemblant en quelque chose au lanier : il seroit quasi « pareil au faucon en grandeur, n'étoit qu'il est compassé plus « rond. Il est oiseau de moult hardi courage, comparé en force « au faucon-pélerin : aussi est oiseau de passage, & est rare de « trouver homme qui se puisse vanter d'avoir oncq'veu l'endroit « où il fait ses petits : il y a quelques Fauconniers qui sont « d'opinion qu'il vient de Tartarie & Ruffie, & de devers la « mer majeure, & que faisant son chemin pour aller vivre certaine « partie de l'an vers la partie du midi, est prins au passage par « les Fauconniers qui les aguettent en diverses îles de la mer « Égée, Rhodes, Chypre, &c. Et combien qu'on fasse de « hauts vols avec le sacre pour le milan, toutes fois on le peut « aussi dresser pour le gibier & pour la campagne, à prendre « oyes sauvages, ostarde, olives, faisends, perdrix, lièvres & « à toute autre manière de gibier... Le sacret est le mâle & « le sacre la femelle, entre lesquels il n'y a d'autre différence « sinon du grand au petit ».

En comparant cette description du sacre, avec celle que le même Auteur a donnée du lanier, on se persuadera aisément, 1.^o que ces deux oiseaux sont plus voisins l'un de l'autre que d'aucune autre espèce ; 2.^o que tous deux sont oiseaux passagers, quoique Belon dise que le lanier étoit de son temps naturel en France, il est presque sûr qu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui ; 3.^o que ces deux oiseaux paroissent différer essentiellement des faucons, en ce qu'ils ont le corps plus arrondi, les jambes plus

courtes, le bec & les pieds bleus, & c'est à cause de toutes ces différences que nous avons cru devoir les en séparer.

Il y a plusieurs années que nous avons fait dessiner à la ménagerie du Roi, un oiseau de proie qu'on nous dit être le *sacre*; mais la description qui en fut faite alors ayant été égarée, nous n'en pouvons rien dire de plus.



L E F A U C O N (a).

LORSQU'ON jette les yeux sur les listes de nos Nomenclateurs d'Histoire Naturelle (b), on seroit porté à croire qu'il y a dans l'espèce du Faucon autant de variétés que dans celle du pigeon, de la poule ou des autres oiseaux domestiques : cependant rien n'est moins vrai : l'homme n'a point influé sur la nature de ces animaux ; quelque utiles aux plaisirs , quelque agréables qu'ils soient pour le faste des Princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espèce : on dompte à la vérité le naturel féroce de ces oiseaux , par la force de l'art & des privations (c) : on

(a) En Grec moderne, *Φαλκων* ; en Latin moderne, *Falco* ; en Italien, *Falcone* ; en Espagnol, *Halkon* ; en Allemand, *Falck* ; en Polonois, *Sokol* ; en Anglois, *Falcon*. — *Falco* apud Firmicum, *Suidam & recentiores*. Gesner. *Icon. Avi.* pag. 110. — *Faucon*. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 115. — *Falco*. Aldrov. *Avi.* tome I, page 429. — *Accipiter fuscus*. Frisch, *planche LXXIV*, avec une figure coloriée. — *Accipiter fuscus oris pennarum rufescentibus, rectricibus fuscis fusco saturatiore transversim striatis*. . . . *Falco*, le Faucon. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 321.

(b) M. Brisson compte treize variétés dans cette première espèce, savoir ; le faucon-fors, le faucon-hagard ou bossu, le faucon à tête blanche, le faucon blanc, le faucon noir, le faucon tacheté, le faucon brun, le faucon rouge, le faucon rouge des Indes, le faucon d'Italie, le faucon d'Islande & le sacre ; & en même temps il compte douze autres espèces ou variétés de faucons, différentes de la première, savoir ; le faucon-gentil, le faucon-pèlerin, dont le faucon de Barbarie & le faucon de Tartarie sont des variétés ; le faucon à collier, le faucon de roche ou rochier ; le faucon de montagne ou montagner, dont le faucon de montagne cendré est une variété ; le faucon de la baie de Hudson, le faucon-étoilé, le faucon-huppé des Indes, le faucon des Antilles, & le faucon-pêcheur de la Caroline. M. Linnæus comprend sous l'indication générique de faucon, vingt-six espèces différentes ; mais il est vrai qu'il confond sous ce même nom, comme il fait en tout, les espèces éloignées, aussi-bien que les espèces voisines, car on trouve dans cette liste de faucons, les aigles, les pygargues, les orfraies, les cresserelles, les buses, &c. Au moins la liste de M. Brisson, quoique d'un tiers trop nombreuse, est faite avec plus de circonspection & de discernement.

(c) Pour dresser le faucon, l'on commence par l'armer d'entraves, appelées *jets*, au bout

leur fait acheter leur vie par des mouvemens qu'on leur commande; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu: on les attache, on les garotte, on les affuble, on les prive même de la lumière & de toute nourriture, pour les rendre plus dépendans, plus dociles, & ajouter à leur vivacité naturelle l'impétuosité du besoin (*d*); mais ils servent par nécessité, par habitude & sans attachement; ils demeurent captifs, sans devenir domestiques; l'individu seul est

desquelles on met un anneau, sur lequel est écrit le nom du maître; on y ajoute des sonnettes qui servent à indiquer le lieu où il est lorsqu'il s'écarte de la chasse; on le porte continuellement sur le poing; on l'oblige de veiller: s'il est méchant & qu'il cherche à se défendre, on lui plonge la tête dans l'eau; enfin on le contraint par la faim & par la lassitude à se laisser couvrir la tête d'un chaperon qui lui enveloppe les yeux; cet exercice dure souvent trois jours & trois nuits de suite: il est rare qu'au bout de ce temps, les besoins qui le tourmentent & la privation de la lumière ne lui fassent pas perdre toute idée de liberté: on juge qu'il a oublié sa fierté naturelle, lorsqu'il se laisse aisément couvrir la tête, & que découvert il fait le pât ou la viande qu'on a soin de lui présenter de temps en temps; la répétition de ces leçons en assure peu à peu le succès; les besoins étant le principe de la dépendance, on cherche à les augmenter en lui nétoyant l'estomac par des cures; ce sont de petites pelotes de filasse qu'on lui fait avaler, & qui augmentent son appétit; on le satisfait après l'avoir excité, & la reconnaissance attache l'oiseau à celui même qui l'a tourmenté. *Encyclopédie, à l'article de la fauconnerie.*

(*d*) Lorsque les premières leçons ont réussi, & que l'oiseau montre de la docilité; on le porte sur le gazon dans un jardin, là on le découvre, & avec l'aide de la viande, on le fait sauter de lui-même sur le poing; quand il est assuré à cet exercice, on juge qu'il est temps de lui donner le vif, & de lui faire connoître le leurre; c'est une représentation de proie, un assemblage de pieds & d'ailes, dont les fauconniers se servent pour réclamer les oiseaux, & sur lequel on attache leur viande; il est important qu'ils soient non-seulement accoutumés, mais affriandés à ce leurre; dès que l'oiseau a fondu dessus & qu'il a pris seulement une beccade, quelques Fauconniers sont dans l'usage de retirer le leurre, mais par cette méthode on court risque de rebuter l'oiseau; il est plus sûr, lorsqu'il a fait ce qu'on attend de lui, de le paître tout-à-fait, & ce doit être la récompense de sa docilité; le leurre est l'appât qui doit le faire revenir lorsqu'il sera élevé dans les airs, mais il ne seroit pas suffisant sans la voix du fauconnier, qui l'avertit de se tourner de ce côté-là; il faut que ces leçons soient souvent répétées. . . . Il faut chercher à bien connoître le caractère de l'oiseau, parler souvent à celui qui paroît moins attentif à la voix, laisser jeûner celui qui revient moins

esclave, l'espèce est toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme: ce n'est même qu'avec des peines infinies qu'on en fait quelques-uns prisonniers, & rien n'est plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature; comme ils habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très-rarement de terre, qu'ils volent d'une hauteur & d'une rapidité sans égale; on ne peut avoir que peu de faits sur leurs habitudes naturelles: on a seulement remarqué qu'ils choisissent toujours pour élever leurs petits, les rochers exposés au midi; qu'ils se placent dans les *trous & les anfractures* les plus inaccessibles; qu'ils font ordinairement quatre œufs, dans les derniers mois de l'hiver, qu'ils ne couvent pas long-temps, car les petits sont adultes vers le 15 de mai; qu'ils changent de couleurs suivant le sexe, l'âge & la mue; que les femelles sont considérablement plus grosses que les mâles; que tous deux jettent des cris perçans, désagréables & presque continuels, dans le temps qu'ils chassent leurs petits pour les dépaïser, ce qui se fait, comme chez les aigles, par la dure nécessité, qui rompt les liens des familles & de toute société, dès qu'il n'y a

avidement au leurre; laisser aussi veiller plus long-temps celui qui n'est pas assez familier; couvrir souvent du chaperon celui qui craint ce genre d'assujettissement: lorsque la familiarité & la docilité de l'oiseau sont suffisamment confirmées dans un jardin, on le porte en pleine campagne, mais toujours attaché à la filière, qui est une ficelle longue d'une dizaine de toises; on le découvre, & en l'apelant à quelques pas de distance, on lui montre le leurre, lorsqu'il fond dessus, on se sert de la viande, & on lui en laisse prendre bonne gorge; pour continuer de l'assurer, le lendemain on la lui montre d'un peu plus loin, & il parvient enfin à fonder dessus du bout de la filière, c'est alors qu'il faut faire connoître & manier plusieurs fois à l'oiseau le gibier auquel on le destine; on en conserve de privés pour cet usage, cela s'appelle *donner l'escap*; c'est la dernière leçon, mais elle doit se répéter jusqu'à ce qu'on soit parfaitement assuré de l'oiseau: alors on le met hors de filière, & on le vole pour lors. *Encyclopédie, art. de la fauconnerie.*

pas assez pour partager, qu'il y a impossibilité de trouver assez de vivres pour subsister ensemble dans les mêmes terres.

Le faucon est peut-être l'oiseau dont le courage est le plus franc, le plus grand, relativement à ses forces : il fond sans détour & perpendiculairement sur sa proie ; au lieu que l'autour & la plupart des autres arrivent de côté : aussi prend-on l'autour avec des filets dans lesquels le faucon ne s'empêtré jamais ; il tombe à plomb sur l'oiseau victime, exposé au milieu de l'enceinte des filets, le tue, le mange sur le lieu s'il est gros, ou l'emporte s'il n'est pas trop lourd, en se relevant à plomb : s'il y a quelque faisanderie dans son voisinage, il choisit cette proie de préférence ; on le voit tout-à-coup fondre sur un troupeau de faisans comme s'il tomboit des nues, parce qu'il arrive de si haut, & en si peu de temps, que son apparition est toujours imprévue & souvent inopinée : on le voit fréquemment attaquer le milan, soit pour exercer son courage, soit pour lui enlever une proie ; mais il lui fait plutôt la honte que la guerre ; il le traite comme un lâche, le chasse, le frappe avec dédain, & ne le met point à mort, parce que le milan se défend mal, & que probablement sa chair répugne au faucon encore plus que sa lâcheté ne lui déplaît.

Les gens qui habitent dans le voisinage de nos grandes montagnes, en Dauphiné, Bugey, Auvergne & aux pieds des Alpes, peuvent s'assurer de tous ces faits (c). On a envoyé de Genève, à la fauconnerie du Roi, des jeunes faucons pris dans les montagnes voisines au mois d'avril, & qui paroissent avoir

(c) Nota. Ils m'ont été rendus par des témoins oculaires, & particulièrement par M. Hebert, que j'ai déjà cité plus d'une fois, & qui a chassé pendant cinq ans dans les montagnes du Bugey.

acquis toutes les dimensions de leur taille & toutes leurs forces avant le mois de juin. Lorsqu'ils sont jeunes, on les appelle *faucon-fors*, comme l'on dit *harengs-fors*, parce qu'ils sont alors plus bruns que dans les années suivantes (*planche 470*); & l'on appelle *hagards* les vieux faucons qui ont beaucoup plus de blanc que les jeunes (*f*) (*planche 421*); le faucon qui est représenté dans cette dernière planche nous paroît être de la seconde année, ayant encore un assez grand nombre de taches brunes sur la poitrine & sur le ventre; car à la troisième année ces taches diminuent, & la quantité du blanc sur le plumage augmente, comme on le peut voir dans le faucon représenté (*planche 430*), dans laquelle on a gravé, par erreur, le nom de *lanier*, au lieu de *tiercelet de faucon de la troisième année*.

Comme ces oiseaux cherchent par-tout les rochers les plus hauts, & que la plupart des îles ne sont que des groupes & des pointes de montagnes; il y en a beaucoup à Rhodes, en Chypre, à Malte, & dans les autres îles de la méditerranée, aussi-bien qu'aux Orcades & en Islande; mais on peut croire que suivant les différens climats, ils paroissent subir des variétés différentes, dont il est nécessaire que nous fassions quelque mention.

Le faucon qui est naturel en France est gros comme une poule: il a dix-huit pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, & autant jusqu'à celui des pieds: la queue a un peu plus de cinq pouces de longueur, & il a près de trois pieds & demi de vol ou d'envergure: ses ailes lorsqu'elles sont pliées, s'étendent presqu'au bout de la queue: je ne dirai rien

(*f*) *Nota.* Puisque le faucon-fors & le faucon-hagar ou bossu ne sont que le même faucon, jeune & vieux, on ne doit pas en faire des variétés dans l'espèce.

des couleurs, parce qu'elles changent aux différentes mues, à mesure que l'oiseau avance en âge, & que d'ailleurs elles sont fidèlement représentées par les trois planches que nous venons de citer ci-dessus. J'observerai seulement que la couleur la plus ordinaire des pieds du faucon, est verdâtre, & que quand il s'en trouve qui ont les pieds & la membrane du bec jaunes, comme celui qui est représenté dans la planche 430; les Fauconniers les appellent *faucons bec jaune*, & les regardent comme les plus laids & les moins nobles de l'école de la fauconnerie: j'observerai encore qu'ils se servent du tiercelet de faucon, c'est-à-dire, du mâle, lequel est d'un tiers plus petit que la femelle, pour voler les perdrix, pies, geais, merles & autres oiseaux de cette espèce; au lieu qu'on emploie la femelle au vol du lièvre, du milan, de la grue & des autres grands oiseaux.

Il paroît que cette espèce de faucon, qui est assez commune en France, se trouve aussi en Allemagne. M. Frisch (g) a donné la figure coloriée d'un faucon-fors à pieds & à membrane du bec jaunes, sous le nom de *enten-stoffer* ou *schwarz-braune habigt*, & il s'est trompé en lui donnant le nom d'*autour brun*; car il diffère de l'autour par la grandeur & par le naturel. Il paroît qu'on trouve aussi en Allemagne, & quelquefois en France, une espèce différente de celle-ci, qui est le faucon pattu à tête blanche, que M. Frisch appelle mal-à-propos *vautour*. « Ce » *vautour* à pieds velus ou à culotte de plume, est, dit-il, de

(g) Nota. Voici ce que M. Frisch dit de cet oiseau, qu'il appelle l'*ennemi des canards* ou l'*vautour d'un brun-noir*. Il a été pourvu par la Nature de longues ailes & de plumes ferrées les unes sur les autres. . . . C'est des oiseaux de proie l'un des plus vigoureux, il poursuit de préférence les canards, les poules d'eau & autres oiseaux d'eau, pl. LXXIV.

tous les oiseaux de proie diurnes à bec crochu, le seul qui ait « des plumes jusqu'à la partie inférieure des pieds, auxquels elles « s'appliquent exactement; l'aigle des rochers a aussi des plumes « semblables, mais qui ne vont que jusqu'à la moitié des pieds; « les oiseaux de proie nocturnes, comme les chouettes, en ont « jusqu'aux ongles, mais ces plumes sont une espèce de duvet: « ce vautour poursuit toute sorte de proie, & on ne le trouve « jamais auprès des cadavres » (h), c'est parce que ce n'est pas un vautour, mais un faucon, qu'il ne se nourrit pas de cadavres; & ce faucon a paru à quelques-uns de nos Naturalistes assez semblable à notre faucon de France (i), pour n'en faire qu'une variété; s'il ne différoit en effet de notre faucon que par la blancheur de la tête, tout le reste est assez semblable pour qu'on ne dût le considérer que comme variété; mais le caractère des pieds couverts de plumes jusqu'aux ongles, me paroît être spécifique, ou tout au moins l'indice d'une variété constante, & qui fait race à part dans l'espèce du faucon.

Une seconde variété est le faucon blanc, qui se trouve en Russie, & peut-être dans les autres pays du Nord; il y en a de tout-à-fait blancs & sans taches, à l'exception de l'extrémité des grandes plumes des ailes qui sont noirâtres: il y en a d'autres de cette espèce, qui sont aussi tout blancs, à l'exception de quelques taches brunes sur le dos & sur les ailes, & de quelques raies brunes sur la queue (k): comme ce faucon blanc est de la même grandeur que notre faucon, & qu'il n'en diffère

(h) Frisch, planche LXXV, avec une figure coloriée. — Le faucon à tête blanche. Brisson, tome I, page 325; & tome VI, supplément, page 22, planche 1.

(i) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, page 325.

(k) Brisson, tome I, page 326.

que par la blancheur, qui est la couleur que les oiseaux, comme les autres animaux, prennent assez généralement dans les pays du Nord, on peut présumer avec fondement que ce n'est qu'une variété de l'espèce commune, produite par l'influence du climat: cependant il paroît qu'en Islande, il y a aussi des faucons de la même couleur que les nôtres, mais qui sont un peu plus gros, & qui ont les ailes & la queue plus longues; comme ils ressemblent presque en tout à notre faucon, & qu'ils n'en diffèrent que par ces légers caractères, on ne doit pas les séparer de l'espèce commune. Il en est de même de celui qu'on appelle *faucon-gentil*, que presque tous les Naturalistes ont donné comme différent du faucon commun, tandis que c'est le même, & que le nom de *gentil* ne leur est appliqué que lorsqu'ils sont bien élevés, bien faits & d'une jolie figure; aussi nos anciens Auteurs de fauconnerie, ne comptoient que deux espèces principales de faucon, le faucon-gentil ou faucon de notre pays, & le faucon-pélerin ou étranger, & regardoient tous les autres comme de simples variétés de l'une ou de l'autre de ces deux espèces. Il arrive en effet quelques faucons des pays étrangers, qui ne font que se montrer sans s'arrêter, & qu'on prend au passage: il en vient sur-tout du côté du midi, que l'on prend à Malte, & qui sont beaucoup plus noirs que nos faucons d'Europe (*planche 469*); on en a pris même quelquefois de cette espèce en France; & celui dont nous donnons ici la figure, a été pris en Brie: c'est par cette raison que nous avons cru pouvoir l'appeler *faucon passager*; il paroît que ce faucon noir passe en Allemagne comme en France, car c'est le même que M. Frisch a donné sous le nom de *falco fuscus*, *faucon brun* (*planche LXXXIII*), & qu'il voyage beaucoup plus loin; car c'est

encore le même faucon que M. Edwards a décrit & représenté, *tome 1, page 4*, sous le nom de *faucon noir de la baie de Hudson*, & qui en effet lui avoit été envoyé de ce climat. J'observerai à ce sujet que le faucon passager ou pèlerin, décrit par M. Brisson, *page 341*, n'est point du tout un faucon étranger ni passager, & que c'est absolument le même que notre faucon-hagard, représenté dans la *planche 421*; en sorte que l'espèce du faucon commun ou passager, ne nous est connue jusqu'à présent que par le faucon d'Islande, qui n'est qu'une variété de l'espèce commune, & par le faucon noir d'Afrique, qui en diffère assez, sur-tout par la couleur, pour pouvoir être regardé comme formant une espèce différente.

On pourroit peut-être rapporter à cette espèce le faucon Tunisien ou Punicien dont parle Belon *(l)*, « & qu'il dit être un peu plus petit que le faucon-pèlerin, qui a la tête plus grosse & ronde, & qui ressemble par la grandeur & le plumage au lanier », peut-être aussi le faucon de Tartarie *(m)*, qui au contraire est un peu plus grand que le faucon-pèlerin, & que Belon dit en différer encore, en ce que le dessus de ses ailes est roux, & que ses doigts sont plus alongés.

En rassemblant & resserrant les différens objets que nous venons de présenter en détail, il paroît 1.^o qu'il n'y a en France qu'une seule espèce de faucon bien connue, pour y faire son aire dans nos provinces montagneuses; que cette même espèce se trouve en Suisse, en Allemagne, en Pologne & jusqu'en Islande vers le Nord; en Italie *(n)*, en Espagne & dans les îles de la

(l) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 117.

(m) *Ibidem*, page 116.

(n) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 429.

méditerranée, & peut-être jusqu'en Égypte (o) vers le midi; 2.^o que le faucon blanc n'est dans cette même espèce, qu'une variété produite par l'influence du climat du nord; 3.^o que le faucon-gentil n'est pas d'une espèce différente de notre faucon commun (p); 4.^o que le faucon-pélerin ou passager est d'une espèce différente, qu'on doit regarder comme étrangère, & qui peut-être renferme quelques variétés, telles que le faucon de Barbarie, le faucon Tunicien, &c..... Il n'y a donc, quoiqu'en disent les Nomenclateurs, que deux espèces réelles de faucons en Europe, dont la première est naturelle à notre climat, & se multiplie chez nous, & l'autre qui ne fait qu'y passer, & qu'on doit regarder comme étrangère : en rappelant donc à l'examen la liste la plus nombreuse de nos Nomenclateurs, au sujet des faucons, & suivant article par article celle de M. Brisson, nous trouverons 1.^o que le faucon-fors n'est que le jeune de l'espèce commune; 2.^o que le faucon-hagard n'en est que le vieux; 3.^o que le faucon à tête blanche & à pieds pattus, est une variété ou race constante dans cette même espèce; 4.^o sous le nom de *faucon blanc*, M. Brisson indique deux différentes espèces d'oiseaux, & peut-être trois, car le premier & le troisième pourroient être, absolument parlant, des faucons qui auroient subi la variété

(o) Prosper Albin, *Ægypt.* tome I, page 200.

(p) *Nota.* Jean de Franchières, qui est l'un des plus anciens & peut-être le meilleur de nos Auteurs sur la fauconnerie, ne compte que sept espèces d'oiseaux auxquels il donne le nom de *faucon*, savoir; le faucon-gentil, le faucon-pélerin, le faucon-tartaret, le gerfaut, le sacre, le lanier & le faucon tunisien ou tunicien : en retranchant de cette liste le gerfaut, le sacre & le lanier, qui ne sont pas proprement des faucons, il ne reste que le faucon-gentil & le faucon-pélerin, dont le tartaret & le tunisien sont deux variétés. Cet auteur ne connoissoit donc qu'une seule espèce de faucon naturelle en France, qu'il indique sous le nom de *faucon-gentil*, & cela prouve encore ce que j'ai avancé, que le faucon-gentil & le faucon commun, ne sont tous deux qu'une seule & même espèce.

commune aux oiseaux du nord, qui est le blanc; mais pour le second, dont M. Brisson ne paroît parler que d'après M. Frisch, dont il cite la *planche LXXX*, ce n'est certainement pas un faucon, mais un oiseau de rapine, commun en France, auquel on donne le nom de *harpaye*: 5.° que le faucon noir est le véritable faucon-pélerin ou passager, qu'on doit regarder comme étranger; 6.° que le faucon tacheté, n'est que le jeune de ce même faucon étranger; 7.° que le faucon brun est moins un faucon qu'un busard: M. Frisch est le seul qui en ait donné la représentation (*q*), & cet Auteur nous dit que cet oiseau attrape quelquefois en volant les pigeons sauvages; que son vol est très-haut, & qu'on le tire rarement, mais que néanmoins il guette les oiseaux aquatiques, sur les étangs & dans les autres lieux marécageux: ces indices réunis, nous portent à croire que ce faucon brun de M. Brisson n'est vraisemblablement qu'une variété dans l'espèce des busards, quoiqu'il n'ait pas la queue aussi longue que les autres busards; 8.° que le faucon rouge n'est qu'une variété dans notre espèce commune du faucon, que Belon dit, avec quelques anciens Fauconniers, se trouver dans les lieux marécageux qu'il fréquente de préférence; 9.° que le faucon rouge des Indes, est un oiseau étranger, dont nous parlerons dans la suite; 10.° que le faucon d'Italie, dont M. Brisson ne parle que d'après Jonston, peut encore être, sans scrupule, regardé comme une variété de l'espèce commune de notre faucon des Alpes; 11.° que le faucon d'Irlande est, comme nous l'avons dit, une autre variété de l'espèce commune dont il ne diffère que par un peu plus de grandeur; 12.° que le sacre n'est point, comme le dit M. Brisson, une variété du faucon, mais une espèce différente qu'il faut considérer

(*q*) Frisch, tome I, planche LXXVI.

à part ; 13.° que le faucon-gentil n'est point une espèce différente de celle de notre faucon commun , & que ce n'est que le faucon-sors de cette espèce commune , que M. Briffon a décrit sous le nom de *faucon-gentil* ; mais dans un temps de mue , différent de celui qu'il a décrit sous le simple nom de *faucon* ; 14.° que le faucon appelé *pélerin* par M. Briffon , n'est que notre même faucon commun , devenu par l'âge faucon-hagard , tel que nous l'avons représenté dans la planche déjà citée , n.° 421 , & que par conséquent ce n'est qu'une variété de l'âge , & non pas une diversité d'espèce ; 15.° que le faucon de Barbarie n'est qu'une variété dans l'espèce du faucon étranger , que nous avons nommé *faucon passager* , & que nous avons fait représenter (*planche 469*) ; 16.° qu'il en est de même du faucon de Tartarie ; 17.° que le faucon à collier n'est point un faucon , mais un oiseau d'un tout autre genre , auquel nous avons donné le nom de *soubuse* ; 18.° que le faucon de roche n'est point encore un faucon , puisqu'il approche beaucoup plus du hobreau & de la creffrelle ; & que par conséquent c'est un oiseau qu'il faut considérer à part ; 19.° que le faucon de montagne n'est qu'une variété du rochier ; 20.° que le faucon de montagne cendré n'est qu'une variété de l'espèce commune du faucon ; 21.° que le faucon de la baie de Hudson est un oiseau étranger , d'une espèce différente de celle d'Europe , & dont nous parlerons dans l'article suivant ; 22.° que le faucon étoilé est un oiseau d'un autre genre que le faucon ; 23.° que le faucon huppé des Indes , le faucon des Antilles , le faucon-pêcheur des Antilles , & le faucon-pêcheur de la Caroline , sont encore des oiseaux étrangers dont il sera fait mention dans la suite. On peut voir par cette longue énumération , qu'en séparant même les oiseaux étrangers ,

& qui ne sont pas précisément des faucons ; & en ôtant encore le faucon pattu, qui n'est peut-être qu'une variété ou une espèce très-voisine de celle du faucon commun, il y en a dix-neuf que nous réduisons à quatre espèces ; savoir, le faucon commun, le faucon passager, le sacre & le busard, dont il n'y en a plus que deux qui soient en effet des faucons.

Après cette réduction faite de tous les prétendus faucons, aux deux espèces du faucon commun ou gentil, & du faucon passager ou pèlerin ; voici les différences que nos anciens Fauconniers trouvoient dans leur nature & mettoient dans leur éducation. Le faucon-gentil mue dès le mois de mars, & même plus tôt ; le faucon pèlerin ne mue qu'au mois d'août : il est plus plein sur les épaules, & il a les yeux plus grands, plus enfoncés, le bec plus gros, les pieds plus longs & mieux fendus que le faucon-gentil (r) : ceux qu'on prend au nid s'appellent *faucon-niais* ; lorsqu'ils sont pris trop jeunes, ils sont souvent criards & difficiles à élever ; il ne faut donc pas les dénicher avant qu'ils soient un peu grands, ou si l'on est obligé de les ôter de leur nid, il ne faut point les manier, mais les mettre dans un nid le plus semblable au leur qu'on pourra, & les nourrir de chair d'ours, qui est une viande assez commune dans les montagnes où l'on prend ces oiseaux, & au défaut de cette nourriture on leur donnera de la chair de poulet : si l'on ne prend pas ces précautions, les ailes ne leur croissent pas (f), & leurs jambes se cassent ou se déboîtent aisément ; les faucons-fors qui sont les jeunes, & qui ont été pris en septembre, octobre & novembre, sont les

(r) Fauconnerie d'Artelouche, imprimée à la suite de la Venerie de du Fouilloux, & des fauconneries de Jean de Franchières & de Guillaume Tardif. Paris, 1614, page 89.

(f) Recueil de tous les oiseaux de proie qui servent à la fauconnerie, par G. B. imprimé à la suite des Fauconneries citées dans la note précédente, page 114, verso.

meilleurs & les plus aisés à élever ; ceux qui ont été pris plus tard en hiver ou au printemps suivant, & qui par conséquent ont neuf ou dix mois d'âge, sont déjà trop accoutumés à leur liberté pour subir aisément la servitude, & demeurer en captivité sans regret, & l'on n'est jamais sûr de leur obéissance & de leur fidélité dans le service ; ils trompent souvent leur maître, & quittent lorsqu'il s'y attend le moins. On prend tous les ans les faucons-pélerins au mois de septembre, à leur passage dans les îles, ou sur les falaises de la mer. Ils sont de leur naturel prompts, propres à tout faire, dociles & fort aisés à instruire (t) : on peut les faire voler pendant tout le mois de mai & celui de juin, parce qu'ils sont tardifs à muer ; mais aussi dès que la mue commence, ils se dépouillent en peu de temps. Les lieux où l'on prend le plus de faucons-pélerins, sont non-seulement les côtes de Barbarie, mais toutes les îles de la méditerranée, & particulièrement celle de Candie, d'où nous venoient autrefois les meilleurs faucons.

Comme les Arts n'appartiennent point à l'Histoire Naturelle, nous n'entrerons point ici dans les détails de l'art de la fauconnerie ; on les trouvera dans l'Encyclopédie (u), dont nous avons déjà emprunté deux notes. « Un bon faucon, dit M. le Roi, » auteur de l'article *Fauconnerie*, doit avoir la tête ronde, le » bec court & gros, le cou fort long, la poitrine nerveuse, » les mahutes larges, les cuisses longues, les jambes courtes, la » main large, les doigts déliés, alongés & nerveux aux articles, » les ongles fermes & recourbés, les ailes longues ; les signes de » force & de courage, sont les mêmes pour le gerfaut & pour le

(t) Fauconnerie de Jean de Franchières, page 2, recto.

(u) Voyez cet article *Fauconnerie*, au sujet de l'éducation des faucons, de ses maladies & des soins propres à les prévenir, ou des remèdes nécessaires pour les guérir. Par M. le Roy, Lieutenant des Chasses de Sa Majesté, à Versailles.

tiercelet, qui est le mâle dans toutes les espèces d'oiseaux de proie, & qu'on appelle ainsi, parce qu'il est d'un tiers plus petit que la femelle; une marque de bonté moins équivoque dans un oiseau, est de chevaucher contre le vent, c'est-à-dire, de se roidir contre, & se tenir ferme sur le poing lorsqu'on l'y expose: le plumage d'un faucon doit être brun & tout d'une pièce, c'est-à-dire de même couleur; la bonne couleur des mains est de vert-d'eau; ceux dont les mains & le bec sont jaunes, ceux dont le plumage est semé de taches, sont moins estimés que les autres: on fait cas des faucons noirs, mais quel que soit leur plumage, ce sont toujours les plus forts en courage qui sont les meilleurs. Il y a des faucons lâches & paresseux, il y en a d'autres si fiers, qu'ils s'irritent contre tous les moyens de les apprivoiser; il faut abandonner les uns & les autres, &c. »

M. Forget, Capitaine du vol à Versailles, a bien voulu me communiquer la notice suivante.

« Il n'y a, dit-il, de différence essentielle entre les faucons de différens pays, que par la grosseur; ceux qui viennent du Nord, sont ordinairement plus grands que ceux des montagnes des Alpes & des Pyrénées; ceux-ci se prennent, mais dans leurs nids; les autres se prennent au passage, dans tous les pays; ils passent en octobre & en novembre, & repassent en février & mars. L'âge des faucons se désigne très-distinctement la seconde année, c'est-à-dire, à la première mue, mais dans la suite les connoissances deviennent bien plus difficiles; indépendamment des changemens de couleur, on peut les distinguer jusqu'à la troisième mue, c'est-à-dire, par la couleur des pieds & celle de la membrane du bec ».



OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport au Gersaut & aux Faucons.

I.

LE Faucon d'Islande, que nous avons dit être une variété dans l'espèce de notre faucon commun, & qui n'en diffère en effet, qu'en ce qu'il est un peu plus grand & plus fort.

I I.

Le faucon noir (*planche 469*), qui se prend au passage à Malte, en France, en Allemagne, dont nous avons parlé, & que M.^{rs} Frisch (*a*) & Edwards (*b*) ont indiqué & décrit, qui nous paroît être d'une espèce étrangère & différente de celle de notre faucon commun; j'observerai que la description qu'en donne M. Edwards est exacte, mais que M. Frisch n'est pas fondé à prononcer, que ce faucon doit être sans doute le plus fort des oiseaux de proie de sa grandeur, parce que près de l'extrémité du bec supérieur, il y a une espèce de dent triangulaire ou de pointe tranchante, & que les jambes sont garnies de plus grands doigts & ongles qu'aux autres faucons; car en comparant les doigts & les ongles de ce faucon noir, que nous avons en nature, avec ceux de notre faucon, nous n'avons pas trouvé qu'il y eût de différence, ni pour la grandeur, ni pour la force de ces parties; & en comparant de même le bec de ce faucon noir avec le bec de nos faucons, nous avons trouvé que dans la plupart de ceux-ci, il y avoit une pareille dent triangulaire, vers l'extrémité de la mandibule supérieure; en sorte qu'il

(a) Frisch, tome I, planche LXXXIII.

(b) Edwards, tome I, page 4, planche IV.

ne diffère point à ces deux égards du faucon commun, comme M. Frisch semble l'insinuer; au reste le faucon tacheté dont M. Edwards donne la description & la figure (c), & qu'il dit être du même climat que le faucon noir, c'est-à-dire, des terres de la baie de Hudson, ne nous paroît être en effet que le faucon-fors ou jeune de cette même espèce, & par conséquent ce n'est qu'une variété produite dans les couleurs par la différence de l'âge, & non pas une variété réelle ou variété de race dans cette espèce. On nous a assuré que la plupart de ces faucons noirs arrivent du côté du midi; cependant nous en avons vu un qui avoit été pris sur les côtes de l'Amérique septentrionale, près du banc de Terre-neuve; & comme M. Edwards dit qu'il se trouve aussi dans les terres voisines de la baie de Hudson, on peut croire que l'espèce est fort répandue, & qu'elle fréquente également les climats chauds, tempérés ou froids.

Nous observerons que cet oiseau que nous avons eu en nature, avoit les pieds d'un bleu bien décidé, & que ceux que l'on trouve représentés dans les planches enluminées de M.^{rs} Edwards & Frisch avoient les pieds jaunes; cependant il n'est pas douteux que ce ne soient les mêmes oiseaux: nous avons déjà reconnu en examinant les balbusards, qu'il y en avoit à pieds bleus, & d'autres à pieds jaunes; ce caractère est donc beaucoup moins fixe qu'on ne l'imaginoit: il en est de la couleur des pieds à peu près comme de celle du plumage; elle varie souvent avec l'âge ou par d'autres circonstances.

I I I.

L'OISEAU qu'on peut appeler le *faucon rouge des Indes*

(c) Edwards, tome I, page 3, planche III.

orientales, très-bien décrit par Aldrovande (*d*), & à peu près dans les termes suivans. La femelle qui est d'un tiers plus grosse que le mâle, a le dessus de la tête large & presque plat : la couleur de la tête, du cou, de tout le dos & du dessus des ailes, est d'un cendré tirant sur le brun; le bec est très-gros, quoique le crochet en soit assez petit; la base du bec est jaune, & le reste jusqu'au crochet est de couleur cendrée; la pupille des yeux est très-noire, l'iris brune, la poitrine entière, la partie supérieure du dessous des ailes, le ventre, le croupion & les cuisses sont d'un orangé presque rouge: il y a cependant au-dessus de la poitrine sous le menton, une tache longue de couleur cendrée, & quelques petites taches de cette même couleur sur la poitrine: la queue est rayée de bandes en demi-cercle, alternativement brunes & cendrées; les jambes & les pieds sont jaunes, & les ongles noirs. Dans le mâle toutes les parties rouges sont plus rouges, & toutes les parties cendrées sont plus brunes; le bec est plus bleu, & les pieds sont plus jaunes. Ces faucons, ajoute Aldrovande, avoient été envoyés des Indes orientales au grand duc Ferdinand, qui les fit dessiner vivans (*e*). Nous devons observer ici que Tardif (*f*), Albert & Crescent (*g*), ont parlé du faucon rouge, comme d'une espèce ou d'une variété qu'on connoissoit en Europe, & qui se trouve dans les pays de plaines & de marécages; mais ce faucon rouge n'est pas assez bien décrit, pour qu'on puisse dire si c'est le même que le faucon

(*d*) *Falco rubeus indicus*. Aldrov. *Avi.* pag. 494; *fig.* pages 495 & 496.

(*e*) Rouge faucon est souvent trouvé ès lieux pleins & en marais: il est hardi; mais difficile à gouverner. *Fauconnerie de Tardif*, première partie, chapitre III.

(*f*) Albert, *verso* 23, *cap.* XII.

(*g*) Petr. Crescentius, lib. X, *cap.* IV.

rouge des Indes, qui pourroit bien voyager & venir en Europe comme le faucon passager.

IV.

L'OISEAU indiqué par Willulghby (*h*), sous la dénomination de *falco indicus cirratus*, qui est plus gros que le faucon, & presque égal à l'autour, qui a sur la tête une huppe dont l'extrémité se divise en deux parties qui pendent sur le cou. Cet oiseau est noir sur toutes les parties supérieures de la tête & du corps; mais sur la poitrine & le ventre, son plumage est traversé de lignes noires & blanches alternativement : les plumes de la queue sont aussi rayées de lignes alternativement noires & cendrées; les pieds sont couverts de plumes jusqu'à l'origine des doigts; l'iris des yeux, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds sont jaunes; le bec est d'un bleu noirâtre, & les ongles sont d'un beau noir.

Au reste, il paroît par le témoignage des Voyageurs, que le genre des faucons est l'un des plus universellement répandus; nous avons dit qu'on en trouve par-tout en Europe, du Nord au midi, qu'on en prend en quantité dans les îles de la méditerranée, qu'ils sont communs sur la côte de Barbarie. M. Shaw (*i*), dont j'ai trouvé les relations presque toujours fidèles, dit qu'au royaume de Tunis, il y a des faucons & des éperviers en assez grande abondance, & que la chasse à l'oiseau est un des plus grands plaisirs des Arabes & des gens un peu au-dessus du commun : on les trouve encore plus fréquemment au Mogol (*k*)

(*h*) Willulghby, *Ornithol.* pag. 48.

(*i*) Voyage de M. Shaw, *tome 1*, page 389.

(*k*) On se sert du faucon, au Mogol, pour la chasse du daim & des gazelles. *Voyage de Jean Ovington*, *tome 1*, page 279.

& en Perse (l), où l'on prétend que l'art de la fauconnerie est plus cultivé que par-tout ailleurs (m); on en trouve jusqu'au Japon, où Kœmpfer (n) dit qu'on les tient plutôt par

(l) Les Persans entendent tout-à-fait bien à enseigner les oiseaux de chasse, & ordinairement ils dressent les faucons à voler sur toutes sortes d'oiseaux, & pour cela ils prennent des grues & d'autres oiseaux qu'ils laissent aller, après leur avoir bouché les yeux; aussitôt ils font voler le faucon, qui les prend fort aisément. . . . Il y a des faucons pour la chasse de la gazelle, qu'ils instruisent de la manière qui suit: ils ont des gazelles contrefaites (empaillées), sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à ces faucons, & jamais ailleurs: après qu'ils les ont ainsi élevés, ils les mènent à la campagne; & lorsqu'ils ont découvert une gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre sur le nez de la gazelle, & lui donne en arrière des coups de pieds: la gazelle s'arrête & se secoue pour s'en délivrer; l'oiseau bat des ailes pour se retenir, ce qui empêche encore la gazelle de bien courir, & même de voir devant elle; enfin, lorsqu'avec bien de la peine elle s'en est défait, l'autre faucon qui est en l'air prend la place de celui qui est à bas, lequel se relève pour succéder à son compagnon quand il sera tombé; & de cette sorte ils retardent tellement la course de la gazelle, que les chiens ont le temps de l'attraper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses, que le pays est plat & découvert, y ayant fort peu de bois. *Relation de Thevenot, tome II, page 200. . . . Voyage de Jean Ovington, tome I, page 279.* — La manière dont les Persans dressent les faucons à la chasse des bêtes fauves, est d'en écorcher une & d'en remplir la peau de paille, & d'attacher toujours la viande dont on repaît les faucons, sur la tête de cette peau bourrée, que l'on fait mouvoir sur quatre roues par une machine, tant que l'oiseau mange, afin de l'y accoutumer. . . . Si la bête est grande, on lâche plusieurs oiseaux après elle, qui la tourmentent l'un après l'autre. . . . Ils se servent aussi de ces oiseaux pour les rivières & les marais, dans lesquels ils vont, comme les chiens, chercher le gibier. . . . Comme tous les gens d'épée sont chasseurs, ils portent d'ordinaire à l'arçon de la selle une petite timbale de huit à neuf pouces de diamètre, qui leur sert à rappeler l'oiseau en frappant dessus. *Voyage de Chardin, tome II, pages 32 & 33.* — La Perse ne manque pas d'oiseaux de proie; il s'y trouve quantité de faucons, d'éperviers & de lannerets, & autres semblables oiseaux de chasse, dont la Vénérerie du Roi est très-bien pourvue, & on y en compte plus de huit cents: les uns sont pour le sanglier, l'âne sauvage & la gazelle; les autres pour voler les grues, les hérons, les oies & les perdrix. Une grande partie de ces oiseaux de chasse s'apporte de Russie; mais les plus grands & les plus beaux viennent des montagnes qui s'étendent vers le midi, depuis Schyras jusqu'au golfe Persique. *Voyage de Dampier, tome II, page 23 & suiv.*

(m) Les Persans qui sont fort patients, prennent aussi plaisir à dresser un corbeau de la même manière qu'ils dressent un épervier. *Voyage de Dampier, tome II, page 25.*

(n) Kœmpfer, *Hist. du Japon, tome I, page 115.*

faite, que pour l'utilité de la chasse, & ces faucons du Japon viennent des parties septentrionales de cette île. Kolbe (o) fait aussi mention des faucons du cap de Bonne-espérance, & Bosman de ceux de Guinée (p); en sorte qu'il n'y a, pour ainsi dire, aucune terre, aucun climat dans l'ancien continent, où l'on ne trouve l'espèce du faucon; & comme ces oiseaux supportent très-bien le froid, & qu'ils volent facilement & très-rapidement, on ne doit pas être surpris de les retrouver dans le nouveau continent; il y en a dans le Groenland (q), dans les parties montagneuses de l'Amérique septentrionale & méridionale (r), & jusque dans les îles de la mer du Sud (s).

V.

L'OISEAU appelé *tanas* par les Nègres du Sénégal, & qui nous a été donné par M. Adanson, sous le nom de *faucon-*

(o) Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance*, tome III, page 146.

(p) Sur cette côte de Guinée, on voit encore un autre oiseau de proie, qui ressemble fort à un faucon, & qui, quoiqu'un peu plus gros qu'un pigeon, est si hardi & si fort, qu'il se jette sur les plus grosses poules & les emporte. *Voyage de Guillaume Bosman*, lettre 15.^e page 268.

(q) On trouve dans le Groenland des faucons blancs & gris, en très-grand nombre, & plus qu'en autre lieu du monde. On portoit anciennement de ces oiseaux pour grande rareté aux rois de Danemarck, à cause de leur bonté merveilleuse, & les rois de Danemarck en faisoient des présens aux Rois & Princes leurs voisins ou amis, parce que la chasse de l'oiseau n'est du tout point en usage dans le Danemarck, non plus qu'aux autres endroits du Septentrion. *Recueil des Voyages du Nord*, tome I, page 99.

(r) On a envoyé plusieurs & diverses sortes de faucons de la neuve Espagne & du Pérou aux seigneurs d'Espagne, d'autant qu'on en fait grande estime. Il y a même des hérons & des aigles de diverses sortes, & il n'y a point de doute que ces espèces d'oiseaux & autres semblables, n'y aient passé bien plus tôt que les lions & les tigres. *Hist. nat. des Indes occidentales*, par Acosta, page 193. — *Nota.* L'oiseau que les Mexicains appeloient *Hotli*, indiqué par Fernandès, paroît être le même que le faucon noir dont nous avons parlé.

(s) *Histoire des Navigations aux terres Australes*, tome III, page 197.

pêcheur (planche 478), il ressemble presque en tout à notre faucon par les couleurs du plumage; il est néanmoins un peu plus petit, & il a sur la tête de longues plumes éminentes qui se rabattent en arrière & qui forment une espèce de huppe, par laquelle on pourra toujours distinguer cet oiseau des autres du même genre: il a aussi le bec jaune, moins courbé & plus gros que le faucon; il en diffère encore en ce que les deux mandibules ont des dentelures très-sensibles; & son naturel est aussi différent; car il pêche plutôt qu'il ne chasse: je crois que c'est à cette espèce qu'on doit rapporter l'oiseau duquel Dampier (1) fait mention sous ce même nom de *faucon-pêcheur*: « il ressemble, dit-il, à nos plus petits faucons pour la couleur » & la figure: il a le bec & les ergots faits tout de même; il se perche sur les troncs des arbres & sur les branches sèches qui donnent sur l'eau dans les criques, les rivières ou au bord de la mer; & dès que ces oiseaux voient quelques petits poissons auprès d'eux, ils volent à fleur d'eau, les enfilent avec leurs griffes, & s'élèvent aussitôt en l'air, sans toucher l'eau de leurs ailes; il ajoute « qu'ils n'avalent pas le poisson tout entier, comme font les autres oiseaux qui en vivent, mais qu'ils le déchirent avec leur bec, & le mangent par morceaux ».

(1) Nouveau Voyage autour du monde, par Guillaume Dampier, tome III, page 318.



L E H O B R E A U (a).

LE Hobreau (*planches 431 & 432*), est bien plus petit que le faucon, & en diffère aussi par les habitudes naturelles: le faucon est plus fier, plus vif & plus courageux; il attaque des oiseaux beaucoup plus gros que lui. Le hobreau est plus lâche de son naturel; car à moins qu'il ne soit dressé, il ne prend que les alouettes & les cailles; mais il fait compenser ce défaut de courage & d'ardeur par son industrie: dès qu'il aperçoit un chasseur & son chien, il les suit d'assez près ou plane au-dessus de leur tête, & tâche de saisir les petits oiseaux qui s'élèvent devant eux; si le chien fait lever une alouette, une caille, & que le chasseur la manque, il ne la manque pas: il a l'air de ne pas craindre le bruit, & de ne pas connoître l'effet des armes à feu, car il s'approche de très-près du chasseur qui le tue, souvent lorsqu'il ravit sa proie: il fréquente les plaines voisines des bois, & sur-tout celles où les alouettes abondent; il en détruit un très-grand nombre, & elles connoissent si bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais sans le plus grand effroi, & qu'elles se précipitent du haut des airs, pour se cacher sous l'herbe ou dans des buissons: c'est la seule manière dont elles puissent échapper; car quoique l'alouette s'élève beaucoup, le hobreau vole encore plus haut qu'elle, & on peut le dresser au leurre comme le faucon

(a) En Anglois, *Hobby*; en Italien, *Bacello*; — Hobreau. Belon, *Histoire nat. des Oiseaux*, page 118. — *Subbuteo*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 373. . . . *Falco arborarius*. Aldrov. *Avi.* tom. I, page 492. — Hobreau. Albin, *tome I*, page 7, *planche VI*, avec une figure coloriée. — *Litho-Falco sive Æsalus, Rochier, Æsalon*. Frisch, *planche LXXXVI*, avec une figure coloriée. — Le Hobreau. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 375. — *The Hobby*. British Zoology, *planche A 9*, avec une figure coloriée.

& les autres oiseaux du plus haut vol : il demeure & niche dans les forêts où il se perche sur les arbres les plus élevés. Dans quelques-unes de nos provinces on donne le nom de *hobreau* (b) aux petits seigneurs qui tyrannisent leurs païsans, & plus particulièrement au gentilhomme à lièvre, qui va chasser chez ses voisins, sans en être prié, & qui chasse moins pour son plaisir que pour le profit.

On peut observer que dans cette espèce le plumage de l'oiseau est plus noir dans la première année qu'il ne l'est dans les années suivantes : il y a aussi dans notre climat une variété de cet oiseau, qui nous a paru assez singulière pour mériter d'être représentée (*planche 431*); les différences consistent en ce que la gorge, le dessous du cou, la poitrine, une partie du ventre & les grandes plumes des ailes sont cendrées & sans taches ; tandis que dans le *hobreau* commun, la gorge & le dessous du cou sont blancs, la poitrine & le dessus du ventre blancs aussi, avec des taches longitudinales brunes, & que les grandes plumes des ailes sont presque noirâtres : il y a de même d'assez grandes différences dans les couleurs de la queue, qui dans le *hobreau* commun est blanchâtre par-dessous, traversée de brun, & qui dans l'autre est absolument brune. Mais ces différences n'empêchent pas que ces deux oiseaux ne puissent être regardés comme de la même espèce ; car ils ont la même grandeur, le même port, & se trouvent de même en France ; & d'ailleurs ils se ressemblent par un caractère spécifique très-particulier, c'est qu'ils ont tous deux le bas du ventre & les cuisses garnies de plumes d'un roux

(b) Ce nom de *Hobreau*, appliqué aux Gentilshommes de campagne, peut venir aussi de ce qu'autrefois tous ceux qui n'étoient point assez riches pour entretenir une fauconnerie, se contentoient d'élever des *hobreaux* pour la chasse.

vif, & qui tranche beaucoup sur les autres couleurs de cet oiseau: il n'est pas même impossible que cette variété, dont toutes les différences se réduisent à des nuances de couleurs, ne provienne de l'âge ou des différens temps de la mue de cet oiseau; & c'est encore une raison de plus pour ne le pas séparer de l'espèce commune. Au reste, le hobreau se porte sur le poing, découvert & sans chaperon, comme l'émerillon, l'épervier & l'autour; & l'on en faisoit autrefois un grand usage pour la chasse des perdrix & des cailles.



L A

CRESSERELLE (a).

LA Cresserelle (*planches 401 & 471*), est l'oiseau le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, & sur-tout en Bourgogne : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente & qu'elle n'habite; c'est sur-tout le matin & le soir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtimens, & on l'entend encore plus souvent qu'on ne la voit; elle a un cri précipité *pli, pli, pli* ou *prï, prï, prï*, qu'elle ne cesse de répéter en volant, & qui effraie tous les petits oiseaux sur lesquels elle fond comme une flèche, & qu'elle fait avec ses serres; si par hasard elle les manque du premier coup, elle

(a) En Grec, Κέρκεϊς ou Κέρκεϊς; *Cenchrus seu miliaria dicitur hæc avis, ait Gesnerus, quod punctis nigris milii æmulis insignis sit*; en Latin, *Tinnunculus*; en Italien, *Canibello, Tittinculo, Tintarello, Garinello*; en Espagnol, *Cernicalo* ou *Zernicalo*; en Allemand, *Roethel-weih* ou *Wannen-waehel*, *quod alas extendat (ait Schwenckfeld) ventiletque instar ventilabri quod vannum nominant*; en Polonois, *Pustolka*; en Anglois, *Kestrel* ou *Kestrel*. *Nota.* Ce pourroit être de ce mot Anglois *Kestrel*, qu'est dérivé le nom *Cristel*, que les Bourguignons donnent à cet oiseau; en Écosse, *Stanchel* ou *Stannel* ou *Stonnegall*; on l'a aussi appelé en vieux François, & encore actuellement dans quelques provinces de France, *Cercerelle, Quercerelle, Écrecelle*. Salerne dit qu'on l'appelle en Sologne, *Mezy*; à Châlons-sur-Marne, *Rabaillet*; en Provence, *Ratier*; en Touraine, *Pitriou*; à Saumur, *Pitri*; en Beauce, *Preneur de mulots, &c.* . . . *Cresserelle* ou *Cercerelle*. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 114. — *Tinnunculus seu Cenchrus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 356. — *Crecherelle*. Albin, tome I, page 8, pl. VII, avec une figure coloriée, qui est celle de la femelle. . . *Coq de Windhover*. Albin, tome III, planche V, avec une figure coloriée, qui est celle du mâle. — *Tinnunculus verus*. Frisch, planche LXXXIV, avec une figure coloriée, qui est celle du mâle. . . . *Falco rufus*. Frisch, planche LXXXVIII, avec une figure coloriée, qui est celle de la femelle. — La Cresserelle, Brisson, *Ornithol.* tome I, page 393. — *Kestrel*. British Zoology, planche A 8, figure 1, *The male*; fig. 2, *The female*: ces deux figures sont coloriées.

les poursuit sans crainte du danger jusque dans les maisons; j'ai vu plus d'une fois mes gens prendre une cresserelle & le petit oiseau qu'elle poursuivoit, en fermant la fenêtre d'une chambre ou la porte d'une galerie, qui étoient éloignées de plus de cent toises des vieilles tours d'où elle étoit partie: lorsqu'elle a saisi & emporté l'oiseau, elle le tue & le plume très-proprement avant de le manger; elle ne prend pas tant de peine pour les souris & les mulots; elle avale les plus petits tout entiers, & dépèce les autres. Toutes les parties molles du corps de la souris se digèrent dans l'estomac de cet oiseau; mais la peau se roule & forme une petite pelote, qu'il rend par le bec, & non par le bas; car ses excréments sont presque liquides & blanchâtres: en mettant ces pelotes qu'elle vomit, dans l'eau chaude, pour les ramollir & les étendre, on retrouve la peau entière de la souris comme si on l'eût écorchée. Les ducs, les chouettes, les buses, & peut-être beaucoup d'oiseaux de proie, rendent de pareilles pelotes dans lesquelles, outre la peau roulée, il se trouve quelquefois des portions les plus dures des os: il en est de même des oiseaux-pêcheurs, les arêtes & les écailles des poissons se roulent dans leur estomac, & ils les rejettent par le bec.

La cresserelle est un assez bel oiseau; elle a l'œil vif & la vue très-perçante, le vol aisé & soutenu: elle est diligente & courageuse; elle approche par le naturel, des oiseaux nobles & généreux; on peut même la dresser, comme les émerillons, pour la fauconnerie. La femelle est plus grande que le mâle, & elle en diffère en ce qu'elle a la tête rousse, le dessus du dos, des ailes & de la queue rayé de bandes transversales brunes; & qu'en même temps toutes les plumes de la queue sont d'un brun roux plus ou moins foncé; au lieu que dans le mâle, la tête &

la queue sont grises, & que les parties supérieures du dos & des ailes sont d'un roux vineux, semé de quelques petites taches noires; on peut voir les différences du mâle & de la femelle dans les planches que nous avons citées.

Nous ne pouvons nous dispenser d'observer que quelques-uns de nos Nomenclateurs modernes (*b*), ont appelé *épervier des alouettes*, la crefferelle femelle, & qu'ils en ont fait une espèce particulière & différente de celle de la crefferelle.

Quoique cet oiseau fréquente habituellement les vieux bâtimens, il y niche plus rarement que dans les bois; & lorsqu'il ne dépose pas ses œufs dans des trous de murailles ou d'arbres creux, il fait une espèce de nid très-négligé, composé de bûchettes & de racines, & assez semblable à celui des geais, sur les arbres les plus élevés des forêts: quelquefois il occupe aussi les nids que les corneilles ont abandonnés; il pond plus souvent cinq œufs que quatre, & quelquefois six & même sept, dont les deux bouts sont teints d'une couleur rougeâtre ou jaunâtre, assez semblable à celle de son plumage. Ses petits, dans le premier âge, ne sont couverts que d'un duvet blanc; d'abord il les nourrit avec des insectes, & ensuite il leur apporte des mulots en quantité qu'il aperçoit sur terre du plus haut des airs où il tourne lentement, & demeure souvent stationnaire pour épier son gibier sur lequel il fond en un instant: il enlève quelquefois une perdrix rouge beaucoup plus pesante que lui; souvent aussi il prend des pigeons qui s'écartent de leur compagnie; mais sa proie la plus ordinaire après les mulots & les reptiles, sont les moineaux, les pinçons & les autres petits oiseaux: comme il produit en plus grand nombre que la plupart des autres oiseaux

(*b*) Brisson, tome I, page 379.

de proie, l'espèce est plus nombreuse & plus répandue : on la trouve dans toute l'Europe, depuis la Suède (c) jusqu'en Italie & en Espagne (d) ; on la retrouve même dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale (e) : plusieurs de ces oiseaux restent pendant toute l'année dans nos provinces de France ; cependant j'ai remarqué qu'il y en avoit beaucoup moins en hiver qu'en été, ce qui me fait croire que plusieurs quittent le pays, pour aller passer ailleurs la mauvaise saison.

J'ai fait élever plusieurs de ces oiseaux dans de grandes volières ; ils sont, comme je l'ai dit, d'un très-beau blanc pendant le premier mois de leur vie, après quoi les plumes du dos deviennent rouffâtres & brunes en peu de jours : ils sont robustes & aisés à nourrir : ils mangent la viande crue qu'on leur présente, à quinze jours ou trois semaines d'âge ; ils connoissent bientôt la personne qui les soigne, & s'appriivoient assez pour ne jamais l'offenser : ils font entendre leur voix de très-bonne heure, & quoiqu'enfermés, ils répètent le même cri qu'ils font en liberté : j'en ai vu s'échapper & revenir d'eux-mêmes à la volière, après un jour ou deux d'absence, & peut-être d'abstinence forcée.

Je ne connois point de variétés dans cette espèce que quelques individus qui ont la tête & les deux plumes du milieu de la queue grises, tels qu'ils nous sont représentés par M. Frisch (*planche LXXXV*) ; mais M. Salerne fait mention d'une crefferelle jaune qui se trouve en Sologne, & dont les œufs sont de cette même couleur jaune. « Cette crefferelle, dit-il, est

(c) Linn. *Faun. Suec.* n.° 67.

(d) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 356.

(e) Hans Sloane, *Jamaïc.* pag. 294.

» rare, & quelquefois elle se bat généreusement contre le jean-
» le-blanc, qui, quoique plus fort, est souvent obligé de lui
» céder: on les a vus, ajoute-t-il, s'accrocher ensemble en l'air,
» & tomber de la sorte par terre comme une motte ou une
» pierre: » ce fait me paroît bien suspect; car l'oiseau jean-le-
» blanc est non-seulement très-supérieur à la crefferelle par la force;
» mais il a le vol & toutes les allures si différentes, qu'ils ne doivent
» guère se rencontrer.



LE ROCHIER (a).

L'OISEAU qu'on a nommé *faucon de roche* ou *rochier* (planche 447), n'est pas si gros que la crefferelle, & me paroît fort semblable à l'émerillon, dont on se sert dans la fauconnerie; il fait, disent les Auteurs, sa retraite & son nid dans les rochers. M. Frisch est le seul avant nous, qui ait donné une bonne indication de cet oiseau, & l'on peut comparer dans son ouvrage, la figure du rochier, planche LXXXVII, avec la nôtre, & aussi avec les crefferelles mâle & femelle, qui, toutes trois sont assez bien rendues; leurs rapports de ressemblance & de différence, sont encore mieux exprimés dans nos planches: en considérant attentivement la forme & les caractères de cet oiseau, & en les comparant avec la forme & les caractères de l'espèce d'émerillon, dont on se sert dans la fauconnerie, & que nous avons fait représenter n.º 468, nous sommes très-portés à croire que le rochier & cet émerillon sont de la même espèce, ou du moins d'une espèce encore plus voisine l'une de l'autre, que de celle de la crefferelle. On verra dans l'article suivant, qu'il y a deux espèces d'émerillon, dont la première approche beaucoup de celle du rochier, & la seconde de celle de la crefferelle; comme tous ces oiseaux sont à peu près de la même taille, du

(a) *Litho-falcus*. Gesner, *Avi.* pag. 75. — *Falco lapidarius*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 499. — *Dendro-falco sive smerlus*. Émerillon. Frisch, planche LXXXVII, avec la figure coloriée. — Le faucon de roche ou rochier. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 349. *Nota.* Il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce le faucon de montagne cendré; Brisson, tome I, page 355, ou le *Falconis montani secundum genus* d'Aldrovande, *Avi.* tom. I, pag. 79; & que ces Auteurs ont fait un double emploi en séparant ces deux espèces d'oiseaux.

même naturel, & qu'ils varient autant & plus par le sexe & par l'âge, que par la différence des espèces: il est très-difficile de les bien reconnoître, & ce n'est qu'à force de comparaisons faites d'après nature, que nous sommes parvenus à les distinguer les uns des autres.

L'ÉMÉRILLON (a).

L'OISEAU dont il est ici question (*planche 468*), n'est point l'émerillon des Naturalistes, mais l'émerillon des Fauconniers, qui n'a été indiqué ni bien décrit par aucun de nos Nomenclateurs, cependant c'est le véritable émerillon dont on se sert tous les jours dans la fauconnerie, & que l'on dresse au vol pour la chasse; cet oiseau est, à l'exception des pie-grièches, le plus petit de tous les oiseaux de proie, n'étant que de la grandeur d'une grosse grive, néanmoins on doit le regarder comme un oiseau noble, & qui tient de plus près qu'un autre à l'espèce du faucon; il en a le plumage (*b*), la forme & l'attitude; il a le même naturel, la même docilité, & tout autant d'ardeur & de courage: on peut en faire un bon oiseau de chasse pour les alouettes, les cailles, & même les perdrix qu'il prend & transporte, quoique beaucoup plus pesantes que lui; souvent il les tue d'un seul coup, en les frappant de l'estomac, sur la tête ou sur le cou.

(a) En Grec, *Ἀϊσάλων*, *quod omni tempore appareat*; en Latin, *Æfalo*; en Italien, *Smerlo* ou *Smeriglio*; en Allemand, *Myrle* ou *Smyrlin*; en Pologne, *Orzemlik*; en Anglois, *Merlin*; en Écossé on appelle le mâle, *Jack*; en vieux François, *Loyette*; en quelques provinces de France, *Passetier*, *Preneur de Passe* ou *Passerets*. — *The Merlin*. British Zology, *planche A 12*. — Frisch, *tome 1, page 89*.

(b) *Nota*. Il ressemble en effet par les nuances & la distribution des couleurs au faucon-fors.

Cette petite espèce, si voisine d'ailleurs de celle du faucon par le courage & le naturel (c), ressemble néanmoins plus au hobreau par la figure, & encore plus au rochier: on le distinguera cependant du hobreau, en ce qu'il a les ailes beaucoup plus courtes, & qu'elles ne s'étendent pas à beaucoup près jusqu'à l'extrémité de la queue, au lieu que celles du hobreau s'étendent un peu au-delà de cette extrémité; mais, comme nous l'avons déjà fait sentir dans l'article précédent, ses ressemblances avec le rochier sont si grandes, tant pour la grosseur & la longueur du corps; la forme du bec, des pieds & des serres; les couleurs du plumage, la distribution des taches, &c.... qu'on seroit très-bien fondé à regarder le rochier comme une variété de l'émérillon, ou du moins comme une espèce si voisine, qu'on doit suspendre son jugement sur la diversité de ces deux espèces: au reste l'émérillon s'éloigne de l'espèce du faucon & de celle de tous les autres oiseaux de proie, par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux; c'est que le mâle & la femelle sont dans l'émérillon de la même grandeur, au lieu que dans tous les autres oiseaux de proie, le mâle est bien plus petit que la femelle: cette singularité ne tient donc point à leur manière de vivre, ni à rien de tout ce qui distingue les oiseaux de proie des autres oiseaux; elle sembleroit d'abord appartenir à la grandeur, parce que dans les pie-grièches, qui sont encore plus petites que les émérillons, le mâle & la femelle sont aussi de la même grosseur; tandis que dans les aigles, les vautours, les gerfauts, les autours, les faucons & les éperviers, le mâle est d'un tiers ou

(c) Plusieurs Auteurs ayant fait la remarque de la conformité de l'émérillon avec le faucon, l'ont appelé *petit faucon*, *falco parvus merlinus*. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 349.
— *Falconellus*. Rzaczynski, *Aufl. Hist. nat. Pol.* pag. 354.

d'un quart plus petit que la femelle. Après avoir réfléchi sur cette singularité, & reconnu qu'elle ne pouvoit pas dépendre des causes générales, j'ai recherché s'il n'y en avoit pas de particulières auxquelles on pût attribuer cet effet; & j'ai trouvé en comparant les passages de ceux qui ont disséqué des oiseaux de proie, qu'il y a dans la plupart des femelles un double *cæcum* assez gros & assez étendu; tandis que dans les mâles il n'y a qu'un *cæcum*, & quelquefois point du tout: cette différence de la conformation intérieure, qui se trouve toujours en plus dans les femelles que dans les mâles, peut être la vraie cause physique de leur excès en grandeur. Je laisse aux gens qui s'occupent d'anatomie à vérifier plus exactement ce fait, qui seul m'a paru propre à rendre raison de la supériorité de grandeur de la femelle sur le mâle, dans presque toutes les espèces des grands oiseaux de proie.

L'émérillon vole bas, quoique très-vîte & très-légèrement: il fréquente les bois & les buissons pour y saisir les petits oiseaux, & chasse seul sans être accompagné de sa femelle; elle niche dans les forêts en montagnes, & produit cinq ou six petits.

Mais indépendamment de cet émérillon dont nous venons de donner l'histoire & la représentation, il existe une autre espèce d'émérillon mieux connue des Naturalistes, dont M. Frisch a donné la figure (*pl. LXXXIX*), & qui a été décrit d'après nature par M. Brisson, *tome I, page 382*: cet émérillon diffère en effet par un assez grand nombre de caractères de l'émérillon des Fauconniers; il paroît même approcher beaucoup plus de l'espèce de la crefferelle, du moins autant qu'il nous est permis d'en juger par la représentation, n'ayant pu nous le procurer en nature; mais ce qui semble appuyer notre conjecture, c'est que

les oiseaux d'Amérique qui nous ont été envoyés sous les noms d'*émérillon de Cayenne* (planche 444), & *émérillon de Saint-Domingue* (planche 465), ne nous paroissent être que des variétés d'une seule espèce, & peut-être l'un de ces oiseaux n'est-il que le mâle ou la femelle de l'autre; mais tous deux ressemblent si fort à l'*émérillon* donné par M. Frisch, qu'on doit les regarder comme étant d'espèce très-voisine; & cet *émérillon* d'Europe, aussi-bien que ces *émérillons* d'Amérique dont les espèces sont si voisines paroîtront, à tous ceux qui les considèreront attentivement, beaucoup plus près de la *crefferelle* que de l'*émérillon des Fauconniers*: il se peut donc que cette espèce ait passé d'un continent à l'autre; & en effet M. Linnæus fait mention des *crefferelles* en Suède, & ne dit pas que les *émérillons* s'y trouvent; ceci semble confirmer encore notre opinion, que ce prétendu *émérillon* des Naturalistes n'est qu'une variété, ou tout au plus une espèce très-voisine de celle de la *crefferelle*; on pourroit même lui donner un nom particulier, si on vouloit la distinguer, soit de l'*émérillon des Fauconniers*, soit de la *crefferelle*, & ce nom seroit celui qu'on lui donne dans les îles Antilles. « L'*émérillon*, dit le P. du Tertre, que nos habitans appellent *gry gry*, à cause qu'en volant il jette un cri qu'ils expriment par ces syllabes « *gry gry*, est un autre petit oiseau de proie qui n'est guère « plus gros qu'une grive; il a toutes les plumes de dessus le dos « & des ailes rouffes, tachées de noir, & le dessous du ventre « blanc, moucheté d'hermine: il est armé de bec & de griffes « à proportion de sa grandeur; & il ne fait la chasse qu'aux « petits lézards & aux fauterelles, & quelquefois aux petits « poulets quand ils sont nouvellement éclos; je leur en ai fait « lâcher plusieurs fois, ajoute-t-il; la poule se défend contre lui & «

» lui donne la chasse ; les habitans en mangent, mais il n'est pas bien gras (d) ».

La ressemblance du cri de cet émerillon du P. du Tertre (e), avec le cri de notre crefferelle est encore un autre indice du voisinage de ces espèces ; & il me paroît qu'on peut conclure assez positivement que tous ces oiseaux donnés par les Naturalistes, sous les noms d'émerillon d'Europe, émerillon de la Caroline ou de Cayenne ; & émerillon de Saint-Domingue ou des Antilles, ne font qu'une variété dans l'espèce de la crefferelle à laquelle on pourroit donner le nom de *gry gry* pour la distinguer de la crefferelle commune.

(d) Hist. nat. des Antilles, par le P. du Tertre, tome II, pages 253 & 254.

(e) Nota. Le cri de la crefferelle est *pri pri*, ce qui approche beaucoup de *gry gry*, qui est le nom qu'on donne aux Antilles à cet oiseau à cause de son cri.



L E S

PIE-GRIÈCHES.

CES Oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps & de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec, fort & crochu; & par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus fiers & des plus sanguinaires: on est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les creffernelles, tous oiseaux beaucoup plus grands & plus forts qu'elle; non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, & toujours avec avantage, sur-tout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine; elles n'attendent pas qu'ils approchent, il suffit qu'ils passent à leur portée, pour qu'elles aillent au-devant; elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, & les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir; & dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force, ou se laisser emporter; il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute & la mort de tous deux: aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent; les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre & les fuir plutôt que les chercher: rien dans la Nature ne peint mieux la puissance & les droits du courage, que de voir ce petit oiseau qui n'est guère plus gros

qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter; & chasser dans leur domaine, sans craindre d'en être punis; car quoique les pie-grièches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence: elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levreaux; les grives, les merles & les autres oiseaux pris au lacet ou au piège, deviennent leur proie la plus ordinaire; elles les saisissent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent & déchiquètent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, & en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

Le genre de ces oiseaux est composé d'un assez grand nombre d'espèces; mais nous pouvons réduire à trois principales ceux de notre climat, la première est celle de la pie-grièche grise, la seconde celle de la pie-grièche rousse, & la troisième celle de la pie-grièche appelée vulgairement l'*écorcheur*. Chacune de ces trois espèces mérite une description particulière, & contient quelques variétés que nous allons indiquer.

L A

PIE-GRIÈCHE GRISE (a).

CETTE Pie-grièche grise (*planche 445*), est très-commune dans nos provinces de France, & paroît être naturelle à notre climat, car elle y passe l'hiver & ne le quitte en aucun temps; elle habite les bois & les montagnes en été, & vient

(a) En Grec moderne, *Κολληεων*; en Latin, *Lanius*; en Italien, *Gaza sperviera*, *Falconello*, *Oresto*, *Castrica*, *Verla*, *Stragazzina*, *Ragazzoia*; en Savoie, *Montagasse*,

dans les plaines & près des habitations en hiver; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes; ce nid est composé au dehors de mousse blanche entrelassée d'herbes longues, & au dedans il est bien doublé & tapissé de laine; ordinairement il est appuyé sur une branche à double & triple fourche; la femelle qui ne diffère pas du mâle par la grosseur, mais seulement par la teinte des couleurs plus claires que celles du mâle, pond ordinairement cinq ou six & quelquefois sept, ou même huit œufs, gros comme ceux d'une grive; elle nourrit ses petits de chenilles & d'autres insectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que leur père leur apporte avec un soin & une diligence admirables; bien différente des autres oiseaux de proie qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grièche garde & soigne les siens tout le temps du premier âge, & quand ils sont adultes, elle les soigne encore; la famille ne se sépare pas, on les voit voler ensemble pendant l'automne entier, & encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grandes troupes: chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du père, de la mère & de cinq ou six petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur

Arneat; en Bourgogne, *Pouchari* ou *Bouchari*, mot qui vient de l'Anglois *Butcher*, *Butchery*, qu'on prononce en François *Boutcher*, *Boutchery*, *Boucher*, *Boucherie*; en Allemand, *Thorn-Kretzer*, *Thorn-Tracer*; *Walot-he*, *Warkengel*; *Num-moerder*, *Num-toeder*; en Polonois, *d'Zierzba*, *Sirokos*, *Wickszy*; en Suède, *Warfogel*; en Anglois, *Butcher-bird*, *Adder-bird*, *Matagasse*. — *Lanius Cinereus*. Gesner, *Avi.* pag. 579. *Cum icone maris*. — *Collurio*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 389. *Cum icone feminae*. — Grande Pie-grièche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 126; *fig.* page 127. — *Castrica palumbina*. Olin, page 41, avec une figure. — Grand Écorcheur cendré. Albin, *tome II*, page 9, avec une figure coloriée, *planche XIII*. — *Lanius medius seu secundus*. *Pica mediae magnitudinis*. Frisch, *tab. LX. Icones maris & feminae*.

arrive, vivent en paix, & chassent de concert, jusqu'à ce que le sentiment ou le besoin d'amour, plus fort que tout autre sentiment, détruise les liens de cet attachement, & enlève les enfans à leurs parens; la famille ne se sépare que pour en former de nouvelles.

Il est aisé de reconnoître les pie-grièches de loin, non-seulement à cause de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'est ni direct, ni oblique à la même hauteur, & qui se fait toujours de bas en haut, & de haut en bas, alternativement & précipitamment; on peut aussi les reconnoître, sans les voir, à leur cri aigu *trouï trouï*, qu'on entend de fort loin, & qu'elles ne cessent de répéter lorsqu'elles sont perchées au sommet des arbres.

Il y a dans cette première espèce, variété pour la grandeur; & variété pour la couleur: nous avons au Cabinet une pie-grièche qui nous a été envoyée d'Italie, & qui ne diffère de la pie-grièche commune, que par une teinte de roux sur la poitrine & le ventre (*planche 32, figure 1*), on en trouve d'absolument blanches dans les Alpes (*b*), & ces pie-grièches blanches, aussi-bien que celles qui ont une teinte de roux sur le ventre, sont de la même grandeur que la pie-grièche grise, qui n'est elle-même pas plus grosse que le *mauvis* (*c*), autrement la *grive-mauviette* (*d*); mais il s'en trouve d'autres en Allemagne

(*b*) *Lanius albus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 387. *Cum icone.*

(*c*) *Lanius major*. Gesner, *Avi.* pag. 581. *Cum Icone.* — *Pica cinerea seu lanius major*. Frisch, *tab. LIX*, avec des figures coloriées du mâle & de la femelle.

(*d*) *Nota.* Elle diffère de la première en ce qu'elle est plus grande & plus grosse, & en ce qu'elle a les plumes scapulaires & les petites couvertures du dessus des ailes d'une couleur roussâtre; mais comme elle ressemble par tout le reste à la pie-grièche commune, ces différences, qui peut-être ne sont pas générales ni bien constantes, ne nous paroissent pas suffisantes pour établir une espèce distincte & séparée de la première.

& en Suisse qui font un peu plus grandes, & dont quelques Naturalistes ont voulu faire une espèce particulière, quoiqu'il n'y ait aucune autre différence entre ces oiseaux que celle d'un peu plus de grandeur, ce qui pourroit bien provenir de la nourriture, c'est-à-dire, de l'abondance ou de la disette des pays qu'ils habitent; ainsi la pie-grièche grise varie, même dans nos climats d'Europe, par la grandeur & par les couleurs: on ne doit donc pas être surpris si elle varie encore davantage dans des climats plus éloignés, tels que ceux de l'Amérique, de l'Afrique & des Indes; la pie-grièche grise de la Louifiane (*planche 476, figure 2*) est le même oiseau que la pie-grièche grise d'Europe, de laquelle elle paroît différer aussi peu que la pie-grièche d'Italie; on n'y remarqueroit même aucune différence bien sensible, si elle n'étoit pas un peu plus petite & un peu plus foncée de couleur sur les parties supérieures du corps.

La pie-grièche du cap de Bonne-espérance (*e*), (*planche 477, figure 1*), la pie-grièche grise du Sénégal (*pl. 297, fig. 1*) & la pie-grièche bleue de Madagascar (*planche 298, fig. 1*), sont encore trois variétés très-voisines l'une de l'autre, & appartiennent également à l'espèce commune de la pie-grièche grise

(*e*) *Nota.* C'est à cette espèce qu'on doit aussi rapporter l'oiseau des Indes orientales; que les Anglois qui fréquentent les côtes de Bengale ont appelé *Dial-bird* (l'horloge ou le cadran), & qui a été indiqué par Albin, *tome III, page 8*, avec des figures coloriées du mâle (*planche XVII*), & de la femelle (*planche XVIII*): « cette pie-grièche, dit-il, est grande à peu-près comme notre pie-grièche grise, avec le bec noir, les coins de la « bouche jaunes, l'iris des yeux de la même couleur, les jambes & les pieds bruns: le mâle « a la tête, le cou, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, les plumes « scapulaires, la gorge & la poitrine noires; le ventre, les côtés & les couvertures du dessous « de la queue blanches; toutes les plumes de la queue également longues, noires en dessus « & blanches en dessous: la femelle ne diffère du mâle qu'en ce que les couleurs sont moins « foncées. »

d'Europe; celle du Cap ne diffère de celle d'Europe qu'en ce qu'elle a toutes les parties supérieures du corps d'un brun noirâtre; celle du Sénégal les a d'un brun plus clair, & celle de Madagascar a ces mêmes parties d'un beau bleu; mais ces différences dans la couleur du plumage, tout le reste étant égal & semblable d'ailleurs, ne suffisent pas à beaucoup près pour en faire des espèces distinctes & séparées de la pie-grièche commune. Nous donnerons plusieurs exemples de changemens de couleur tout aussi grands dans d'autres oiseaux, même dans notre climat; à plus forte raison, ces changemens doivent-ils arriver dans des climats différens & aussi éloignés les uns des autres: l'influence de la température se marque par des rapports que des gens attentifs ne doivent pas laisser échapper; par exemple, nous trouvons ici que la pie-grièche étrangère qui ressemble le plus à notre pie-grièche d'Italie, est celle de la Louisiane: or la température de ces deux climats n'est pas fort inégale; & nous trouvons au contraire que celle du Cap, du Sénégal & de Madagascar ressemble moins, parce que ces climats sont en effet d'une température très-différente de celle d'Italie.

Il en est de même du climat de Cayenne, où la pie-grièche prend un plumage varié ou rayé de longues taches brunes (*planche 297*); mais comme elle est de la même grandeur que notre pie-grièche grise, & qu'elle lui ressemble à tous autres égards, nous avons cru pouvoir la rapporter avec fondement à cette espèce commune.

L A

PIE-GRIÈCHE ROUSSE (a).

CETTE Pie-grièche rousse (*planche 9, figure 2, le mâle; & planche 31, figure 1, la femelle*) est un peu plus petite que la grise, & très-aisée à reconnoître par le roux qu'elle a sur la tête, qui est quelquefois rouge & ordinairement d'un roux vif; on peut aussi remarquer qu'elle a les yeux d'un gris blanchâtre ou jaunâtre; au lieu que la pie-grièche grise les a bruns; elle a aussi le bec & les jambes plus noires: le naturel de cette pie-grièche rousse est à très-peu près le même que celui de la pie-grièche grise: toutes deux sont aussi hardies, aussi méchantes l'une que l'autre; mais ce qui prouve que ce sont néanmoins deux espèces différentes, c'est que la première reste au pays toute l'année; au lieu que celle-ci quitte en automne, & ne revient qu'au printemps; la famille qui ne se sépare pas à la sortie du nid, & qui demeure toujours rassemblée, part vers le commencement de septembre, sans se réunir avec d'autres familles, & sans faire de longs vols: ces oiseaux ne vont que d'arbre en arbre, & ne volent pas de suite, même dans le temps de leur départ; ils restent pendant l'été dans nos campagnes, & font leur nid sur quelque arbre touffu; au lieu que la pie-grièche grise habite les

(a) *Collurionis primum genus. Aldrov. Avi. tom. I. pag. 389. Cum icone maris.* — Écorcheur à tête rouge. Albin, *tome II, page 10*, avec une figure coloriée du mâle, *planche XVI*. . . . Petit Écorcheur femelle. *Idem, ibidem*, avec une figure coloriée de la femelle, *planche XV*. — *Pica minima; Lanius minor seu tertius. Frisch, tab. LXI*, avec des figures coloriées du mâle & de la femelle. — *Ampelis dorso griseo maculâ ad oculos longitudinali (femina). Linn. Faun. Suec. tab. 2, n.° 180.* — *Lanius rufus. La Pie-grièche rousse. Brisson, tome II, page 147.*

bois dans cette même faison, & ne vient guère dans nos plaines que quand la pie-grièche rousse est partie: on prétend aussi que de toutes les pie-grièches celle-ci est la meilleure, ou si l'on veut, la seule qui soit bonne à manger (b).

Le mâle & la femelle sont à très-peu près de la même grosseur; mais ils diffèrent par les couleurs assez pour paroître des oiseaux de différente espèce: nous renvoyons sur cela aux planches que nous venons de citer, & qu'il suffira de comparer pour le reconnoître; nous observerons seulement au sujet de cette espèce & de la suivante appelée l'écorcheur, que ces oiseaux font leur nid avec beaucoup d'art & de propreté, à peu près avec les mêmes matériaux qu'emploie la pie-grièche grise; la mousse & la laine y sont si bien entrelassées avec les petites racines souples, les herbes fines & longues, les branches pliantes des petits arbrustes, que cet ouvrage paroît avoir été tissé: ils produisent ordinairement cinq ou six œufs, & quelquefois davantage; & ces œufs dont le fond est de couleur blanchâtre, sont en tout ou en partie tachés de brun ou de fauve.

(b) *Lanius minor rutilus ad cibum aptior reliquis, delicatus & salubris.* Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 292.

L'ÉCORCHEUR (a).

L'ÉCORCHEUR (planche 31, figure 2; & planche 475, figure 1), est un peu plus petit que la pie-grièche rousse, & lui ressemble assez par les habitudes naturelles, comme elle il arrive

au

(a) Petite Pie-grièche, Pie-escrayère, Pie-ancrouelle. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 128; & *Portraits d'Oiseaux*, page 21, recto, avec figure. *Collurionis parvi tertium genus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 390. *Cum icone . . . Merulae congeneralia.* Idem, tom. II,

au printemps, fait son nid sur des arbres ou même dans des buissons en pleine campagne & non pas dans les bois, part avec sa famille vers le mois de septembre, se nourrit communément d'insectes, & fait aussi la guerre aux petits oiseaux, en sorte qu'on ne peut trouver aucune différence essentielle entr'eux, sinon la grandeur, la distribution & les nuances des couleurs, qui paroissent être constamment différentes dans chacune de ces espèces, tant celles du mâle que celles de la femelle; néanmoins, comme entre le mâle & la femelle de chacune de ces deux espèces il y a dans ce même caractère de la couleur encore plus de différence que d'une espèce à l'autre, on seroit très-bien fondé à ne les regarder que comme des variétés, & à réunir sous la même espèce, la pie-grièche rousse, l'écorcheur & l'écorcheur varié (b), dont quelques Naturalistes ont encore fait une espèce distincte, & qui cependant pourroit bien être la femelle de celui dont il est ici question; nous renvoyons aux planches pour en juger par la comparaison.

Au reste, ces deux espèces de pie-grièches avec leurs variétés, nichent dans nos climats, & se trouvent en Suède comme en France; en sorte qu'elles ont pu passer d'un continent à l'autre: il est donc à présumer que les espèces étrangères de ce même genre, & qui ont des couleurs rouffes, ne sont que des variétés

pag. 625. *Cum alterâ icone.* — *Ampelis dorso griseo maculâ ad oculos longitudinali.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 180. *Cum icone maris non accuratâ.* Nota. M. Linnæus s'est trompé en prenant l'espèce précédente & celle-ci pour la femelle & le mâle de la même espèce. — Petit Écorcheur. Albin, *tome II, page 10*, avec une figure coloriée, *planche XIV*... *Collurio.* L'Écorcheur. Brisson, *tome II, page 151*.

(b) *Collurionis parvi secundum genus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 390. *Cum icone*... *Collurio varius.* L'Écorcheur varié. Brisson, *tome II, page 154.* *An præcedentis fœmina.* *Idem, ibidem,* pag. 158.

de l'écorcheur, d'autant qu'ayant l'usage de passer tous les ans d'un climat à l'autre, elles ont pu se naturaliser dans des climats éloignés, encore plus aisément que la pie-grièche qui reste constamment dans notre pays.

Rien ne prouve mieux le passage de ces oiseaux de notre pays dans des climats plus chauds, pour y passer l'hiver, que de les retrouver au Sénégal; la pie-grièche rousse (*planche 477, figure 2*), nous a été envoyée par M. Adanson, & c'est absolument le même oiseau que notre pie-grièche rousse d'Europe; il y en a une autre (*planche 479*), qui nous a été également envoyée du Sénégal, & qui doit n'être regardée que comme une simple variété dans l'espèce, puisqu'elle ne diffère des autres que par la couleur de la tête qu'elle a noire, & par un peu plus de longueur de queue, ce qui ne fait pas à beaucoup près une assez grande différence pour en former une espèce distincte & séparée.

Il en est de même de l'oiseau que nous avons appelé l'écorcheur des Philippines (*c*) (*planche 476, figure 1*); & encore

(*c*) *Nota.* Il nous paroît que cet oiseau est le même que celui que M. Edwards a donné sous le nom de *pie-grièche rouge ou rousse huppée*. « Cet oiseau, dit-il, s'appelle *Charah*, » dans le pays de Bengale, & diffère de nos pie-grièches par une huppe qu'il porte sur la tête »; mais cette différence est bien légère, car cette huppe n'en est pas une, c'est seulement une disposition de plumes qui paroissent hérissées comme celle du geai lorsqu'il est en colère, & que M. Edwards avoue lui-même qu'il n'a vue que dans l'oiseau mort; en sorte qu'on ne peut pas assurer si ces plumes n'avoient pas été redressées par quelque froissement avant ou après la mort de l'oiseau, ce qui est bien différent d'une huppe naturelle. La preuve de ce que je viens de dire, c'est qu'on voit une semblable huppe sur la tête de la pie-grièche blanche & noire de Surinam, dont le même M. Edwards a donné la figure dans la première partie de ses *Glanures**: or nous avons cette espèce au Cabinet du Roi, & il est certain qu'elle n'a point de huppe; dès-lors nous ne pouvons nous empêcher de présumer que cette apparence de huppe, ou plutôt de plumes hérissées sur la tête, qui se trouve dans ces deux

* *Glanures* d'Edwards, *partie I*, page 35, *planche CCXXVI*.

de celle que nous avons appelée *pie-grièche de la Louisiane* (*planche 397*), qui nous ont été envoyées de ces deux climats si éloignés l'un de l'autre, & qui néanmoins se ressemblent assez pour ne paroître que le même oiseau, & qui dans le réel ne font ensemble qu'une variété de notre écorcheur, à la femelle duquel cette variété ressemble presque en tout.

pie-grièches de M. Edwards, ne soit une disposition accidentelle ou momentanée, & qui probablement ne se manifeste que quand l'oiseau est en colère; ainsi nous persistons à croire que cette pie-grièche de Bengale n'est qu'une variété de l'espèce de la pie-grièche rousse ou de l'écorcheur d'Europe.



OISEAUX ÉTRANGERS,
Qui ont rapport à la PIE-GRIÈCHE grise
& à l'ÉCORCHEUR.

I.

LE FINGAH.

L'OISEAU des Indes orientales, appelé à Bengale *Fingah*, dont M. Edwards a donné la description sous le nom de *pie-grièche des Indes*, à queue fourchue, qui est certainement une espèce différente de toutes les autres pie-grièches. Voici la traduction de ce que dit M. Edwards à ce sujet : la forme du bec, les moustaches ou poils qui en surmontent la base, la force des jambes m'ont déterminé à donner à cet oiseau le nom de *pie-grièche*, quoique sa queue soit faite tout autrement que celle des pie-grièches dont les plumes du milieu sont les plus longues; au lieu que dans celle-ci elles sont beaucoup plus courtes que les plumes extérieures; en sorte que la queue paroît fourchue, c'est-à-dire, vide au milieu vers son extrémité : il a le bec épais & fort, voûté en arc, à peu près comme celui de l'épervier, plus long à proportion de sa grosseur, & moins crochu, avec des narines assez grandes; la base de la mandibule supérieure est environnée de poils roides.... La tête entière, le cou, le dos & les couvertures des ailes sont d'un noir brillant, avec un reflet de bleu, de pourpre & de vert, & qui se décide ou varie suivant l'incidence de la lumière..... La poitrine est d'une couleur cendrée, sombre & noirâtre : tout le ventre, les jambes & les

couvertures du dessous de la queue sont blanches; les jambes, les pieds & les ongles sont d'un brun noirâtre: je doutois, ajoute M. Edwards, si je devois ranger cet oiseau avec les pie-grièches ou avec les pies; car il me paroïssoit également voisin de chacun de ces deux genres, & je pense que tous deux pourroient n'en faire qu'un, les pies convenant en beaucoup de choses avec les pie-grièches; quoique personne en Angleterre ne l'ait remarqué, il paroît qu'en France on y a fait attention, & qu'on a observé cette conformité de nature dans ces deux oiseaux, puisqu'on les a tous deux appelés *pies* (a).

(a) Edwards, *Hist. nat. of birds*, tom. II, pag. 56, planche LVI, avec une figure bien coloriée.

I I.

ROUGE-QUEUE.

L'OISEAU des Indes orientales, indiqué & décrit par Albin, sous le nom de *Rouge-queue de Bengale*; il est de la même grandeur que la pie-grièche grise d'Europe: le bec est d'un cendré brun; l'iris des yeux est blanchâtre, le dessus & le derrière de la tête noirs; il y a au-dessous des yeux une tache d'un rouge vif terminée de blanc, & sur le cou quatre taches noires en portion de cercle; le dessus du cou, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, celles du dessous des ailes, & les plumes scapulaires sont brunes; la gorge, le dessus du cou, la poitrine, le haut du ventre, les côtés & les jambes sont blanches; le bas du ventre & les couvertures du dessous de la queue sont rouges; la queue est d'un brun clair; les pieds & les ongles sont noirs (b).

(b) Rouge-queue de Bengale. Albin, tome III, page 24, planche LVI, avec une figure coloriée. — La Pie-grièche de Bengale. Brisson, tome II, page 175.

III.

LANGRAIEN ET TCHA-CHERT.

LES oiseaux (*planche 9, figure 1; & planche 32, figure 2*), envoyés de Manille & de Madagascar, le premier sous le nom de *langraien*, & le second sous celui de *tcha-chert*, que l'on a rapportés peut-être mal-à-propos au genre des *pie-grièches* (c), parce qu'ils en diffèrent par un caractère essentiel, ayant les ailes, lorsqu'elles sont pliées, aussi longues que la queue; tandis que toutes les autres *pie-grièches*, ainsi que les oiseaux étrangers que nous y rapporterons, ont les ailes beaucoup plus courtes à proportion, ce qui pourroit faire croire que ce sont des oiseaux d'un autre genre: néanmoins, comme celui de Madagascar approche assez de l'espèce de notre *pie-grièche grise*, à cette différence près de la longueur des ailes, on pourroit le regarder comme faisant nuance entre notre *pie-grièche* & cet oiseau de Manille, auquel il ressemble encore plus qu'à notre *pie-grièche*; & comme nous ne connoissons aucun genre d'oiseaux, auquel on puisse rapporter directement cet oiseau de Manille, nous avons suivi le sentiment des autres Naturalistes, en lui donnant le nom de *pie-grièche*, aussi-bien qu'à celui de Madagascar; mais nous avons cru devoir ici marquer nos doutes sur la justesse de cette dénomination.

(c) Briffon, tome II, pages 180 & 195.

IV.

BÉCARDES.

LES oiseaux (*planches 304 & 377*), envoyés de Cayenne; le premier (*planche 304*), sous le nom de *pie-grièche grise*;

& le second, sous celui de pie-grièche tachetée, qui sont d'une espèce différente de nos pie-grièches d'Europe, & que nous avons cru devoir appeler *bécardes*, à cause de la grosseur & de la longueur de leur bec, qu'ils ont aussi de couleur rouge; ces bécardes diffèrent encore de nos pie-grièches en ce qu'elles ont la tête toute noire, & l'habitude du corps plus épaisse & plus longue; mais d'ailleurs elles leur ressemblent plus qu'à tout autre oiseau. Au reste, l'une nous paroît être le mâle & l'autre la femelle de la même espèce, sur laquelle nous observerons qu'il se trouve encore d'autres espèces semblables par la grosseur du bec dans ce même climat de Cayenne & dans d'autres climats très-éloignés, comme on le va voir dans les articles suivans.

V.

BÉCARDE À VENTRE JAUNE.

L'OISEAU envoyé de Cayenne (*planche 296*), sous le nom de *pie-grièche jaune*, qui par son long bec nous paroît être d'une espèce assez voisine de la précédente, & que, par cette raison, nous avons appelé la *bécarde à ventre jaune*, car elles ne diffèrent guère que par les couleurs; les planches suffiront pour les faire reconnoître & distinguer aisément l'une de l'autre.

VI.

*LE VANGA OU BÉCARDE
À VENTRE BLANC.*

L'OISEAU (*planche 228*), envoyé de Madagascar par M. Poivre, sous le nom de *Vanga*, & qui quoique différent par l'espèce de nos pie-grièches & de nos écorcheurs, peut-être

même étant d'un autre genre, a néanmoins plus de rapport avec ces oiseaux qu'avec aucun autre ; c'est pour cette raison que nous l'avons nommé sur les planches, *pie-grièche* ou *écorcheur de Madagascar*. Mais on pourroit à plus juste titre le rapporter au genre des bécards dont nous venons de parler, & l'appeler *bécarde à ventre blanc*.

VII.

LE SCHE T-BÉ.

L'OISEAU (*planche 298, figure 2*) envoyé de Madagascar par M. Poivre, sous le nom de *Schet-bé*, & dont l'espèce nous paroît si voisine de la précédente, qu'on pourroit les regarder toutes deux comme n'en faisant qu'une, si le climat de Cayenne n'étoit pas aussi éloigné qu'il est de celui de Madagascar. Nous avons appelé cet oiseau *pie-grièche rousse de Madagascar*, par la même raison que nous avons appelé le précédent *pie-grièche jaune de Cayenne* ; & il faut avouer que cette *pie-grièche rousse de Madagascar*, approche un peu plus que celle de Cayenne de nos *pie-grièches d'Europe*, parce qu'elle a le bec plus court, & par conséquent différent de celui de nos *pie-grièches d'Europe* ; au reste, ces deux espèces étrangères sont plus voisines l'une de l'autre, que de nos *pie-grièches d'Europe*.

VIII.

LE TCHA-CHE RT-BÉ.

L'OISEAU (*planche 374*), envoyé de Madagascar par M. Poivre, sous le nom de *tcha-chert-bé*, & que nous avons nommé au bas de nos planches, *grande pie-grièche verdâtre*,

& qui ne nous paroît être qu'une espèce très-voisine, ou même une variété d'âge ou de sexe dans l'espèce précédente, dont elle ne diffère guère que parce qu'elle a le bec un peu plus court & moins crochu, & les couleurs un peu différemment distribuées. Au reste, ces cinq oiseaux étrangers & à gros bec; savoir, la pie-grièche grise & la pie-grièche jaune de Cayenne, la pie-grièche rousse, l'écorcheur & la pie-grièche verdâtre de Madagascar, pourroient bien faire un petit genre à part auquel nous avons donné le nom de *bécardes*, à cause de la grandeur & de la grosseur de leur bec, parce que dans le réel, tous ces oiseaux diffèrent assez des pie-grièches pour devoir en être séparés.

I X.

L E G O N O L E K.

L'OISEAU (*planche 56*), qui nous a été envoyé du Sénégal par M. Adanson, sous le nom de *Pie-grièche rousse du Sénégal*, & que les Nègres, dit-il, appellent *gonolek*, c'est-à-dire, mangeur d'insectes. C'est un oiseau remarquable par les couleurs vives dont il est peint; il est à très-peu près de la même grandeur que la pie-grièche d'Europe, & n'en diffère, pour ainsi dire, que par les couleurs, qui néanmoins suivent dans leur distribution à peu près le même ordre que sur la pie-grièche grise d'Europe; mais comme les couleurs en elles-mêmes sont très-différentes, nous avons cru devoir regarder cet oiseau comme étant d'une espèce différente.

X.

LE CALI-CALIC ET LE BRUIA.

L'OISEAU (*planche 299, fig. 1, le mâle; & fig. 2, la femelle*) envoyé de Madagascar par M. Poivre, tant le mâle que la femelle, le premier sous le nom de *Cali-calic*, & le second sous celui de *Bruia*, que l'on peut rapporter au genre de notre écorcheur d'Europe, à cause de sa petitesse; mais qui du reste en diffère assez pour être regardé comme un oiseau d'espèce différente.

X I.

PIE-GRIÈCHE HUPPÉE.

L'OISEAU (*planche 475, fig. 2*) envoyé du Canada sous le nom de *Pie-grièche huppée*, & qui porte en effet, sur le sommet de la tête, une huppe molle & de plumes longues qui retombent en arrière; mais qui du reste est une vraie pie-grièche, & assez semblable à notre pie-grièche rousse par la disposition des couleurs, pour qu'on puisse la regarder comme une espèce voisine, qui n'en diffère guère que par les caractères de cette huppe & du bec qui est un peu plus gros.



L E S
*OISEAUX DE PROIE
 NOCTURNES.*

LES yeux de ces oiseaux sont d'une sensibilité si grande, qu'ils paroissent être éblouis par la clarté du jour, & entièrement offusqués par les rayons du soleil : il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naissante ou du crépuscule tombant; c'est alors qu'ils sortent de leurs retraites pour chasser, ou plutôt pour chercher leur proie, & ils font cette quête avec grand avantage; car ils trouvent dans ce temps les autres oiseaux & les petits animaux endormis, ou prêts à l'être : les nuits où la lune brille sont pour eux les beaux jours, les jours de plaisir, les jours d'abondance, pendant lesquels ils chassent plusieurs heures de suite, & se pourvoient d'amples provisions : les nuits où la lune fait défaut sont beaucoup moins heureuses; ils n'ont guère qu'une heure le soir & une heure le matin pour chercher leur subsistance; car il ne faut pas croire que la vue de ces oiseaux qui s'exerce si parfaitement à une foible lumière, puisse se passer de toute lumière, & qu'elle perce en effet dans l'obscurité la plus profonde; dès que la nuit est bien close, ils cessent de voir, & ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux, tels que les lièvres, les loups, les cerfs, qui sortent le soir des bois pour repaître ou chasser pendant la nuit : seulement ces animaux voient encore mieux le jour que la nuit; au lieu que la vue des oiseaux nocturnes est si fort offusquée pendant le jour, qu'ils sont obligés de se tenir

dans le même lieu sans bouger, & que quand on les force à en sortir, ils ne peuvent faire que de très-petites courses, des vols courts & lents, de peur de se heurter; les autres oiseaux qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la gêne de leur situation, viennent à l'envi les insulter : les mézanges, les pinçons, les rouge-gorges, les merles, les geais, les grives, &c. arrivent à la file : l'oiseau de nuit perché sur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvemens, leurs cris qui redoublent sans cesse, parce qu'il n'y répond que par des gestes bas, en tournant sa tête, ses yeux & son corps d'un air ridicule; il se laisse même affaillir & frapper, sans se défendre; les plus petits, les plus foibles de ses ennemis sont les plus ardens à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer : c'est sur cette espèce de jeu de moquerie ou d'antipathie naturelle, qu'est fondé le petit art de la pipée; il suffit de placer un oiseau nocturne, ou même d'en contrefaire la voix, pour faire arriver les oiseaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux (a) : il faut s'y prendre une heure avant la fin du jour, pour que cette chasse soit heureuse; car si l'on attend plus tard, ces mêmes petits oiseaux qui viennent pendant le jour provoquer l'oiseau de nuit, avec autant d'audace que d'opiniâtreté, le fuient & le redoutent dès que l'obscurité lui permet de se mettre en mouvement, & de déployer ses facultés.

Tout cela doit néanmoins s'entendre avec certaines restrictions qu'il est bon d'indiquer, 1.° toutes les espèces de hiboux &

(a) Nota. Cette espèce de chasse étoit connue des Anciens; car Aristote l'indique clairement dans les termes suivans: *Die ceteræ aviculæ omnes noctuam circumvolant, quod mirari vocatur, advolantesque percutiunt. Qua propter eâ constitutâ avicularum genera & varia multa capiunt.* Hist. anim. lib. IX, cap. I.

de chouettes, ne sont pas également offusquées par la lumière du jour; le grand duc voit assez clair pour voler & fuir à d'assez grandes distances en plein jour; la chevèche, ou la plus petite espèce de chouettes, chasse, poursuit & prend des petits oiseaux long-temps avant le coucher & après le lever du soleil. Les Voyageurs nous assurent que le grand duc ou hibou de l'Amérique septentrionale (*b*), prend les gélinoites blanches en plein jour, & même lorsque la neige en augmente encore la lumière; Belon dit très-bien dans son vieux langage (*c*), que *quiconque prendra garde à la vue de ces oiseaux, ne la trouvera pas si imbécille qu'on la crie*; 2.^o il paroît que le hibou commun ou moyen duc voit plus mal que le scops ou petit duc, & que c'est de tous les hiboux celui qui est le plus offusqué par la lumière du jour, comme le sont aussi le chat-huant, l'effraie & la hulotte; car on voit les oiseaux s'attrouper également pour les insulter à la pipée; mais avant de donner les faits qui ont rapport à chaque espèce en particulier, il faut en présenter les distinctions générales.

On peut diviser en deux genres principaux les oiseaux de proie nocturnes, le genre du hibou & celui de la chouette, qui contiennent chacun plusieurs espèces différentes; le caractère distinctif de ces deux genres, c'est que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites de chaque côté de la tête (*d*), tandis que les chouettes ont la tête arrondie sans

(*b*) Voyage à la baie de Hudson, tome 1, page 56.

(*c*) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 133. *Nota.* C'est en effet avec cette restriction qu'on doit entendre ce que disent à cet égard la plupart des Écrivains, & entr'autres Schwenckfeld. *Noctu perspicacissimè videntes, diu cacutientes. Theriotrop. Sil. pag. 308.*

(*d*) *Nota.* Ces oiseaux peuvent remuer & faire baisser ou élever ces aigrettes de plumes à volonté.

aigrettes & sans aucunes plumes proéminentes (*e*); nous réduirons à trois les espèces contenues dans le genre du hibou. Ces trois espèces sont, 1.^o le duc ou grand duc, 2.^o le hibou ou moyen duc, 3.^o le scops ou petit duc; mais nous ne pouvons réduire à moins de cinq les espèces du genre de la chouette, & ces espèces sont, 1.^o la hulotte ou huette, 2.^o le chat-huant, 3.^o l'effraie ou fresaie, 4.^o la chouette ou grande chevêche, 5.^o la chevêche ou petite chouette: ces huit espèces se trouvent toutes en Europe & même en France; quelques-unes ont des variétés qui paroissent dépendre de la différence des climats; d'autres ont des représentans dans le nouveau continent; la plupart des hiboux & des chouettes de l'Amérique ne diffèrent pas assez de celles de l'Europe, pour qu'on ne puisse leur supposer une même origine.

Aristote fait mention de douze espèces d'oiseaux qui voient dans l'obscurité, & volent pendant la nuit; & comme dans ces douze espèces il comprend l'orfraie & le tette-chèvre ou crapaud volant, sous les noms de *phinis* & d'*ægotilas*; & trois autres sous les noms de *capriceps*, de *chalcis* & de *charadrios*, qui sont du nombre des oiseaux pêcheurs & habitans des marais ou des rives des eaux & des torrens; il paroît qu'il a réduit à sept espèces tous les hiboux & toutes les chouettes qui étoient connus en Grèce de son temps; le hibou ou moyen duc qu'il appelle *ὄτις*, *otus*, précède & conduit, dit-il, les cailles, lorsqu'elles partent pour

(*e*) Il paroît que Pline avoit remarqué cette différence générique, lorsqu'il dit: *Penatorum animalium buboni tantum & oto plumæ velut aures*. Lib. XI, cap. 37. Et ailleurs: *Otis bubone minor est, noctuis major, auribus plumeis eminentibus, unde & nomen illi; quidam latinè asonem vocant*. Lib. X, cap. 23. *Nota*. Qu'il y a trois espèces de hiboux qui ont en effet des aigrettes de plumes, & que ces trois espèces sont le grand duc, *bubo*; le moyen duc, *otus*; & le petit duc, *asio*, que Pline confond avec l'*otus*.

changer de climat (f), & c'est par cette raison qu'on appelle cet oiseau *dux* ou *duc*; l'étymologie me paroît sûre, mais le fait est plus qu'incertain: il est vrai que les cailles qui, lorsqu'elles partent en automne, sont surchargées de graisse, ne volent guère que la nuit, & qu'elles se reposent pendant le jour à l'ombre pour éviter la chaleur, & que par conséquent on a pu s'apercevoir que le hibou accompagnoit ou précédoit quelquefois ces troupes de cailles; mais il ne paroît par aucune observation, par aucun témoignage bien constaté, que le hibou soit comme la caille un oiseau de passage; le seul fait que j'aie trouvé dans les Voyageurs, qui aille à l'appui de cette opinion, est dans la Préface de l'Histoire Naturelle de la Caroline, par Catesby; il dit « qu'à vingt-six degrés de latitude nord, à peu près entre les deux continens « d'Afrique & d'Amérique, c'est-à-dire, à six cents lieues environ « de l'un & de l'autre, il vit en allant à la Caroline un hibou « au-dessus du vaisseau où il étoit, ce qui le surprit d'autant plus « que ces oiseaux ayant les ailes courtes, ne peuvent voler fort « loin, & sont aisément lassés par les enfans, ce qui arrive tout au « plus à la troisième volée; il ajoute que ce hibou disparut après « avoir fait des tentatives pour se reposer sur le vaisseau (g) ».

On peut dire en faveur du fait, que tous les hiboux & toutes les chouettes n'ont pas les ailes courtes, puisque dans la plupart de ces oiseaux elles s'étendent au-delà de l'extrémité de la queue, & qu'il n'y a que le grand duc & le *scops* ou petit duc, dont les ailes, lorsqu'elles sont pliées, n'arrivent pas jusqu'au bout de la queue; d'ailleurs on voit, ou plutôt on entend tous ces oiseaux

(f) *Cum coturnices adeunt loca, sine ducibus pergunt; at cum hinc abeunt, ducibus lingulaca, oto & matrice proficiscuntur. Arist. Hist. anim. lib. VIII, cap. 12.*

(g) Hist. nat. de la Caroline, par M. Catesby. Préface, page 7.

faire d'assez longs vols en criant; dès-lors il semble que la puissance de voler au loin pendant la nuit leur appartient aussi-bien qu'aux autres; mais que n'ayant pas d'aussi bons yeux, & ne voyant pas de loin, ils ne peuvent se former un tableau d'une grande étendue de pays, & que c'est par cette raison qu'ils n'ont pas, comme la plupart des autres oiseaux, l'instinct des migrations, qui suppose ce tableau pour se déterminer à faire de grands voyages; quoi qu'il en soit, il paroît qu'en général nos hiboux & nos chouettes sont assez sédentaires: on m'en a apporté de presque toutes les espèces, non-seulement en été, au printemps, en automne, mais même dans les temps les plus rigoureux de l'hiver; il n'y a que le *scops* ou petit duc qui ne se trouve pas dans cette saison; & j'ai été en effet informé que cette petite espèce de hibou part en automne, & arrive au printemps; ainsi ce seroit plutôt au petit duc qu'au moyen duc qu'on pourroit attribuer la fonction de conduire les cailles; mais encore une fois ce fait n'est pas prouvé, & de même je ne fais pas sur quoi peut être fondé un autre fait avancé par Aristote, qui dit que le chat-huant (*glaux*, *noctua*, selon son interprète Gaza) (*h*), se cache pendant quelques jours de suite; car on m'en a apporté dans la plus mauvaise saison de l'année, qu'on avoit pris dans les bois; & si l'on prétendoit que le mot *glaux*, *noctua*, indique ici l'effraie, le fait seroit encore moins vrai; car à l'exception des soirées très-sombres & pluvieuses, on l'entend tous les jours de l'année souffler & crier à l'heure du crépuscule.

Les douze oiseaux de nuit, indiqués par Aristote, sont: *byas*,¹
otos,² *scops*,³ *phinis*,⁴ *ægotilas*,⁵ *eleos*,⁶ *nycticorax*,⁷ *ægolios*,⁸ *glaux*,⁹

(h) *Paucis quibusdam diebus (glaux) noctua latet.* Arist. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 16.

charadrios, *chalcis*, *ægocephalos*, traduits en latin par Théodore Gaza.

Bubo, *otus*, *asio*, *offifraga*, *caprimulgus*, *aluco*, $\left. \begin{array}{l} \text{cicunia,} \\ \text{cicuma,} \\ \text{ulula,} \end{array} \right\}$

ulula, *noctua*, *charadrios*, *chalcis*, *capriceps*; j'ai cru devoir interpréter en françois les neuf premiers comme il suit:

Le *duc* ou grand *duc*, le *hibou* ou moyen *duc*, le petit *duc*, l'*orfraie*, le *tette-chèvre* ou *crapaud volant*, l'*effraie* ou *fresaie*, la *hulotte*, la *chouette* ou grande *chevêche*, le *chat-huant*.

Tous les Naturalistes & les Littérateurs conviendront aisément avec moi, 1.^o que le *byas* des Grecs, *bubo* des Latins, est notre *duc* ou grand *duc*; 2.^o que l'*otos* des Grecs, *otus* des Latins, est notre *hibou* ou moyen *duc*; 3.^o que le *scops* des Grecs, *asio* des Latins, est notre petit *duc*; 4.^o que le *phinis* des Grecs, *offifraga* des Latins, est notre *orfraie* ou grand aigle de mer; 5.^o que l'*ægotilas* des Grecs, *caprimulgus* des Latins, est notre *tette-chèvre* ou *crapaud volant*; 6.^o que l'*eleos* des Grecs, *aluco* des Latins, est notre *effraie* ou *fresaie*; mais ils me demanderont en même temps par quelle raison je prétends que le *glaux* est notre *chat-huant*, le *nycticorax* notre *hulotte*, & l'*ægolios* notre *chouette* ou grande *chevêche*; tandis que tous les Interprètes & tous les Naturalistes qui m'ont précédé, ont attribué le nom *ægolios* à la *hulotte*, & qu'ils sont forcés d'avouer qu'ils ne savent à quel oiseau rapporter celui de *nycticorax*, non plus que ceux du *charadrios*, du *chalcis* & du *capriceps*, & qu'on ignore absolument quels peuvent être les oiseaux désignés par ces noms; & enfin ils me reprocheront que c'est mal-à-propos que je

transporte aujourd'hui le nom de *glaux* au chat-huant, tandis qu'il appartient de tout temps, c'est-à-dire, du consentement de tous ceux qui m'ont précédé, à la chouette ou grande chevêche, & même à la petite chouette ou chevêche proprement dite, comme à la grande.

Je vais leur exposer les raisons qui m'ont déterminé, & je les crois assez fondées pour les satisfaire, & pour éclaircir l'obscurité qui résulte de leurs doutes & de leurs fausses interprétations. De tous les oiseaux de nuit dont nous avons fait l'énumération, le chat-huant est le seul qui ait les yeux bleuâtres, & la hulotte la seule qui les ait noirâtres; tous les autres ont l'iris des yeux d'un jaune couleur d'or, ou du moins couleur de safran. Or les Grecs dont j'ai souvent admiré la justesse de discernement & la précision des idées, par les noms qu'ils ont imposés aux objets de la Nature, & qui sont toujours relatifs à leurs caractères distinctifs & frappans, n'auroient eu aucune raison de donner le nom *glaux* (*glaucus*) vert de mer ou bleuâtre, à ceux de ces oiseaux qui n'ont rien de bleuâtre, & dont les yeux sont noirs ou orangés ou jaunes; & ils auroient avec fondement imposé ce nom à l'espèce de ces oiseaux, qui parmi toutes les autres, est la seule en effet qui ait les yeux de cette couleur bleuâtre; de même ils n'auroient pas appelé *nycticorax*, c'est-à-dire, corbeau de nuit, des oiseaux qui ayant les yeux jaunes ou bleus, & le plumage blanc ou gris, n'ont aucun rapport au corbeau, & ils auront donné avec juste raison ce nom à la hulotte, qui est la seule de tous ces oiseaux nocturnes, qui ait les yeux noirs & le plumage aussi presque noir, & qui de plus approche du corbeau plus qu'aucun autre par sa grosseur.

Il y a encore une raison de convenance qui ajoute à la vraisemblance de mon interprétation, c'est que le *nycticorax* chez les

Grecs, & même chez les Hébreux, étoit un oiseau commun & connu, puisqu'ils en empruntoient des comparaisons (*sicut nycticorax in domicilio*); il ne faut pas s'imaginer, comme le croient la plupart de ces Littérateurs, que ce fût un oiseau si solitaire & si rare, qu'on ne puisse aujourd'hui en retrouver l'espèce: la hulotte est par-tout assez commune; c'est de toutes les chouettes la plus grosse, la plus noire & la plus semblable au corbeau: toutes les autres espèces en sont absolument différentes; je crois donc que cette observation, tirée de la chose même, doit avoir plus de poids que l'autorité de ces Commentateurs, qui ne connoissent pas assez la Nature, pour en bien interpréter l'histoire.

Or le *glaux* étant le chat-huant, ou si l'on veut, la chouette aux yeux bleuâtres, & le *nycticorax* étant la hulotte ou chouette aux yeux noirs, l'*ægolios* ne peut être autre que la chouette aux yeux jaunes; ceci mérite encore quelque discussion.

Théodore Gaza traduit le mot *nycticorax*, d'abord par *cicuma*, ensuite par *ulula*, & enfin par *cicunia*; cette dernière interprétation n'est vraisemblablement qu'une faute des Copistes, qui de *cicuma* ont fait *cicunia*; car Festus avant Gaza, avoit également traduit *nycticorax* par *cicuma*, & Isidore par *cecuma*, & quelques autres par *cecua*: c'est même à ces noms qu'on pourroit rapporter l'étymologie des mots *zueta* en italien, *chouette* en françois: si Gaza eût fait attention aux caractères du *nycticorax*, il s'en seroit tenu à sa seconde interprétation *ulula*, & il n'eût pas fait double emploi de ce terme, car il eût alors traduit *ægolios* par *cicuma*; il me paroît donc par cet examen comparé de ces différens objets & par ces raisons critiques, que le *glaux* est le chat-huant, le *nycticorax* la hulotte, & l'*ægolios* la chouette ou grande chevêche.

Il reste le *charadrios*, le *chalcis* & le *capriceps*. Gaza ne leur donne point de noms latins particuliers, & se contente de copier le mot grec, & de les indiquer par *charadrius*, *chalcis* & *capriceps* : comme ces oiseaux sont d'un genre différent de ceux dont nous traitons, & que tous trois paroissent être des oiseaux de marais, & habitant le bord des eaux, nous n'en ferons pas ici plus ample mention ; nous nous réservons d'en parler lorsqu'il sera question des oiseaux pêcheurs, parmi lesquels il y a, comme dans les oiseaux de proie, des espèces qui ne voient pas bien pendant le jour, & qui ne pêchent que dans le temps où les hiboux & les chouettes chassent, c'est-à-dire, lorsque la lumière du jour ne les offusque plus : en nous renfermant donc dans le sujet que nous traitons, & ne considérant à présent que les oiseaux du genre des hiboux & des chouettes, je crois avoir donné la juste interprétation des mots grecs qui les désignent tous ; il n'y a que la seule chevêche ou petite chouette dont je ne trouve pas le nom dans cette langue. Aristote n'en fait aucune mention nulle part, & il y a grande apparence qu'il n'a pas distingué cette petite espèce de chouette de celle du *scops* ou petit duc, parce qu'elles se ressemblent en effet par la grandeur, la forme, la couleur des yeux, & qu'elles ne diffèrent essentiellement que par la petite plume proéminente que le *scops* porte de chaque côté de la tête, & dont la chevêche ou petite chouette est dénuée : mais toutes ces différences particulières seront exposées plus au long dans les articles suivans.

Aldrovande remarque avec raison, que la plupart des erreurs en Histoire Naturelle, sont venues de la confusion des noms, & que dans celle des oiseaux nocturnes, on trouve l'obscurité & les ténèbres de la nuit ; je crois que ce que nous venons de

dire pourra les dissiper en grande partie : nous ajouterons, pour achever d'éclaircir cette matière, quelques autres remarques; le nom *ule*, *eule* en Allemand; *owl*, *houlet* en Anglois; *huette*, *hulotte* en François, vient du Latin *ulula*, & celui-ci vient du cri des oiseaux nocturnes de la grande espèce; il est très-vraisemblable, comme le dit M. Frisch, qu'on n'a d'abord nommé ainsi que les grandes espèces de chouettes, mais que les petites leur ressemblant par la forme & par le naturel, on leur a donné le même nom, qui dès-lors est devenu un nom général & commun à tous ces oiseaux; de-là la confusion à laquelle on n'a qu'imparfaitement remédié, en ajoutant à ce nom général une épithète prise du lieu de leur demeure ou de leur forme particulière, ou de leurs différens cris; par exemple, *stein-eule* en Allemand, chouette des rochers, qui est notre chouette ou grande chevêche; *kirch-eule* en Allemand, *churchowl* en Anglois, chouette des églises ou des clochers en François, qui est notre effraie, qu'on a aussi appelée *schleyer-eule*, chouette voilée, *perl-eule*, chouette perlée ou marquée de petites taches rondes; *ohr-eule* en Allemand, *horn-owl* en Anglois, chouette ou hibou à oreilles en François, qui est notre hibou ou moyen duc; *knapp-eule*, chouette qui fait avec son bec le bruit que l'on fait en cassant une noisette, ce qui néanmoins ne peut désigner aucune espèce particulière, puisque toutes les grosses espèces de hiboux & de chouettes font ce même bruit avec leur bec; le nom *bubo* que les Latins ont donné à la plus grande espèce de hibou, c'est-à-dire au grand duc, vient du rapport de son cri avec le mugissement du bœuf; & les Allemands ont désigné le nom de l'animal par le cri même, *uhu* (*ouhou*), *puhu* (*pouhou*).

Les trois espèces de hiboux & les cinq espèces de chouettes que nous venons d'indiquer par des dénominations précises, & par des caractères aussi précis, composent le genre entier des oiseaux de proie nocturnes; ils diffèrent des oiseaux de proie diurnes. 1.° Par le sens de la vue, qui est excellent dans ceux-ci, & qui paroît fort obtus dans ceux-là, parce qu'il est trop sensible & trop affecté de l'éclat de la lumière; on voit leur pupille, qui est très-large, se rétrécir au grand jour d'une manière différente de celle des chats: la pupille des oiseaux de nuit reste toujours ronde en se rétrécissant concentriquement; au lieu que celle des chats devient perpendiculairement étroite & longue. 2.° Par le sens de l'ouïe, il paroît que ces oiseaux de proie nocturnes ont ce sens supérieur à tous les autres oiseaux, & peut-être même à tous les animaux; car ils ont, toute proportion gardée, les conques des oreilles bien plus grandes qu'aucun des animaux; il y a aussi plus d'appareil & de mouvement dans cet organe, qu'ils sont maîtres de fermer & d'ouvrir à volonté, ce qui n'est donné à aucun animal. 3.° Par le bec dont la base n'est pas comme dans les oiseaux de proie diurnes, couverte d'une peau lisse & nue, mais est au contraire garnie de plumes tournées en devant; & de plus ils ont le bec court & mobile dans ses deux parties comme le bec des perroquets (i), & c'est par la facilité de ces deux mouvemens, qu'ils font si souvent craquer leur bec, & qu'ils peuvent aussi l'ouvrir assez pour prendre de très-gros morceaux que leur gosier aussi ample, aussi large que l'ouverture de leur bec, leur permet d'avalier tout

(i) *Utrumque rostrum sive mandibula ambæ mobiles sunt; insignesque superiori musculi ab utraque parte dati qui illud removeant adducantque ad inferius rostrum relictus adductorum alter in uno latere ab occipite veniens tendinosâ expansione in palato desinit. Klein, de Avib. pag. 54.*

entiers. 4.^o Par les ferres dont ils ont un doigt antérieur de mobile, & qu'ils peuvent à volonté retourner en arrière, ce qui leur donne plus de fermeté & de facilité qu'aux autres pour se tenir perchés sur un seul pied. 5.^o Par leur vol qui se fait en culbutant lorsqu'ils sortent de leur trou, & toujours de travers & sans aucun bruit, comme si le vent les emportoit: ce sont-là les différences générales entre ces oiseaux de proie nocturnes & les oiseaux de proie diurnes, qui, comme l'on voit, n'ont pour ainsi dire rien de semblable que leurs armes, rien de commun que leur appétit pour la chair & leur goût pour la rapine.



LE DUC (a).

OU

GRAND DUC.

LES Poëtes ont dédié l'Aigle à Jupiter & le Duc à Junon; c'est en effet l'aigle de la nuit, & le roi de cette tribu d'oiseaux, qui craignent la lumière du jour, & ne volent que quand elle s'éteint : le duc (*pl. 435 & 385*), paroît être au premier coup-d'œil aussi gros, aussi fort que l'aigle commun; cependant il est réellement plus petit, & les proportions de son corps sont toutes différentes; il a les jambes, le corps & la queue plus courtes que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds : on distingue aisément le duc à sa grosse figure, à son énorme tête, aux larges & profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête, & qui sont élevées de plus de deux pouces & demi; à son bec court, noir & crochu; à ses grands yeux fixes & transparens; à ses larges prunelles noires & environnées d'un cercle de couleur

(a) En Grec, *βου*; en Latin, *Bubo*; en Espagnol, *Buho*; en Portugais, *Mochó*; en Italien, *Duco*, *Dugo*; en Savoyard, *Chasseton*; en Allemand, *Uhu*, *Huhu*, *Schuffut*, *Bhu*, *Becghu*, *Huhuy*, *Hub*, *Huo*, *Puhi*; en Polonois, *Puhacz*, *Sowalezna*; en Suédois, *Uf*; en Anglois, *Great horn-owl*, *Eagle-owl*. — On l'appelle aussi en François, *Grand Hibou cornu*; en quelques endroits de l'Italie, *Barbagiani*; en quelques endroits de la France, *Barbaïan*; & en Provence, *Petuve*. — *Bubo*. Gesner, *Avium*, pag. 233. — Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 502. — Grand duc. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, pag. 135. — Grand chat-huant. Albin, *tome II*, page 5, planche IX, avec une figure coloriée. — *Bubo noctua maxima*. Frisch, *pl. XCIII*, avec une figure coloriée. — Le Grand duc. Brisson, *Ornith.* tome I, page 477.

orangée; à sa face entourée de poils, ou plutôt de petites plumes blanches & décomposées qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées; à ses ongles noirs, très-forts & très-crochus; à son cou très-court, à son plumage d'un roux brun taché de noir & de jaune sur le dos, & de jaune sur le ventre, marqué de taches noires & traversé de quelques bandes brunes mêlées assez confusément; à ses pieds couverts d'un duvet épais & de plumes rousâtres jusqu'aux ongles (b); enfin à son cri effrayant *hūihōu*, *hōuhōu*, *bōuhōu*, *pōuhōu* (c), qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent; & c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit & les enlève, ou les met à mort pour les dépecer & les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite; aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées & situées au-dessus des montagnes: il descend rarement dans les plaines, & ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées & sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire sont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris qu'il avale tout entières, & dont il

(b) Nota. La femelle ne diffère du mâle, qu'en ce que les plumes sur le corps, les ailes & la queue, sont d'une couleur plus sombre.

(c) Voici ce que rapporte M. Frisch au sujet des différens cris du *Puhu*, *Schuffut*, ou *Grand Duc*, qu'il a long-temps gardé vivant: Lorsqu'il avoit faim, dit cet Auteur, il formoit un son assez semblable à celui qui exprime son nom (en Allemand, *Puhu*) *Pouhou*; lorsqu'il entendoit tousser ou cracher un vieillard, il commençoit très-haut & très-fort, à peu-près du ton d'un paysan ivre qui éclate en riant, & il faisoit durer son cri *Ouhou* ou *Pouhou*, autant qu'il pouvoit être de temps sans reprendre haleine; il m'a paru, ajoute M. Frisch, que cela arrivoit lorsqu'il étoit en amour, & qu'il prenoit ce bruit qu'un homme fait en toussant, pour le cri de la femelle: mais quand il crie par angoisse ou de peur, c'est un cri très-désagréable, très-fort, & cependant assez semblable à celui des oiseaux de proie diurnes. Traduit de l'Allemand de Frisch, article du *Bubo* ou *Grand Duc*.

digère la substance charnue, vomit le poil (*d*), les os & la peau en pelotes arrondies; il mange aussi les chauve-souris, les serpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles, & en nourrit les petits: il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions; il en rassemble plus qu'aucun autre oiseau de proie.

On garde ces oiseaux dans les ménageries à cause de leur figure singulière; l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux, & il n'est pas sûr qu'ils restent au pays toute l'année, ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, & plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes & vieilles murailles; leur nid a près de trois pieds de diamètre, & est composé de petites branches de bois sec entrelassées de racines souples, & garni de feuilles en dedans: on ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, & rarement trois; la couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau; leur grosseur excède celle des œufs de poule: les petits sont très-voraces, & les pères & mères très-habiles à la chasse qu'ils font dans le silence, & avec beaucoup plus de légèreté que leur grosse corpulence ne paroît le permettre; souvent ils se battent avec les buses, & sont ordinairement

(*d*) J'ai eu deux fois, dit M. Frisch, des grands Ducs vivans, & je les ai conservés long-temps; je les nourrissois de chair & de foie de bœuf, dont ils avaloient souvent de fort gros morceaux; lorsqu'on jetoit des souris à cet oiseau, il leur brisoit les côtes & les autres os avec son bec, puis il les avaloit l'une après l'autre, quelquefois jusqu'à cinq de suite; au bout de quelques heures, les poils & les os se rassembloient, se pelotonnoient dans son estomac par petites masses, après quoi il les ramenoit en haut, & les rejetoit par le bec; au défaut d'autre pâture, il mangeoit toute sorte de poissons de rivière, petits & moyens, & après avoir de même brisé & pelotonné les arêtes dans son estomac, il les ramenoit le long de son cou, & les rejetoit par le bec: il ne vouloit point du tout boire, ce que j'ai observé de même de quelques oiseaux de proie diurnes. *Nota.* Qu'à la vérité ces oiseaux peuvent se passer de boire, mais que cependant, quand ils sont à portée, ils boivent, en se cachant. *Voyez sur cela l'article du jean-le-blanc.*

les plus forts & les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent; ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit, car ils sortent de meilleure heure le soir & rentrent plus tard le matin: on voit quelquefois le duc affailli par des troupes de corneilles qui le suivent au vol & l'environnent par milliers; il soutient leur choc (*e*), pousse des cris plus forts qu'elles, & finit par les disperser & souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse; quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, sur-tout à l'heure du crépuscule; mais ordinairement ils ne volent que bas & à de petites distances dans les autres heures du jour: on se sert du duc dans la fauconnerie pour attirer le milan; on attache au duc une queue de renard, pour rendre sa figure encore plus extraordinaire; il vole à fleur de terre, & se pose dans la campagne, sans se percher sur aucun arbre; le milan qui l'aperçoit de loin, arrive & s'approche du duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, & il se tient auprès de lui assez long-temps pour se laisser tirer par le chasseur, ou prendre par les oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite: la plupart des faisandiers tiennent aussi dans leur faisanderie un duc qu'ils mettent toujours en cage sur des juchoirs dans un lieu découvert, afin que les corbeaux & les corneilles s'assemblent autour de lui, & qu'on puisse tirer & tuer un plus grand nombre de ces oiseaux criards qui inquiètent beaucoup les jeunes faisans; & pour ne pas effrayer les faisans, on tire les corneilles avec une sarbacane (*f*).

(*e*) *Fortissima avis sæpius valde tumultuatur inter millenarii numeri cornices.* Klein, *Avi.* pag. 54 & suivantes.

(*f*) Voyez Frisch, à l'article du *grand Duc*.

On a observé à l'égard des parties intérieures de cet oiseau, qu'il a la langue courte & assez large, l'estomac très-ample, l'œil enfermé dans une tunique cartilagineuse en forme de capsule, & le cerveau recouvert d'une simple tunique plus épaisse que celle des autres oiseaux, qui, comme les animaux quadrupèdes, ont deux membranes qui recouvrent la cervelle (g).

Il paroît qu'il y a dans cette espèce une première variété qui semble en renfermer une seconde : toutes deux se trouvent en Italie, & ont été indiquées par Aldrovande, on peut appeler l'un le *duc aux ailes noires* (h), & le second le *duc aux pieds nus* (i); le premier ne diffère en effet du grand duc commun que par les couleurs qu'il a plus brunes ou plus noires sur les ailes, le dos & la queue; & le second qui ressemble en entier à celui-ci par ces couleurs plus noires, n'en diffère que par la nudité des jambes & des pieds qui sont très-peu fournis de plumes; ils ont aussi tous deux les jambes plus menues & moins fortes que le duc commun.

Indépendamment de ces deux variétés qui se trouvent dans nos climats, il y en a d'autres dans des climats plus éloignés : le duc blanc de Lapponie, marqué de taches noires, qu'indique

(g) Vide Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 308. Nota. Ceux qui voudront avoir des connoissances exactes sur la structure des parties intérieures des oiseaux de ce genre, les trouveront dans les observations 51 & 52 de Jean de Muralto. *Éphémérid. des curieux de la Nature*, an. 1682; & *Coll. Acad. part. étrangère*, tome III, pages 474 & 475.

(h) *Bubo noster*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 508. — Grand duc aux ailes noires. Albin, tome III, page 3. — Le grand duc d'Italie. Brisson, tome I, page 482. — Le grand hibou cornu d'Athènes. Edwards, *Glanures*, page 37, planche CCXXVII.

(i) *Bubo noster*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 508. — Le grand duc déchaussé. Brisson, tome I, page 483.

Linnæus (*k*), ne paroît être qu'une variété produite par le froid du Nord; on fait que la plupart des animaux quadrupèdes sont naturellement blancs ou le deviennent dans les pays très-froids; il en est de même d'un grand nombre d'oiseaux: celui-ci qu'on trouve dans les montagnes de Lapponie est blanc, taché de noir, & ne diffère que par cette couleur du grand duc commun; ainsi on le peut rapporter à cette espèce comme simple variété.

Comme cet oiseau craint peu le chaud, & ne craint pas le froid, on le trouve également dans les deux continens au Nord & au Midi, & non-seulement on y trouve l'espèce même, mais encore les variétés de l'espèce: le jacurutu du Bresil (*l*), décrit par Marcgrave, est absolument le même oiseau que notre grand duc commun; celui qui est représenté (*planche 385*), & qui nous a été apporté des terres Magellaniques, ne diffère pas assez du grand duc d'Europe pour en faire une espèce séparée; celui qui est indiqué par l'Auteur du voyage à la baie de Hudson, sous le nom de *hibou couronné* (*m*), & par M.

(*k*) *Strix capite aurito, corpore albido.* Linnæus, *Faun. Suec.* numero 46. — Le grand duc de Lapponie. Brisson, tome 1, page 486.

(*l*) *Jacurutu Brasiliensibus, Bufo Lusitanis noctua est; magnitudine æquat anseres: caput habet rotundum instar felis: rostrum aduncum nigrum, superiori parte longius: oculos magnos, elatos, rotundos & splendentes instar cristalli, in quibus interius circulus flavus versus extrema apparet; latitudo oculorum aliquantò major grosso misnico; prope aurium foramina plumas habet duos digitos longas, quæ instar aurium in acutum desinunt & attolluntur: cauda lata est, neque alæ pertingunt ad illius extremitatem; crura pennis vestita usque ad pedes, in quibus quatuor digiti, tres antè, unus postè, atque in quolibet unguis incurvatus, niger, plusquam digitum longus & acutissimus: pennæ totius corporis variegantur e flavo, albo & nigricante pereleganter.* Marcg. *Hist. nat. Brasil.* pag. 199.

(*m*) Le grand hibou couronné est fort commun dans les terres voisines de la baie de Hudson; c'est un oiseau fort singulier, & dont la tête n'est guère plus petite que celle d'un

Edwards sous le nom de *duc de Virginie* (n), sont des variétés qui se trouvent en Amérique les mêmes qu'en Europe; car la différence la plus remarquable qu'il y ait entre le duc commun & le duc de la baie de Hudson & de Virginie, c'est que les aigrettes partent du bec au lieu de partir des oreilles. Or on peut voir de même dans les figures des trois ducs, données par Aldrovande, qu'il n'y a que le premier, c'est-à-dire, le duc

chat; ce qu'on appelle les cornes sont des plumes qui s'élèvent précisément au-dessus du bec, où elles sont mêlées de blanc, devenant peu à peu d'un rouge-brun marqueté de noir. *Voyage de la baie de Hudson, tome I, page 55.*

(n) « Cet oiseau, dit M. Edwards, est de la plus grande espèce des hiboux & très-approchant de la grandeur du hibou cornu, que nous appelons *hibou aigle* (grand duc); sa tête est aussi grosse que celle d'un chat. . . . le bec est noir, la mandibule supérieure en est crochue & surpasse la mandibule inférieure comme dans les aigles; il est recouvert d'une peau dans laquelle sont placées les narines, & qui est recouverte à la base par des plumes grises qui environnent le bec; les yeux sont grands, & l'iris en est brillante & couleur d'or. . . . Les plumes qui composent les cornes, prennent leur naissance immédiatement au-dessus du bec, où elles sont mêlées d'un peu de blanc; mais à mesure qu'elles s'élèvent au-dessus de la tête, elles deviennent d'un rouge-brun & se terminent par du noir au dehors; le dessus de la tête, du cou, du dos, des ailes & de la queue, sont d'un brun obscur, taché & entre-mêlé assez confusément de petites lignes transversales rougeâtres & cendrées. . . le haut de la gorge, sous le bec, est blanc; un peu plus bas, jaune-orangé, taché de noir; le bas de la poitrine, le ventre, les jambes & le dessous de la queue est blanc ou d'un gris-pâle, assez régulièrement traversé de barres brunes; le dedans des ailes est varié & coloré de la même façon; les pieds sont couverts, jusqu'aux ongles, de plumes d'un gris-blanc, & les ongles sont d'une couleur de corne brune & foncée: j'ai dessiné, ajoute M. Edwards, cet oiseau vivant à Londres, où il étoit venu de Virginie: j'en ai chez moi la dépouille d'un autre qui est empaillé, & qui a été apporté de la baie de Hudson; il m'a paru qu'il étoit de la même espèce que le premier, étant de la même grandeur & n'en différant que par quelques nuances de couleur ». Je ne ferai qu'une réflexion sur cette description dont je viens de donner la traduction par extrait, c'est qu'il n'y a que le caractère des aigrettes partant du bec, & non pas des oreilles, qui puisse faire regarder cet oiseau d'Amérique comme faisant une variété constante dans l'espèce du grand duc; & que cette variété se trouvant en Europe aussi-bien qu'en Amérique, elle est non-seulement constante, mais générale, & fait une branche particulière, une famille différente dans cette espèce.

commun dont les aigrettes partent des oreilles; & que dans les autres, qui néanmoins sont des variétés qui se trouvent en Italie, les plumes des aigrettes ne partent pas des oreilles, mais de la base du bec, comme dans le duc de Virginie, décrit par M. Edwards: il me paroît donc que M. Klein a prononcé trop légèrement, lorsqu'il a dit que ce grand duc de Virginie étoit d'une espèce toute différente de l'espèce d'Europe, parce que les aigrettes partent du bec, au lieu que celles de notre duc partent des oreilles; s'il eût comparé les figures d'Aldrovande & celles de M. Edwards, il eût reconnu que cette même différence, qui ne fait qu'une variété, se trouve en Italie comme en Virginie, & qu'en général les aigrettes dans ces oiseaux ne partent pas précisément du bord des oreilles, mais plutôt du dessus des yeux & des parties supérieures à la base du bec.



L E H I B O U (a)
O U
M O Y E N D U C.

LE Hibou, *Otus* ou moyen Duc (*planches 29 & 473*), a, comme le grand duc, les oreilles fort ouvertes, & surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant (*b*); mais ces aigrettes sont plus courtes que celles du grand duc, & n'ont guère plus d'un pouce de longueur; elles paroissent proportionnées à sa taille, car il ne pèse qu'environ dix onces, & n'est pas plus gros qu'une corneille; il forme donc une espèce évidemment différente de celle du grand duc, qui est gros comme une oie, & de celle du scops ou petit duc, qui n'est pas plus grand qu'un merle, & qui n'a au-dessus des oreilles que des aigrettes très-courtes. Je fais cette remarque,

(a) En Grec, ὄτις; en Latin, *Asio* ou *Otus*; en Italien, *Guso*, *Barbagianni*; en Espagnol, *Mochuelo*; en Allemand, *Orheule* ou *Rautzeule*, *Ohrrentz*, *Kautzlein*; en Polonois, *Cluk-nocny* ou *Sowa-ursata*; en Suédois, *Horn-ogla*; en Anglois, *Horn-owl*; on l'appelle en quelques endroits *Chat-huant cornu*; en Bourgogne, *Choue Cornerote*; en Gascogne, *Duquet*, c'est-à-dire, *Petit Duc*; en Sologne, *Chat-huant de bruyères*, parce qu'il se tient dans les landes & bruyères; en Anjou & en Bretagne, *Chouant*; & dans quelques autres endroits *Cloudet*, à cause de son cri *clou clou*. — *Asio*. Gesner, *Avi.* pag. 223. . . *Otus*. *Idem*, pag. 635. — *Moyen Duc* ou *Hibou cornu*. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 137. — *Grand Duc*. Albin, *tome I*, page 6, *planche X*, avec une figure coloriée. — *Noctua minor aurita*. *Scops*. Frisch, *planche XCIX*, avec une figure coloriée. — *Le moyen Duc* ou *le Hibou*. Brisson, *Ornithol.* *tome I*, page 486. — *The long Eared owl*. *Le Hibou à longues oreilles*. British Zoology. *Pl. B 4, fig. 1.*

(b) *Nota*. Aldrovande dit avoir observé que chaque plume auriculaire qui compose l'aigrette, peut se mouvoir séparément, & que la peau qui recouvre la cavité des oreilles naît de la partie intérieure la plus voisine de l'œil.

parce qu'il y a des Naturalistes, qui n'ont regardé le moyen & le petit duc, que comme de simples variétés d'une seule & même espèce : le moyen duc a environ un pied de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'aux ongles, trois pieds de vol ou d'envergure, & cinq ou six pouces de longueur de queue; il a le dessus de la tête, du cou, du dos & des ailes rayé de gris, de roux & de brun; la poitrine & le ventre sont roux, avec des bandes brunes irrégulières & étroites; le bec est court & noirâtre, les yeux sont d'un beau jaune, les pieds sont couverts de plumes rouffes jusqu'à l'origine des ongles, qui sont assez grands & d'un brun noirâtre; on peut observer de plus qu'il a la langue charnue & un peu fourchue, les ongles très-aigus & très-tranchans, le doigt extérieur mobile, & pouvant se tourner en arrière, l'estomac assez ample, la vésicule du fiel très-grande, les boyaux longs d'environ vingt pouces, les deux *cæcum* de deux pouces & demi de profondeur, & plus gros à proportion que dans les autres oiseaux de proie. L'espèce en est commune & beaucoup plus nombreuse dans nos climats (c) que celle du grand duc, qu'on n'y rencontre que rarement en hiver; au lieu que le moyen duc y reste toute l'année, & se trouve même plus aisément en hiver qu'en été : il habite ordinairement dans les anciens bâtimens ruinés, dans les cavernes des rochers (d), dans le creux des vieux arbres, dans les forêts en montagnes, & ne descend guère dans les plaines; lorsque d'autres oiseaux l'attaquent, il se fert très-bien, & des griffes & du bec;

(c) *Nota.* Il est plus commun en France & en Italie qu'en Angleterre. On le trouve très-fréquemment en Bourgogne, en Champagne, en Sologne & dans les montagnes de l'Auvergne.

(d) *Sta il Guso nelle grotte, per le buche degli alberi, nell'antriaglie o crepature di muri e tetti di case disabitate, ne dirupi e luoghi eremi.* Oliva. *Ucceller.* fog. 56.

il se retourne aussi sur le dos, pour se défendre, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il paroît que cet oiseau, qui est commun dans nos provinces d'Europe, se trouve aussi en Asie; car Belon dit en avoir rencontré un dans les plaines de Cilicie.

Il y a dans cette espèce plusieurs variétés dont la première se trouve en Italie, & a été indiquée par Aldrovande; ce hibou d'Italie est plus gros que le hibou commun, & en diffère aussi par les couleurs: voyez & comparez les descriptions qu'il a faites de l'un & de l'autre (e).

• Ces oiseaux se donnent rarement la peine de faire un nid, ou se l'épargnent en entier; car tous les œufs & les petits qu'on m'a apportés, ont toujours été trouvés dans des nids étrangers, souvent dans des nids de pies, qui, comme l'on fait, abandonnent chaque année leur nid, pour en faire un nouveau; quelquefois dans des nids de buses, mais jamais on n'a pu me trouver un nid construit par un hibou: ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs, & leurs petits qui sont blancs en naissant, prennent des couleurs au bout de quinze jours.

Comme ce hibou n'est pas fort sensible au froid, qu'il passe l'hiver dans notre pays, & qu'on le trouve en Suède comme en France (f), il a pu passer d'un continent à l'autre; il paroît qu'on le retrouve en Canada & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique septentrionale (g); il se pourroit même que le hibou

(e) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 519.

(f) *Strix capite aurito, pennis sex.* Linn. *Faun. Suec.* n.º 47.

(g) *Nota.* 1.º C'est au hibou commun ou moyen que qu'il faut appliquer le passage suivant. « On entend durant la nuit, presque dans toutes nos îles, une sorte de chat-huant » qu'on appelle *canot*, qui jette un cri lugubre, comme qui crierait *au canot*, ce qui lui a » fait porter ce nom; ces oiseaux ne sont pas plus gros que des tourterelles, mais ils sont

de la Caroline décrit par Catesby (*h*), & celui de l'Amérique méridionale, indiqué par le P. Feuillée (*i*), ne fussent que des variétés de notre hibou, produites par la différence des climats, d'autant qu'ils sont à très-peu près de la même grandeur, & qu'ils ne diffèrent que par les nuances & la distribution des couleurs.

On se sert du hibou & du chat-huant (*k*) pour attirer les oiseaux à la pipée, & l'on a remarqué que les gros oiseaux viennent plus volontiers à la voix du hibou, qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave & alongé, *clow, cloud*, qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit, & que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant, qui est

tout semblables en leur plumage aux hiboux que nous voyons communément en France; « ils ont deux ou trois petites plumes aux deux côtés de la tête, qui semblent être des « oreilles : ils se rassemblent quelquefois sept ou huit de ces oiseaux au-dessus des toits, où « ils ne cessent de crier pendant toute la nuit ». *Nota.* 2.^o Par la comparaison de la grandeur de ce hibou avec une tourterelle, il sembleroit que c'est le scops ou petit duc; mais s'il a, comme le dit l'Auteur, plusieurs plumes éminentes aux côtés de la tête, ce ne peut être qu'une variété de l'espèce du moyen duc. Ce même Auteur ajoute que le chat-huant Canadien n'a de différence du François, qu'une petite fraise blanche autour du cou & un cri particulier. *Histoire de la nouvelle France, par Charlevoix, tome III, page 56.*

(*h*) Voyez la description & la figure coloriée de cet oiseau dans l'Histoire Naturelle de la Caroline, par Catesby, page 7, planche VII.

(*i*) *Bubo ocreo-cinereus pectore maculoso.* Feuillée, *Observ. Physiq. pag. 59*, avec une figure. *Nota.* Il paroît qu'on peut rapporter à ce hibou de l'Amérique méridionale, indiqué par le P. Feuillée, celui dont Fernandès fait mention sous le nom de *Tecolotl*, qui se trouve au Mexique & à la nouvelle Espagne; mais ceci n'est qu'une vraisemblance fondée sur les rapports de grandeur & de climat, car Fernandès n'a donné non-seulement aucune figure des oiseaux dont il parle, mais même aucune description assez détaillée pour qu'on puisse les reconnoître.

(*k*) *Il Gufo altramente Barbagianni ucellacciò notturno in forma di civetta (chat-huant) grosso quanto una gallina, con le penne dal lato del capo che paion due cornicine, di color giallo, meslicato con profilatura di nero. Con questo succella a animali grossi come cutte cornachie e nibbi con la civetta a ucelletti d'ogni sorte.* Olina. *Ucceller. fog. 56.*

une voix haute, une espèce d'appel *höhö*, *höhö* : tous deux font pendant le jour des gestes ridicules & bouffons en présence des hommes & des autres oiseaux. Aristote n'attribue cette espèce de talent ou de propriété qu'au hibou ou moyen duc, *otus* ; Plin la donne au scops, & appelle ces gestes bizarres, *motus satyricos* ; mais ce scops de Plin est le même oiseau que l'*otos* d'Aristote ; car les Latins confondoient sous le même nom scops, l'*otos* & le scops des Grecs, le moyen duc & le petit duc qu'ils réunissoient sous une seule espèce, & sous le même nom, en se contentant d'avertir qu'il existoit néanmoins des grands scops & des petits.

C'est en effet au hibou, *otus*, ou moyen duc, qu'il faut principalement appliquer ce que disent les Anciens de ces gestes bouffons & mouvemens satyriques ; & comme de très-habiles Physiciens & Naturalistes ont prétendu que ce n'étoit point au hibou, mais à un autre oiseau d'un genre tout différent, qu'on appelle la *demoiselle de Numidie*, qu'il faut rapporter ces passages des Anciens, nous ne pouvons nous dispenser de discuter ici cette question, & de relever cette erreur.

Ce sont M.^{rs} les Anatomistes de l'Académie des Sciences, qui dans la description qu'ils nous ont donnée de la demoiselle de Numidie, ont voulu établir cette opinion & s'expriment dans les termes suivans. « L'oiseau (disent-ils) que nous décrivons, est » appelé *demoiselle de Numidie*, parce qu'il vient de cette province d'Afrique, & qu'il a certaines façons par lesquelles on a » trouvé qu'il sembloit imiter les gestes d'une femme qui affecte » de la grâce dans son port & dans son marcher, qui semble » tenir souvent quelque chose de la danse : il y a plus de deux » mille ans que les Naturalistes qui ont parlé de cet oiseau, » l'ont désigné par cette particularité de l'imitation des gestes &

des contenance de la femme. Aristote lui a donné le nom de «
bateleur, de *danseur* & de *bouffon*, contrefaisant ce qu'il «
 voit faire..... Il y a apparence que cet oiseau danseur & «
 bouffon étoit rare parmi les Anciens, parce que Pline croit «
 qu'il est fabuleux, en mettant cet animal qu'il appelle saty- «
 rique au rang des pégalés, des griffons & des sirènes; il est «
 encore croyable qu'il a été jusqu'à présent inconnu aux Mo- «
 dernes, puisqu'ils n'en ont point parlé comme l'ayant vu, «
 mais seulement comme ayant lû dans les écrits des Anciens, la «
 description d'un oiseau appelé *scops* & *otus* par les Grecs, «
 & *asio* par les Latins, à qui ils avoient donné le nom de *dan- «
 seur*, de *bateleur* & de *comédien*, de sorte qu'il s'agit de voir «
 si notre demoiselle de Numidie peut passer pour le *scops* & «
 pour l'*otus* des Anciens; la description qu'ils nous ont laissée de «
 l'*otus* ou *scops*, consiste en trois particularités remarquables.... «
 la première est d'imiter les gestes..... la seconde est d'avoir «
 des éminences de plumes aux deux côtés de la tête, en forme «
 d'oreilles..... & la troisième est la couleur du plumage, «
 qu'Alexandre Myndien, dans Athénée, dit être de couleur «
 de plomb: or la demoiselle de Numidie a ces trois attributs, «
 & Aristote semble avoir voulu exprimer leur manière de «
 danser, qui est de sauter l'une devant l'autre, lorsqu'il dit «
 qu'on les prend quand elles dansent l'une contre l'autre. Selon «
 croit néanmoins que l'*otus* d'Aristote est le hibou, par la seule «
 raison que cet oiseau, à ce qu'il dit, fait beaucoup de mines «
 avec la tête; la plupart des Interprètes d'Aristote, qui sont aussi «
 de notre opinion, se fondent sur le nom d'*otus*, qui signifie, «
 ayant des oreilles; mais ces espèces d'oreilles dans ces oiseaux «
 ne sont pas tout-à-fait particulières au hibou, & Aristote «

» fait assez voir que l'*otus* n'est pas le hibou, quand il dit
 » que l'*otus* ressemble au hibou, & il y a apparence que cette
 » vraisemblance ne consiste que dans ces oreilles : toutes les
 » demoiselles de Numidie, que nous avons disséquées, avoient
 » aux côtés des oreilles, ces plumes qui ont donné le nom à
 » l'*otus* des Anciens.... Leur plumage étoit d'un gris-cendré,
 tel qu'il est décrit par Alexandre Myndien dans l'*otus*. »

Comparons maintenant ce qu'Aristote dit de l'*otus*, avec ce qu'en disent ici M.^{rs} de l'Académie : *otus noctuæ similis est, pinnulis circiter aures eminentibus præditus, unde nomen accepit, quasi auritum dicas; nonnulli eum ululam appellant, alii asionem. Blatero hic est, & hallucinator & planipes, saltantes enim imitatur. Capitur intentus in altero aucupe, altero circumeunte ut noctua.* L'*otus*, c'est-à-dire le hibou ou moyen duc est semblable au *noctua*, c'est-à-dire au chat-huant; ils sont en effet semblables, soit par la grandeur, soit par le plumage, soit par toutes les habitudes naturelles; tous deux ils sont oiseaux de nuit, tous deux du même genre & d'une espèce très-voisine, au lieu que la demoiselle de Numidie est six fois plus grosse & plus grande, d'une forme toute différente, & d'un genre très-éloigné, & qu'elle n'est point du nombre des oiseaux de nuit; l'*otus* ne diffère, pour ainsi dire, du *noctua* que par les aigrettes de plumes qu'il porte sur la tête auprès des oreilles, & c'est pour distinguer l'une de l'autre qu'Aristote dit, *pinnulis circiter aures eminentibus præditus, unde nomen accepit quasi auritum dicas.* Ce sont des petites plumes, *pinnulæ*, qui s'élèvent droites & en aigrette auprès des oreilles, *circiter aures eminentibus*, & non pas de longues plumes qui se rabattent & qui pendent de chaque côté de la tête, comme dans la demoiselle

de Numidie ; ce n'est donc pas de cet oiseau , qui n'a point d'aigrettes de plumes relevées & en forme d'oreilles , qu'a été tiré le nom d'*otus* , quasi *auritus* ; c'est au contraire du hibou qu'on pourroit appeler *noctua aurita* , que vient évidemment ce nom , & ce qui achève de le démontrer , c'est ce qui suit immédiatement dans Aristote , *nonnulli eum (otum) ululam appellant , alii asionem*. C'est donc un oiseau du genre des hiboux & des chouettes , puisque quelques-uns lui donnoient ces noms ; ce n'est donc point la demoiselle de Numidie aussi différente de tous ces oiseaux , qu'un dindon peut l'être d'un épervier. Rien , à mon avis , n'est donc plus mal fondé que tous ces prétendus rapports que l'on a voulu établir entre l'*otus* des Anciens , & l'oiseau appelé *demoiselle de Numidie* , & l'on voit bien que tout cela ne porte que sur les gestes & les mouvemens ridicules que se donne la demoiselle de Numidie ; elle a en effet ces gestes bien supérieurement au hibou , mais cela n'empêche pas que celui-ci , aussi-bien que la plupart des oiseaux de nuit , ne soit *blatero* , bavard ou criard (1) ; *hallucinator* , se contrefaisant ; *planipes* , bouffon. Ce n'est encore qu'au hibou qu'on peut attribuer de se laisser prendre aussi aisément que les autres chouettes , comme le dit Aristote , &c. Je pourrois m'étendre encore plus sur cette critique , en exposant & comparant ce que dit Pline à ce sujet ; mais en voilà plus qu'il n'en faut pour mettre la chose hors de doute , & pour assurer que l'*otus* des Grecs n'a jamais pu désigner la

(1) M. Frisch , en parlant de ce hibou , dit que son cri est très-fréquent & fort , qu'il ressemble aux huées des enfans lorsqu'ils poursuivent quelqu'un dont ils se moquent ; que cependant ce cri est commun à plusieurs espèces de chouettes. Voyez Frisch , à l'article des Oiseaux nocturnes.

demoiselle de Numidie, & ne peut s'appliquer qu'à l'oiseau de nuit, auquel nous donnons le nom de *hibou* ou moyen *duc*: j'observerai seulement que tous ces mouvemens bouffons ou satyriques, attribués au hibou par les Anciens, appartiennent aussi à presque tous les oiseaux de nuit (*m*), & que dans le fait ils se réduisent à une contenance étonnée, à de fréquens tournemens de cou, à des mouvemens de tête, en haut, en bas & de tous côtés, à des craquemens de bec, à des trépidations de jambes, & des mouvemens de pieds dont ils portent un doigt, tantôt en arrière, & tantôt en avant, & qu'on peut aisément remarquer tout cela en gardant quelques-uns de ces oiseaux en captivité: mais j'observerai encore qu'il faut les prendre très-jeunes lorsqu'on veut les nourrir; les autres refusent toute la nourriture qu'on leur présente dès qu'ils sont enfermés.

(*m*) Tous les hiboux peuvent tourner leur tête comme l'oiseau appelé *torcol*. Si quelque chose d'extraordinaire arrive, ils ouvrent de grands yeux, dressent leurs plumes & paroissent une fois plus gros; ils étendent aussi les ailes, se baissent ou s'accroupissent, mais ils se relèvent promptement, comme étonnés; ils font craquer deux ou trois fois leur bec. *Idem, Ibidem.*



L E S C O P S (a).

O U

P E T I T D U C .

VOICI (*planche 436*), la troisième & dernière espèce du genre des Hiboux, c'est-à-dire, des oiseaux de nuit qui portent des plumes élevées au-dessus de la tête, & elle est aisée à distinguer

(a) En Grec, Σκῶψ; en Latin, *Afo*; en Italien, *Zivetta* ou *Zuetta*, *Alochavello*, *Chivino*; en Allemand, *Stokeule*; en Polonois, *Sowka*; en Anglois, *Little horn-owl*. *Scops Aldrovandi*. *Avi.* tom. I, pag. 530. — Huette ou Hulotte ou Chouette, nommée par aucuns, *Petit Duc*. *Belon, Hist. nat. des Oiseaux*, page 141. Et *Portraits d'oiseaux*, page 27. — *Noctua minor, noctua aucuparia*. *Scops Plinii*. *Rzac. Hist. nat. Pol.* pag. 288. *Noctua minor*. *Scops Aldrovandi*. *Rzac. Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 398. — *Scops Aldrovandi*. *Willughby, Ornith.* p. 65, tab. XII. — *Le petit Duc*. *Pl. XXXVII, fig. 1. Ornith. Brisson, tome I, page 495.* — *The short eared owl*. *Le Hibou à oreilles courtes*. *British Zoology, pl. B 3; & pl. B 4, fig. 2. Nota.* C'est pour ne rien omettre & pour tout indiquer, que je cite ici la *Zoologie Britannique*; car cet ouvrage, dont le principal mérite consiste dans les planches, est même à cet égard encore très-défectueux: par exemple, les aigrettes des hiboux, qui ne sont composées que de plumes, y sont représentées comme si c'étoit de vraies oreilles de chair, &c. . . . De même il est dit dans le texte que le hibou à oreilles courtes a treize pouces & demi Anglois de longueur, ce qui fait plus de douze pouces & demi de France: or ce même oiseau n'a que sept pouces & demi tout au plus; ainsi c'est probablement le moyen duc, que l'Auteur aura pris pour le petit duc; & ce qui prouve encore son peu de connoissance & d'exactitude, c'est d'avoir également indiqué ce même oiseau dans les *planches B 3 & B 4, fig. 2*. On voit, au premier coup d'œil, que ce ne doit pas être le même oiseau, puisque la figure représentée dans la *planche B 4, fig. 2*, est d'un tiers plus petite que celle qui est représentée dans la *planche B 3*, & que le moyen duc qui est représenté dans la *planche B 4, fig. 1*, n'est pas plus grand que le petit duc, *B 4, fig. 2*: or le moyen duc ayant, comme le dit *Willughby*, quatorze pouces & demi; si le petit duc en avoit treize & demi, comme le dit l'Auteur de la *Zoologie Britannique*, pourquoi ne pas appuyer sur ce fait & relever l'erreur de ceux qui ne lui donnent que sept pouces? ou bien dire qu'en Angleterre les petits ducs sont plus gros qu'ailleurs, ou bien encore que c'est une espèce particulière à la Grande-Bretagne: cela valoit bien la peine d'être discuté; mais cet Auteur ne discute rien, ne dit

des deux autres, d'abord par la petitesse même du corps de l'oiseau, qui n'est pas plus gros qu'un merle, & ensuite par le raccourcissement très-marqué de ces aigrettes qui surmontent les oreilles, lesquelles dans cette espèce ne s'élèvent pas d'un demi-pouce, & ne sont composées que d'une seule petite plume (b); ces deux caractères suffisent pour distinguer le petit duc du moyen & du grand duc, & on le reconnoîtra encore aisément à la tête qui est proportionnellement plus petite par rapport au corps que celle des deux autres, & encore à son plumage plus élégamment bigarré & plus distinctement tacheté que celui des autres, car tout son corps est très-joliment varié de gris, de roux, de brun & de noir; & ses jambes sont couvertes jusqu'à l'origine des ongles, de plumes d'un gris-rouffâtre, mêlé de taches brunes; il diffère aussi des deux autres par le naturel, car il se réunit en troupe en automne & au printemps, pour passer dans d'autres climats; il n'en reste que très-peu, ou point du tout en hiver dans nos provinces, & on les voit partir après les hirondelles, & arriver à peu près en même temps; quoiqu'ils habitent de préférence les terrains élevés, ils se rassemblent volontiers dans ceux où les mulots se font le plus multipliés, & y font un grand bien par la destruction de ces animaux qui se multiplient toujours trop, & qui, dans de certaines années, pullulent à un tel rien de nouveau, ni même rien de moderne, car il paroît ignorer beaucoup de choses qui ont été dites avant lui sur les sujets qu'il traite. L'ouvrage de M. Edwards est infiniment meilleur; car indépendamment de ce que les dessins & les planches coloriées sont plus correctes, c'est que ses descriptions sont plus exactes, ses comparaisons plus justes, & que par-tout il paroît avoir une pleine connoissance de ce qui a été fait avant lui sur les objets qui ont rapport à ceux qu'il nous présente.

(b) *Aures vel plumulae in aurium modum surrectae, in mortuo vix apparent, in vivo manifestiores, ex una tantum pinnula constantes.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 531.

point, qu'ils dévorent toutes les graines & toutes les racines des plantes les plus nécessaires à la nourriture & à l'usage de l'homme : on a souvent vu dans les temps de cette espèce de fléau, les petits ducs arriver en troupe, & faire si bonne guerre aux mulots qu'en peu de jours ils en purgent la terre (c); les hiboux ou moyens ducs se réunissent aussi quelquefois en troupe de plus de cent; nous en avons été informés deux fois par des témoins oculaires, mais ces assemblées sont rares, au lieu que celles des scops ou petits ducs se font tous les ans; d'ailleurs c'est pour voyager qu'ils semblent se rassembler, & il n'en reste point au pays, au lieu qu'on y trouve des hiboux ou moyens ducs en tout temps; il est même à présumer que les petits ducs font des voyages de long cours, & qu'ils passent d'un continent à l'autre; l'oiseau de la nouvelle Espagne indiqué par Nieremberg, sous le nom de *talchicuatl*, est ou de la même espèce, ou d'une espèce très-voisine de celle du scops ou petit duc (d); au reste, quoiqu'il voyage par troupes nombreuses, il est assez

(c) Nota. 1.° Samuel Dale en cite deux exemples d'après Childrey, & il les rapporte dans les termes suivans. *In the year 1580 at hallontide an army of mices so overrun the marshes near south-minster that the eat up the grass to the very roots But at lenght a great number of Strange painted owls came and devoured all the mice. The like happened again in Essex anno 1648.* Childrey, *Britannia botanica*, pag. 100. — Dale's appendix *tho the history of Harwich*. London, 1732, pag. 397. Nota. 2.° Que quoique Dale rapporte ces faits à l'otus ou moyen duc, je crois qu'il faut les attribuer au scops ou petit duc, à cause de l'indication *Strange painted owls*, qui suffit pour faire reconnoître ici le scops ou petit duc.

(d) *Exoticum oti genus talchicuatl videtur: cornuta avis est sive auriculata, parva corpore, resima, rostro brevi, nigra lumine, luteâ erubescens iride fusca & cinerea plumis usque ad crura, atra & incurva unguibus. Cætera similis nostrati oto.* Euseb. Nieremberg, *Hist. nat.* Lib. X, cap. xxxix, pag. 221.

rare par-tout, & difficile à prendre; on n'a jamais pu m'en procurer ni les œufs ni les petits, & on a même de la peine à l'indiquer aux Chasseurs qui le confondent toujours avec la chevêche, parce que ces deux oiseaux sont à peu près de la même grosseur, & que les petites plumes éminentes qui distinguent le petit duc sont très-courtes, & trop peu apparentes pour faire un caractère qu'on puisse reconnoître de loin.

Au reste, la couleur de ces oiseaux varie beaucoup suivant l'âge & le climat, & peut-être le sexe; ils sont tous gris dans le premier âge, il y en a de plus bruns les uns que les autres quand ils sont adultes, la couleur des yeux paroît suivre celle du plumage, les gris n'ont les yeux que d'un jaune très-pâle, les autres les ont plus jaunes ou d'une couleur de noisette plus brune, mais ces légères différences ne suffisent pas pour en faire des espèces distinctes & séparées.



LA HULOTTE (a).

LA Hulotte qu'on peut appeler aussi la *chouette noire* (planche 441), & que les Grecs appeloient *nycticorax* ou le *corbeau de nuit*, est la plus grande de toutes les chouettes; elle a près de quinze pouces de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles; elle a la tête très-grosse, bien arrondie & sans aigrettes, la face enfoncée & comme encavée dans la plume, les yeux aussi enfoncés & environnés de plumes grifâtres & décomposées, l'iris des yeux noirâtre ou plutôt d'un brun foncé, ou couleur de noisette obscure, le bec d'un blanc jaunâtre ou verdâtre, le dessus du corps couleur de gris-de-fer foncé, marqué de taches noires & de taches blanchâtres; le dessous du corps blanc, croisé de bandes noires transversales

(a) En Grec, *Νυκτιόραξ*; en Latin, *Ulula*, & aussi en Italien selon Gesner; *Alocho* & quelquefois *Lucharo* selon Aldrovande; en Portugais, *Corusa*; en Catalogne, *Xura*, *Kuta*; en Allemand, *Huhu*; en Polonois, *Lelok*, *Sowka*, *Puszzik*; en Anglois, *Howlet*; on l'appelle en Bourgogne *Choüe*, ce qui est un augmentatif de *Chouette*. Salerne dit qu'on l'appelle en Champagne le *Trembleur*, parce que cet oiseau crie comme en frissonnant & tremblant de froid. *Ulula*. Gesner, *Avi.* pag. 772. — Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 538. — *Ulula Latinis*. Ray, *Syn. Avi.* pag. 26, n.º 4. . . . *Ulula Gesneri*, *idem, ibidem*, n.º 5. — *Ulula Aldrovandi*. Willulgh. *Ornith.* pag. 68. — Hibou sans cornes ou Chat-huant. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 139. . . Hibou, Chat-huant appelé aussi *Dame*. *Idem*. *Portraits d'Oiseaux*, page 26, A. *Nota*. Cette dénomination *Dame* vient probablement de ce que cet oiseau a la face environnée d'un collier & d'une espèce de chaperon assez semblable à ceux que portent les femmes pour se couvrir la tête; mais on peut dire la même chose de l'effraie & du chat-huant. — *Ulula*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 538. . . *Aluco*. *Idem*, tom. I, pag. 534. — Chouette noire. Albin, *tome III*, page 4, planche VIII, avec une figure mal coloriée. *Nota*. Albin me paroît avoir fait une faute, en disant dans sa description, que cet oiseau a l'iris des yeux jaune, à moins qu'il n'appelle jaune le brun couleur de noisette, couleur où il entre en effet un peu de jaune obscur. — *Noctua major*. Frisch, planche XCIV avec une figure bien coloriée. — La Hulotte. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 507.

& longitudinales; la queue d'un peu plus de six pouces, les ailes s'étendant un peu au-delà de son extrémité, l'étendue du vol de trois pieds, les jambes couvertes jusqu'à l'origine des doigts, de plumes blanches tachetées de points noirs (*b*); ces caractères sont plus que suffisans pour faire distinguer la hulotte de toutes les autres chouettes; elle vole légèrement & sans faire de bruit avec ses ailes, & toujours de côté comme toutes les autres chouettes; c'est son cri (*c*), *hoũ oũ oũ oũ oũ oũ oũ*, qui ressemble assez au hurlement du loup, qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula*, qui vient d'*ululare*, heurler ou crier comme le loup, & c'est par cette même analogie que les Allemands l'appellent *hũ hũ* ou plutôt *hoũ hoũ* (*d*).

La hulotte se tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux; quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations, elle chasse & prend les petits oiseaux, & plus encore les mulots & les campagnols; elle les avale tout entiers, & en rend aussi par le bec les peaux roulées en pelotons; lorsque la

(*b*) On peut encore ajouter à ces caractères un signe distinctif, c'est que la plume la plus extérieure de l'aile est plus courte de deux ou trois pouces que la seconde, qui est elle-même plus courte d'un pouce que la troisième, & que les plus longues de toutes sont la quatrième & la cinquième, au lieu que dans l'effraie la seconde & la troisième sont les plus longues, & l'extérieure n'est plus courte que d'un demi-pouce.

(*c*) Cet oiseau pousse la nuit, sur-tout quand il gèle, une voix terrible, qui fait peur aux femmes & aux enfans. Saleme, *Ornithol.* page 53.

(*d*) *Nota.* C'est d'après Gesner que je dis ici que les Allemands appellent cette chouette, *hu hu*; cependant c'est le grand duc auquel appartient ce nom: il dit aussi qu'ils l'appellent *ul* & *eul*. M. Frisch ne lui donne que le nom générique *eule*, & dit que les autres surnoms qu'on lui donne en Allemand sont sans fondement, comme celui de *knapp eule*, par exemple, qui exprime le craquement que cet oiseau fait avec son bec, mais que toutes les espèces de chouettes font également; & *nacht eul* qui signifie *chouette de nuit*, puisque toutes les chouettes font également des oiseaux de nuit.

chasse de la campagne ne lui produit rien, elle vient dans les granges pour y chercher des souris & des rats; elle retourne au bois de grand matin à l'heure de la rentrée des lièvres, & elle se fourre dans les taillis les plus épais, ou sur les arbres les plus feuillés, & y passe tout le jour, sans changer de lieu: dans la mauvaise saison, elle demeure dans des arbres creux pendant le jour, & n'en sort qu'à la nuit; ces habitudes lui sont communes avec le hibou ou moyen duc, aussi-bien que celle de pondre leurs œufs dans des nids étrangers, sur-tout dans ceux des buses, des creffernelles, des corneilles & des pies; elle fait ordinairement quatre œufs d'un gris sale, de forme arrondie, & à peu près aussi gros que ceux d'une petite poule.



L E

C H A T - H U A N T (a).

APRÈS la hulotte qui est la plus grande de toutes les chouettes, & qui a les yeux noirâtres, se trouvent le Chat-huant (pl. 437), qui les a bleuâtres, & l'Effraie qui les a jaunes : tous deux sont à peu près de la même grandeur ; ils ont environ douze à treize pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, ainsi ils n'ont guère que deux pouces de moins que la hulotte, mais ils paroissent sensiblement moins gros à proportion. On reconnoîtra le chat-huant d'abord à ses yeux bleuâtres, & ensuite à la beauté & à la variété distincte de son plumage (b) ; & enfin à son cri *hōhō*, *hōhō*, *hōhōhōhō*, par lequel il semble huer, hôler ou appeler à haute voix.

Gesner, Aldrovande, & plusieurs autres Naturalistes après

(a) En Grec, *Γλαυξ* ; en Latin, *Noctua* ; en Catalogne, *Cabeca* ; en Allemand, *Milchfanger*, *Kinder*, *Melcker*, *Stock-eule* ; en Anglois, *Common brown-owl* ou *Leech-owl*. — *Strix*. Gesner, *Avi.* pag. 738. — Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 561. — Chouette. Albin, tome I, page 10, pl. IX, avec une figure mal coloriée. — *Noctua major*. Frisch, pl. *xcvi*, avec une figure coloriée du mâle ; & planche *xcv*, avec une figure coloriée de la femelle. — Le Chat-huant. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 500. — *The tawny owl*. British Zoology, planche B 3. *Nota*. Que faute d'exactitude, l'Auteur de la Zoologie Britannique a marqué du même numéro B 3, deux planches différentes, & que l'une de ces planches représente le hibou ou moyen duc, & l'autre le chat-huant dont il est ici question.

(b) Voyez-en la description très-détaillée & très-exacte dans l'Ornithologie de M. Brisson, tome I, page 500 & suivantes : il suffit de dire ici que les couleurs du chat-huant sont bien plus claires que celles de la hulotte ; le mâle chat-huant est à la vérité plus brun que la femelle, mais il n'a que très-peu de noir en comparaison de la hulotte, qui de toutes les chouettes est la plus grande & la plus brune.

eux, ont employé le mot *strix*, pour désigner cette espèce, mais je crois qu'ils se sont trompés, & que c'est à l'effraie qu'il faut le rapporter : *strix*, pris dans cette acception, c'est-à-dire, comme nom d'un oiseau de nuit, est un mot plutôt latin que grec ; Ovide nous en donne l'étymologie, & indique assez clairement quel est l'oiseau nocturne auquel il appartient par le passage suivant :

— *Strigum*

Grande caput, stantes oculi; rostra apta rapinæ

Canities pennis, unguibus hamus inest.

Est illis strigibus nomen, Sed nominis hujus

Causa quod horrenda stridere nocte solent.

La tête grosse, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hameçon, sont des caractères communs à tous ces oiseaux ; mais la blancheur du plumage, *canities pennis*, appartient plus à l'effraie qu'à aucun autre ; & ce qui détermine sur cela mon sentiment, c'est que le mot *stridor*, qui signifie en latin un craquement, un grincement, un bruit désagréablement entrecoupé & semblable à celui d'une scie, est précisément le cri *grë, grëi* de l'effraie ; au lieu que le cri du chat-huant est plutôt une voix haute, un hôlement qu'un grincement.

On ne trouve guère les chat-huants ailleurs que dans les bois ; en Bourgogne ils sont bien plus communs que les hulottes, ils se tiennent dans des arbres creux, & l'on m'en a apporté quelques-uns dans le temps le plus rigoureux de l'hiver, ce qui me fait présumer qu'ils restent toujours dans le pays, & qu'ils ne s'approchent que rarement de nos habitations. M. Frisch

donne le chat-huant comme une variété de l'espèce de la hulotte, & prend encore pour une seconde variété de cette même espèce le mâle du chat-huant: la *planche cotée XCIV*, est la hulotte; la *planche XCV*, la femelle du chat-huant; & la *planche XCVI*, le chat-huant mâle: ainsi au lieu de trois variétés qu'il indique, ce sont deux espèces différentes, ou si l'on vouloit que le chat-huant ne fût qu'une variété de l'espèce de la hulotte, il faudroit pouvoir nier les différences constantes & les caractères qui les distinguent l'un de l'autre, & qui me paroissent assez sensibles & assez multipliés pour constituer deux espèces distinctes & séparées.

Comme le chat-huant se trouve en Suède & dans les autres terres du Nord (*c*), il a pu passer d'un continent à l'autre; aussi le retrouve-t-on en Amérique jusque dans les pays chauds. Il y a au cabinet de M. Mauduyt, un chat-huant qui lui a été envoyé de Saint-Domingue, qui ne nous paroît être qu'une variété de l'espèce d'Europe, dont il ne diffère que par l'uniformité des couleurs sur la poitrine & sur le ventre qui sont rouffes & presque sans taches, & encore par les couleurs plus foncées des parties supérieures du corps.

(*c*) *Strix capite lævi, corpore ferrugineo, remige tertiâ longiore.* Linn. Faun. Suec. n.° 55.



L'EFFRAIE

OU

LA FRESAIE (a).

L'EFFRAIE qu'on appelle communément la chouette des clochers (*planches 474 & 440*), effraie en effet par ses soufflemens, *ché, chéi, chéũ, chiõũ*, ses cris âpres & lugubres *grēi, grē, crēi*, & sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit; elle est, pour ainsi dire domestique, & habite au milieu des villes les mieux peuplées; les tours, les clochers, les toits des églises & des autres bâtimens élevés lui servent de retraite pendant le jour, & elle en sort à l'heure du crépuscule, son soufflement qu'elle réitère sans cesse, ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte; elle pousse aussi en volant & en se reposant,

(a) En Grec, *E'λίος*; en Latin, *Aluco*; en Allemand & en Flamand, *Kirch-eule*, ce qui signifie *Chouette des églises*; *Schleyer-eule*, Chouette voilée, parce qu'elle semble avoir la tête encapuchonnée; *Perl-eule*, parce que son plumage est parsemé de taches rondes comme des perles ou des gouttes de liqueur; en Anglois, *White-owl*, Chouette blanche, *Nota*. Salerne dit qu'on l'appelle dans l'Orléanois, la Sologne, &c. . . . *Frésaie*; en Poitou, *Présaie*; en Gascogne, *Bresague* ou *Fresaco*; dans le Vendômois, *Chouart*. — Effraie ou Frésaie. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 142. . . Petit Chat-huant plombé. *Idem*. Portraits d'oiseaux, page 26, B. *Nota*. Il paroît que Belon confond, à quelques égards, l'effraie ou fresaie avec le tette-chèvre ou crapaud-volant, & Gesner le lui a reproché avec juste raison. — *Aluco minor*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 536. — *Ululae genus alterum quod quidam flammeatum cognominant*. Gesner, *Avi.* pag. 774. — *Aluco minor Aldrovandi*. Willulgh. *Ornith.* pag. 67, tab. XIII. — Lucheran ou Chouette-blanche. Albin, tome II, page 7, planche XI, avec une figure coloriée. — *Noctua guttata*. Frisch, pl. *xcvii*, avec une figure coloriée. — Le petit Chat-huant. Brisson, *Ornith.* tome I, page 503. — *The White owl*. British Zoology, planche B.

différens sons aigres , tous si désagréables que cela joint à l'idée du voisinage des cimetières & des églises , & encore à l'obscurité de la nuit , inspire de l'horreur & de la crainte aux enfans , aux femmes , & même aux hommes soumis aux mêmes préjugés , & qui croient aux revenans , aux forciers , aux augures ; ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre , comme le messager de la mort ; ils croient que quand il se fixe sur une maison , & qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires , c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage ; elle est à peu près de la même grandeur que le chat-huant , plus petite que la hulotte , & plus grande que la chouette proprement dite , dont nous parlerons dans l'article suivant ; elle a un pied ou treize pouces de longueur , depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue , qui n'a que cinq pouces de longueur ; elle a le dessus du corps jaune , ondé de gris & de brun , & taché de points blancs ; le dessous du corps blanc , marqué de points noirs ; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches & si fines , qu'on les prendroit pour des poils ; l'iris d'un beau jaune , le bec blanc , excepté le bout du crochet qui est brun ; les pieds couverts de duvet blanc , les doigts blancs & les ongles noirâtres ; il y en a d'autres qui , quoique de la même espèce , paroissent au premier coup d'œil être assez différentes ; elles sont d'un beau jaune sur la poitrine & sur le ventre , marquées de même de points noirs ; d'autres sont parfaitement blanches sur ces mêmes parties , sans la plus petite tache noire ; d'autres enfin sont parfaitement jaunes & sans aucune tache , telle que la *planche 440* la représente.

J'ai eu plusieurs de ces chouettes vivantes, il est fort aisé de les prendre, en opposant un petit filet, une troule à poisson aux trous qu'elles occupent dans les vieux bâtimens; elles vivent dix ou douze jours dans les volières où elles sont renfermées, mais elles refusent toute nourriture, & meurent d'inanition au bout de ce temps; le jour elles se tiennent sans bouger au bas de la volière, le soir elles montent au sommet des juchoirs où elles font entendre leur soufflement, *chē, chēi*, par lequel elles semblent appeler les autres; j'ai vu plusieurs fois en effet, d'autres effraies arriver au soufflement de l'effraie prisonnière, se poser au-dessus de la volière, y faire le même soufflement, & s'y laisser prendre au filet. Je n'ai jamais entendu leur cri âcre (*stridor*), *crēi, grēi* dans les volières; elles ne poussent ce cri qu'en volant & lorsqu'elles sont en pleine liberté; la femelle est un peu plus grosse que le mâle, & a les couleurs plus claires & plus distinctes; c'est de tous les oiseaux nocturnes celui dont le plumage est le plus agréablement varié.

L'espèce de l'effraie est nombreuse, & par-tout très-commune en Europe; comme on la voit en Suède aussi-bien qu'en France (*b*), elle a pu passer d'un continent à l'autre; aussi la trouve-t-on en Amérique, depuis les terres du Nord jusqu'à celles du Midi. Marcgrave l'a vue & reconnue au Bresil, où les naturels du pays l'appellent *tuidara* (*c*).

L'effraie ne va pas comme la hulotte & le chat-huant, pondre dans des nids étrangers; elle dépose ses œufs à crud dans des

(*b*) *Strix capite laevi, corpore luteo.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 49. *Nota.* M. Salerne s'est trompé lorsqu'il a dit que Linnæus n'en parle point, & qu'apparemment la fresaie ne se trouve point en Suède. Voyez *Salerne, Ornithol.* page 50.

(*c*) *Tuidara Brasiliensibus; ululæ est species, Germanis SCHLEIER-EULE, Belgis kerkuyle. Describitur & à Gesnero.* Marcgr. *Hist. nat. Brasil.* pag. 205.

trous de murailles, ou sur des solives sous les toits, & aussi dans des creux d'arbres; elle n'y met ni herbes ni racines, ni feuilles pour les recevoir; elle pond de très-bonne heure au printemps, c'est-à-dire, dès la fin de mars ou le commencement d'avril; elle fait ordinairement cinq œufs & quelquefois six & même sept, d'une forme allongée, & de couleur blanchâtre; elle nourrit ses petits d'insectes & de morceaux de chair de souris; ils sont tout blancs dans le premier âge, & ne sont pas mauvais à manger au bout de trois semaines, car ils sont gras & bien nourris; les pères & mères purgent les églises de souris; ils boivent aussi assez souvent, ou plutôt mangent l'huile des lampes, sur-tout si elle vient à se figer; ils avalent les souris & les mulots, les petits oiseaux tout entiers, & en rendent par le bec les os, les plumes & les peaux roulées; leurs excréments sont blancs & liquides comme ceux de tous les autres oiseaux de proie; dans la belle saison, la plupart de ces oiseaux vont le soir dans les bois voisins, mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire, où ils dorment & ronflent jusqu'aux heures du soir; & quand la nuit arrive, ils se laissent tomber de leur trou, & volent en culbutant presque jusqu'à terre: lorsque le froid est rigoureux, on les trouve quelquefois cinq ou six dans le même trou, ou cachées dans les fourrages, elles y cherchent l'abri, l'air tempéré & la nourriture, les souris sont en effet alors en plus grand nombre dans les granges que dans tout autre temps: en automne, elles vont souvent visiter pendant la nuit les lieux où l'on a tendu des *rejettoires* & des lacets pour prendre des bécasses & des grives (*d*), elles tuent

(*d*) *Rejettore*, baguette de bois vert courbée, au bout de laquelle on attache un lacet, & qui par son ressort en ferre le noeud coulant & enlève l'oiseau.

les bécasses qu'elles trouvent suspendues, & les mangent sur le lieu ; mais elles emportent quelquefois les grives & les autres petits oiseaux qui sont pris aux lacets, elles les avalent souvent entiers & avec la plume, mais elles déplument ordinairement, avant de les manger, ceux qui sont un peu plus gros : ces dernières habitudes aussi-bien que celle de voler de travers, c'est-à-dire, comme si le vent les emportoit, & sans faire aucun bruit des ailes, sont communes à l'effraie, au chat-huant, à la hulotte, & à la chouette proprement dite dont nous allons parler.



LA CHOUETTE

OU

LA GRANDE CHEVÊCHE (a).

CETTE espèce, qui est la Chouette proprement dite, & qu'on peut appeler la *chouette des rochers* ou la *grande chevêche* (pl. 438), est assez commune, mais elle n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'effraie; elle se tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtimens ruinés & éloignés des lieux habités: il semble qu'elle préfère les pays de montagne, & qu'elle cherche les précipices escarpés & les endroits solitaires; cependant on ne la trouve pas dans les bois, & elle ne se loge pas dans des arbres creux (b), on la distinguera aisément de la hulotte & du chat-huant par la couleur des yeux qui sont d'un très-beau jaune, au lieu que ceux de la hulotte sont d'un brun presque noir, & ceux du

(a) En Grec, Ἀγάλιος; en Latin, *Cicuma*; en Allemand, *Stein-kutz* ou *Stein-eule*; en Polonois, *Sowa*; en Anglois, *Great Brown owl*. — *Noctua quam saxatilem Helvetii cognominant. Noctua saxatilis*. Gessner, *Avi.* pag. 622. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 545. — Grande Chevêche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 140. . . Chevêche grimaut; Machette. *Idem*, *Portraits d'oiseaux*, page 27, A. Grande Chouette brune. Albin, tome III, page 4, pl. VII, avec une figure mal coloriée. — *Ulula flammeata*. Kurz jaune sans oreilles ou *Stein-eule*. Chouette ou Souette. Frisch, *planche XCVIII*, avec une bonne figure coloriée. — La grande Chouette. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 511.

(b) Nous laisserons (dit M. Frisch) à cette Chouette son nom distinctif *Stein-eule*, parce que je ne l'ai jamais trouvée dans des arbres creux, mais seulement dans des bâtimens en ruines ou du moins abandonnés depuis long-temps, & dans les rochers. Frisch, article des *Oiseaux nocturnes*.

chat-huant d'une couleur bleuâtre ; on la distinguera plus difficilement de l'effraie, parce que toutes deux ont l'iris des yeux jaunes, environnés de même d'un grand cercle de petites plumes blanches ; que toutes deux ont du jaune sous le ventre, & qu'elles sont à peu près de la même grandeur ; mais la chouette des rochers est en général plus brune, marquée de taches plus grandes & longues comme de petites flammes ; au lieu que les taches de l'effraie, lorsqu'elle en a, ne sont, pour ainsi dire, que des points ou des gouttes, & c'est par cette raison qu'on a appelé l'effraie *noctua guttata*, & la chouette des rochers dont il est ici question, *noctua flammeata* ; elle a aussi les pieds bien plus garnis de plumes, & le bec tout brun ; tandis que celui de l'effraie est blanchâtre, & n'a de brun qu'à son extrémité. Au reste, la femelle, dans cette espèce, a les couleurs plus claires, & les taches plus petites que le mâle, comme nous l'avons aussi remarqué sur la femelle du chat-huant.

Belon dit que cette espèce s'appelle la *grande chevêche* ; ce nom n'est pas impropre, car cet oiseau ressemble assez par son plumage & par ses pieds bien garnis de duvet, à la petite chevêche que nous appelons simplement *chevêche* ; il paroît être aussi du même naturel, ne se tenant tous deux que dans les rochers, les carrières, & très-peu dans les bois : ces deux espèces ont aussi un nom particulier, *kautz* ou *kautz-lein* en Allemand, qui répond au nom particulier, chevêche en François. M. Salerne dit que la chouette du pays d'Orléans est certainement la grande chevêche de Belon ; qu'en Sologne on l'appelle *chevêche*, & plus communément *chavoche* ou *gaboche* ; que les Laboureurs font grand cas de cet oiseau, en ce qu'il

détruit quantité de mulots ; que dans le mois d'avril on l'entend crier jour & nuit *gout*, mais d'un ton assez doux, & que quand il doit pleuvoir, elle change de cri & semble dire *goyon* ; qu'elle ne fait point de nid, ne pond que trois œufs tout blancs, parfaitement ronds, & gros comme ceux d'un pigeon ramier ; il dit aussi qu'elle loge dans des arbres creux, & qu'Olina se trompe lourdement quand il avance qu'elle couve les deux derniers mois de l'hiver : cependant ce dernier fait n'est pas éloigné du vrai ; non-seulement cette chouette, mais même toutes les autres pondent au commencement de mars, & couvent par conséquent dans ce même temps ; & à l'égard de la demeure habituelle de la chouette ou grande chevêche dont il est ici question, nous avons observé qu'elle ne la prend pas dans des arbres creux, comme l'assure M. Salerne, mais dans des trous de rochers & dans les carrières, habitude qui lui est commune avec la petite chevêche dont nous allons parler dans l'article suivant ; elle est aussi considérablement plus petite que la hulotte, & même plus petite que le chat-huant, n'ayant guère que onze pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'aux ongles.

Il paroît que cette grande chevêche qui est assez commune en Europe, sur-tout dans les pays de montagnes, se retrouve en Amérique dans celles du Chily, & que l'espèce indiquée par le P. Feuillée sous le nom de *chevêche-lapin* (c), & à laquelle il a donné ce surnom de *lapin*, parce qu'il l'a trouvée dans un trou fait dans la terre, que cette espèce, dis-je, n'est

(c) Espèce de chevêche-lapin ou *ulula cucularia*. Feuillée, *journal des Observations physiques*, page 562. — La chouette de Coquimbo. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 525, où l'on peut en voir la description aussi-bien que dans l'ouvrage du P. Feuillée.

qu'une variété de notre grande chevêche ou chouette des rochers d'Europe, car elle est de la même grandeur & n'en diffère que par la distribution des couleurs, ce qui n'est pas suffisant pour en faire une espèce distincte & séparée. Si cet oiseau creusait lui-même son trou, comme le P. Feuillée paroît le croire, ce seroit une raison pour le juger d'une autre espèce que notre chevêche (*d*), & même que toutes nos autres chouettes; mais il ne s'ensuit pas de ce qu'il a trouvé cet oiseau au fond d'un terrier, que ce soit l'oiseau qui l'ait creusé; & ce qu'on en peut seulement induire, c'est qu'il est du même naturel que nos chevêches d'Europe, qui préfèrent constamment les trous, soit dans les pierres, soit dans les terres, à ceux qu'elles pourroient trouver dans les arbres creux.

(*d*) Nota. 1.° Le P. du Tertre, en parlant de l'oiseau nocturne appelé *diable* dans nos îles de l'Amérique, dit qu'il est gros comme un canard, qu'il a la vue affreuse, le plumage mêlé de blanc & de noir, qu'il repaire sur les plus hautes montagnes, qu'il se territ comme le lapin dans les trous qu'il fait dans la terre, où il pond ses œufs, les y couve & élève ses petits. . . . qu'il ne descend jamais de la montagne que de nuit, & qu'en volant il fait un cri fort lugubre & effroyable. *Hist. des Antilles, tome II, page 257.* Nota. 2.° Cet oiseau est certainement le même que celui du P. Feuillée, & quelques-uns des habitans de nos îles se trouvera peut-être à portée de vérifier s'il creuse en effet un terrier pour se loger & y élever ses petits. Tout le reste des indications que nous donnent ces deux Auteurs, s'accorde à ce que cet oiseau soit de la même espèce que notre chevêche ou chouette des rochers.



LA CHEVÊCHE (a)

OU

PETITE CHOUETTE.

LA Chevêche & le Scops ou petit Duc (*planche 439*), sont à peu près de la même grandeur : ce sont les plus petits oiseaux du genre des hiboux & des chouettes ; ils ont sept ou huit pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, & ne sont que de la grosseur d'un merle ; mais on ne les prendra pas l'un pour l'autre, si l'on se souvient que le petit duc a des aigrettes, qui sont à la vérité, très-courtes & composées d'une seule plume, & que la chevêche a la tête dénuée de ces deux plumes éminentes ; d'ailleurs elle a l'iris des yeux d'un jaune plus pâle, le bec brun à la base & jaune vers le bout, au lieu que le petit duc a tout le bec noir ; elle en

(a) *Nota.* Les Grecs & les Latins n'ont pas distingué cette espèce par un nom particulier, & ils l'ont vraisemblablement confondue avec celle du scops ou petit duc, *Afo*. Il en est de même des Italiens qui les appellent tous deux *Zuetta* ou *Civetta* ; en Espagnol, *Lechuza* ; en Portugais, *Mochó* ; en Allemand, *Kutz* ou plutôt *Kautzlein* ; en Polonois, *Szowa* ; en Anglois, *Little owl. Noctua genus parvum.* Gesner, *Icon. Avi.* pag. 15. — Petite Chevêche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 140. — *Noctua.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 543. — Petite Chouette. Albin, *tome II*, page 8, *planche XII*, avec une figure coloriée. — Petit Hibou. Edwards, *Glanures*, page 39, *planche CCXXVIII*, avec une bonne figure coloriée. — La petite Chouette ou la Chevêche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 514. — *The Little owl.* British Zoology, *planche B 5.* *Nota.* M. Edwards, M. Frisch & l'Auteur de la Zoologie Britannique ont chacun donné une planche coloriée de cet oiseau ; la meilleure & la plus ressemblante à la Nature, est celle de M. Edwards ; elle représente la femelle de cette espèce. La planche de la Zoologie Britannique & celle de M. Frisch représentent le mâle ; mais ce dernier Auteur a fait une faute en donnant des yeux d'un bleu noirâtre à cet oiseau, car il les a d'un jaune pâle.

diffère aussi beaucoup par les couleurs, & peut aisément être reconnue par la régularité des taches blanches qu'elle a sur les ailes & sur le corps, & aussi par sa queue courte comme celle d'une perdrix; elle a encore les ailes beaucoup plus courtes à proportion, plus courtes même que la grande chevêche, elle a un cri ordinaire *poÿpoÿ poÿpoÿ*, qu'elle pousse & répète en volant, & un autre cri qu'elle ne fait entendre que quand elle est posée, qui ressemble beaucoup à la voix d'un jeune homme qui s'écrieroit, *aïmë, hémë, ésmë* plusieurs fois de suite (b); elle se tient rarement dans les bois, son domicile ordinaire est dans les masures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés; elle ne s'établit pas dans les arbres creux, & ressemble par toutes ces habitudes à la grande chevêche; elle n'est pas absolument oiseau de nuit, elle voit pendant le jour beaucoup mieux que les autres oiseaux nocturnes, & souvent elle s'exerce à la chasse des hirondelles & des autres petits oiseaux, quoiqu'assez infructueusement, car il est rare qu'elle en prenne; elle réussit mieux avec les souris & les petits mulots qu'elle ne peut avaler entiers & qu'elle déchire avec le bec & les ongles, elle plume aussi très-proprement les oiseaux avant de les manger; au lieu que les hiboux, la hulotte & les autres chouettes les avalent avec la plume,

(b) *Nota.* Étant couché dans une des vieilles tours du château de Montbard, une chevêche vint se poser un peu avant le jour, à trois heures du matin, sur la tablette de la fenêtre de ma chambre, & m'éveilla par son cri *hémë, édmë*; comme je prêtois l'oreille à cette voix, qui me parut d'abord d'autant plus singulière qu'elle étoit tout près de moi, j'entendis un de mes gens, qui étoit couché dans la chambre au-dessus de la mienne, ouvrir la fenêtre, & trompé par la ressemblance du son bien articulé *édmë*, répond à l'oiseau; *qui es-tu là-bas, je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre.* Ce domestique croyoit, en effet, que c'étoit un homme qui en appeloit un autre, tant la voix de la chevêche ressemble à la voix humaine & articule distinctement ce mot.

qu'elles vomissent ensuite, sans pouvoir la digérer; elle pond cinq œufs qui sont tachetés de blanc & de jaunâtre, & fait son nid presque à crud dans des trous de rochers ou de vieilles murailles. M. Frisch dit que comme cette petite chouette cherche la solitude, qu'elle habite communément les églises, les voûtes, les cimetières où l'on construit des tombeaux, quelques-uns l'ont nommée *oiseau d'église* ou *de cadavre*, *kircken-oder*, *leich en-huhu*, & que comme on a remarqué aussi qu'elle voltigeoit quelquefois autour des maisons où il y avoit des mourans.... le peuple superstitieux l'a appelée *oiseau de mort* ou *de cadavre*, s'imaginant qu'elle présageoit la mort des malades. M. Frisch n'a pas fait attention que c'est à l'effraie, & non pas à la chevêche qu'appartiennent toutes ces imputations, car cette petite chouette est très-rare en comparaison de l'effraie; elle ne se tient pas comme celle-ci dans les clochers, dans les toits des églises; elle n'a pas le soufflement lugubre, ni le cri âcre & effrayant de l'autre, & ce qu'il y a de certain, c'est que si cette petite chouette ou chevêche est regardée en Allemagne comme l'oiseau de la mort, en France c'est à l'effraie qu'on donne ce nom sinistre. Au reste, la chevêche ou petite chouette dont M. Frisch a donné la figure, & qui se trouve en Allemagne, paroît être une variété dans l'espèce de notre chevêche; elle est beaucoup plus noire par le plumage, & a aussi l'iris des yeux noir, au lieu que notre chevêche est beaucoup moins brune, & a l'iris des yeux jaune: nous avons aussi au cabinet une variété de l'espèce de la chevêche, qui nous a été envoyée de Saint-Domingue, & qui ne diffère de notre chevêche de France, qu'en ce qu'elle a un peu moins de blanc sous la gorge, & que la poitrine & le ventre sont rayés transversalement de bandes

brunes assez régulières ; au lieu que dans notre chevêche, il n'y a que des taches brunes semées irrégulièrement sur ces mêmes parties.

Pour présenter en raccourci, & d'une manière plus facile à saisir, les caractères qui distinguent les cinq espèces de chouettes dont nous venons de parler, nous dirons : 1.° Que la hulotte est la plus grande & la plus grosse, qu'elle a les yeux noirs, le plumage noirâtre, & le bec d'un blanc jaunâtre, qu'on peut la nommer la *grosse chouette noire aux yeux noirs* : 2.° Que le chat-huant est moins grand & beaucoup moins gros que la hulotte, qu'il a les yeux bleuâtres, le plumage roux mêlé de gris-de-fer, le bec d'un blanc-verdâtre, & qu'on peut l'appeler la *chouette rousse & gris-de-fer aux yeux bleus* : 3.° Que l'effraie est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, qu'elle a les yeux jaunes, le plumage d'un jaune-blanchâtre, varié de taches bien distinctes, & le bec blanc avec le bout du crochet brun, & qu'on peut l'appeler la *chouette blanche ou jaune aux yeux orangés* : 4.° Que la grande chevêche ou chouette des rochers n'est pas si grande que le chat-huant ni l'effraie, quoiqu'elle soit à peu près aussi grosse, qu'elle a le plumage brun, les yeux d'un beau jaune & le bec brun, & qu'on peut l'appeler la *chouette brune aux yeux jaunes & au bec brun* : 5.° Que la petite chouette ou chevêche est beaucoup plus petite qu'aucune des autres, qu'elle a le plumage brun, régulièrement taché de blanc, les yeux d'un jaune pâle & le bec brun à la base, & jaune vers le bout, & qu'on peut l'appeler la *petite chouette brune aux yeux jaunâtres, au bec brun & orangé*. Ces caractères se trouveront vrais en général ; les femelles & les mâles de toutes ces espèces se ressemblant assez

par les couleurs , pour que les différences ne soient pas fort sensibles; cependant il y a ici, comme dans toute la Nature, des variétés assez considérables, sur-tout dans les couleurs, il se trouve des hulottes plus noires les unes que les autres, des chat-huants, plutôt couleur de plomb que gris-de-fer foncé, des effraies plus blanches ou plus jaunes les unes que les autres, des chouettes ou chevêches grandes & petites, plutôt fauves que brunes; mais en réunissant ensemble & comparant les caractères que nous venons d'indiquer, je crois que tout le monde pourra les reconnoître, c'est-à-dire, les distinguer les unes des autres sans s'y méprendre.



OISEAUX ÉTRANGERS,
Qui ont rapport aux HIBOUX & aux
CHOUETTES.

I.

L'OISEAU appelé *Cabure* ou *Caboure* par les Indiens du Brésil, qui a des aigrettes de plumes sur la tête, & qui n'est pas plus gros qu'une litorne ou grive des genevriers; ces deux caractères suffisent pour indiquer qu'il tient de très-près à l'espèce du scops ou petit duc, si même il n'est pas une variété de cette espèce. Marcgrave est le seul qui ait décrit cet oiseau (a), il n'en donne pas la figure; c'est, dit-il, une espèce de hibou de la grandeur d'une litorne (*turdela*); il a la tête ronde, le bec court, jaune & crochu avec deux trous pour narines; les yeux beaux, grands, ronds, jaunes avec la pupille noire; sous les yeux & à côté du bec, il y a des poils languets & bruns; les jambes sont courtes & entièrement couvertes, aussi-bien que les pieds, de plumes jaunes; quatre doigts à l'ordinaire, avec des ongles fénilunaires, noirs & aigus; la queue large, & à l'origine de laquelle se terminent les ailes; le corps, le dos, les ailes & la queue, sont de couleur d'ombre pâle, marquée sur la tête & le cou de très-petites taches blanches, & sur les ailes de plus grandes taches de cette même couleur; la queue est ondée de blanc, la poitrine & le ventre sont d'un gris-blanchâtre, marqué d'ombre pâle (c'est-à-dire d'un brun clair).

(a) Marcgrave, *Hist. Nat. Bras.* pag. 212.

Marcgrave ajoute que cet oiseau s'apprivoise aisément, qu'il peut tourner la tête & alonger le cou, de manière que l'extrémité de son bec touche au milieu de son dos; qu'il joue avec les hommes comme un singe, & fait à leur aspect diverses bouffonneries & craquemens de bec; qu'il peut outre cela remuer les plumes qui sont des deux côtés de la tête, de manière qu'elles se dressent & représentent de petites cornes ou des oreilles; enfin qu'il vit de chair crue: on voit par cette description, combien ce hibou approche de notre scops ou petit duc d'Europe, & je ne serois pas éloigné de croire que cette même espèce du Bresil se retrouve au cap de Bonne-espérance. Kolbe dit que les chouettes qu'on trouve en quantité au Cap, sont de la même taille que celles d'Europe, que leurs plumes sont partie rouges & partie noires, avec un mélange de taches grises qui les rendent très-belles, & qu'il y a plusieurs Européens au Cap, qui gardent des chouettes apprivoisées, qu'on voit courir autour de leurs maisons, & qu'elles servent à nétoyer leurs chambres de souris (*b*): quoique cette description ne soit pas assez détaillée pour en faire une bonne comparaison avec celle de Marcgrave, on peut croire que ces chouettes du Cap, qui s'apprivoisent aisément, comme les hiboux du Bresil, sont plutôt de cette même espèce que de celles d'Europe, parce que les influences du climat sont à peu près les mêmes au Bresil & au Cap, & que les différences & les variétés des espèces sont toujours analogues aux influences du climat.

I I.

L'OISEAU de la baie de Hudson, appelé dans cette partie de l'Amérique, *Caparacoch*, très-bien décrit, dessiné,

(*b*) Description du cap de Bonne-espérance, tome III, pages 198 & 199.

gravé & colorié par M. Edwards, qui l'a nommé *hawk-owl* (c), chouette-épervier, parce qu'il participe des deux, & qu'il semble faire en effet la nuance entre ces deux genres d'oiseaux; il n'est guère plus gros qu'un épervier de la petite espèce { *sparrow-hawk* } épervier des moineaux, la longueur de ses ailes & de sa queue lui donne l'air d'un épervier; mais la forme de sa tête & de ses pieds démontre qu'il touche de plus près au genre des chouettes: cependant il vole, chasse & prend sa proie en plein jour, comme les autres oiseaux de proie diurnes; son bec est semblable à celui de l'épervier, mais sans angles sur les côtés; il est luisant & de couleur orangée, couvert presque en entier de poils, ou plutôt de petites plumes décomposées & grises, comme dans la plupart des espèces de chouettes; l'iris des yeux est de la même couleur que celle du bec, c'est-à-dire, orangée; ils sont entourés de blanc, ombragés d'un peu de brun moucheté de petites taches languettes & de couleur obscure, un cercle noir environne cet espace blanchâtre, & s'étend autour de la face jusqu'auprès des oreilles; au-delà de ce cercle noir se trouve encore un peu de blanc; le sommet de la tête est d'un brun foncé, marqueté de petites taches blanches & rondes; le tour du cou & les plumes, jusqu'au milieu du dos, sont d'un brun obscur & bordées de blanc, les ailes sont brunes & élégamment tachées de blanc, les plumes scapulaires sont rayées transversalement de blanc & de brun; les trois plumes les plus voisines du corps ne sont pas tachées, mais seulement bordées de blanc; la partie inférieure du dos, le croupion & les couvertures du

(c) *The Little Hawk-owl*. Edwards, *Hist. of Birds*, tom. II, pag. 62, planche LXII, avec une bonne figure coloriée.

dessus de la queue sont d'un brun foncé, avec des raies transversales d'un brun plus léger; la partie inférieure de la gorge, la poitrine, le ventre, les côtés, les jambes, la couverture du dessous de la queue & les petites couvertures du dessous des ailes sont blanches, avec des raies transversales brunes; les grandes sont d'un cendré obscur, avec des taches blanches sur les deux bords; la première des grandes plumes de l'aile est toute brune, sans tache ni bordure blanche, & il n'y a rien de semblable aux autres plumes de l'aile, comme on peut aussi le remarquer dans les autres chouettes; les plumes de la queue sont au nombre de douze, d'une couleur cendrée en dessous, d'un brun obscur en dessus, avec des raies transversales étroites & blanches; les jambes & les pieds sont couverts de plumes fines, douces & blanches comme celles du ventre, traversées de lignes brunes plus étroites & plus courtes; les ongles sont crochus, aigus & d'un brun foncé.

Un autre individu de la même espèce étoit un peu plus gros, & avoit les couleurs plus claires, ce qui fait présumer que celui qu'on vient de décrire est le mâle; & ce second-ci la femelle; tous deux ont été apportés de la baie de Hudson en Angleterre, par M. Ligth, à M. Edwards.

III.

LE HARFANG.

L'OISEAU (*planche 458*) qui se trouve dans les terres septentrionales des deux continens, que nous appellerons *Harfang*, du nom *harfaong* (*d*), qu'il porte en Suède, & qui par sa

(*d*) *Strix capite lævi, corpore albido. Harfaong. Linn. Faun. Suec. n.º 54. . . . Nyctea. Strix capite lævi, corpore albido, maculis lunatis distantibus fuscis. Idem. Syst. nat. edit. x. . . . Noctua scandiana maxima ex albo & cinereo variegata. Rudbeck cité par Linnæus. Ibid.*

grandeur est à l'égard des chouettes, ce que le grand duc est à l'égard des hiboux; car ce harfang n'a point d'aigrettes sur la tête, & il est encore plus grand & plus gros que le grand duc; comme la plupart des oiseaux du Nord, il est presque par-tout d'un très-beau blanc, mais nous ne pouvons rien faire de mieux ici, que de traduire de l'Anglois la bonne description que M. Edwards nous a donnée de cet oiseau rare, & que nous n'avons pu nous procurer: « la grande chouette blanche, dit cet Auteur, est de la première grandeur dans le genre des oiseaux de proie nocturnes, & c'est en même-temps l'espèce la plus belle à cause de son plumage qui est blanc comme neige; sa tête n'est pas si grosse, à proportion, que celle des autres chouettes; ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, ont seize pouces (Anglois), depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité de la plus longue plume, ce qui peut faire juger de sa grandeur: on dit que c'est un oiseau diurne, & qu'il prend en plein jour les perdrix blanches dans les terres de la baie de Hudson (e), où il demeure pendant toute l'année; son bec est crochu comme celui d'un épervier, n'ayant point d'angles sur les côtés; il est noir & percé de larges ouvertures ou narines, il est de plus presque-entièrement couvert de plumes roides, semblables à des poils plantés dans la base du bec, & se retournant en dehors; la pupille des yeux est environnée d'une iris brillante & jaune, la tête aussi-bien que le corps, les ailes & la queue sont d'un blanc pur; le dessus de la tête est seulement marqué de petites taches brunes, la partie supérieure du dos est rayée transversalement de quelques lignes brunes,

(e) Nota. Que ces perdrix blanches des terres du nord de l'Amérique ne sont pas des perdrix, mais des gélinotes.

» les côtés sous les ailes sont aussi rayés de même, mais par
 » des lignes plus étroites & plus claires; les grandes plumes
 » des ailes sont tachées de brun sur les bords extérieurs, il y
 » a aussi des taches brunes sur les couvertures des ailes, mais
 » leurs couvertures en dessous sont purement blanches, le bas
 » du dos & le croupion sont blancs & sans taches: les jambes
 » & les pieds sont couverts de plumes blanches, les ongles
 » sont longs, forts, d'une couleur noire & très-aigus: j'ai eu
 » un autre individu de cette espèce, ajoute M. Edwards, qui
 » ne différoit de celui-ci qu'en ce qu'il avoit des taches plus
 » fréquentes & d'une couleur plus foncée » (f). Cet oiseau qui
 est commun dans les terres de la baie de Hudson, est appa-
 remment confiné dans les pays du Nord, car il est très-rare en
 Pensilvanie, dans le nouveau continent, & en Europe, on ne
 le trouve plus en-deçà de la Suède & du pays de Dantzick;
 il est presque blanc & sans taches dans les montagnes de Lap-
 ponie. M. Klein dit que cet oiseau qu'on appelle *hûrfang* en
 Suède, se nomme *weissebunte schlichtete-eule* en Allemagne;
 qu'il a eu à Dantzick le mâle & la femelle, vivans pendant
 plusieurs mois (g), en 1747. M. Ellis rapporte que le grand
 hibou blanc sans oreilles (c'est-à-dire, cette grande chouette
 blanche), abonde aussi-bien que le hibou couronné (c'est-à-

(f) Edwards, *Hist. of Birds*, tom. II, pag. 61, planche LXI, avec une bonne figure coloriée.

(g) — *Ulula alba maculis terrei coloris*. Hûrfang, Suec. Weissebunte Schlichtete-eule. Ejusmodi avem anno 1747, 3 jan. in sacellam inter curiosa societatis Gûar reposui. Pondus æquabat $3\frac{1}{2}$ postea marem & feminam vivos obtinui, post menses sex feminâ mortuâ, marem libertate donavi. Eadem apud Edwardum, tom. II, pag. 61. Ab unco rostri ad exitum caudæ $1\frac{1}{16}$ ulnæ dant alis expansis $2\frac{3}{8}$, rostrum & unguis nigri: genæ, alæ infernæ, uropygium pedes pilosa lactea: truncus superne super albo ex cinereo marmoratus. Klein, *Avi.* pag. 54.

dire, le grand duc), dans les terres qui avoient la baie de Hudson : il est, dit cet Auteur, d'un blanc éblouissant, & l'on a peine à le distinguer de la neige ; il y paroît pendant toute l'année, il vole souvent en plein jour, & donne la chasse aux perdrix blanches (*h*) : on voit par tous ces témoignages, que le harfang, qui est sans comparaison la plus grande de toutes les chouettes, se trouve assez communément dans les terres septentrionales des deux continens (*i*) ; mais qu'apparemment cet oiseau craint le chaud, puisqu'on ne le trouve dans aucun pays du Midi.

(*h*) Voyage de la baie de Hudson, tome I, pages 55 & 56. Nota. J'ai déjà averti que ces perdrix étoient des gélinottes.

(*i*) Nota. On le trouve, comme on voit, en Lapponie, en Suède & dans le nord de l'Allemagne ; on le trouve à la baie de Hudson & en Pensilvanie ; on le trouve aussi en Islande, car Anderson l'a fait dessiner & graver. Voyez la Description de l'Islande, par Anderson, tome I, page 85, planche 1 ; & quoique Horrobous, qui a fait la critique de l'ouvrage d'Anderson, assure qu'il n'y a aucun hibou ni chouette en Islande, ce fait négatif & général ne doit pas être admis sur la parole d'un seul garant, dont il paroît que le but principal étoit de contredire Anderson.

I V.

LE CHAT-HUANT de Cayenne.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *Chat-huant de Cayenne* (planche 442), qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste ; il est en effet de la grandeur du chat-huant, dont cependant il diffère par la couleur des yeux qu'il a jaunes, en sorte qu'on pourroit peut-être le rapporter également à l'espèce de l'effraie ; mais dans le vrai, il ne ressemble ni à l'un ni à l'autre, & nous paroît être un oiseau différent de tous ceux que nous avons indiqués : il est particulièrement remarquable

par son plumage roux, rayé transversalement de lignes en ondes brunes & très-étroites, non-seulement sur la poitrine & le ventre, mais même sur le dos, il a aussi le bec couleur de chair & les ongles noirs; cette courte description, avec la planche, suffira pour faire distinguer cette espèce nouvelle de toutes les autres chouettes.

V.

*La CHOUETTE ou grande CHEVÊCHE
de Canada.*

CET oiseau qui a été indiqué par M. Brisson (*k*), sous le nom de *Chat-huant de Canada*, nous a paru approcher beaucoup plus de l'espèce de la grande chevêche, & c'est par cette raison que nous lui en avons donné le nom; la planche qui le représente, comparée avec celle de notre chevêche & de notre chat-huant, suffit pour démontrer que cet oiseau a plus de rapport avec la première qu'avec le second, elle diffère néanmoins de notre chevêche, en ce qu'elle a sur la poitrine & sur le ventre des bandes brunes transversales, régulièrement disposées; & c'est une chose assez singulière, qui se trouve également dans la petite chevêche d'Amérique dont nous avons parlé à l'article de la chevêche ou petite chouette, & que nous n'avons considéré que comme une variété de cette petite espèce.

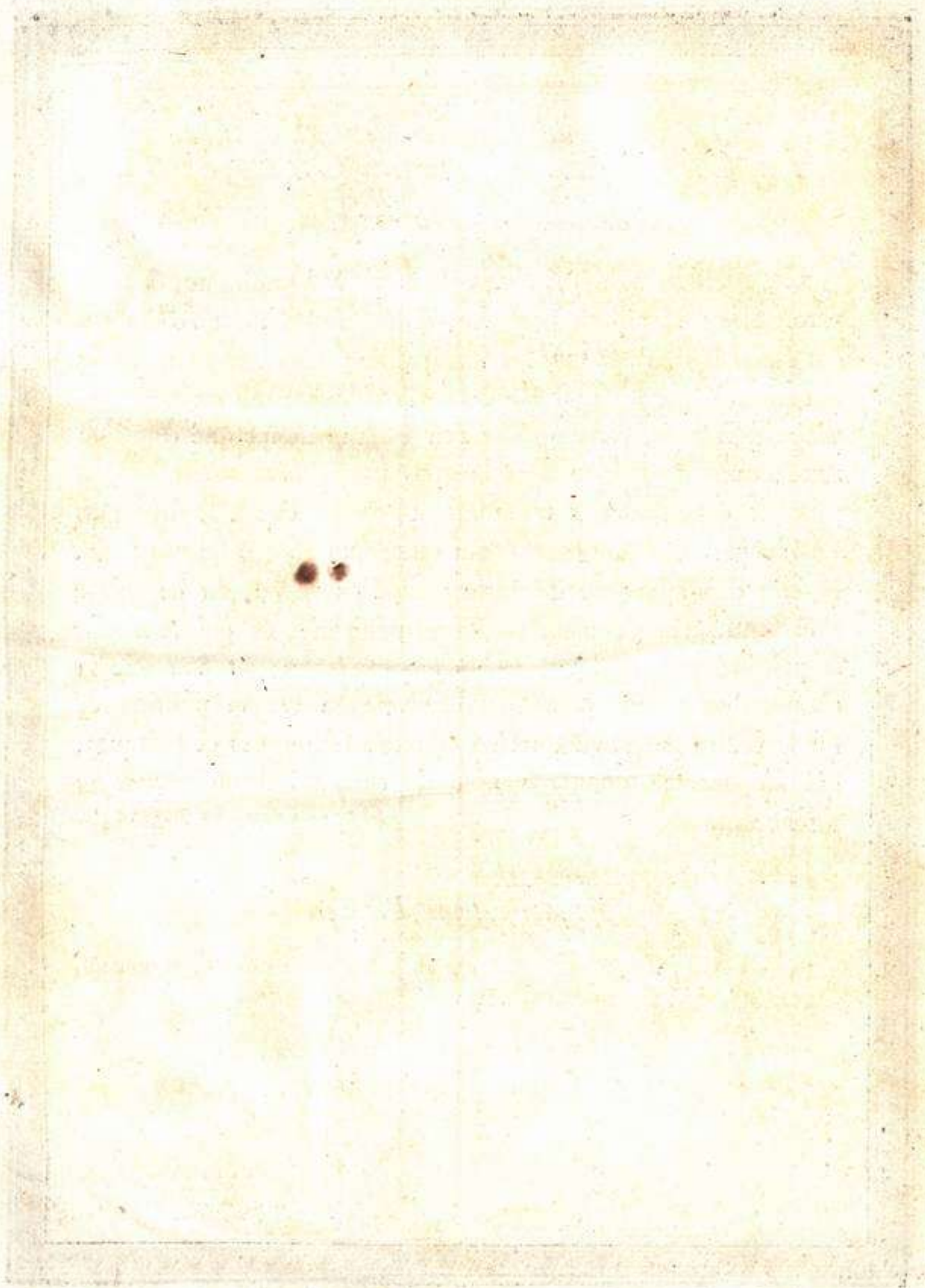
(*k*) Brisson, *Ornithol.* tome I, page 518, planche XXXVII, figure 2.

V I.

*La CHOUETTE ou grande CHEVÊCHE
de Saint-Domingue.*

CET oiseau nous a été envoyé de Saint-Domingue, & nous paroît être une espèce nouvelle, différente de toutes celles qui ont été indiquées par tous les Naturalistes; nous avons cru devoir la rapporter par le nom à celle de la chouette ou grande chevêche d'Europe, parce qu'elle s'en éloigne moins que d'aucune autre; mais dans le réel, elle nous paroît faire une espèce à part, & qui mériteroit un nom particulier; elle a le bec plus grand, plus fort & plus crochu qu'aucune espèce de chouette, & elle diffère encore de notre grande chevêche, en ce qu'elle a le ventre d'une couleur roussâtre, uniforme, & qu'elle n'a sur la poitrine que quelques taches longitudinales; au lieu que la chouette ou grande chevêche d'Europe, a sur la poitrine & sur le ventre de grandes taches brunes, oblongues & pointues, qui lui ont fait donner le nom de chouette flambée, *noctua flammeata*.

FIN du tome Premier.



AVIS pour l'ordre des Planches.

<p>410..... page 66.</p> <p>409..... page 70.</p> <p>411..... page 80.</p> <p>414..... page 86.</p> <p>112 } page 96.</p> <p>415 }</p> <p>413..... page 104.</p> <p>416 } page 112.</p> <p>417 }</p> <p>426..... page 116.</p> <p>425..... page 124.</p> <p>449..... page 128.</p> <p>427 }</p> <p>N.^{os} 428 } page 142.</p> <p>187 }</p> <p>422 } page 160.</p> <p>472 }</p> <p>419..... page 162.</p> <p>420..... page 164.</p> <p>459..... page 168.</p> <p>443 } page 170.</p> <p>480 }</p> <p>460 } page 172.</p> <p>424 }</p> <p>467 } page 180.</p> <p>421 }</p> <p>461 }</p> <p>418 } page 186.</p> <p>423 }</p>	<p>464 } page 188.</p> <p>473 }</p> <p>210 }</p> <p>462 } page 190.</p> <p>446 }</p> <p>470 }</p> <p>421 } page 210.</p> <p>430 }</p> <p>469 } page 218.</p> <p>478 }</p> <p>431 } page 220.</p> <p>432 }</p> <p>N.^{os} 401 } page 226.</p> <p>471 }</p> <p>447..... page 228.</p> <p>468 }</p> <p>444 } page 232.</p> <p>465 }</p> <p>445 }</p> <p>32 }</p> <p>477 } page 238.</p> <p>297 }</p> <p>298 }</p> <p>9 } page 240.</p> <p>31 }</p> <p>479 } page 242.</p> <p>397 }</p>
--	---

N. ^{os}	}	304 page 250.	N. ^{os}	}	436..... page 284.
		377				441..... page 286.
		296				437..... page 290.
		228				440..... page 294.
		374				438..... page 298.
	56	439..... page 304.				
	299	458				
	435}..... page 270.	442}..... page 312.				
	385}	463				
	29..... page 280.					

ERRATA.

- P**AGE 178, ligne 2; ôtez 466.
 Page 179, ligne 4; ôtez (*planche 466*).
 Page 237, ligne 10; ôtez (*planche 476, fig. 2*).
 Page 240, ligne 19; ôtez (*planche 475, fig. 1*).
 Page 242, ligne 18; ôtez (*planche 476, fig. 1*).
 Page 250, ligne 8; (*planche 475*), lisez (*planche 479*).
 Page 272, ligne 1; (*planches 29 & 473*), lisez (*planche 29*).
 Page 291, ligne 2; (*planches 474 & 440*), lisez (*planche 440*).

On n'a pas fait mention de la *planche 463* dans le corps de l'ouvrage, parce qu'il étoit imprimé quand on a fait graver cette planche : l'oiseau qu'elle représente a beaucoup de rapport avec la grande Chouette, il n'en diffère que par la disposition des couleurs & par la longueur de la queue; il se trouve en Sibérie.









